Georges Le Faure

LE CARRÉ DIABOLIQUE

Première publication en 1922.
Texte établi d'après l'édition Jules Tallandier – Collections du Livre national – Bibliothèque des grandes aventures – 1926

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

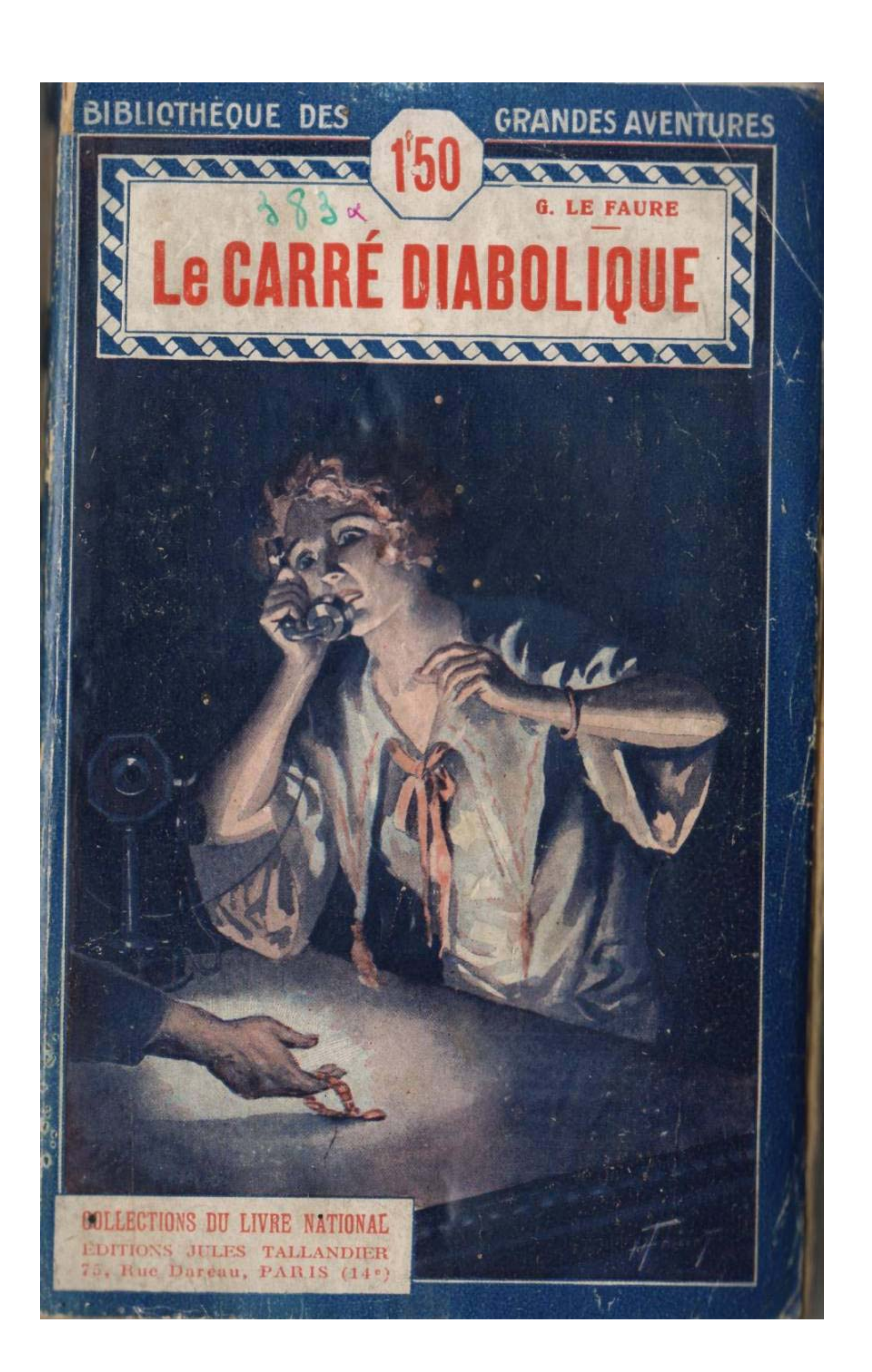

BIBLIOTHEQUE DES GRANDES AVENTURES
1f50
383α
G. LE FAURE
Le CARRÉ DIABOLIQUE
COLLECTIONS DU LIVRE NATIONAL
EDITIONS JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau, PARIS (14e)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Où l'on fait connaissance avec l'ancien as des « Alouettes »

Ayant lu, Robert d'Entraygues demeura un moment comme assommé, les coudes sur son bureau, les yeux rivés sur la lettre fatale dont les feuillets couverts d'une écriture serrée s'étalaient là, devant lui, au milieu des dossiers, des plans dont s'encombrait sa table de travail…

Puis, comme s'il eût douté avoir bien compris les termes, si précis cependant, dont usait M[e] Dufour, il reprit la lettre et la relut lentement, épelant pour ainsi dire chaque mot, de façon à en bien pénétrer le sens…

Hélas ! les explications fournies par le notaire étaient lumineuses et ne laissaient place à aucun doute.

La Société financière dans laquelle se trouvaient engagés les fonds du jeune homme venait d'être balayée par la vague de fond qui avait, ces temps derniers, si fortement ébranlé les situations les plus fortement assises de la Bourse.

Pour M. d'Entraygues, c'était la ruine, la ruine totale, sans espoir même de pouvoir sauver du naufrage quelque épave à laquelle se raccrocher…

Bref, un désastre !…

Et, tout de suite, sa pensée alla à Jacqueline, sa petite Jacqueline, si frêle, si délicate à laquelle ce lui avait été une joie d'apporter comme cadre à sa beauté si pleine de charme les trois cent mille francs de rente qui constituaient l'héritage paternel !…

Oui, l'amour profond qu'il ressentait pour cette petite étrangère qui durant plusieurs mois avait penché vers son lit de grand blessé son joli visage auquel allait si bien le voile blanc d'infirmière, cet amour s'était doublé du plaisir de jouer à ses yeux le rôle de l'enchanteur qui, d'un coup de baguette magique, transforme en perles et en brillants tout ce qu'elle effleure.

Du jour au lendemain, par la seule force de l'amour de celui que ses soins dévoués avaient arraché à la mort, miss Grammont, petite dactylo de Philadelphie, engagée pour la durée de la guerre dans le corps des nurses, s'était muée en vicomtesse d'Entraygues…

Et quelle jolie vicomtesse !…

Impossible de rêver, pour poser une couronne, chevelure plus blonde encadrant visage plus fin et d'allure plus aristocratique…

Impossible d'imaginer plus fière allure quand, drapée dans sa jupe à traîne, la jeune femme « recevait » dans les salons somptueux de sa villa de la côte basque…

C'était à croire, comme l'avait déclaré la douairière de Vitrolles, grand'tante de Robert d'Entraygues, quand il lui avait présenté sa petite-nièce, que l'âme de quelque grande dame du XVIIe siècle revivait dans cette petite Yankee…

Sur l'amour de sa Jacqueline, Robert avait échafaudé toute une existence de bonheur.

Elle était, par les contrastes mêmes que formaient leurs deux natures, la compagne rêvée.

Aussi douce et timide qu'il était hardi et entreprenant, amoureuse de la solitude autant que lui-même aimait le tumulte des foules et les aléas de ces grandes luttes sportives dont il était l'âme, Robert trouvait auprès de sa femme l'atmosphère paisible dans laquelle se détendaient ses muscles et s'apaisait sa surexcitation nerveuse.

Tout un avenir de bonheur s'ouvrait devant lui, le bonheur fait uniquement de sa joie à combler Jacqueline !

Et voilà que quelques feuillets de papier s'abattaient sur sa vie, aussi pesants, aussi désastreux que le sommet d'une montagne s'écroulant sur les paisibles chalets construits dans la vallée…

Et c'était en même temps l'anéantissement des rêves à la réalisation desquels il avait consacré toute son énergie physique, toute son activité cérébrale.

Former par la pratique intensive mais raisonnée des sports, des générations de jeunes hommes, entraînés à l'endurance des pires fatigues, envisageant sans faiblir la perspective des pires dangers, et résolus, quoi qu'il dût arriver dans l'avenir, à faire face, comme l'avaient fait à Verdun, leurs aînés, à l'adversaire de demain…

Fondateur d'une Association fédérative de groupes sportifs du Sud-Ouest, membre de toutes les sociétés d'entraînement françaises, dépensant sans compter ses revenus à encourager sous toutes les formes les bonnes volontés de chacun, tout le temps par monts et par vaux, pour encourager par sa présence et au besoin par son concours tous les congrès, toutes les ré-

unions où se disputaient des records, il s'était en outre adonné à la réalisation d'une invention dont il avait eu l'idée durant la guerre, alors que, chef de la fameuse escadrille des « Alouettes », il se persuadait de plus en plus, après chaque vol effectué, que la guerre de l'avenir – si jamais les rêves des pacifistes venaient à être trompés par la duplicité allemande – serait une guerre d'aviation.

Et depuis sa libération, il travaillait à sa grande invention, qui avec son culte pour Jacqueline, suffisait à emplir sa vie…

Travail ardu et long, vu son inexpérience – non seulement scientifique, – mais encore technique en la matière : il n'avait pour le guider dans ses recherches que les observations faites quatre années durant, et pour ainsi dire quotidiennement, au bord de son « zinc » et aussi sa volonté tenace d'arriver au but…

Sur les rayons de sa bibliothèque, les volumes de mathématiques s'entassaient à côté des traités de mécanique et de chimie : sur les murs, c'étaient des graphiques, des lavis, voisinant à côté de barèmes, de tables de logarithmes, à un point que ce hall de mondain donnait l'exacte impression d'un laboratoire…

Et tout cela, ces efforts, ces espérances, ces bonnes volontés, se trouvait ruiné par ces quatre feuillets de papier léger !

Quelle misère !…

Au-dessus de sa tête, en ce moment, s'entendit le trottinement léger de hauts talons battant le plancher !

Le jeune homme tressaillit et instinctivement sa main saisit la fatale lettre et la fit disparaître dans la poche de son veston : il ne voulait pas mettre aussi brutalement Jacqueline au courant : son amour voulait lui donner quelques heures encore de bonheur sans mélange…

Il serait bien temps de lui annoncer que c'en était fini de cette existence de luxe qu'il avait voulu lui faire, l'estimant aussi indispensable à sa beauté que l'air peut l'être à l'océan qui s'y meut !

Quand la porte s'ouvrit, livrant passage à la jeune femme, Robert sut prendre sur lui de l'accueillir avec le visage radieux qui lui était coutumier, ayant pu, d'un effort de volonté, balayer les soucis qui deux secondes plus tôt lui ravageaient la face.

– Une invitation pour ce soir, dit-elle gaiement en lui présentant un bristol que lui avait apporté le courrier.

« Mrs. Harrigton vous prie de lui faire le plaisir d'être ce soir l'hôte des « Vingt » au « Magnific Palace ».

C'était tout : mais le nom de l'amphitryonne et le groupement au nom duquel était faite l'invitation étaient par eux-mêmes suffisamment éloquents pour que les invités sussent à quoi s'en tenir.

Cette Mrs. Harrigton était une fastueuse milliardaire de Chicago qui, propriétaire sur la côte basque d'un château de grande allure, avait eu l'idée de grouper en un Cercle sévèrement fermé les vingt plus riches hivernants de la région, quelle que fût la nationalité à laquelle ils appartinssent…

De par sa situation de fortune, de beaucoup supérieure à ses collègues du nouveau club, elle en avait été nommée présidente et elle consacrait tous ses efforts à se montrer digne d'un tel choix.

Ce n'étaient, sur son initiative, que fêtes de toutes sortes qui galvanisaient l'existence trépidante des grands dépensiers que les saisons rassemblent sur cette côte enchanteresse.

Joueuse passionnée, Mrs. Harrigton non seulement donnait à jouer dans ses richissimes salons du château d'Enfer, mais encore elle alimentait de sa bourse inépuisable les fastueuses parties des cercles les plus aristocratiques de la côte, franchissant volontiers la frontière, sur l'annonce que la partie faisait rage à Saint-Sébastien ou à Bilbao…

Aussi chaque invitation des « Vingt » était-elle attendue avec impatience par les amateurs de surprises.

Assise sur le bras du fauteuil où était plongé son mari, Jacqueline battant des mains, s'exclama comme eût fait une enfant.

– Il faut que je sois belle !… comment veux-tu que je m'habille ?…

Grave question : elle savait quelle joie c'était pour Robert de l'admirer au milieu de toutes les autres femmes. Son amour s'en trouvait comme fouetté…

Ayant réfléchi durant quelques secondes, l'air exagérément grave et les paupières plissées comiquement, il prononça :

– La robe vert d'eau et la tunique de chenille noire me semblent indiquées…

–… Celle qu'on m'a envoyée de Paris, cette semaine ?…

– Il faut faire au « Vingt » une surprise, toi aussi, déclara-t-il sans rire.

–… Et le grand pavois, alors ?…

–… Oui, dit-il, le grand pavois…

Ils appelaient ainsi l'ensemble des écrins magnifiques dont la tendresse de Robert augmentait le nombre à chaque occasion.

Et tandis qu'il disait cela, offrant aux regards énamourés de la jeune femme un visage souriant, sa main, dans sa poche, froissait avec une nervosité désespérée la lettre qui ruinait tous ses rêves…

*
* *

La salle à manger du « Magnific Palace », offrait ce soir-là un spectacle vraiment féerique : tel Talma jadis à Dresde, jouant devant un parterre de rois, tel le chef du palace avait travaillé ce soir-là, pour une assemblée de rois…

Chacun des membres du club pouvait, en effet, prétendre à une royauté : ils étaient tous là, ceux que, de l'autre côté de l'Atlantique, la rumeur populaire a dotés d'une couronne, celle du fer, du blé, du saindoux, du bois, de l'or, royautés peut-être aussi éphémères que les autres, les vraies, celles que le caprice des peuples renverse aussi aisément qu'une tempête envoie par le fond le plus colossal des bateaux.

De la Bourse, parfois, partent des cyclones qui renversent aussi aisément qu'un château de cartes les édifices commerciaux ou industriels, en apparence les plus solidement construits…

Les plastrons des hommes rutilaient de boutons de perles ou de diamant, dont chacun représentait une fortune : les poitrines, les bras des femmes étincelaient sous la clarté des lustres comme des façades de bijouteries et au moindre geste de leurs doigts on avait l'impression d'un envol d'oiseaux de pierreries…

Mrs. Harrigton, la présidente, n'avait pour toute parure qu'un collier de perles, mais quel collier !…

On l'eût dit fait de noisettes, de véritables noisettes de couleur ambrée qui s'enroulaient par trois fois autour de son cou pour soutenir un face-à-main dont elle jouait avec élégance pour souligner chacune de ses paroles.

Les invités, gens riches cependant, avaient l'air à côté des « Vingt » de parents pauvres, et le « pavois » de Jacqueline d'Entraygues faisait triste figure à côté de ces châsses ambulantes…

Il est vrai que la robe vert d'eau, à chenilles noires, tranchait tellement sur les toilettes qui l'entouraient par sa ligne élégante et l'aristocratie de sa tenue, que Mrs. Harrigton ne put s'empêcher de lancer à la jeune femme ces mots dont Robert rougit avec plaisir :

– Ma chère petite, vous êtes la reine de la fête !…

Pourtant elle-même pouvait prétendre à cette royauté : de grande taille, élégante d'allure, elle comptait encore, malgré ses quarante ans qu'elle disait bien sonnés, au nombre des jeunes femmes : le casque de cheveux noirs qui la coiffait faisait ressortir davantage encore le teint mat de son visage et le regard qui jaillissait de son œil sombre, taillé en amande, avait par moments une juvénilité qui s'alliait à merveille avec le sourire dont s'éclairaient ses traits…

Il est vrai de dire que par moments aussi la prunelle s'allumait d'une lueur dure, inquiétante même, tandis que la bouche se crispait dans une sorte de rictus qui eût donné fort à réfléchir à un observateur…

Les unes prétendaient que la passion du jeu donnait ainsi par instants à Mrs. Harrigton cette allure quasi tragique ; d'autres, mieux informés, laissaient entendre qu'elle vivait en tremblant pour son mari, grand spéculateur, et dont la situation sur le marché des nitrates n'était pas des plus « sérieuses »...

Le fameux équilibriste Blondin, qui s'était autrefois acquis une célébrité mondiale à traverser les chutes du Niagara sur un fil de fer, ne risquait pas plus souvent sa vie que Robert Harrigton, en équilibre instable sur de folles spéculations.

Quelqu'un s'étant extasié sur la beauté du collier de la présidente, Jacqueline se laissa aller à dire en souriant :

– Si j'avais un collier pareil, je me ferais escorter toujours par un détective.

Son mari ajouta aussitôt, en promenant autour de lui un regard amusé :

– Ce n'est pas un détective... c'est une armée de détectives qu'il faudrait pour veiller sur les millions qui se trouvent réunis ici, ce soir !

Ce à quoi, Mrs. Harrigton répondit avec un sourire discret :

– Soyez assuré, monsieur d'Entraygues, que l'armée est là...

En ce moment, l'obscurité se fit brusquement, accueillie par un concert d'exclamations, au milieu duquel une voix déclara, rassurante :

– Un court-circuit...

Mais presque aussitôt, comme déjà plusieurs des convives cherchaient dans leur poche une lampe électrique, une voix dominant le tumulte commanda :

– Hands up !…

En même temps, des quatre coins de la salle, jaillirent des rayons lumineux éclairant des canons de revolver qui, braqués vers la table, soulignaient de symptomatique façon l'ordre qui venait d'être lancé… Ces revolvers se trouvaient aux mains d'impressionnantes silhouettes debout, enveloppées d'une sorte de domino d'étoffe noire, munis d'une cagoule qui leur masquait entièrement la face et dans laquelle deux trous étaient ménagés pour laisser filtrer le regard…

La même voix qui avait lancé déjà l'impérieux « *Hands up* » prononça :

– L'un de nous va passer parmi les honorables ladies et gentlemen, qui sont instamment priés de bien vouloir lui remettre bijoux et argent.

Comme une rumeur de protestation accueillit cette déclaration, la voix conclut brièvement :

– Au moindre appel, au moindre geste, nous tirons…

Ces paroles catégoriques brisèrent toute velléité d'une résistance qui, d'ailleurs, eût été inutile… d'autant que plusieurs des assistants se demandaient si ce n'était pas là la surprise annoncée par la présidente.

Elle était coutumière de ces bluffs et avait assuré sa présidence par des « surprise-party », qui avaient révolutionné toute la côte.

Des regards convergeaient vers elle, malicieux et interrogateurs, tandis qu'un des hommes à cagoule, le revolver d'une main et de l'autre, tenant l'une des corbeilles à pain en argent, commençait sa collecte :

En tremblant, les femmes détachaient colliers et bracelets, retiraient leurs bagues qu'elles laissaient tomber dans la corbeille ; les hommes, d'un geste rageur, sortaient de leurs poches les portefeuilles gonflés en vue de la partie de poker dont s'accompagnaient toujours ces sortes de réunion et, les dents serrées de colère, les jetaient dans la corbeille…

Tout cela, en silence, avec des mouvements d'automates, ainsi que l'avait prescrit l'injonction des détrousseurs.

La quête terminée, ce qui ne demanda guère plus de cinq minutes, les lampes s'éteignirent et durant quelques secondes s'entendit un bruit de pas légers effleurant les tapis…

Puis, brusquement la lumière se fit à nouveau, montrant les visages plissés de colère et d'effroi…

Les regards ayant fouillé les coins et recoins de la salle du banquet et la disparition des cagoules noires constatée, tout le monde se leva et les plus hardis coururent aux fenêtres grandes ouvertes à cause de la chaleur, c'était par là, sans nul doute, que les hardis voleurs avaient pris la fuite…

Les domestiques, les maîtres d'hôtel, eux, s'élançaient vers les portes, criant à tue-tête :

– Au voleur !… au voleur !…

Ce fut instantanément, à travers le palace, un tumulte effroyable au milieu duquel on ne savait à qui entendre : tout le monde donnait son avis, chacun donnait des ordres…

Robert d'Entraygues qui, des premiers, s'était précipité aux fenêtres pour enjamber et juger si, du dehors, il ne lui serait pas possible de se faire une opinion, revint en courant.

– C'est en avion qu'ils ont fait le coup ! dit-il.

De toutes parts, des exclamations incrédules accueillirent cette déclaration qu'il renforça de ces mots :

– Les avions ! ça me connaît !… – et je vous jure que j'ai entendu dans le ciel le ronronnement d'un moteur… même, ça ne m'étonnerait pas que ce fut un Spad !

Une voix s'exclama :

– Pour du culot… comme vous dites en France, c'est du culot !

Et quelqu'un d'ajouter :

– C'est le moment où jamais pour l'armée de détectives dont parlait Mrs. Harrigton de se montrer…

Il y avait de l'ironie dans ces mots, jaillis des lèvres de Mme d'Entraygues…

En réponse à cette mise en demeure, une voix déclara :

– L'armée est là, Madame…

Tout le monde se retourna, considérant avec surprise un des invités, grand éleveur argentin, membre du club des « Vingt », le señor Alvarez Herrero.

Il s'inclina à la ronde, expliquant :

– Achille Durant, inspecteur de la Sûreté…

Et comme on paraissait mettre en doute cette déclaration, il tira de la poche de son smoking une carte jaune, barrée d'une croix rouge qu'il fit passer de main en main pour permettre aux assistants de vérifier l'exactitude de sa révélation…

Rien n'était plus vrai ; le soi-disant éleveur argentin faisait partie de la brigade spécialement chargée de veiller sur la précieuse personne des milliardaires en même temps que sur leurs biens…

Mrs. Harrigton reprocha :

– Elle fait singulièrement son devoir, la police !… en voilà pour plusieurs millions qu'elle nous laisse prendre sans même rien tenter pour barrer la route aux malfaiteurs…

– Et le moyen, Madame, répliqua le policier qui avait conservé tout son calme : un seul d'entre nous tentant de résister mettait en action les brownings de ces messieurs… et ma foi, vous savez, les balles sont aveugles ; elles ne font aucune différence entre ceux qu'elles frappent…

Désignant d'Entraygues, d'un hochement de tête :

– Au surplus, voici Monsieur qui a fait du front et sait ce que c'est qu'un coup de feu ; pourrais-je me permettre de lui demander pourquoi il a levé les bras au lieu de se servir de son revolver ?… sans doute parce qu'il a craint que dans la bagarre sa femme n'attrapât quelque éclaboussure…

Il répondait avec assurance, paraissant décidé à ne pas s'en laisser imposer par la milliardaire…

– D'ailleurs, des précédents tout récents établissent jusqu'à l'évidence qu'il est des circonstances où l'on peut, – même où l'on doit – sans être taxé de lâcheté, s'incliner devant le danger, quand il est évident qu'à le braver on se condamne irrémédiablement à mort ; je veux parler du drame qui a coûté la vie dernièrement à ce jeune officier dans le rapide de Marseille ; son compagnon, un officier, a, lui aussi, levé les mains !…

Il ajouta, s'adressant à l'assistance :

– Quand vous plaît-il, mesdames et messieurs, qu'on reçoive vos dépositions ?… M. le commissaire central, prévenu par téléphone, sera ici d'un instant à l'autre…

Ce fut Mrs. Harrigton qui répliqua :

– Si vous croyez, *old fellow*, que nous allons moisir ici à attendre votre commissaire !… qu'il vienne, s'il a besoin de nous interroger, là où nous allons finir la soirée.

Et faisant un signe au valet de pied qui disparut, elle déclara, s'adressant aux assistants :

– Maintenant, chez Alfredo où le jazz-band cubain nous attend…

Des applaudissements éclatèrent, tout comme si ceux et celles qui battaient des mains ne venaient pas d'être dépouillés de véritables fortunes…

– Mesdames et messieurs, supplia Achille Durant, faites attention en sortant à ne rien effacer des traces de pas que porte le tapis… Ce nous sera une indication précieuse pour retrouver la piste de ces messieurs…

Sur son indication, les assistants défilèrent l'un derrière l'autre vers la porte opposée à celle qui donnait accès sur la terrasse : comme c'était évidemment par cette dernière qu'avaient fui les voleurs, il y avait ainsi grand'chance pour que la police put « travailler » avec succès…

Moins de cinq minutes plus tard, le silence du dehors se troublait d'un concert étourdissant de moteurs en marche ; toute la bande joyeuse s'envolait vers un nouveau lieu de plaisir, insouciante de la mésaventure qui venait de lui survenir.

Le résultat le plus certain de l'aventure, c'est que le lendemain, les bijoutiers de la ville pouvaient s'attendre à faire de bonnes affaires…

Seule, Jacqueline était triste ; comme les autres, elle avait été dépouillée et chacun des bijoux qui lui avaient été enlevés représentait pour elle un cher souvenir, une étape dans la voie de bonheur où elle cheminait, depuis trois ans, au bras de son mari…

CHAPITRE II

Nuit tragique

Il avait été décidé, à l'unanimité, qu'avant de se lancer dans le tourbillon des fox-trot et des shimmy, on ferait un « petit » poker, histoire de chasser un peu l'ennui dont venait d'être voilée la bonne humeur des « Vingt » et de leurs invités…

Installés donc par petites tables, les joyeux viveurs cartonnaient ferme depuis une heure environ ; durant que l'on donnait les cartes, quelqu'un, revenant sur l'incident du « Magnific », déclara :

– Il faut convenir tout de même qu'ici, en France, votre police est singulièrement organisée… ou du moins, ce qui est plus exact, vous avez une singulière façon de comprendre la police…

Comme cette observation paraissait s'adresser plus spécialement à Robert d'Entraygues, il interrogea un peu nerveusement, car il était toujours pointilleux aussitôt que quelque attaque, même justifiée, était dirigée par un étranger contre son pays :

– Et comment donc l'entendez-vous, la police, chez vous, M. Farenheit ?

Ce Jonathan Farenheit, que ses relations avaient surnommé le « Grand Assureur », était à la tête d'un consortium qui groupait en une masse imposante par la force de ses capitaux les plus puissantes compagnies d'assurances des U. S. A.

– Oh ! chez nous, comme dans certains États de l'Amérique du Sud, d'ailleurs, nous avons compris que, pour vaincre plus sûrement des messieurs de haut, vol, nous devions leur opposer des adversaires dignes d'eux.

– Oh ! oh ! protesta d'Entraygues, un peu scandalisé par l'expression…

– Parfaitement, je maintiens l'expression ; car il faut être assez juste pour reconnaître à chacun son mérite… D'ailleurs en matière militaire, n'est-ce pas un principe fondamental qu'il faut des soldats pour combattre des soldats… ? Or, depuis un certain nombre d'années, la société est mise en coupe réglée par de grandes associations internationales de vol, que dirigent, de haut et de loin, des chefs recrutés parmi les gens du monde…

Des protestations s'élevèrent, provoquées par cette surprenante déclaration ; mais, Mrs. Harrigton affirma :

– Ce qu'il vient de dire est l'exacte vérité.

– Les opérations intéressantes de vol, poursuivit M. Farenheit, ne pouvant se faire que dans la haute société, il est facile de comprendre qu'un agent, inférieur au milieu dans lequel il doit opérer, est destiné à être immédiatement repéré ; d'où l'indispensable nécessité pour ces compagnies de recruter leurs indicateurs parmi nous…

Ce qui fit que Jacqueline s'exclama en plaisantant :

– Mais alors, Monsieur, peut-être quelqu'un de ceux qui se trouvent ici en ce moment a-t-il provoqué par ses indications l'aventure de tout à l'heure…

Ce à quoi M. Farenheit de répliquer avec un sourire :

– À cela rien d'impossible…

On se mit à rire et la jeune femme, continuant la plaisanterie de dire alors, s'adressant aux assistants fort amusés par cette suggestion :

– En ce cas, je serais très obligée à ces messieurs les voleurs de vouloir bien me rapporter contre honnête récompense une gourmette d'or, toute simple, sans perles ni brillants, à laquelle se trouve accrochée une médaille gravée par Roty et portant la date de « juillet 1916 ».

Elle expliqua, regardant M. d'Entraygues :

– C'est ce jour-là que j'ai vu mon mari pour la première fois : on venait de l'amener, mourant presque, des lignes de Verdun, dans le service que je dirigeais.

Et s'adressant directement à Robert, elle demanda :

– Dis un peu quelle somme tu serais disposé à donner pour racheter ce souvenir à ces messieurs…

Elle était si gentille en parlant ainsi, qu'autour d'elle ce fut un sourire d'apitoiement très sincère et que Mrs. Harrigton, résumant l'impression générale, déclara :

– Au cas où M. d'Entraygues ne disposerait pas de la somme suffisante pour une si importante opération, je suis disposée à ouvrir une souscription publique pour réunir les fonds destinés au rachat de la gourmette de la chère petite madame…

Un ban formidable accueillit cette déclaration et Jacqueline, toute rouge de son succès, baissa le nez dans sa coupe de champagne, tandis que Robert, reprenant la conversation au

point où l'avait interrompue l'incident soulevé par sa femme, demandait à M. Farenheit :

– En admettant votre version, cher monsieur, quels adversaires la police de votre pays oppose-t-elle donc aux gens du monde cambrioleurs ?

– Des détectives gens du monde, cher monsieur, déclara le Grand Assureur… oui… n'en déplaise au scepticisme qui vous plisse les lèvres en ce moment, les seuls adversaires qui aient chance de lutter à armes égales contre les grandes compagnies internationales qui écument la société, depuis un certain temps, appartiennent au même monde que les chefs de ces dernières… et cette organisation est la seule qui, par sa nature même, soit susceptible de donner quelques résultats…

Autour de lui, des têtes s'inclinèrent approbatives et Jacqueline, à laquelle les fumées du champagne déliaient la langue plus qu'à son ordinaire :

– Il est évident que si tout à l'heure, au « Magnific », ce brave M. Achille Durant avait été lui aussi de notre monde, peut-être aurait-il eu plus de chances de pressentir le coup qui allait nous dépouiller de façon aussi bête et sans nous permettre aucune défense…

Mrs. Harrigton, à son tour, déclara :

– Mais ce n'est pas en France moins qu'en tout autre pays du monde, mon cher M. Farenheit, que vous pourriez jamais amener un homme appartenant à la haute société, à faire de la police… Les préjugés contre cette profession sont trop enracinés pour que votre théorie ait chance de recruter des adeptes dans ce charmant pays…

Elle ajouta avec un soupir :

– Et c'est vraiment dommage… car si à la beauté de ses paysages, à la douceur de son climat, à l'amabilité de ses habitants, la France pouvait ajouter un peu de sécurité pour la vie et les biens de ceux qui viennent la visiter, l'existence en serait en vérité chez vous, petite Mme d'Entraygues, véritablement paradisiaque…

Alors, le Grand Assureur exposa avec complaisance :

– Là-bas, de l'autre côté de l'eau, nous avons formé entre compagnies d'assurances un consortium qui fournit à certaines personnes, spécialement et secrètement choisies par nous, un budget parfois considérable, pour leur permettre de défendre utilement la société contre les attaques de ces coquins. Nous accordons même des primes, en dehors du traitement régulier, pour exciter les initiatives et récompenser les réussites…

– Et, interrogea Robert, cela vous donne de bons résultats ?

– Excellents, les résultats, excellents ! Parfois, ils vont jusqu'à soixante pour cent dans les récupérations ainsi obtenues.

Et promenant autour de lui un regard qui quêtait une approbation :

– Ainsi, pour ne parler que du cas qui nous occupe, je suis bien persuadé qu'ici même, tous les membres de notre cercle seraient disposés à souscrire une somme importante pour non pas même rentrer en possession de ce qui leur a été enlevé, mais pour la simple satisfaction de voir pincer et condamner ces audacieux gentlemen…

De tous côtés, des applaudissements crépitèrent, attestant de l'ardeur enthousiaste avec lequel était accueillie cette proposition…

Mrs. Harrigton déclara avec entrain :

– Pour ma part, mon cher Farenheit, mes bijoux étaient assurés, vous le savez, pour deux millions de dollars, eh bien ! je verserais volontiers dix pour cent, à titre de prime, pour voir pincer mes voleurs…

– Mais puisque vous êtes assurée, répliqua d'Entraygues…

– Je rentrerai dans mon argent, oui, mais non dans mes bijoux, fit la présidente des « Vingt »… et votre petite Jacqueline vous a prouvé, tout à l'heure, qu'il est des souvenirs dont aucune somme ne peut compenser la perte…

Le directeur du consortium d'assurances conclut :

– Nous avons là-bas des personnes fort honorables, connues seulement de notre direction et auxquelles nous versons des traitements qui vont jusqu'à trente mille dollars par mois… un joli revenu, n'est-ce pas ?

Mme d'Entraygues déclara avec une petite moue de mépris :

– Jamais vous ne trouverez, en France, un véritable gentleman qui accepte pareille proposition ; ne vous hasardez même pas à la faire, vous seriez fort mal reçu…

– Et c'est dommage, conclut M. Farenheit, car employer à cette sorte de lutte des détectives ordinaires, c'est persister à aller au-devant d'échecs certains ; le policier de profession a en lui quelque chose de spécial qui le trahit presque aussitôt, quelle

que soit son habileté : c'est comme l'odeur du loup qui le dénonce à coup sûr au flair des chiens.

Il ajouta avec un hochement de tête :

– L'éducation première, voyez-vous, est une chose qui ne s'acquiert ni par la volonté ni par le travail. Un véritable homme du monde – fut-il chez des voleurs – reconnaîtra toujours un professionnel de la police camouflé en gentleman.

En ce moment, dans le salon voisin, le jazz-band éclata et comme une volée de moineaux les joueurs, lâchant les cartes, se précipitèrent à la danse…

– C'est égal, murmura Jacqueline, à l'oreille de son mari, qui était venu la rejoindre, je la regrette, ma petite gourmette… Songe donc, mon premier souvenir… Tu te souviens, tu me l'avais offerte le jour où tu as fait, appuyé à mon bras, ta première sortie en ville…

Doucement, Robert lui pressa la main, ému plus qu'il ne l'aurait pensé par la délicatesse du souvenir qu'elle évoquait, mais également poigné jusqu'au fond de l'âme à la pensée de la catastrophe qui s'était abattue sur lui, quelques heures auparavant et dans laquelle il allait entraîner avec lui cette fragile créature…

Et la même pensée, qui durant toute la soirée l'avait obsédé, le lancina à nouveau. Comment parer à sa situation ? Par quel miracle écarter de sa chère Jacqueline la médiocrité à laquelle il allait la condamner ? Oui, comment ?…

Soudain, dans l'un des salons de danse, un cri éclata, tellement perçant et empreint d'une angoisse telle que, de lui-même, le jazz-band cessa de rugir et que les danseurs demeurèrent figés sur place…

Quand Robert et Jacqueline eurent gagné la pièce voisine, ils trouvèrent tous les assistants groupés autour d'un divan sur lequel un homme était étendu.

C'était l'un des membres les plus riches des « Vingt », le señor Juanco Ortovez, grand éleveur argentin, qui se vantait de réunir dans ses prairies immenses des troupeaux qui ne comptaient pas moins de vingt à trente mille têtes de bétail.

Or, le señor Ortovez était là sans connaissance, et on s'efforçait de le faire revenir à lui, au moyen d'énergiques frictions ; le faux col arraché, la cravate dénouée, la chemise ouverte, il eût donné l'impression d'être mort déjà, si la poitrine ne se fut, par instant, soulevée en des spasmes violents…

Le visage était gris et, dans les orbites, les yeux roulaient des prunelles vitreuses déjà…

Une jeune femme expliquait d'une voix étranglée par l'angoisse…

– Nous dansions, M. Ortovez et moi, il plaisantait, lorsque soudain, je l'ai senti trembler et avant même que je n'aie eu le temps de lui demander ce qu'il avait, il est tombé raide sur le parquet : c'est alors que j'ai crié…

– Une embolie, sans doute, murmura quelqu'un.

– Une congestion, suggéra un autre.

Robert, lui, s'écria soudain, après avoir examiné la face terreuse que marbraient des plaques rouges…

– Pardieu !… le malheureux a été empoisonné…

On imagine l’effet produit par cette déclaration que le jeune homme appuya de cette précision :

– Ce sont là toutes les manifestations du curare…

– Mais, c’est fou ! s’exclama une voix.

– J’ai eu l’occasion, étant en déplacement de chasse aux États-Unis, sur les territoires indiens, d’étudier les effets du curare… Croyez-moi… je ne me trompe pas…

Quelqu’un fendit la foule et arrivé près du corps, s’écria :

– Fervacques !… c’est Fervacques !…

Et M. Achille Durant – car c’était lui – d’expliquer d’une voix pleine de tristesse :

– Le plus fin limier du service…

Autour de lui, on demeurait stupéfait !

Eh quoi ! ce gentleman aux allures un peu brutales, mais empreintes cependant de distinction, c’était un homme de la police !

Et les autres ne s’y étaient pas trompés, eux, donnant ainsi raison aux théories exposées, une heure auparavant, par le Grand Assureur !…

Le malheureux n’avait pu s’ajuster si exactement sur le visage le masque d’homme du monde, que ses adversaires n’eussent réussi à le soulever et à découvrir l’ennemi sous sa personnalité d’emprunt ! C’était cette erreur initiale qu’il payait de sa vie.

Se tournant vers M. d'Entraygues, l'inspecteur Durant interrogea :

– Et vous dites qu'il a été empoisonné !... C'est donc qu'il aura été repéré, oui, repéré par quelqu'un de ces coquins qui viennent d'opérer au « Magnific » et qu'il a pisté jusqu'ici.

Son regard errait autour de lui, comme s'il eût pu espérer découvrir sur tous ces visages tendus vers lui quelque indice lui permettant de surprendre la vérité...

Penché à l'oreille de Robert d'Entraygues qui se trouvait près de lui, M. Farenheit murmura :

– Voilà qui vient à l'appui de la thèse que j'exposais tout à l'heure : jamais un homme du monde n'eût été aussi aisément, que ce malheureux détective, surpris par l'adversaire.

Et il ajouta :

– L'odeur du loup, cher Monsieur, l'odeur du loup...

Cependant, la voix soudainement impérieuse, Achille Durant enjoignit :

– Mesdames et messieurs, vous êtes consignés ici, jusqu'à l'arrivée de M. le commissaire central.

CHAPITRE III

Une lueur dans la nuit

Brusquement éveillée, Jacqueline demeura un long moment immobile, incertaine tout d'abord de savoir si elle avait cessé de dormir ou bien si elle était sous l'empire d'un cauchemar…

Au bout de quelques instants, elle eut la certitude que son sommeil venait d'être interrompu brusquement et qu'elle se trouvait en état de veille…

Alors, elle chercha quelle était la cause du trouble survenu soudain au milieu de son repos : un bruit ?… un choc ?…

Elle ne savait trop et son oreille se tendait vers le silence dont s'enveloppait la villa… tandis que ses yeux fouillaient l'obscurité qui emplissait la chambre.

Rien !… Seul s'entendait au dehors le vague murmure de l'océan, léchant la grève, au bout du jardin… dans la pièce, solitude complète…

Et cependant, non… soudain, une réminiscence se présentait à elle : ce qui l'avait arrachée au sommeil, c'était la sensation d'un courant d'air lui balayant la face… un courant d'air chaud comme une haleine… oui, maintenant, ses souvenirs se précisaient : au milieu de son sommeil, elle avait senti comme une tiédeur qui lui caressait le front… Un souffle qui ressemblait à une haleine…

Un frisson la secoua et instantanément elle se trouva assise sur le lit, la face emperlée de sueur, un frisson à fleur de peau et les yeux démesurément ouverts fixés devant eux, à la recherche…

À la recherche de quoi donc, grand Dieu ?… et qu'est-ce qui pouvait lui avoir troublé la tête à ce point qu'un moment elle se demanda si elle n'allait pas se lever pour aller trouver Rosa, la femme de chambre couchée à l'étage supérieur, juste au-dessus de sa chambre…

La crainte d'être ridicule l'immobilisa dans son lit où elle demeura redressée, le buste tendu en avant, fouillant l'ombre de ses regards apeurés…

Instinctivement, elle passa la main sur son visage, comme si elle eût voulu effacer la trace de cette haleine qui l'avait effleurée et surprise, angoissée davantage encore, elle retira sa main ; elle venait d'avoir la sensation d'une goutte d'eau glacée là, à l'extrémité de ses doigts…

Si cette goutte d'eau était une larme !… oui, une larme que le mystérieux visage qui s'était durant son sommeil penché sur elle avait laissé tomber…

De nouveau, elle frissonna et retenant sa respiration, tendit l'oreille vers le silence de la chambre qui lui sembla alors troublé par un imperceptible glissement, quelque chose comme le frôlement soyeux d'une étoffe traînant sur le tapis.

– Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix étranglée, en se rejetant de côté comme pour fuir un attouchement : qui est là ?…

Aucune réponse, évidemment ; puisque malgré son angoisse, elle ne pouvait faire autrement que de se rendre compte qu'elle était en proie à une hallucination.

Et cependant la peur la talonnait… au point que subitement, il lui sembla distinguer, là-bas, du côté de la porte qui faisait communiquer sa chambre à coucher avec la galerie ouverte sur l'océan, comme une lueur incertaine, semblable à un feu follet… très léger, imperceptible presque…

Elle haussa cependant les épaules ; allons… allons ! elle était folle vraiment, et il fallait qu'elle eût été profondément impressionnée par cette séance de magnétisme à laquelle elle avait assisté la veille pour être à ce point troublée…

Les esprits… la vie extérieure… les matérialisations !…

Avait-elle opposé la veille un assez violent scepticisme à toutes ces théories des psychiques que Mrs. Harrigton avait convoqués chez elle avec leurs médiums, pour la grande distraction des « Vingt ».

La jeune femme était revenue de là plus incrédule encore qu'auparavant, mais cependant les nerfs secoués par les manifestations surprenantes auxquelles elle avait assisté ; c'était au point que si elle n'eût craint de se faire tourner en dérision par son mari, elle l'eût prié de rentrer en même temps qu'elle, au lieu de le déposer comme elle l'avait fait, au cercle où il avait rendez-vous avec quelques amis, de passage à Biarritz, pour quarante-huit heures…

Oh ! oui, maintenant, elle s'en repentait et elle eût donné gros pour qu'en ce moment Robert fût là, à ses côtés…

Cependant, la lueur continuait de danser dans l'ombre, avec des mouvements de va-et-vient très accusés, de son lit vers la porte ; on eût dit, en vérité, une invite à se lever et à venir.

En même temps, la jeune femme sentait en elle, ou du moins autour d'elle, comme une force fluidique qui la poussait en avant…

Non, non, bien sûr ! elle ne se lèverait pas !…

Et ainsi que font les enfants peureux, brusquement, elle se coula au fond du lit, rabattant la couverture sur sa tête, pour se boucher les yeux et les oreilles…

Comme elle se tenait la pelotonnée sur elle-même, angoissée de peur, elle eut la sensation que sur son lit un souffle passait… ou plutôt c'était comme un attouchement qui l'eut frôlée, très doucement, par tout le corps…

Alors, brusquement, – fut-ce elle-même qui rejeta ainsi les draps et les couvertures ?… fût-ce une main mystérieuse qui les arracha, – toujours est-il que la jeune femme se trouva découverte, recroquevillée sur elle-même…

Affolée, obéissant à la terreur qui la galopait, elle fut d'un bond sur la descente de lit, étendit la main vers le commutateur et la lumière jaillit, inondant la chambre de clarté…

Aussitôt, elle reprit possession d'elle-même et haussa les épaules, murmurant :

– C'est trop bête, tout de même…

Et elle songeait qu'on ne l'y reprendrait plus à accepter les invitations de Mrs. Harrigton…

Oh ! oui, c'était trop bête !

Et elle riait, lorsque, soudain, son rire se figea et ses yeux désorbités demeurèrent fixés sur la porte… oui, la porte qu'elle

voyait s'ouvrir insensiblement sous la poussée de quelque invisible main.

Quelqu'un était donc là ! quelqu'un qu'elle ne voyait pas… quelqu'un…

Jacqueline poussa un cri, se tenant les tempes à deux mains comme si elle eût voulu empêcher sa raison de la fuir… tout en continuant à regarder la porte qui évoluait doucement, sans bruit sur ses gonds… Ah ça ! mais… est-ce qu'elle devenait folle ?…

Instinctivement, cédant à la terreur qui allait grandissant, elle reculait, prétendant résister à cette force mystérieuse qui l'attirait en avant, si bien que brusquement elle se trouva acculée à la muraille.

Une idée alors lui traversa l'esprit, obsédante, impérieuse : téléphoner au cercle, supplier son mari de venir la rejoindre sans retard ; décidément, elle avait trop peur !… elle ne voulait pas demeurer seule.

Mais l'appareil téléphonique se trouvait dans son cabinet de travail, au rez-de-chaussée. Il lui fallait donc descendre l'escalier… toute seule !

Oh ! non… pas cela… d'ailleurs, elle ne se sentait pas le courage d'attendre ainsi qu'il arrivât. Elle serait morte de peur auparavant ; elle allait sonner Rosa, la femme de chambre, et la prier de demeurer auprès d'elle.

Satisfaite de cette décision, elle se ragaillardit et, d'un pas presque ferme, marcha vers la cheminée où se trouvait le bouton de sonnette qui communiquait avec le deuxième étage ; mais voilà qu'arrivée au milieu de la chambre, elle obliqua pour

gagner la porte qui, grande ouverte maintenant, semblait l'attirer vers la terrasse…

Elle se rendait compte cependant de ce qu'elle faisait ; mais il semblait qu'une force supérieure à sa volonté l'attirât… et, qu'il lui fut impossible, malgré ses efforts désespérés, de résister à cette force.

Elle marchait comme en état de somnambulisme et franchissant le seuil de la chambre, se trouva dans la galerie qu'un rayon de lune très faible éclairait ; de cette galerie, on dominait l'océan dont la nappe argentée par les rayons lunaires, s'étendait à perte de vue jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, dont les feux s'apercevaient sur la gauche, estompés par la brume nocturne, légère comme un voile de gaze.

Il sembla que le grand air lui fît du bien et allégeât sa pauvre tête alourdie d'hallucinations.

Elle s'accouda au balustre de pierre et demeura un moment face au large, admirant l'océan qui, à perte de vue, ourlait de mousse d'argent la côte basque, mettant dans le calme de la nuit le murmure chantant de ses vagues.

Et cela lui semblait étrangement doux, cette quiétude parfumée, à elle qui sortait de cet étrange état de surexcitation cérébrale… douloureuse et affolante.

Tout à coup, comme si une main l'eût contrainte à faire volte-face, elle se retourna et tressaillit avec un mouvement peureux qui la rejeta en arrière.

Là-bas, à l'extrémité de la terrasse, vers l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée de la villa, ses regards venaient de surprendre la même lueur qui, tout à l'heure, dansait dans la

chambre, cette lueur qui avait exercé sur elle une si incompréhensible et si invincible influence.

Malgré sa volonté, elle se mit en marche dans cette direction, songeant qu'elle allait descendre pour téléphoner tout d'abord à son mari (sonner la femme de chambre lui eût fait perdre un temps précieux).

Ensuite, mais ensuite seulement, quand elle se serait mise en communication avec Robert, quand elle serait certaine de son retour immédiat, elle préviendrait Rosa.

Et elle descendit, toujours précédée de cette énigmatique lueur, qui dansait devant elle, très doucement, la rejoignant pour ensuite la précéder, comme eût fait un guide lui montrant le chemin… et l'invitant à la suivre…

Comme un instant auparavant s'était ouverte mystérieusement la porte de la chambre, s'ouvrit tout à coup celle qui donnait accès à la pièce dans laquelle travaillait son mari : là, étaient sa bibliothèque, son bureau, la table qui lui servait à faire ses lavis et ses épures, les tableaux noirs sur lesquels il griffonnait ses schémas.

Sur la table se trouvait l'appareil téléphonique. Jacqueline, dont les jambes fléchissaient sous elle, eut la force de se traîner jusque-là ; l'appareil décroché, fermant les yeux pour fuir cette lueur qui l'attirait, elle balbutia le numéro du Club International et, cramponnée de sa main restée libre au rebord de la table, attendit :

– Allô ! dit-elle enfin, parlant bas, comme si elle eût craint d'être entendue de quelque oreille aux écoutes, l'International ?… bien… appelez de suite à l'appareil M. d'Entraygues… de la part de Mme d'Entraygues… Oui… vite !

Et elle s'immobilisa, tournant le dos pour fuir la lueur qu'elle avait la sensation de voir errer à travers la pièce.

Ah ! comme Robert tardait à lui répondre !… Comme il tardait !…

Et voilà qu'obéissant à cette même force qui l'avait arrachée du lit, elle se retourna brusquement… et poussa un cri étouffé.

Là, tout près d'elle, voltigeant sur la table, la lueur prenait insensiblement une forme… oui… une forme dont peu à peu ses yeux agrandis discernaient la nature ; c'était comme une main… oui… une main qui…

Puis, soudain, il y eut un petit bruit sec, celui du bois de la table entrant en contact avec un corps dur.

D'une voix qui n'avait plus rien d'humain, elle bégaya dans l'appareil, tandis que ses regards remplis d'épouvante ne quittaient pas cette main fantomatique.

– Viens vite… Robert !… dépêche-toi, j'ai peur… j'ai…

Elle ne poursuivit pas et s'écroula comme une masse sur le plancher.

Là, sur la table, si près que rien qu'en allongeant le bras ses doigts eussent pu l'effleurer, elle venait de voir un objet menu briller à la lueur de la lune qui entrait par la verrière : c'était sa gourmette… celle qui lui avait été enlevée l'avant-veille au « Magnific Palace ».

CHAPITRE IV

L'amour est le plus fort

– M. Farenheit ? demanda Robert d'Entraygues.

Le gérant du « Magnific », après avoir consulté une fiche, prononça laconiquement :

– Appartement 15, troisième étage, couloir 18.

– Est-il chez lui ?...

Un coup de téléphone ; puis, cette question :

– Qui doit-on annoncer ?

– Le vicomte d'Entraygues...

Quelques secondes d'attente ; et le gérant, toujours aussi laconique :

– Ascenseur numéro 4.

Un instant après, le jeune homme était introduit auprès de M. Farenheit qui, de sa main tendue, lui désigna un siège près du bureau derrière lequel il était assis ; et, tout de suite, très aimablement :

– Qu'est-ce qui me vaut la bonne fortune de votre visite ?

Crânement, sans préambule, Robert déclara avec un sourire un peu contraint :

– Ce qui est bonne fortune pour vous l'est moins pour moi…

Et comme l'autre à travers ses grosses lunettes rondes attachait sur lui un regard interrogateur :

– Je viens vous demander si vous vous souvenez de notre conversation de l'autre soir à la fête de Mrs. Harrigton ?… Et si je dois attacher quelque importance aux paroles que vous avez prononcées ?…

– J'en ai prononcé, je crois, beaucoup, répondit l'autre avec un formidable éclat de rire, car cette charmante Mrs. Harrigton avait veillé avec un soin délicat sur la carte des vins…

Il ajouta :

– Et nous sommes depuis un certain temps, aux États-Unis soumis à un tel régime de sécheresse que ma foi…

Et il eut un nouveau rire dont se trouva secouée sa vaste personne…

– C'est au sujet de l'inopportune visite que nous rendirent, à la fin du dîner, les gentlemen masqués… Vous émîtes à cette occasion des théories qui ont retenu mon attention… car elles étaient, ma foi, très originales…

– Eh oui ! j'y suis maintenant vous voulez parler des gentlemen policiers !… et alors ?…

Robert hésita un moment ; puis, se décidant tout à fait, demanda :

– Que diriez-vous si vous aviez fait de moi un adepte ?… Oui, imaginez que je vienne vous dire : me voici, moi, à vingt-huit ans, plein d'activité, formé par quatre ans de front à une existence toute de mouvement et d'action, quelque peu dépaysé par l'oisiveté qui me pèse et une monotonie d'existence en tous points opposée à mon tempérament… Vos théories ont ouvert devant moi toute une perspective d'imprévu, de changement, de nouveauté…

–… De danger aussi…

–… Évidemment ; mais ce n'est pas l'éventualité d'un danger qui est pour beaucoup m'émouvoir, affirma Robert…

–… Bref, conclut M. Farenheit qui le considérait attentivement, la police, pour vous, serait un sport, peut-être plus émotionnant que le tennis ou le golf…

– Si vous voulez… et je viens vous demander si vous me croyez les qualités requises pour être embauché par vous…

Cela dit, il se tut, heureux d'en avoir terminé avec cette première partie de sa visite, la plus ardue, certes, et celle qui lui coûtait le plus.

Mais pour assurer à Jacqueline l'existence de bonheur et de luxe qu'il estimait indispensable, que n'eût-il été prêt à faire ?

La gorge un peu serrée, donc, il attendit la réponse qui se formula de la sorte :

– À vous parler franc, mon cher Monsieur, mon point de vue diffère entièrement du vôtre : il ne me suffit pas que ceux qui s'embauchent dans nos équipes viennent à nous par désœuvrement ou snobisme ; une fantaisie sportive ne peut être une

attache bien sérieuse. Je ne prétends pas non plus que nos adeptes soient mus par un sentiment aussi élevé que le désir de se consacrer à la défense de la société ; ce serait là un apostolat qu'il serait bien exagéré d'exiger.

– Que vous faut-il donc ? interrogea le jeune homme, appréhendant déjà d'avoir fait une démarche inutile et songeant avec désespoir à ce qui allait advenir si tout à l'heure, en rentrant à la villa, il lui fallait annoncer à Jacqueline…

M. Farenheit l'examinait avec attention et gardait le silence.

– Oui, répéta le jeune homme, qu'exigez-vous de ceux qui vous offrent leur collaboration ?

M. Farenheit, qui l'examinait avec attention, déclara nettement :

– La vérité…

Robert sursauta, interrogeant avec une intonation presque menaçante, car les deux mots prononcés par son interlocuteur lui paraissaient cinglants comme un soufflet…

– Qu'entendez-vous par là ?…

M. Farenheit eut de la main un geste apaisant.

– Pour venir me trouver et me faire la proposition que vous m'avez faite, si contraire à l'esprit de votre race et aux préjugés de la classe sociale à laquelle vous appartenez, il faut une autre raison que le désir de mettre un peu d'imprévu dans votre existence d'oisif… C'est cette raison, la vraie que je désire connaître, car celle que vous m'avez donnée est insuffisante pour que j'examine, avec tout le sérieux qu'elle comporte, votre demande.

Il ajouta :

– Pour nous être des collaborateurs sérieux, il faut que les candidats nous offrent des garanties de zèle tout à fait spéciales. En un mot, nous ne voulons pas d'amateurs…

Un pli profond barra le front de M. d'Entraygues, qui garda le silence durant quelques secondes, avec une hésitation tellement visible que M. Farenheit, d'un ton engageant, lui dit :

– Vous pouvez parler comme – je ne dirai pas comme à un ami, car je n'ai pas l'honneur d'être de vos intimes, – mais comme à un confesseur…

Il ajouta :

– J'ai assez vécu pour que mon expérience de la vie et des hommes fasse de moi celui auquel on peut se confier en toute assurance : comprenant tout, je suis prêt à tout entendre, à tout excuser…

Robert eut un geste qui protestait contre ces paroles.

– L'excuse est inutile, articula-t-il d'une voix que l'angoisse assourdissait, la compréhension suffit.

Et, brusquement, fouillant dans son portefeuille, il en tira la lettre reçue l'avant-veille et qui, depuis quarante-huit heures, le lancinait comme une brûlure.

– Quand vous aurez pris connaissance de ceci, déclara-t-il, vous connaîtrez la raison de ma démarche, la vraie…

Quelques minutes s'écoulèrent, durant lesquelles M. Farenheit pencha vers la lettre du notaire ses grosses lunettes ;

puis, relevant la tête, il considéra le jeune homme pour murmurer :

– *Well…*

– Vous comprenez bien, déclara Robert que, si j'étais seul, je n'aurais que l'embarras du choix pour solutionner la question…

– Ah ! oui, fit M. Farenheit avec une petite moue dédaigneuse, vous autres Français, vous avez le coup de browning facile…

– Un suicide ! protesta le jeune homme ; certes, non ; ce n'est pas une solution, c'est une lâcheté…

Par-dessus son bureau, M. Farenheit lui tendit la main, articulant d'un ton satisfait :

– *Well !*

– À mon âge, aimant l'action, je ne serais pas en peine de trouver, aux colonies, une situation qui me nourrirait et satisferait en même temps à mes besoins d'action… mais…

Il s'arrêta, éprouvant soudain une pudeur à faire l'aveu qui lui tenait si fort au cœur, et qui risquait de provoquer sur les lèvres de son interlocuteur un sourire un peu dédaigneux…

De quelle importance pouvait être l'amour aux yeux de ce roi d'Amérique !

M. Farenheit prononça sérieusement :

–… Mais il y a votre femme… n'est-ce pas ?… Votre femme dont, pour rien au monde, vous ne voudriez amoindrir

l’existence ; or, comme votre joie est de lui faire chaque jour un plaisir nouveau, et comme vous êtes égoïste, semblable en cela à beaucoup d’hommes, il vous coûterait beaucoup de renoncer à votre joie…

Très ému, Robert murmura d’une voix presque inintelligible :

– C’est cela… c’est bien cela…

M. Farenheit hocha la tête à plusieurs reprises, murmurant :

– Ça… c’est une raison… la meilleure des raisons… Vous adorez votre femme, ce que d’ailleurs à plusieurs reprises j’avais constaté et, pour l’amour d’elle, vous faites la présente démarche qui a dû vous coûter beaucoup…

– Rendez-vous compte…

– Je me rends surtout compte, répondit l’autre en riant, que vous êtes Français, c’est-à-dire que vous manquez de sens pratique et vous laissez conduire la plupart du temps par une sensibilité enfantine…

– Chaque peuple a ses travers, consentit Robert…

– Évidemment… et puis, vous n’êtes pas venu pour m’entendre prêcher, hein ! plaisanta M. Farenheit…

À nouveau, il tendit la main au visiteur, disant :

– *All right !…*, c’est donc chose entendue…

– Ah ! cher Monsieur ! s'exclama le jeune homme en répondant avec chaleur à cette étreinte, comment vous remercier ?

– Vous ne me devez aucun remerciement : quand on vient me proposer une affaire, ce sont mes seuls intérêts et ceux de mes commettants que j'envisage avant de conclure ; je suis, néanmoins, heureux qu'en l'occurrence mes intérêts concordent avec les vôtres, car vous m'êtes très sympathique, monsieur d'Entraygues… vous et votre charmante petite femme.

– En vérité, balbutia Robert, touché de tant d'amabilité…

– Vous êtes un actif… dans votre genre… et dans mon pays, on aime beaucoup ceux qui agissent… et la présente démarche ne fait que corroborer l'opinion que je m'étais faite de vous…

Nouvelle poignée de main et nouvelles protestations de la part du jeune homme.

– Oui, poursuivit le Grand Assureur, vous êtes, m'a-t-on raconté, un chercheur, le nouveau vous attire. Ainsi, je me suis laissé dire qu'en ce moment vous travailliez à une invention très curieuse…

Les sourcils de M. d'Entraygues se haussèrent de surprise et il demanda :

– Qui a pu vous renseigner sur ce point ?

– Oh ! renseigner, est beaucoup dire… C'est en visite chez Mrs. Harrigton que Mme d'Entraygues lui a touché deux mots de vos travaux…

– Mme d'Entraygues est une indiscrète, déclara le jeune homme en souriant, bien qu'on sentît, à l'intonation de sa voix, un blâme à l'adresse de sa femme.

M. Farenheit en eut l'intuition, mais il n'en voulut rien laisser paraître et continua sur le ton badin :

– Surtout, n'allez pas lui révéler que c'est par moi que vous avez été mis au courant de cette prétendue indiscrétion ! Elle m'en voudrait et je serais désolé de perdre la sympathie de Mme d'Entraygues…

Puis, soudainement sérieux :

–… Pour en revenir à vos recherches scientifiques, pourquoi ne pas chercher de ce côté-là l'aide dont vous avez besoin, au lieu de vous enrôler dans nos « sections de surveillance » ?

– Je ne comprends pas très bien…

– Je m'explique : nous autres, gens pratiques, nous voyons de beaucoup plus loin que vous, – de race latine et sentimentale, – l'essor que peut prendre une affaire… Nous sommes persuadés, là-bas, de l'essor considérable qu'est appelé à prendre, dans un délai très court, tout ce qui a trait à l'aviation. Le prochain congrès de Philadelphie vous en est, d'ailleurs, une preuve… Aussi je me ferais fort de constituer, d'ores et déjà, une société d'études pour vous donner un coup de main sérieux, dans vos recherches et vous permettre de les mener à bonne fin.

Cette déclaration faite, il se tut, et, à travers ses grosses lunettes, Robert sentait peser sur lui l'éclair aigu de son regard froid.

– En toute sincérité, déclara le jeune homme après quelques secondes de réflexion, je dois vous avouer, cher monsieur, que pas un instant cette idée ne m'est venue…

M. Farenheit eut un léger haussement d'épaules et dit avec un mince sourire :

– Vous ne serez jamais, vous autres Français, que des pêcheurs de lune !…

–… Et je vais vous dire, très sincèrement, poursuivit le jeune homme, comment il se fait que pareille idée ne me soit pas venue !… C'est par ce qu'elle est diamétralement opposée, non pas à mon sens pratique – que vous niez – mais à ma conception patriotique…

L'expression de la physionomie du Grand Assureur traduisit clairement la surprise que lui causait la déclaration de son interlocuteur.

– Je ne saisis pas très bien ce que vient faire là dedans votre patriotisme, objecta-t-il.

– C'est fort simple : j'ai fait la guerre, j'en ai vu les horreurs, j'ai failli y laisser ma peau, et tout autour de moi, le sol a été jonché de cadavres et de ruines… Eh bien ! je ne veux pas que pareille monstruosité se renouvelle et je me suis fait serment de travailler dans la mesure de mes possibilités à protéger mon pays contre la terrible éventualité que nous oblige à entrevoir, dès à présent, l'esprit de revanche dont sont animés les gens de l'autre côté du Rhin. Or, leurs chefs militaires ne se gênent pas pour proclamer que la prochaine guerre sera une guerre d'aviation ! C'est pourquoi tous mes efforts tendent à doter mon pays d'une arme de guerre telle qu'au grand jour il puisse dire, lui aussi : « Je suis un peu là ! »

Il conclut d'une voix ferme :

– Voilà pourquoi, mon cher M. Farenheit, mon appareil n'est pas à vendre… si peu même que c'est en partie pour faire face aux dépenses nécessitées par mes recherches que je me trouve en ce moment dans votre cabinet pour vous faire la proposition que vous savez…

Et il ajouta :

– Vous avez pressenti vous-même combien cette démarche me coûtait, vous pouvez donc juger d'après cela du prix tout spécial que j'attache à mon invention…

M. Farenheit tendit à nouveau la main à son interlocuteur, déclarant :

– Ces sentiments vous honorent trop, M. d'Entraygues, pour que j'essaye de les discuter un seul moment ; comme homme d'affaires, je regrette vraiment que nous ne puissions nous entendre sur ce point, car je voyais pour vous l'occasion d'une fructueuse opération, qui l'eût été également pour les capitalistes que je représente, mais nous savons, nous aussi, de l'autre côté de l'eau, comprendre l'amour de la patrie, et à ce point de vue, je suis d'accord avec vous !

Sa voix tremblait d'émotion contenue, tandis que cependant un léger rictus des lèvres paraissait traduire un désappointement assez vif…

– Revenons donc au sujet qui vous a amené et sur lequel nous étions tombés d'accord : je vous le répète, vous voici des nôtres, M. d'Entraygues, et à dater de ce moment, vous serez le numéro… le numéro ?…

Il s'était levé pour s'en aller prendre dans un coffret placé sur une table un dossier qu'il consulta :

–… Le numéro 21 : c'est ainsi que vous serez couché sur nos répertoires… Nous communiquerons – en cas d'extrême urgence – sous ce chiffre et c'est de ce chiffre que devront être signés tous vos rapports…

Puis, lui présentant une fiche :

– Vous voudrez bien prendre connaissance de ceci qui vous permettra de correspondre avec moi sans crainte d'indiscrétion, comme aussi de comprendre les avis qui vous seront adressés par moi… Notez cependant qu'en dehors des cas urgents, rien ne vaut un entretien verbal…

Il ajouta encore, tandis que Robert enfermait la fiche dans son portefeuille :

– Il est indispensable que vous appreniez cela par cœur et qu'ensuite vous le détruisiez : cette grille tombant aux mains de nos adversaires, nous serions obligés de chercher une autre combinaison, ce qui serait une perte de temps regrettable…

Robert inclina la tête et attendit :

– Nos conditions, poursuivit M. Farenheit, sont celles-ci : nous assurons à nos agents un traitement fixe qui leur permet de ne rien changer à leur façon de vivre, pour qu'il leur soit possible de continuer à fréquenter le même milieu, sans provoquer la plus petite surprise capable de les « brûler »… Ainsi, en ce qui vous concerne, permettez-moi de vous poser une question : quelqu'un dans votre entourage est-il au courant de la lettre que vous venez de me communiquer ?…

– Désireux d'en cacher à Jacqueline la désastreuse nouvelle qu'elle contient, comment l'aurais-je communiquée à qui que ce fût ?… D'ailleurs, sa teneur ne pouvait guère intéresser ceux que je connais ici : je n'ai pas pour habitude de solliciter les apitoiements…

– C'est au mieux, et si vous m'en croyez, nous allons détruire un document aussi compromettant.

D'autorité, il avait fait jouer son briquet et approchant de la flamme la lettre du notaire, la regardait se consumer lentement ; quand il n'en resta plus que des cendres, il poursuivit :

– Donc, cher M. d'Entraygues, voulez-vous me fixer d'exacte façon sur vos revenus, globalement bien entendu : le détail m'importe peu…

– Pour que rien ne soit changé à mes habitudes, déclara le jeune homme, il me faudrait deux cent mille francs par an…

M. Farenheit réfléchit durant quelques instants ; puis, prenant un crayon, il posa quelques chiffres sur une fiche, deux ou trois opérations rapides et enfin relevant la tête, déclara :

– Vous aurez dix mille francs par mois, ce qui, augmenté des deux pour cent sur toutes les affaires que vous réussirez, vous assure et au delà les revenus que vous avez… Chaque trimestre vous sera réglé d'avance ; le pourcentage vous sera versé le lendemain de l'arrestation de nos adversaires… Cela vous convient-il ?…

– Vous me sauvez plus que la vie ! s'exclama Robert en lui tendant la main.

– Oui, murmura l'assureur, la vie est bien peu de chose à côté du bonheur de voir sourire celle qu'on aime !…

Puis, brusquement, comme si une idée lui eût soudain passé en tête :

– À propos, vous ne m'avez pas envoyé le montant de ce qui vous a été enlevé l'autre soir !... au « Magnific »... J'ai besoin de ce renseignement pour pouvoir établir définitivement mes calculs.

– Je vous ferai tenir cela aujourd'hui même : et, à ce sujet, peut-être convient-il que je vous mette au courant d'un incident auquel ma femme se trouve mêlée de bien mystérieuse façon..., et qui serait au besoin susceptible de fournir quelque indication sur le vol.

Et, en quelques mots, il narra à M. Farenheit comment la veille au soir, rentrant du cercle, il avait trouvé Jacqueline sans connaissance dans son cabinet de travail, à la suite d'une hallucination dramatique qui lui avait fait quitter son lit...

L'assureur écoutait impassible, semblant évidemment ne considérer cette scène que comme le résultat d'un cauchemar : mais quand le jeune homme en arriva à la gourmette d'or si miraculeusement déposée sur la table de travail, il devint plus attentif...

– Je ne vous demanderai pas, interrogea-t-il, si vous êtes bien certain que ce bijou soit le même que celui dont avait été dépouillée Mme d'Entraygues...

– C'est le même, évidemment... et puis, quand bien même c'en serait un autre, le mystère demeure le même : qui avait intérêt à faire à Jacqueline un semblable cadeau ? Qui surtout aurait été à même de le lui rapporter dans d'aussi dramatiques circonstances ?...

– Évidemment, suggéra M. Farenheit, vous seul, qui connaissiez le chagrin de votre femme, auriez pu lui faire cette surprise de commander une gourmette en tous points semblable, en lui faisant croire que c'était la sienne qui lui était rapportée…

– Au besoin, ceci pourrait être admissible, mais ce qui l'est moins, c'est que je vous en fasse confidence… Non… voyez-vous, il y a là quelque chose qui nous échappe ; mais un fait est certain, c'est que l'autre soir ma femme n'a pu s'empêcher de manifester son chagrin au sujet de la perte de ce bijou… et que parmi les personnes présentes quelqu'un s'est trouvé touché de ce chagrin…

–… Version admissible jusqu'à un certain point : reste à établir comment ce quelqu'un aurait pu s'introduire chez vous pour opérer cette restitution dans d'aussi énigmatiques conditions…

– Restitution !… répéta Robert, croiriez-vous donc que les voleurs pris de remords seraient les mystérieux visiteurs de la nuit dernière ?…

– Je ne crois rien… je constate et j'émets toutes les hypothèses qui se présentent à moi, sans en discuter la vraisemblance…

– Alors, votre sentiment ?…

–… Est, que vous avez là une occasion unique de vous essayer dans votre nouveau rôle… Cette histoire de bracelet peut amorcer une piste intéressante que je vous conseille de suivre, d'autant plus que si vous réussissiez, vous auriez droit à la prime que, par câble, le consortium des compagnies d'assurances a décidé de remettre à celui de nos agents qui dé-

couvrirait et ferait prendre les auteurs du vol du « Magnific »… une bagatelle de deux millions de dollars…

– Deux millions de dollars ! s'exclama le jeune homme, les yeux désorbités de surprise.

– Dame !… savez-vous à combien s'élève l'estimation des bijoux volés l'autre nuit ? Vingt-cinq millions… C'est une somme !…

Robert demeurait rêveur, tandis qu'à ses oreilles bourdonnait ce chiffre : deux millions de dollars !

La vie luxueuse assurée pour le restant de ses jours ! La possibilité pour lui de poursuivre en toute quiétude la recherche de ce fameux appareil volant auquel, durant toute la guerre, il avait songé !…

M. Farenheit, qui avait tiré sa montre, lui dit :

– Maintenant que nous voici d'accord, vous m'excuserez de ne pas vous retenir ; j'ai ma correspondance à mettre à jour.

Et, debout, sa main serrant celle de son visiteur :

– Donc, à partir de cet instant, sans cesser d'être pour tout le monde le vicomte d'Entraygues, vous êtes pour moi le numéro 21.

Et, encore sur le seuil, il ajouta d'une voix un peu grave :

– Je sais bien qu'un homme comme vous ne peut s'émouvoir de la perspective du danger ; cependant, soyez sur vos gardes ; ceux auxquels nous avons affaire ne reculent devant rien pour assurer la réussite de leurs opérations ; la mort de ce

pauvre agent l'autre nuit doit vous être un exemple de ce que peut leur audace…

Ce fut sur cette recommandation que M. Farenheit prit définitivement congé de l'Agent 21…

CHAPITRE V

Le tableau noir

Robert d'Entraygues était sorti de chez M. Farenheit l'âme soulagée d'un grand poids ; désormais, il pouvait être sans inquiétude sur le lendemain : l'accord conclu avec le Grand Assureur lui garantissait l'existence et Jacqueline continuerait à vivre dans ce cadre de luxe qui convenait à sa beauté…

Pauvre petite chose !… si délicate !… si fragile !… Comment eût-elle pu résister à la médiocrité ?…

En outre, il lui serait possible de poursuivre ses recherches scientifiques et de tenter la mise au point de sa « Chauve-Souris ».

Seulement, il lui allait falloir, à lui, vivre désormais une double existence et manœuvrer assez habilement pour que nul, même Jacqueline, ne pût soupçonner en lui l'agent 21…

Le succès était au prix de l'anonymat le plus absolu, le succès et aussi la sécurité… et non seulement la sienne propre, mais aussi, mais surtout celle de Jacqueline.

Ainsi que le lui avait dit M. Farenheit, la mort dramatique de l'inspecteur chez Alfredo établissait d'évidence que les adversaires contre lesquels, à dater de cet instant, il allait avoir à lutter, estimaient à zéro la peau de leur prochain.

Et Robert était contraint de reconnaître qu'il avait sur l'inspecteur une infériorité considérable, en ce sens qu'il était

marié et que sa femme pouvait à l'occasion constituer contre lui une arme redoutable, Jacqueline représentant aux mains d'adversaires déterminés un otage de premier ordre.

C'était là un dilemme épouvantable dans lequel il se débattait : mais quelle alternative avait-il ?…

Écartant pour l'instant de son esprit ce souci, il résolut, conformément au conseil de M. Farenheit, de s'efforcer que rien dans sa conduite ne donnât prise aux soupçons, partant de ce principe qu'autour de lui, dans son intimité peut-être, la redoutable association entretenait des espions…

Si la gourmette d'or mystérieusement rapportée à Jacqueline l'avait été par les soins de ceux-là mêmes qui la lui avaient volée, il devait agir comme les circonstances le lui imposaient sans tenir aucun compte de la situation spéciale dans laquelle il se trouvait et, laissant de côté l'agent 21, mettre en scène le vicomte d'Entraygues…

En conséquence de quoi, quelques heures plus tard, il se rendait chez le commissaire central qu'il mettait au courant des faits, en présence de l'inspecteur Durant, qui précisément se trouvait là, et la première objection que suggéra au fonctionnaire le récit du jeune homme fut que peut-être Mme d'Entraygues, sous l'influence de la soirée passée la veille chez Mrs. Harrigton, avait été victime d'une hallucination…

– Moi, voyez-vous, Monsieur, déclara-t-il, je ne crois pas beaucoup aux petites flammes qui voltigent comme ça dans l'espace… ni aux histoires d'esprits…

Il ajouta en riant :

– La vie n'est pas assez drôle pour qu'une fois qu'on a quitté cette terre, il vous prenne fantaisie d'y revenir faire un petit tour !…

– C'est là une manière de voir qui vous est personnelle et que je me garderai bien de vouloir combattre, répliqua Robert d'Entraygues ; mais il est un fait certain, contrôlable, partant indéniable, c'est que la gourmette volée avant-hier soir a été, hier soir, rapportée dans les conditions mystérieuses que je viens de relater.

Le commissaire et son subordonné se considérèrent un moment en silence et en même temps leur vint à eux deux une idée identique :

– Mme d'Entraygues est-elle bien sûre que ce bijou lui avait été dérobé ?…

– Moi-même ai constaté que son poignet était nu des bracelets qui s'y trouvaient quand elle est arrivée au « Magnific Club »… et, tenez, je vais même plus loin ! Je me rappelle maintenant que c'est moi qui, avant qu'elle quittât son cabinet de toilette, lui ai fixé au bras cette gourmette dont le ressort était particulièrement dur…

M. Achille Durant, écartant les bras, déclara :

– Dans ces conditions, il n'y a qu'à admettre que quelqu'un s'est glissé à l'insu de tout le monde chez vous et y a déposé le bijou en question.

– La disposition des lieux s'oppose à cette supposition… En outre, ma femme, longuement interrogée par moi, soutient que, lorsqu'elle a pénétré dans mon cabinet de travail pour me téléphoner, la gourmette ne se trouvait pas sur ma table…

– Oh ! dans l'état d'esprit où se trouvait Mme d'Entraygues, il est fort possible qu'elle n'y ait point prêté attention…, objecta le commissaire, décidément réfractaire à admettre l'intervention d'un pouvoir mystérieux…

– Elle a été très affirmative sur ce point, ajoutant que c'est pendant qu'elle attendait, penchée vers l'appareil, ma réponse, que, soudain, sous ses yeux, à portée de sa main, le bijou lui est apparu, au point qu'elle a entendu distinctement le petit bruit sec qu'il a fait en prenant contact avec la table…

Le commissaire étendit les bras dans un geste qui signifiait : « Je n'y comprends rien ! je donne ma langue au chat. »

Achille Durant, lui, déclara :

– En tout cas, et sans vous arrêter à la façon plus ou moins surprenante dont vous êtes rentré en possession de ce bijou, ce qu'il faut retenir de l'aventure, c'est que Mme d'Entraygues a inspiré à ses voleurs une sympathie tellement grande, qu'émus par le chagrin qu'elle a manifesté de la perte de ce bijou, ils se sont arrangés de façon à le lui restituer…

–… Or, poursuivit Robert, comme ce regret n'a été manifesté qu'après le départ des coquins, il faut donc que parmi les membres des « Vingt » ou leurs invités quelqu'un se soit trouvé pour répéter ce qu'avait dit ma femme…

– C'est de toute évidence…, comme il est non moins évident que, parmi l'assistance, un des affiliés de la bande, se voyant par trop suspecté par le soi-disant Ortovez, s'est débarrassé de lui par le moyen que vous-même avez dénoncé…

–… Et à ce sujet, interrogea le jeune homme, rien de nouveau ?

–… Jusqu'à présent, rien : l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés ne nous a révélé aucun indice, et ce n'est pas faute cependant que tous ceux qui se trouvaient là aient été passés au crible. Mrs. Harrigton a même été assez aimable pour nous fournir personnellement des renseignements sur les « Vingt » et leurs invités…

– Il faut admettre cependant, déclara l'inspecteur Durant, qu'il s'est trouvé quelqu'un qui, muni d'un faux nez, s'est glissé parmi ces derniers, à moins qu'on ne doive supposer que les « Vingt » eux-mêmes…

Mais il se tut brusquement sur un regard sévère du commissaire, qui s'adressait à M. d'Entraygues :

– Eh bien ! Monsieur, bonne note est prise de votre déclaration ; je souhaite, sans en être persuadé, qu'elle permette d'élucider cette singulière affaire : aussitôt que quelque chose de nouveau se produira, nous ne manquerons pas de vous en aviser.

C'était un congé : le jeune homme comprit qu'il ne lui était pas possible d'insister et il allait se retirer lorsque M. Durant l'arrêta d'un geste :

– Un mot encore, monsieur le vicomte : avez-vous eu l'occasion de constater, depuis votre mariage, si Mme d'Entraygues était sujette à certaines manifestations nerveuses… j'entends par là si elle serait impressionnable au point de s'autosuggestionner ?

Robert attacha sur son interlocuteur un regard surpris et murmura :

– Si j'entends bien, vous soupçonneriez ma femme…

–… De rien, Monsieur, de rien, s'empressa de protester l'inspecteur ; mais lorsqu'on se trouve, comme aujourd'hui, en présence de faits inexplicables et qu'on en veut chercher la raison, il faut bien aller la chercher parmi les causes extranaturelles.

Le commissaire l'interrompit violemment :

– Ah !… non… ah ! non !… n'est-ce pas, M. Durant ? Nous n'allons pas recommencer la comédie de l'an passé… Les médiums n'ont rien à voir avec la police… et quant à moi, je ne vous permets pas de mêler aux choses sérieuses toutes ces fariboles d'esprits frappeurs… et autres balançoires…

Achille Durant s'inclina, disant :

– Il ne m'appartient pas, M. le commissaire, de discuter dans le service des questions aussi graves. Je persiste cependant à déclarer qu'à une époque comme la nôtre, si fertile en révélations scientifiques, on n'a pas le droit de nier l'existence de forces dont le pourquoi nous échappe momentanément, sous prétexte que l'on n'a pas encore pu en déterminer la nature…

Et il ajouta avec conviction :

– Vous ne pouvez nier l'électricité et cependant quel savant pourrait en expliquer l'origine… Demain peut-être vous serez contraint de vous incliner devant l'évidence et d'admettre que, autour de nous, mêlés à notre existence quotidienne, ceux que nos yeux ne voient plus vivent d'une vie spéciale qui nous est tangente – si je puis m'exprimer ainsi.

Le commissaire leva les bras au plafond dans un geste désespéré.

– Allons ! allons ! s'exclama-t-il, le voilà parti ! Il va conférencier[1] ainsi, pendant des heures…

Mais l'inspecteur protesta avec humilité :

– Non… non… M. le commissaire, je me tais… mais avant peu, oui, avant peu…

Et il sortit, saluant Robert.

Le commissaire eut dans la direction de la porte par laquelle venait de disparaître son subordonné un hochement de tête méprisant.

– Encore un, murmura-t-il, auquel les théories spirites ont tourné la tête. Sous prétexte qu'il a une cousine que les adeptes d'Allan Kardec prétendent médium, il croit dur comme fer « que c'est arrivé »…

– Oui, répondit vaguement M. d'Entraygues, c'est là une chose fort controversée aujourd'hui…

Et il gagna la porte, tout rêveur : la question que lui avait posée l'inspecteur lui venait en mémoire : n'avait-il pas remarqué depuis son mariage que Jacqueline ?…

Évidemment, elle était supranerveuse, sensible au delà de toute expression et impressionnable de maladive façon à tout ce qui se disait et se faisait autour d'elle…

Plus d'une fois, il s'était applaudi de ce que les circonstances lui permissent de lui « ouater » l'existence, ainsi qu'il le faisait, pour lui en éviter les chocs incessants.

---

[1] Sic. *(Note du correcteur – ELG.)*

Mais, de là à supposer…

Il haussa les épaules, non pas que, d'une façon générale, il fut réfractaire à l'idée de certains faits – difficilement contrôlables – dominent cependant l'existence humaine : mais, de cerveau solide et de raisonnement assis, il ne s'était jamais laissé suggestionner par les expériences auxquelles il lui avait été donné d'assister.

Son esprit d'ailleurs suivait une autre direction et la pratique des sports l'avait empêché de s'adonner à l'étude des sciences occultes.

Mais voilà que les circonstances paraissaient vouloir le contraindre à s'y mêler et maintenant, lui d'esprit si pondéré ordinairement, il se sentait troublé, à revivre la scène si étrange que Jacqueline lui avait décrite la veille au soir, quand il était revenu du cercle.

Sur le premier moment, il avait cru qu'elle avait rêvé et en dépit de la gourmette – pièce à conviction dont il lui était impossible de nier toute l'importance, – il avait repoussé avec énergie la supposition admise par sa femme de l'intervention dans cette histoire d'un élément mystérieux.

La preuve, c'est que sans en parler à Jacqueline, il s'était livré à un minutieux examen des lieux, afin de découvrir le moyen qu'avait dû employer, pour pénétrer dans la villa, celui qui si mystérieusement était venu rapporter le bijou volé…

Or, les portes des pièces étaient bel et bien fermées à clef, les volets des fenêtres étaient hermétiquement clos et les barres qui en assuraient la fermeture assujetties comme d'ordinaire.

À moins de supposer que l'énigmatique visiteur se fût introduit par la cheminée.

Jacqueline avait bien raconté qu'elle avait pénétré dans le bureau à la suite de cette incompréhensible lueur qui, devant elle, avait ouvert la porte…

Vérification faite, cette porte, qui communiquait avec l'escalier descendant de la terrasse, avait été trouvée par lui fermée, elle aussi, avec la clef dans la serrure, intérieurement.

Quant à l'autre porte, celle qui donnait accès au reste de la villa, pour y atteindre, il aurait fallu que le visiteur eût auparavant ouvert la porte d'entrée, fermée celle-là aussi, et dont Robert avait la clef dans sa poche.

Alors, il fallait donc bien qu'il conclût à un cauchemar ; conclusion impossible à admettre, puisque la gourmette en or établissait jusqu'à l'évidence que quelqu'un était entré.

Tout en regagnant à pied le logis, le jeune homme s'acharnait à solutionner ce problème, avec un désir d'autant plus grand d'arriver à ses fins que pour lui cet incident se reliait d'intime façon à l'aventure du « Magnific Club » dont il avait charge désormais de démêler l'énigme.

« Dix mille francs par mois, avait dit M. Farenheit : deux millions de prime en cas de réussite !… »

Quel mirage !… et il ne dépendait que de lui que ce mirage devînt une réalité…

Il s'était assis au bord de la mer et, rêveur, regardait les vagues venir avec une monotonie chantante lécher la grève, lorsqu'un bruit de pas retentissant sur la route lui fît tourner la tête :

– Ah ! M. d'Entraygues, fit une voix essoufflée, je suis aise de vous retrouver…

Et Achille Durant, dégringolant le talus, vint le rejoindre.

– Verriez-vous un inconvénient, dit-il à brûle-pourpoint, à ce que je vous accompagne ? Il serait intéressant pour la solution de l'affaire qui nous occupe que j'examine avec soin le théâtre de la mystérieuse aventure survenue à Mme d'Entraygues… Quelquefois, il suffit d'un détail négligé tout d'abord pour jeter de la lumière sur un ensemble de faits inexplicables…

Robert s'était levé, disant laconiquement :

– Bien volontiers…

De lui-même, l'inspecteur, revenant sur ce qui s'était passé au commissariat, commença :

– Hein, M. le commissaire ! en voilà un qui repousse les théories spirites, cependant admises par les esprits les plus scientifiques !… Croiriez-vous que, l'an passé, il s'est obstinément refusé à recourir à un médium pour relever la piste d'un misérable qui terrorisait la contrée depuis des mois… et cependant, Dieu sait que Mariette – c'est ma cousine – nous aurait donné un fameux coup de main.

Comme Robert gardait le silence, l'inspecteur demanda :

– Vous êtes spirite, vous, M. le vicomte ?

– Moi, répliqua le jeune homme avec un haussement d'épaules indifférent, je ne sais pas… je ne me suis jamais occupé de ces questions-là…

– Vous avez tort, permettez-moi de vous le dire, déclara avec l'énergie d'un apôtre Achille Durant, vous avez tort ; car ce sont ces questions-là qui commandent l'Univers !... Combien de faits, jusqu'ici inexplicables, deviennent lumineux si vous admettez l'influence dans notre planète des esprits...

– C'est bien possible.

– Comment, bien possible !... Dites donc que c'est l'évidence même... Monsieur, l'évidence... sinon...

S'interrompant brusquement, il demanda :

– Ainsi, dans le cas qui vous a amené tout à l'heure au commissariat, comment – si vous niez l'intervention d'une puissance qui vous échappe, – concilier ces deux hypothèses, en apparence inconciliables : ou bien Mme d'Entraygues a rêvé et alors la gourmette est un mythe, une illusion de sa part comme de la vôtre, une apparence ; ou bien elle est une réalité et alors il vous faut reconnaître qu'elle n'a pu être apportée là que par une tierce personne naturelle ou surnaturelle... C'est un dilemme duquel il vous est impossible de sortir... Or, vous déclarez vous-même que nul n'a pu pénétrer dans votre villa... par les moyens ordinaires... Donc...

Victorieusement, il considéra son compagnon qui se contenta de répondre, se refusant à entrer dans la voie où le voulait pousser Achille Durant.

– Oui... c'est un dilemme... que je me pose depuis hier.

Comme ils franchissaient le seuil de la grille, le jeune homme expliqua :

– Vous allez être très à votre aise pour faire votre enquête : ma femme est partie à Hendaye où elle passe la journée chez des

amis ; j'ai jugé utile de la distraire pour l'arracher à l'obsession de cette histoire…

Le policier eut un hochement de tête approbatif, puis :

– Je vous demanderai de me faire suivre exactement l'itinéraire qu'a suivi l'autre nuit Mme d'Entraygues, à la suite de cette mystérieuse lueur qui, a-t-elle prétendu, lui servait de guide.

Conformément à ce désir, M. d'Entraygues conduisit l'inspecteur dans la chambre à coucher et aussitôt, semblable à un chien de chasse qui relève une piste, le policier se mit à aller et venir par la pièce, passant toutes choses au crible de son flair, s'arrêtant à des détails insignifiants pour Robert, notant au passage et enregistrant dans sa mémoire une foule de petits détails auxquels le jeune homme ne se fût pas arrêté…

Robert le suivait, examinant chaque geste avec une attention intense : n'était-ce pas là une leçon de choses des plus intéressantes qu'il prenait ? Puisqu'il entrait dans le métier, il ne pouvait souhaiter une meilleure occasion de faire son apprentissage.

– Si vous voulez bien me montrer le chemin, murmura le policier quand il eut fini d'inventorier la chambre…

Sortis tous les deux sur la terrasse, ils s'engagèrent, comme avait fait Jacqueline, dans le petit escalier, et pénétrèrent dans la pièce de travail… mais non par la porte…

Le policier, au moment où Robert allait prendre le bouton de faïence qui commandait le pêne, l'arrêta :

– Non… non… pas par là… enjambons la fenêtre plutôt… Il y a sur le bouton des traces que je veux relever…

Ils passèrent donc par la fenêtre, grande ouverte à cause de la chaleur. Une fois dans le bureau, Achille Durant demanda :

– La disposition des meubles est bien telle qu'elle se trouvait hier soir ?…

– Telle qu'elle… oui… absolument…

Et il s'assit dans un fauteuil tandis que le policier allait et venait, fouillant dans les coins, se rendant compte de l'impossibilité pour quiconque était étranger à la villa de pénétrer dans cette pièce autrement que par l'une des portes ou par la fenêtre : or, les volets de la fenêtre étaient en tôle qu'assujettissaient de fortes barres de fer et les serrures des portes étaient d'aspect raisonnable…

– C'est sur cette table qu'a été posée la gourmette ? interrogea Achille Durant.

– Ici même, dit Robert, en appliquant l'extrémité de son index, en un point précis… Or, vous constaterez que l'appareil téléphonique est si proche qu'il est impossible que ma femme n'ait pas eu la sensation du choc produit par le bijou en touchant la table.

Pensif, le policier demeurait immobile.

Soudain, il demanda à Robert d'une voix étrange :

– Verriez-vous quelque inconvénient à fermer les volets ?

Le jeune homme sursauta, répétant :

–… Fermer les volets ?… dans quel but ?…

–… Pour faire l'obscurité… Vous comprenez, d'une façon générale, ils n'aiment pas beaucoup la lumière…

D'Entraygues le regarda, aussi frappé de cette étrange réponse que du son de voix qui lui paraissait venir de loin, de très loin…

Achille Durant était soudainement devenu pâle, des gouttes de sueur lui perlaient aux tempes et ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux.

D'un pas saccadé, il s'était dirigé vers la fenêtre, avait clos les volets de fer et repoussé les vantaux, en sorte que maintenant la pièce était plongée dans une obscurité absolue…

Comme Robert allait tourner le commutateur pour faire de la lumière, il eut l'impression que des doigts lui encerclaient le poignet l'immobilisant…

Et cependant, Achille Durant se trouvait séparé de lui par la largeur de la table…

Un frisson le secoua, et lui, qui cependant, au front, n'avait jamais connu la peur, il se sentit l'âme toute chavirée…

– Lâchez-moi donc, articula-t-il d'une voix colère.

Il disait cela, quoiqu'il sût que l'inspecteur ne pouvait être le propriétaire de la main qui le paralysait.

La voix d'Achille Durant soudain se fit entendre impérieuse, étrangement :

– Chut !… Il vient… l'entendez-vous… qui descend l'escalier… Tenez… Tenez… la porte…

Les regards de Robert se tournèrent vers la porte qui doucement, sans bruit, évoluait sur ses gonds.

– Qui est là ? interrogea le jeune homme…

Un courant d'air frais lui balaya la face doucement, lui hérissant les cheveux, tandis que ses regards affolés roulaient par la pièce, à la recherche de l'inconnu.

Car il avait la sensation que quelqu'un venait d'entrer, dont le frôlement lui avait été perceptible.

Achille Durant murmura :

– Regardez !… le voyez-vous ?… là… là… vers le tableau noir…

Et Robert de bégayer, en proie à une terreur grandissante.

– Où… où cela ?… je ne vois rien…

– Êtes-vous donc aveugle ?… Je le vois bien, moi !… Pourquoi ne veut-il pas se montrer à vous ?…

Et soudain, il s'écria d'une voix transformée, dans laquelle il y avait comme de la peur :

– Je le reconnais… C'est l'esprit de Mariette… Ne craignez rien ! Mariette ne peut vous vouloir que du bien…

Robert devait faire appel à toute son énergie pour dominer l'angoisse qui l'étreignait de plus en plus : l'étrangeté de cette scène le stupéfiait à un tel point que tous les raisonnements qu'il se faisait pour tenter de réagir étaient inutiles.

Son scepticisme en matière d'occultisme cédait devant l'évidence !... L'évidence !... L'évidence !... et cependant l'évidence était qu'il se trouvait en présence d'une hallucination semblable à celle dont Jacqueline avait été victime...

Oui... oui... cela était clair !... et pourtant... pourtant s'il y avait quelque chose de vrai dans cette fantasmagorie !...

Le policier, dont s'entendait au milieu du silence la respiration haletante, éleva la voix...

– Mariette... Mariette... s'il n'est indiscret de t'interroger, dis-moi quel esprit t'anime ?... qui agit par toi ?... dans quel but es-tu ici ?...

Échappant pour une seconde au trouble qui le dominait, M. d'Entraygues grommela :

– Eh ! taisez-vous donc !... Vous finirez par me tourner le cerveau avec vos comédies !...

Mais il se tut, pétrifié par l'étrange spectacle qui soudain s'offrait à lui : peu à peu, il lui semblait que, au milieu de l'obscurité, une sorte de vapeur plus pâle que l'ombre ambiante se dégageait d'elle, formant comme des volutes très légères, qui oscillaient sous un souffle imperceptible, pour insensiblement se coaguler en une forme dont la silhouette finit par se préciser...

Une main !... c'était une main !...

– Vous voyez, maintenant ? interrogea Achille Durant dans un souffle, vous voyez bien ?...

Robert ne répondit pas, la gorge coupée par l'angoisse qui maintenant succédait à la stupeur...

Oui, parbleu ! il voyait… c'était une main !… et voilà que cette main se mit à évoluer au milieu de l'ombre avec des gestes lents et souples comme si elle eût écrit : les doigts repliés semblaient tenir un crayon ou un porte-plume avec lequel ils traçaient des signes invisibles…

Et tout à coup, son oreille perçut un petit bruit qu'elle connaissait bien, le crissement de la craie sur la surface polie du tableau noir.

C'était sur un des tableaux qui lui servaient à ses calculs géométriques et algébriques que la main écrivait.

Mais on ne voyait rien !…

Le jeune homme avait beau appliquer toute sa volonté à augmenter l'acuité de ses prunelles, c'était comme si un voile eût été tendu devant elles. Rien !… il ne voyait rien…

Et cependant, Achille Durant, lui, murmurait :

– Oh ! ces chiffres !… ces chiffres !… pourquoi tant de chiffres ?… Mariette !… mon enfant, que veux-tu dire avec tes chiffres ?…

Puis, avec une sorte d'effroi :

– Mais ce n'est pas ta main !… Mariette, pourquoi as-tu emprunté la main d'une autre ?… Réponds-moi, Mariette… réponds-moi !…

Il y eut un crissement plus fort, puis le bruit se tut et les formes de la main se fondirent peu à peu en volutes qui elles-mêmes disparurent au milieu de l'obscurité…

Trempé de sueur, Robert d'Entraygues était demeuré immobile, muet, les yeux fixés sur les doigts qui allaient et venaient silencieux, traçant dans la nuit d'invisibles signes…

Quand le silence se fut fait, et que toute vision se fut évanouie, il sembla pouvoir reprendre possession de lui-même et à tâtons, connaissant les aîtres, se glissa rapidement vers la fenêtre qu'il ouvrit pour ensuite pousser les volets…

Le soleil entra à flots dans la pièce et aussitôt le jeune homme recouvra la raison, aspirant avec volupté l'air frais du dehors…

Puis, se retournant, il vit Achille Durant adossé à la muraille qui semblait prêt à défaillir, le visage blême et les yeux agrandis fixés droit devant lui…

Suivant la direction de ces regards hallucinés, Robert poussa une exclamation étouffée : là, sur le tableau noir, des chiffres étaient inscrits à la craie, séparés les uns des autres par des lignes tirées horizontalement et verticalement, en sorte que chacun d'eux était enclos dans une petite case dont l'ensemble formait un carré régulier…

Qu'est-ce que signifiait cela ?… Lui fallait-il admettre que, vraiment, tout à l'heure, il n'avait pas été victime d'une hallucination, comme il avait semblé le croire, aussitôt la lumière faite, et que véritablement une main mystérieuse – celle qu'il lui avait semblé distinguer, – avait inscrit sur le tableau noir, vierge à son entrée, cette singulière arithmétique ?

Achille Durant paraissait cependant recouvrer son sang-froid et son libre arbitre.

– La main !… bégaya-t-il, en se précipitant vers le tableau, la main !…

Il examinait avec une sorte de stupeur angoissée le morceau de craie placé là, sur le rebord du tableau, celui évidemment dont venait de se servir la main mystérieuse : et tout à coup, il murmura avec une assurance qui impressionna Robert d'Entraygues :

– Là, est la clé du problème !...

Et, tout aussitôt, il tira de son portefeuille un carré de papier de soie dont il enveloppa avec soin le morceau de craie qu'il fit disparaître dans sa poche.

Ensuite, il se dirigea vers la porte de communication, et, au moyen de la pointe de son couteau, fit sauter la goupille qui fixait le bouton de porcelaine.

L'ayant détaché, il l'enveloppa, ainsi qu'il avait fait du morceau de craie, dans du papier de soie, expliquant à M. d'Entraygues qui le regardait faire avec stupéfaction :

– En photographiant les empreintes digitales, on a chance d'amorcer une piste intéressante :

Et il ajouta avec assurance :

– Avant quarante-huit heures, nous seront fixés.

CHAPITRE VI

Le bouillant Achille

Un type singulier, cet Achille Durant ! Après avoir fait ses études à l'école d'Angers, et en être sorti avec un brevet d'ingénieur mécanicien, il s'était engagé pour courir les aventures aux colonies d'où il avait rapporté les fièvres et un amour immodéré pour la gymnastique, en sorte qu'un beau jour, par amour pour une écuyère qui faisait partie d'un cirque ambulant en représentation dans la ville où il tenait garnison, il était entré dans la troupe en qualité de clown…

Pendant quelques années, il avait roulé sa bosse à travers le monde, s'étant spécialisé dans un emploi qui lui avait valu de nombreux et fructueux succès : il faisait le singe, ayant eu l'occasion, en Afrique, d'étudier de près la gent simiesque dont son chef de poste, sur le confins du Soudan, possédait un curieux échantillon…

Puis, il en avait eu assez de la piste et était devenu acteur, pris soudain d'une passion immodérée pour les planches… C'est dans ce dernier emploi que la guerre éclatant l'avait trouvé pour en faire successivement un aviateur et un conducteur de tank…

L'armistice l'avait rejeté dans la vie civile, sans argent et sans profession : une balle mal placée reçue lors de l'irrésistible avance du corps Mangin, en automne 1918, lui avait donné dans la jambe gauche une raideur qui lui faisait la marche disgracieuse, lui interdisant désormais de paraître en public.

Alors, en désespoir de cause, il était entré dans la police, où rapidement il avait fait son chemin, ayant trouvé dans ce nouvel avatar le moyen d'utiliser les qualités qu'avaient développées en lui les diverses professions qu'il avait successivement exercées, en sorte qu'il était en passe d'atteindre à une situation enviable, lorsque, soudain, une nouvelle fantaisie lui avait traversé la cervelle.

À la suite d'une conférence faite à la salle de géographie par une notabilité du monde spirite, Achille Durant s'était tout à coup emballé pour les théories mystérieuses d'Allan Kardec, et de ce jour-là il avait émis la prétention d'user du Grand Mystère pour résoudre les problèmes policiers, soutenant que la collaboration d'un médium était, vu les incontestables progrès dans cette science nouvelle, indispensable aux détectives modernes.

Et pour achever de faire de lui un adepte fervent du spiritisme, il s'était trouvé qu'une cousine à lui, couturière de son état, avait été reconnue comme possédant les qualités requises pour médium de première qualité et avait été pendant un certain temps attachée au laboratoire d'un des plus notoires investigateurs de l'Au-delà…

De semblables opinions ne pouvaient, bien entendu, qu'entraîner Achille Durant hors des sentiers battus par l'administration qui n'aime pas beaucoup – on le sait – les innovateurs, si bien que de la brigade centrale de Paris, il avait été envoyé dans l'extrême-midi, où, – nous l'avons vu, – son supérieur immédiat ne paraissait pas beaucoup partager ses idées en matière de surnaturel.

Néanmoins, comme Achille Durant était de ceux dont la hardiesse, l'initiative, l'intelligence professionnelles se manifestaient à chaque occasion, ses supérieurs, pour se conserver une collaboration précieuse, passaient condamnation sur ce qu'ils appelaient dédaigneusement sa « lubie ».

Il était surtout remarquable par sa ténacité : quand il s'était attaché à une affaire, c'était le diable pour la lui faire abandonner : un chien de chasse aux trousses d'un lièvre lâche plus volontiers prise qu'Achille Durant lorsqu'il pistait un malfaiteur.

De là le surnom de « Bouillant Achille » dont il avait été baptisé par ses collègues.

On imagine si, étant donné ce tempérament, son esprit avait été puissamment capté par l'étrange scène à laquelle il avait assisté chez le vicomte d'Entraygues. En dépit de ses croyances spirites, comme c'était la première fois qu'il participait à une semblable manifestation, il ne pouvait se défendre d'une certaine incrédulité, au point qu'en s'en revenant à Biarritz, il se demandait si par hasard il n'avait pas été, lui aussi, victime, tout comme Mme d'Entraygues, d'une sorte d'hallucination…

Cette main qui écrivait !… hum… cela était si étrange… même en admettant que quelque esprit sympathique à M. d'Entraygues se fut prêté à une réincarnation…

Et cependant, il y avait une preuve, une preuve indéniable, qu'il n'avait pas rêvé… le tableau noir, avec les chiffres qui s'y trouvaient inscrits, ces chiffres que M. d'Entraygues avait vus comme lui.

Qu'est-ce que tout cela pouvait vouloir dire ?

Devait-il voir un rapport entre cette manifestation, jusqu'à présent incompréhensible, et la restitution mystérieuse de la gourmette dérobée à la jeune femme, au cours de la rafle de bijoux dont avaient été victimes les membres des « Vingt » ?

Bien entendu, il se garderait bien de rendre compte au commissaire central de ce qui venait de se passer entre M. d'Entraygues et lui ; cela n'eût servi qu'à faire « piquer » à son dossier une mauvaise note de plus !

Et cependant, surexcité par le côté mystérieux de cette affaire, Achille Durant se faisait serment à lui-même d'en avoir le cœur net… Seulement, comment devait-il s'y prendre… pour mener à bien certaines combinaisons qui spontanément lui étaient venues à l'esprit ?…

Il s'était arrêté et planté au beau milieu du chemin, examinait une idée capable – venait-il de lui apparaître – de lui faciliter l'exécution du plan qu'il avait conçu, lorsque tout à coup un grondement de moteur se fit entendre sur la route : d'un saut brusque, il se jeta sur le côté ; mais son mouvement n'avait pas été assez rapidement exécuté car, accroché par le garde-crotte d'une puissante limousine, il se trouva projeté sur le sol si rudement, que durant quelques secondes il demeura sans mouvement.

Quand il revint à lui, il aperçut, penché avec sollicitude vers lui, un visage d'homme qu'il reconnut de suite : celui de M. Farenheit, le Grand Assureur, l'un de ces richissimes « Vingt », sur la sécurité desquels il avait eu la veille, mission de veiller. Les premières paroles qui jaillirent de ses lèvres furent celles-ci :

– Ah ! par exemple ! voilà qui est fort !…

– Oh ! oh ! s'exclama à son tour l'Américain, la voix n'est pas mauvaise… Allons, il n'y aura pas trop de casse…

– Sapristi ! riposta l'inspecteur, vous en avez de bonnes !… Pas trop de casse !… Mais j'espère fichtrement qu'il n'y en aura pas du tout…

Et il se tâtait par tout le corps pour se bien assurer que sa chute n'aurait pas de conséquences par trop désagréables…

– Appuyez-vous sur mon bras, proposa M. Farenheit…

– Ma foi, ce n'est pas de refus : ma maudite jambe, amochée pendant la guerre, n'aime pas beaucoup ces plaisanteries-là !… et je ne serais pas fichu de gagner seul le bord de la route…

Sa voiture rejointe, M. Farenheit y fit monter d'autorité l'inspecteur qui protestait et, une fois au volant, demanda :

– Vous alliez à Biarritz ?… où faut-il vous déposer ?

Achille Durant ne répondit pas tout de suite, puis, avec un sourire :

– Serais-je indiscret en vous demandant où vous alliez vous-même ?

Un peu étonné, le Grand Assureur déclara :

– Faire un tour de promenade jusqu'à Cambo : le grand air me donne appétit… et en outre cela m'amuse de conduire…

– En ce cas, verriez-vous un inconvénient à m'emmener avec vous ? Quand vous m'avez rencontré, je me disposais précisément à vous rendre visite… ; de là l'exclamation que vous m'avez entendu pousser en vous reconnaissant…

L'Américain eut un geste de surprise, et demanda avec vivacité :

– Auriez-vous du nouveau pour l'affaire de l'autre soir ?…

– Oui… et c'est de cela que je désire vous parler…

– En ce cas, venez sur le siège à côté de moi : nous serons plus à l'aise pour bavarder.

– Auparavant, je vous demanderai la permission de me livrer à une petite opération.

D'un portefeuille assez volumineux tiré de sa poche, il sortit un postiche qu'en un clin d'œil il s'appliqua sur la face et remplaça le chapeau mou dont il était coiffé par une casquette de voyage extraite de son veston : la transformation se trouva complétée par une paire de grosses lunettes d'automobiliste qui lui masquait en partie le visage…

De la sorte, impossible au regard le plus aigu de reconnaître dans cette face barbue le visage fin et astucieux de l'inspecteur…

– Inutile qu'on nous voie ensemble, expliqua-t-il à son compagnon qui le considérait avec ahurissement, cela pourrait nous être nuisible autant à l'un qu'à l'autre…

La voiture s'étant mise en marche à petite allure, Achille Durant exposa d'abord :

– Monsieur, je dois vous déclarer, en commençant, que je crois que l'âme et son périsprit ont une existence propre, indépendante de celle du corps auquel ils survivent… si bien qu'il faut admettre que dans l'enveloppe charnelle de chacun revit une âme qui en a précédemment habité une autre… qu'en dites-vous ?

–… Que toutes les opinions sont libres, M. Durant : quant à moi, absorbé par les affaires, je n'ai guère eu le loisir de songer à ces questions-là…

– Et si cependant ces questions-là étaient seules capables de solutionner le problème qui vous occupe ?…

– En ce cas, je vous dirai de ne pas manquer d'en user… à votre fantaisie : dans la vie, voyez-vous, le tout est d'atteindre son but… et si, en l'espèce, le Surnaturel peut nous donner un coup de main pour nous permettre de pister ceux que nous cherchons, il n'y a pas à hésiter…

Il demanda, surpris…

– Hésiteriez-vous, par hasard ?

– Écoutez donc… mon chef ne veut entendre à aucun prix parler de toutes ces « fariboles », comme il dit…

– Quel besoin avez-vous de le mettre au courant des moyens que vous employez ?…

– Pour les employer, j'ai besoin de ma liberté… et d'autre côté, pour vivre, j'ai besoin de mes appointements…

– *Well*… très logique, mais pourquoi me racontez-vous cela, à moi qui ne suis pas votre chef ?…

– Parce que, plus que mon chef, vous êtes intéressé à ce que l'on pince les voleurs de l'autre soir… Non seulement à titre de victime vous-même, puisque vous avez été dépouillé comme tous les autres, mais encore à titre d'assureur, car j'imagine que vos compagnies doivent, de ce fait, avoir une coquette somme à débourser.

– *Well*, dit encore flegmatiquement M. Farenheit… et alors ?…

– Alors ?… je me proposais de vous aller voir, pour vous dire ceci : « Voulez-vous me faire libre ?… » Si oui, je m'occuperai exclusivement de votre affaire et il y a grand'chance pour que nous arrivions à un résultat…

– J'ai déjà traité, objecta M. Farenheit…

Le policier sursauta et, d'une voix de mauvaise humeur, bougonna :

– Vous ne perdez pas de temps…

– *Time is money*…

– Ah ! s'écria Achille Durant avec véhémence, si je n'en avais pas besoin, de monnaie, comme je vous offrirais bien pour rien mes services…

Puis, tout à coup :

– Et si je ne vous demandais rien, M. Farenheit, vous entendez ? Rien, rien… qu'un petit mot de recommandation pour M. d'Entraygues…

L'assureur ne put réprimer un léger tressaillement…

– Dans quel but, ce mot ?…

– Pour qu'il me prenne à son service ; vu ce que je vous ai conté tout à l'heure, il faudrait que je fusse sur place pour me rendre exactement compte de ce qui se passe…

Il ajouta avec conviction :

– Que m'importe d'être valet ?… Cela me fera une profession de plus ! Comme vous disiez vous-même, il y a un instant, le principal, dans la vie, c'est d'aboutir.

M. Farenheit lâcha son volant pour saisir la main du policier.

– *All right !* déclara-t-il, voilà le langage que j'aime… Oui, vous aurez votre mot d'introduction pour M. d'Entraygues, et je ne doute pas que sur ma recommandation il ne vous prenne à son service…

– Oh ! merci. Monsieur, merci !… mais si c'était un effet de votre bonté, c'est comme chauffeur que je désirerais entrer chez lui… Vous comprenez, on a plus d'indépendance… En outre, en cas de besoin, on peut se transporter rapidement d'un point à un autre…

– Vous savez conduire ? interrogea l'Américain…

– À la fin de la guerre, j'étais dans les tanks…

Il ajouta avec entrain :

– Je suis tout, moi… mécano, clown, acteur, aviateur…

Il ajouta avec une nuance de mélancolie :

– Comme vous voyez… j'ai pas mal roulé, mais il y a un proverbe en France qui dit que pierre qui roule n'amasse pas mousse…

CHAPITRE VII

Une singulière caméariste

Le lendemain de cet incident, Robert d'Entraygues, en dépouillant son courrier, assisté comme d'habitude de Jacqueline trouva dans une enveloppe qui portait le timbre de Biarritz un petit carré de carton qui contenait deux rangées de chiffre entremêlés de lettres dont la vue le fit tressaillir.

– Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? interrogea la jeune femme, curieuse, comme toutes les filles d'Ève.

Robert jeta le carton dans sa bannette à papier, avec une indifférence affectée, murmurante :

– Sans doute, une réclame. C'est la mode maintenant d'exciter la curiosité du public pour attirer son attention sur quelque produit pharmaceutique ou autre que l'on désire lancer.

Et il continua sa besogne, dissimulant à grand'peine sa hâte d'en avoir fini pour pouvoir être libre de prendre connaissance du mystérieux billet de Farenheit, car du premier coup d'œil, en effet, il avait reconnu le chiffre que lui avait remis, lors de sa visite, le Grand Assureur, et qu'il avait détruit, ainsi que celui-ci le lui avait recommandé, après avoir passé toute une après-midi à l'apprendre par cœur.

Lorsque Jacqueline l'eut enfin quitté, contrainte de se précipiter à son cabinet de toilette pour se trouver à l'heure dite sur le terrain du tennis où elle disputait depuis quelques jours le

record des gens du monde, Robert prit dans la corbeille le petit carré de carton et l'examina avec attention, laquelle se mua bientôt en surprise.

« Trouvez un prétexte de vous séparer de votre chauffeur, lui disait le message, et embauchez celui qui se présentera de ma part : sa collaboration vous sera utile pour remplir la mission dont vous vous êtes chargé. »

Ce n'était pas signé ; mais en post-scriptum il y avait ce seul mot : « déchirez ».

Le jeune homme fit mieux : approchant une allumette bougie du carré de carton, il y mit le feu.

Quoique étonné, il éprouva cependant une certaine satisfaction, à savoir qu'il allait avoir un collaborateur : car il s'avouait franchement être inférieur au rôle qu'il avait sollicité : sur le premier moment, en effet, il n'avait vu dans l'offre faite à M. Farenheit qu'un moyen de parer à la situation désespérée dans laquelle il se trouvait.

Mais à présent qu'il était entré dans la peau du rôle, il ne savait comment s'y prendre pour évoluer au milieu des difficultés qui encombraient sa route…

La scène étrange à laquelle, la veille, il avait assisté en compagnie de l'inspecteur Durant, l'avait rempli de perplexité et d'indécision, désireux surtout de savoir s'il devait croire à la sincérité de cet incident ou supposer qu'il avait été victime de quelque audacieuse fumisterie…

Évidemment, il n'avait pas rêvé, puisque les chiffres tracés sur le tableau noir attestaient qu'il avait bien vu… bien entendu…

Mais son incrédulité en matière de spiritisme s'opposait à ce qu'il partageât l'optimiste de l'inspecteur de police…

En outre, celui-ci l'avait quitté en prononçant des paroles enthousiastes lui faisant espérer une solution pour deux heures plus tard…

Or, vingt-quatre heures s'étaient écoulées et Achille Durant n'avait pas reparu… Ce qui ne contribuait pas peu à renforcer son scepticisme.

Il s'était mis néanmoins fort en colère contre Ernest le valet de chambre qui, en faisant le ménage, avait, avec son plumeau, effacé par maladresse sur le tableau noir quelques-uns des chiffres qu'y avait si mystérieusement inscrits la main apparue la veille à Achille Durant et à lui. Il eût désiré conserver intacte cette preuve de l'inexplicable intervention du Surnaturel…

Si l'avis de M. Farenheit venait un peu le réconforter au milieu de la défaillance à laquelle il était en proie, par l'espoir de n'être pas seul désormais pour tenter d'atteindre au but qu'il s'était donné, il était cependant quelque peu perplexe en ce qui concernait la manière de se conformer à cet avis…

Trouver un prétexte de se débarrasser de son chauffeur c'était plus aisé à conseiller qu'à exécuter : car, enfin, fallait-il encore que ce prétexte fut assez plausible pour n'inspirer aucun soupçon : depuis sa démarche auprès de M. Farenheit, Robert d'Entraygues se considérait comme en état de guerre avec la bande audacieuse qui avait opéré au « Magnific », et il se demandait si par un procédé quelconque elle n'avait pas été avertie du rôle dont il était chargé…

Ils sont si forts, ces gens-là !… si habiles !… En outre, il avait l'impression de vivre dans une atmosphère singulière, de

sentir rôder autour de lui des forces inconnues dont il devait se méfier…

Jacqueline pénétra en coup de vent : elle paraissait très émue :

– Entrez ! Rosa, dit-elle, entrez… n'ayez pas peur et racontez un peu à Monsieur comment les choses se sont passées…

La femme de chambre qui, par discrétion, était demeuré dans la galerie, franchit le seuil de la pièce et s'approcha du bureau : c'était une jeune fille qui paraissait avoir une vingtaine d'années : petite, bien tournée, avec un visage pâle auquel de grands yeux noirs profonds et fiévreux donnaient un aspect singulier, comme souffreteux.

Elle était, depuis six mois, au service particulier de Mme d'Entraygues et lui paraissait fort attachée…

– Imagine-toi, déclara Jacqueline, que Rosa m'annonce vouloir me quitter : et cela à cause d'Ernest. Il paraît qu'il le poursuit de ses assiduités malgré la prière qu'elle lui a, à maintes reprises, adressée de la laisser tranquille.

Robert regardait la caméristе et, pour la première fois, était frappé de l'étrangeté de sa physionomie : même, l'éclat de son regard le gênait et il dut détourner les yeux…

– Il y a longtemps que cela dure ? interrogea-t-il.

– Depuis avant-hier, monsieur, répondit Rosa : ça lui a prit tout à coup, de me faire la cour ; lui qui jusqu'à présent ne m'avait jamais dit un mot plus haut que l'autre… je ne puis pas m'en débarrasser…

Elle ajouta avec naïveté :

– Oh ! ce n’est pas que M. Ernest soit plus mal tourné qu’un autre mais comme je suis fiancée…

Jacqueline déclara :

– Tu comprends bien qu’entre ce garçon et Rosa, je n’hésite pas : et comme elle ne veut pas rester s’il ne s’en va pas, je viens te prier de signifier à Ernest son congé…

En lui-même, Robert ne put s’empêcher d’être frappé de la coïncidence qui faisait qu’au moment précisément où il se demandait quel prétexte trouver pour se débarrasser de son chauffeur, ce prétexte s’offrait de lui-même…

Néanmoins, pour ne pas paraître saisir au bond cette occasion, il proposa, en étendant la main vers le bouton de sonnette :

– Je m’en vais le faire venir, et en votre présence, lui signifier qu’à l’avenir…

Mais la camériste déclara :

– Monsieur est bien bon…, mais ce que veut faire Monsieur est inutile, je ne resterai pas si Ernest ne s’en va pas.

Elle avait fait cette déclaration d’une voix singulière ; c’était comme si une autre personne eût parlé par sa bouche, si bien que Robert, avec un petit frisson, songea tout à coup qu’il eût préféré, quant à lui, se séparer de cette fille étrange…

Mais il avait pour principe de ne jamais discuter un désir de Jacqueline et celle-ci avait été très catégorique : elle tenait trop à sa camériste pour ne pas vouloir que son mari se séparât du valet de chambre-chauffeur…

– C’est bien, consentit-il, je vais donner congé à Ernest…

–… Aujourd’hui même, insista Jacqueline…

– Songe que ce sera peu commode de procéder avec cette hâte : nous n’aurons personne pour nous conduire à Hendaye, ainsi qu’il avait été convenu…

– Nous louerons une auto à Biarritz, déclara la jeune femme… ou bien nous renoncerons à Hendaye, ce qui simplifiera tout…

Et à la femme de chambre :

– Voilà donc une affaire arrangée… Maintenant, montez vite au cabinet de toilette, et préparez-moi ma robe mauve, je vous rejoins…

La carriériste sortie, Jacqueline se jeta au cou de son mari, murmurant :

– Tu es un amour !… Si tu n’avais pas consenti, Rosa s’en allait à l’instant… Qu’est-ce que je devenais alors ?

– Tu ne te demandes pas, fit en souriant Robert, ce que moi je vais devenir, sans valet de chambre…

– Oh ! s’exclama-t-elle en s’évadant, légère comme une oiselle, un homme, ce n’est pas la même chose…

Elle avait dit cela avec une inconscience si gentiment égoïste qu’après son départ, Robert lui envoya à la volée un baiser : puis il réfléchit, un regard coulé vers le petit tas de cendres qui représentait le carré de carton expédié par M. Farenheit, qu’après tout les choses étaient bien ainsi…

Ernest, congédié en « cinq secs », avait, depuis une demi-heure, quitté la villa, lesté d'un billet bleu en guise d'indemnité, lorsqu'on sonna à la grille, et Robert ayant jeté un coup d'œil par la baie qui éclairait son cabinet de travail, songea que c'était peut-être là le collaborateur annoncé par M. Farenheit : attiré, par la curiosité, il se leva et fut s'embusquer dans l'embrasure de la fenêtre afin de pouvoir examiner à loisir le visiteur.

C'était un homme d'une quarantaine d'années dont le visage donnait bien l'impression du « gens de maison » de l'ancienne école, avec ses favoris courts taillés en « côtelettes » encadrant sa face rasée, dont la caractéristique – Robert en fut tout de suite frappé, – était la naïveté, mais une naïveté qui confinait presque à la bêtise ; suivant l'expression couramment en usage dans la classe moyenne, le visiteur avait l'air bête « à couper ».

Et le jeune homme songea que si vraiment le collaborateur que lui procurait le Grand Assureur était bien celui-là, il était à craindre qu'il n'eût pas grand'chose à attendre de lui…

Vêtu d'un complet gris, il était coiffé d'un feutre de même teinte et tenait à la main une petite valise…

Cependant, s'entendait dans le hall le trottinement menu de Rosa qui se hâtait vers la grille pour aller ouvrir, et voilà que tout à coup, Robert, qui n'avait cessé d'examiner le visiteur, le vit tressaillir au moment même où la femme de chambre apparaissait sur le haut du perron… et ce tressaillement avait été si apparent que le jeune homme ne pouvait se croire victime d'une illusion d'optique : l'évidence lui crevait les yeux. Rosa était connue de celui qui se tenait là, de l'autre côté de la grille.

À quel titre ?… Cela, bien entendu, il lui était impossible de le deviner, mais ce qu'il savait bien, ce dont il était prêt à donner

sa tête à couper, c'est que ce n'était pas la première fois que le nouveau venu voyait la camériste.

Cela s'était inscrit, sur son visage dont s'était effacée comme par miracle, durant quelques secondes, l'expression de bêtise qui le stigmatisait…

L'étonnement de Robert fut donc grand lorsque, après avoir parlementé à travers les barreaux avec Rosa, le chapeau à la main – ce qui fit miroiter au soleil un crâne un peu dénudé – le visiteur pénétra dans le jardin, précédé de la femme de chambre, sans que ni de son côté, à lui, ni du côté de la caméristе, rien n'eût décelé qu'ils se connussent.

– Je n'ai cependant pas la berlue, murmura M. d'Entraygues, et j'ai la certitude d'avoir vu juste…

Comme il regagnait son bureau, Rosa, après avoir frappé, entra et remit au jeune homme une lettre en disant :

– La personne qui apporte ce mot est là…

L'enveloppe décachetée, il lut rapidement, à mi-voix, de façon à ce que Rosa pût entendre :

« Cher Monsieur, permettez-moi de vous recommander Clément Moulinet, qui joint aux qualités requises chez un bon chauffeur celles non moins indispensables à un valet de chambre de premier ordre : si dans vos relations, il vous était possible de lui trouver une place, je vous en serais très obligé.

« À vous voir…

« Farenheit. »

La femme de chambre souriait :

– Eh bien, Monsieur, insinua-t-elle, voilà qui tombe à pic !

Plaisantant, M. d'Entraygues demanda :

– Est-il au moins à votre goût ?... Ne serai-je pas obligé de m'en séparer brusquement, comme il vient d'advenir pour ce pauvre Ernest ?

– Il a l'air sérieux, déclara-t-elle avec une conviction comique...

– Allons, fit d'Entraygues, sur le même ton, faites-le entrer et montez prier Madame de venir me retrouver : car il faut qu'il lui plaise également...

En attendant, le candidat chauffeur, introduit, l'interrogatoire classique commença : production des certificats, reconnus admirables, réponses nettes, précises, empreintes de la plus grande franchise, virtuosité en ce qui concernait le volant : intégrité, propreté, ponctualité, relativement au service de l'intérieur et de la table...

Avec ça, de la tenue, de la réserve... c'était parfait, et Jacqueline, elle-même, s'en déclara enchantée, d'autant plus qu'interrogé, Clément Moulinet déclara pouvoir entrer de suite...

– Bravo ! s'écria la jeune femme ; de la sorte, nous irons à Hendaye, comme c'était convenu...

Et elle ajouta, en appuyant sur le timbre d'appel :

– Rosa, la femme de chambre, va vous mener au second, où vous logez…

Puis, se souvenant tout à coup, elle ajouta :

– Je dois vous prévenir que Rosa est une fille sérieuse qui n’admet pas la plaisanterie : celui que vous remplacez s’en va à cause de cela.

Clément Moulinet s’inclina, avec un beau geste de protestation qui accentua davantage encore l’impression de bêtise qui se dégageait de toute sa personne.

– Je sais, Madame, prononça-t-il avec une emphase risible, qu’une femme, à quelque condition qu’elle appartienne, doit être respectée…

Peu s’en fallut que Jacqueline ne lui éclatât de rire au nez… Quand il fut sorti sous la conduite de la caméristе, elle murmura à l’oreille de son mari qui lui demandait comment elle le trouvait :

– Divinement bête !

CHAPITRE VIII

90-40-20-80

Une fois dans la place, le pseudo Clément Moulinet n'eut rien de plus pressé que de se ménager un entretien avec M. d'Entraygues : mais quelle que fut son impatience, il lui avait fallu attendre jusqu'au soir, l'après-midi entier était consacré à cette promenade à Hendaye qui tenait tant au cœur de Jacqueline…

Promenade qui avait été pour le nouveau chauffeur une occasion d'établir aux yeux de ses nouveaux patrons sa virtuosité en matière de volant : en cours de route, il se montra aussi prudent qu'audacieux et d'une habileté à déconcerter Robert lui-même, qui, cependant, se vantait de manœuvrer sa quarante chevaux comme il maniait sa carlingue au temps où il commandait au front son escadrille des « Alouettes ».

Ainsi qu'il se le disait mentalement – car sa femme n'aimait guère qu'il usât des expressions chères aux poilus – ce damné Clément lui en « bouchait un coin ».

Aussi, en descendant de voiture, ne put-il s'empêcher de dire au chauffeur toute son admiration, ajoutant :

– Si dans le service de table, vous êtes aussi remarquable qu'au volant, je crois que vous pourrez prendre vos invalides ici…

Ce à quoi, rougissant de plaisir, Clément répondit :

– Monsieur est trop bon : mais il verra que dans le service de table, je suis sans fausse modestie, un as !… Les assiettes, ça me connaît… J'ai passé plusieurs années à jongler avec…

Et, en quelques mots, il expliqua à Robert, intéressé et amusé en même temps, la vie un peu mouvementée qu'il avait menée depuis sa sortie de l'école d'Angers…

– Ah ! fit le jeune homme, vous avez été à l'école d'Angers ?…

– J'en suis même sorti dans un assez bon rang…

M. d'Entraygues aurait bien voulu poursuivre l'entretien, mais il craignit que celui-ci, se prolongeant, ne parût singulier à Jacqueline, et il s'éloigna, en disant :

– Votre voiture remisée, vous monterez tout préparer dans mon cabinet de toilette…

– M. le vicomte sort ce soir ?…

– Non… nous donnons à jouer… Quelques amis seulement… D'ailleurs, Rosa, la femme de chambre, vous mettra au courant…

Quelques instants plus tard, la jeune fille en compagnie du nouveau valet de chambre, allait et venait par la garde-robe.

En quelques paroles brèves, pleine de réserve, elle expliquait à son collègue les habitudes et aussi les manies de ses patrons : Clément l'écoutait attentivement, tout en l'observant en dessous avec curiosité.

Brusquement, après s'être assuré que nul ne pouvait l'entendre, s'approchant de la femme de chambre, il lui dit à voix basse :

– Bonjour, Mariette !…

Elle le regarda stupéfaite, puis se retourna comiquement, comme si elle eût cherché à qui s'adressait ce nom.

– Allons, bon ! s'exclama-t-elle, voilà bien ma chance ! L'un était trop entreprenant !… celui-ci est fou !…

Clément se passa la main sur les yeux, comme s'il eût voulu s'assurer de leur bon fonctionnement…

– Vous m'excuserez, Mlle Rosa, balbutia-t-il, mais vous ressemblez tellement à une cousine que j'ai et qui s'appelle Mariette…

Ce disant, il la regardait bien au fond des prunelles, d'une façon si étrange qu'elle parut chanceler et que son visage se contractant soudain, comme sous l'impression d'une vive souffrance, elle balbutia :

– Je suis Rosa ! puisque je vous dis…

Elle s'interrompit et tout bas, semblant se méfier d'être entendue :

– Non… je suis Mariette ?… articula-t-elle péniblement, d'une voix transformée et qui paraissait ne pas être la sienne…

Un sourire de triomphe illumina la face du détective, qui demanda avec un accent impérieux :

– Pourquoi me mentir, Mariette ?... Tu sais bien qu'à moi on ne peut pas mentir... dis, tu le sais bien...

Elle continuait à le regarder, tandis que lui la tenait sous l'emprise de l'éclair qui jaillissait de sa prunelle...

– C'est l'autre, balbutia-t-elle, qui veut...

– Quel autre ?... dis-moi son nom...

Elle secoua la tête négativement :

– Je l'ignore...

Il allait sans doute insister, mais une sonnerie se fit entendre et il estima qu'à prolonger l'entretien, il risquait de provoquer des complications inutiles, pour le moment du moins...

Il passa à plusieurs reprises sa main sur le visage de la jeune fille, lui souffla doucement sur le front, puis tourna les talons...

Quand il entra dans le cabinet de toilette de M. d'Entraygues pour se mettre à sa disposition, sa face rayonnait si bien que le jeune homme ne put s'empêcher de lui demander :

– Eh bien ! Clément, vous habituerez-vous à la maison ?

– Mais oui, monsieur, mais oui, ça ira, je crois... Ça ira...

Il disait cela d'un ton mystérieux.

– Quoi ?... Qu'est-ce qui ira ?... interrogea Robert.

Notre homme, sans répondre, demanda :

– À quel moment Monsieur pourra-t-il me permettre de lui poser quelques questions ?

– Mais, tout de suite, si vous voulez…

– Non, tout de suite serait dangereux, déclara Clément en jetant du côté de la porte un regard méfiant. Comme s'il eût craint qu'on pût l'entendre… J'aimerais mieux être sûr de n'être pas dérangé…

– Demain, alors… car pour ce soir, nous avons du monde, et il me sera bien difficile de vous accorder un moment…

Clément parut contrarié ; puis, après un court silence :

– Que Monsieur veuille bien ne voir aucune indiscrétion dans la question que je vais lui poser : quelles sont les personnes que Monsieur reçoit ce soir ?

Et comme le jeune homme le regardait avec stupéfaction, le nouveau valet de chambre expliqua :

– Il est intéressant, à dater de maintenant, de ne rien laisser au hasard. Vous êtes en état de guerre et vous savez aussi bien que moi, mieux peut-être, puisque vous avez été officier, que la prudence exige de se méfier de tout le monde… C'est pourquoi je vous ai questionné à l'instant pour pouvoir par avance passer au crible nos invités…

Il rectifia, sur un geste de protestation du jeune homme :

–… Non pas ceux du vicomte d'Entraygues, mais ceux de l'Agent 21.

– Quoi ! laissa échapper le jeune homme avec stupeur, vous savez ?…

–… Ce n'est pas pour une autre raison que M. Farenheit m'a recommandé à vous, monsieur d'Entraygues…

Et il ajouta sur un ton de condescendance :

– Vous êtes nouveau dans la « partie » et j'estime avec M. Farenheit que je puis vous être d'une certaine utilité, non pas que je songe un seul instant à nier votre intelligence, mais il est certains trucs de métier que vous ignorez naturellement et que je serai là pour vous apprendre.

Robert eut un geste vague et garda le silence.

– Si je vous disais, poursuivit Clément Moulinet, que depuis deux heures que je suis ici, j'ai déjà fait une constatation des plus importantes pour nous… et qu'il se pourrait que nous eussions en mains un atout capable de nous faire gagner la partie…

Intrigué, M. d'Entraygues interrogea :

– Quelle constatation ?… Comment ça, un atout ?

Le policier mit un doigt sur ses lèvres, répondant :

– La plus grande discrétion s'impose… Excusez-moi donc de ne pas vous répondre… pour l'instant du moins…

Tout en bavardant, il disposait sur le lit de son patron le linge et les vêtements dont celui-ci allait avoir besoin…

– Alors, ces invités ? interrogea-t-il à nouveau…

Domptant un mouvement d'impatience, Robert murmura :

– Ce sont gens insoupçonnables, la plupart du club des « Vingt ».

– Eh ! eh ! riposta Clément, le club des « Vingt » !… Un peu suspect, dites donc, depuis l'aventure du « Magnific »… La mort de mon pauvre Ortovez établit nettement que parmi l'assistance qui se trouvait chez Alfredo, les voleurs devaient avoir un indicateur… Et à ce propos, pendant le dîner, amenez donc la conversation là-dessus ; tentez donc de savoir quelles sont les dames qui ont dansé avec le malheureux garçon ; j'imagine que la piqûre empoisonnée qui lui a été si fatale, lui a été faite au cours d'une danse…

Robert inclina la tête en signe d'assentiment et s'apprêtait à congédier le valet de chambre, quand celui-ci, soudainement sollicité, par une idée, demanda :

– À propos, où fume-t-on, après le dîner ?…

– Dans mon cabinet, lorsque le temps est par trop frais ; sinon, sur la terrasse…

Clément déclara :

– Ce soir, le vent s'est élevé ; il est donc probable que l'on fumera dans le cabinet de Monsieur ; dans ces conditions, je demanderai à Monsieur la permission d'enlever et de transporter dans ma chambre le tableau noir sur lequel se trouvent les chiffres mystérieux inscrits l'autre jour…

Robert tressaillit et d'une voix de reproche :

– À ce sujet, vous aviez pris l'engagement de solutionner ce problème dans les quarante-huit heures…

–… Et je ne m'en dédis pas, Monsieur ; mais je vous ferai observer que j'ai encore cinq heures devant moi ; or, cinq heures, c'est plus qu'il n'en faut pour que le hasard intervienne, car, en matière de police, il faut toujours compter sur le hasard…

Il demanda, revenant à la charge :

– Alors, pour le tableau ?… Car il est inutile que vos invités le voient…

– Faites-en ce que bon vous semblera, bougonna le jeune homme, d'autant plus qu'il est en partie effacé par votre prédécesseur… ; maintenant, laissez-moi, car j'ai besoin de m'habiller…

Clément, sans insister, sortit et, discrètement, gagna le cabinet de travail de M. d'Entraygues et ne put retenir un mouvement d'impatience en constatant qu'effectivement, ainsi qu'il venait de lui être dit, quelque chiffres manquaient dans certaines cases…

Voilà qui complique la question, songea-t-il, en enlevant quand même le tableau de dessus le chevalet et en l'emportant dans sa chambre…

*
* *

La porte soigneusement fermée à double tour, son veston et son gilet enlevés ainsi que son faux col, car la chaleur était grande, il se mit à travailler, c'est-à-dire qu'il s'absorba dans la contemplation de cette figure mathématique qui devait, suivant son instinct, l'aider à solutionner la question à laquelle désormais il allait s'acharner.

Il s'attacha d'abord à rechercher le rôle que jouaient dans la combinaison les quatre indications inscrites dans un coin du tableau. Évidemment, ces quatre groupes de chiffres devaient servir de clé pour utiliser les autres ; et, au fond, cette clé n'était pas autrement sorcière ; il avait eu, au cours de sa carrière, l'occasion d'en voir de similaires.

Ces chiffres pouvaient ou bien servir à dénaturer la valeur des autres, ou bien établir un point de départ qui en altérait le rapport…

Cette question, d'ailleurs, était subsidiaire ; rien ne pouvait être fait utilement avant que les lacunes produites par le malencontreux plumeau d'Ernest n'eussent été comblées…

Mais là était le hic : Clément Moulinet manquait de bases pour en tenter la reconstitution.

*
* *

En ce moment, il entendit une voix qui l'appelait à travers la porte.

– Monsieur Clément !… Monsieur Clément !… Êtes-vous en tenue pour ouvrir ? Voilà qu'il est cinq heures… Les invités vont arriver !…

C'était la voix de Rosa !…

Mais lui, enfoncé dans ses recherches, ne répondit pas ; allongé sur le plancher, il le maculait de coups de craie.

– M. Clément, n'oubliez pas !… Il faut être en habit et cravate blanche…

Devant cette mer de chiffres, il demeurait ahuri, furieux ! La solution se refusait à lui… et cependant, il était certain…

Brusquement redressé, il étendit dans un geste impérieux le bras vers la porte, commandant d'une voix impérieuse :

– Vois… Je le veux !…

En même temps, il posait l'index de sa main droite sur une des cases effacées…

Au bout de quelques secondes, il demanda :

– Vois-tu ?…

– 5, fit derrière la porte la voix de Rosa, étrange, méconnaissable… Puis, au fur et à mesure que le doigt de Clément se déplaçait, indiquant les cases vides, elle poursuivait :

– 10, 15, 17, 23…

Triomphant, il eut un geste qui la congédiait et, aplati de nouveau sur le plancher, commença ses calculs en se servant des quatre chiffres placés à part et dans lesquels, jusqu'à nouvel ordre, il décidait de voir une clé…

Pour lui, il devait y avoir quatre solutions, dont chacune avait sans nul doute son utilité ; mais cela, il l'examinerait plus tard. Pour l'instant, il fallait faire jouer ce Carré et il s'y employa aussitôt, commença par augmenter de six chacun des chiffres inscrits dans les cases et en les additionnant ensuite…

Et voilà que, chose singulière, soit qu'il fit ses additions dans le sens vertical, en colonnes, soit dans le sens horizontal, en lianes, il trouva des totaux constants…

– Oh ! par exemple ! s'exclama-t-il, le cerveau tout à coup hanté par un souvenir d'école… Voilà qui serait singulier…

Aussitôt, il se mit à additionner les chiffres suivant une ligne diagonale, et le total qu'il obtint fut semblable aux deux autres : 90 !

Peu s'en fallut qu'il ne battit un entrechat, tellement sa joie était grande !

– Ça y est !… j'y suis !… le Carré Diabolique !… c'est le Carré Diabolique !…

En lui, comme si un ressort se fût déclenché, ressuscitèrent et l'école d'Angers, et la classe de math… et le vieux professeur, M. Hervieux, qui s'amusait à surexciter l'imagination de ses élèves par une foule de distractions d'arithmétique parmi lesquelles, au premier rang, était le fameux Carré, dont la propriété consistait à présenter des totaux constants dans quelques sens que fussent faites les additions…

Il était même possible autant qu'il s'en souvenait, d'intervertir l'ordre des colonnes sans que fussent en rien altérés les totaux.

Il procéda de même pour les trois autres indications, ajoutant successivement à chaque case 4/2,4/4 et 4 ; ce qui lui donna respectivement les totaux suivants : 40, 20, 80.

Et Clément Moulinet, en proie à un véritable transport de joie, inscrivit, sur un angle du tableau noir, ces quatre chiffres obtenus en additionnant dans tous les sens le contenu de toutes les cases.

– 90-40-20-80 !

C'était un premier point établi !… irréfutable celui-là, parce que basé sur des données mathématiques absolues…

Restait à trouver leur signification ?…

C'était peut-être, là, la partie la plus ardue du problème…

Qu'est-ce que pouvait bien avoir voulu dire par ces quatre chiffres l'avertisseur mystérieux ? Et comment ces quatre chiffres pouvaient-ils être en rapport avec le vol dont les « Vingt » avaient été victimes ?…

En admettant l'intervention du Merveilleux dans l'affaire, en écartant la question de savoir pour quel motif une main mystérieuse était venu inscrire sur le tableau de M. d'Entraygues cette figure arithmétique, Clément Moulinet ne voulait, pour l'instant, s'attacher qu'à un point déterminé, établir le rapport qui pouvait exister entre l'affaire du « Magnific Palace » et le Carré Diabolique…

*

* *

La tête en feu, toute bourdonnante des quatre chiffres fatidiques, le malheureux appelait vainement à lui un miracle qui fît luire quelque clarté dans l'obscurité au milieu de laquelle il se débattait.

– M. Clément !

– Au diable !… cria-t-il, exaspéré, va-t'en au diable !…

C'était à la voix de la femme de chambre qui, pour la troisième fois, se faisait entendre sur le palier, qu'il répondait de la sorte.

– M. Clément !… M. Clément !…

Furieuse d'être reçue ainsi, elle déclara :

– Monsieur va monter lui-même…

– Eh ! qu'il monte ! grogna-t-il, indifférent à tout ce qui n'était pas le problème dont la solution le hantait !…

C'est vrai ! En quoi pouvait lui importer la réception de M. et Mme d'Entraygues, alors que de si grands intérêts étaient en-jeu !

Mais quand il entendit les talons de la camériste, qui s'en allait, marteler le plancher, voilà que, soudain, il eut un brusque haut-le-corps, tandis qu'il murmurait :

– Tiens ! pourquoi donc pas ?…

*
* *

Une idée venait de lui traverser l'esprit, une idée susceptible, croyait-il, de projeter quelque lumière sur les ténèbres au milieu desquelles il se perdait…

Il étendit le bras, ainsi qu'il avait fait tout à l'heure, et, aussitôt, le martèlement du plancher sous les talons se tut ; puis il y eut un glissement vers la porte qui s'ouvrit…

Rosa parut et s'arrêta sur le seuil.

Mais Clément Moulinet s'en fut la prendre par la main et l'attira dans la pièce…

Après quoi, il s'en fut fermer la porte et revint vers elle, en la fixant de si singulière façon qu'instantanément le visage de la jeune fille se transforma, ses traits détendus, semblèrent perdre toute expression.

Puis ses paupières s'abaissèrent et elle demeura immobile, figée à la même place, comme une statue…

Il gagna une table, où rapidement il griffonna les quatre chiffres mystérieux sur un morceau de papier qu'il mit entre les doigts de la jeune fille, commandant, la voix impérieuse :

– Vois… Je le veux !…

Les sourcils de Rosa se haussèrent et, les traits contractés par l'effort, elle tendit le cou en avant, suivant le mouvement de son buste, pendant qu'elle plaçait la main au-dessus de ses yeux, ainsi que l'on fait lorsque l'on veut augmenter la portée de sa vue…

Longtemps, elle demeura dans cette posture, la poitrine haletante sous l'effort et une goutte de sueur aux tempes…

– C'est loin ! finit-elle par murmurer, comme accablée de fatigue…

Mais il répéta impérieusement, avec une énergie croissante :

– Je veux…

Elle fit un nouvel effort, puis, d'une voix lassée, articula :

– De l'autre côté de l'eau !… là-bas !… là-bas !…

Il y eut une nouvelle pause ; alors il étendit la main vers elle pour lui enjoindre d'insister, de rechercher encore, de faire un nouvel effort.

– Je ne vois pas bien… il y a de la brume… entre moi et le pays…

Ses épaules eurent un frisson comme si le froid l'eût saisie et elle dit encore, la voix grelottante :

– La neige tombe… Oh ! comme il fait froid !…

Et elle soufflait dans ses doigts comme pour les réchauffer. Puis, sur une seconde injonction de Clément, elle promena ses regards – du moins en fit-elle le simulacre, car ses paupières étaient toujours closes, – autour d'elle, donnant l'impression de s'être perdue et de chercher son chemin.

– La ville est grande… immense… les rues sont pleines de passants.

– Trouve ton chemin ! ordonna-t-il… cherche… Où vas-tu ?…

Elle garda un instant le silence, visiblement occupée à obéir ; puis enfin, haletante, comme si elle eût fourni une longue marche.

– Comme c'est loin !… bégaya-t-elle… Arriverai-je jamais ?

– Qu'est-ce que tu vois ?

Elle fit mine de regarder autour d'elle et eut un geste d'effroi, se voilant le visage de ses deux mains, en murmurant :

– Les vilains hommes !… ils me font peur…

Brusquement, elle se recula épouvantée, s’exclamant :

– C’est profond… il faut prendre garde !…

Et elle paraissait sonder du regard un gouffre ouvert à ses pieds…

La sueur lui ruisselait le long des joues et elle paraissait exténuée.

Clément, qui l’avait écoutée avec stupeur, étendit le bras dans un geste de commandement, et elle sortit d’un pas automatique, tandis qu’il répétait, rêveur, tout en nouant sa cravate blanche :

–… De l’autre côté de l’eau !… L’Afrique ?… L’Amérique peut-être…

CHAPITRE IX

Rosa ou Mariette ?

Il y avait huit jours déjà que Clément Moulinet était au service de Robert d'Entraygues, y menant une existence en partie double qui eût fort stupéfait Jacqueline et le personnel de la villa…

Le tantôt, tout à son service, il pouvait être proclamé le roi du volant et la perle des valets de chambre ; le soir venu, il devenait le collaborateur le plus zélé, le plus intelligent aussi que l'Agent 21 eût pu jamais rêver…

Aussitôt que les autres domestiques avaient regagné les communs où ils étaient logés, et lorsque ses patrons avaient été menés par lui dans les maisons où ils étaient invités, le policier rentrait en vitesse à la villa, et, certain de n'être dérangé par personne, puisque M. et Mme d'Entraygues ne pouvaient rentrer avant qu'il fût allé les chercher, il travaillait dans le cabinet de Robert.

Pour plus de sécurité et parce que, professionnellement, il ne pouvait se défendre d'être exagérément prudent, il se camouflait, pour le cas, jugé par lui d'ailleurs invraisemblable, où quelque alerte se produirait.

Il était indispensable, en effet, qu'il pût continuer à être Clément Moulinet, car plus il y réfléchissait, et plus il était convaincu que la clé du mystère dont il cherchait la solution se trouvait chez M. d'Entraygues.

Il fallait donc qu'à toute force il y restât.

C'est pourquoi, après avoir remisé la limousine dans le garage, avant de sortir de celui-ci, il s'affublait d'un postiche qui transformait totalement le masque correct de Clément Moulinet en celui, plus fantaisiste, d'un snob argentin aux fortes moustaches cirées dont l'appoint se renforçait d'un monocle insolent ; un ample pardessus jeté sur sa livrée complétait le déguisement, et il se glissait alors dans le cabinet de travail où il s'installait, après avoir soigneusement tiré les rideaux et fermé la porte à clé.

Une fois certain de n'être dérangé par quiconque, il se mettait au travail, c'est-à-dire qu'il couvrait les tableaux noirs de chiffres et de signes algébriques, véritable casse-tête chinois qui eût fait donner sa langue à un expert mathématicien…

Ah ! ce Carré Diabolique !… en voilà un qui n'avait pas volé son nom !…

Il avait beau le prendre, comme on dit, par tous les bouts, c'était comme s'il eût chanté !…

Combien de fois, en proie à une fureur qui lui faisait saillir les yeux hors de la tête, avait-il lancé la craie à l'extrémité de la pièce, jurant qu'il préférait définitivement renoncer…

Mais l'amour-propre l'empoignait et, enragé à arracher quand même à ce maudit carré son secret, il recommençait à travailler…

Le problème consistait à donner à ces quatre chiffres une signification qui s'accordât avec les paroles que, l'autre soir, avait prononcées Rosa-Mariette…

C'est comme celle-ci !... Comment se faisait-il que le hasard l'eût amenée dans cette maison où lui-même avait affaire ?...

Vainement, il avait cherché à l'interroger sur ce point ; à l'état de veille, il n'avait pu en obtenir qu'une réponse, toujours la même : elle déclarait ne pas comprendre ce qu'il voulait dire... ce nom de Mariette lui était tout à fait inconnu... Pas plus d'ailleurs qu'elle ne comprenait ses allusions, il est vrai prudentes, à une prétendue parenté existant entre eux...

À l'état d'hypnose, le résultat avait été plus négatif encore ; à la première question qu'il lui avait posée, la catalepsie s'était emparée d'elle et il lui avait fallu un long moment pour l'y arracher, mais tellement défaillante, qu'il avait eu peur et s'était promis de ne pas recommencer l'expérience ; renonçant donc à satisfaire sa curiosité, il préférait se conserver le concours de ce précieux médium, pour tenter de solutionner la question qui l'intéressait...

Il avait noté de mémoire les paroles de Rosa et les superposait aux chiffres mystérieux dont elles étaient évidemment la traduction, car ces paroles se divisaient en quatre groupes, tout comme les totaux obtenus en additionnant les chiffres du Carré Diabolique, étaient au nombre de quatre...

Selon toute probabilité, ces chiffres correspondaient à des indications géographiques, ainsi que l'établissait le sens même des paroles « au delà des mers »... « grande ville »... « il fait froid »...

Il avait donc posé sur le tableau noir :

« 90 égale « la mer », – 40 égale « froid », – 20 égale « ville », 80 égale « profondeur ». »

Et il répétait, il retournait ces groupements sous toutes les faces ! Et maintenant, il n'avait plus d'espoir que dans le cliché photographique qu'il avait pris des empreintes laissées sur le morceau de craie dont s'était servi la main mystérieuse pour tracer sur le tableau noir le Carré Diabolique. Contrairement à son scepticisme, ces empreintes étaient apparues au cliché.

Il savait bien que les expériences photographiques faites sur des « apparitions » avaient déjà donné des résultats, mais il n'osait y croire.

Et, à sa grande stupeur, des empreintes étaient venues au cliché, et même très visibles, très nettes… qui avaient aussitôt permis des recherches parmi les fiches que possédait le service, en grand nombre, en raison des échanges faits avec ceux des autres nations.

Ces recherches n'ayant donné aucun résultat, Achille Durant avait eu l'idée d'envoyer une épreuve dans chacun des grands centres policiers du monde entier avec prière de vérifier s'ils ne posséderaient pas, par hasard, trace des dites empreintes…

Suppositions qui n'avaient rien que de très plausible… les grands voleurs internationaux relevant de l'univers civilisé.

Et voilà qu'un jour, dans son courrier, Clément Moulinet trouva une lettre qui lui mit le cœur en joie ; la direction de la police de Melbourne lui faisait savoir qu'à la date du 25 avril de l'année précédente, le nommé Jarry Heckings, sujet américain, avait été réclamé par les autorités de Chicago pour escroquerie commise au préjudice de la National Bank et avait été extradé : sa fiche anthropométrique se juxtaposait exactement sur celle communiquée.

Notre policier exulta ; évidemment, la piste qu'il cherchait depuis si longtemps s'amorçait, il est vrai, bien faiblement ; mais, enfin, à tout il faut un commencement.

En possession de ce renseignement, il expédia à Chicago copie de la fiche, en demandant d'urgence des renseignements aussi détaillés que possible sur le nommé Jarry Heckings.

Après quoi, pour prendre patience, il eut la curiosité de jeter un coup d'œil sur le dossier où M. d'Entraygues réunissait ses essais – ainsi qu'il disait modestement – sur la recherche de la fameuse voiture volante dont l'idée première lui était venue durant la guerre…

Nombre de fois, en effet, alors qu'il était contraint d'atterrir en plein vol à la suite d'une panne de moteur, il avait déploré que l'on n'eût pas inventé un appareil qui tint à la fois de l'automobile et de l'avion. Munies d'un appareil semblable, les escadrilles eussent pu accomplir des merveilles, en ce sens qu'elles eussent été prêtes à faire face à toutes les situations imaginables…

Point de panne qui ne fut susceptible d'être réparée en marche, au nez et à la barbe de l'ennemi ; durant que l'auto faisait de la route, toutes les réparations s'exécutaient à bord de la carlingue, devenue auto…

De même, si une panne se produisait durant que les roues de l'auto grattaient le sol, un ressort déclenché lui faisait prendre l'air et, à son tour, c'était elle qu'on réparait en plein ciel…

Quel rêve fantasmagorique dû à une imagination que hantait sans doute encore le souvenir des romans de Jules Verne !…

Jules Verne !… Mais en l'espace de quelques années, combien s'étaient trouvées justifiées de ces élucubrations du fameux conteur, traitées par tout le monde de romanesques…

N'est-il pas admis maintenant que dans le domaine scientifique, il n'est rien qui ne soit réalisable ?

C'est surtout dans ce domaine-là que se trouve justifiée la déclaration fameuse de Napoléon : « Le mot impossible n'est pas français ?… »

Et, peu à peu, Robert d'Entraygues avait fini par se persuader, lui aussi, de cette grande vérité : c'est pourquoi, dès que la paix l'avait rendu à ses loisirs il avait, entre deux parties de golf ou de tennis, mis en chantier sa fameuse voiture volante.

Mais nous l'avons dit déjà, ses études scientifiques avaient été fort négligées, et malgré tous ses efforts, ses connaissances techniques en matière de mécanique ne pouvaient que difficilement suppléer aux données premières qui lui étaient étrangères.

À force d'avoir lu, il avait fini évidemment par arriver, par une suite de tâtonnements laborieux, à un résultat ; mais ce résultat était des plus approximatifs.

– Et cependant, avait-il déclaré à Clément Moulinet qui l'interrogeait un jour sur des croquis informes dont se couvraient les tableaux, il y a quelque chose là…

Et il expliqua que son système de propulsion lui avait été inspiré par un renseignement qu'il avait lu, alors qu'il était encore au front, dans une revue américaine : un constructeur yankee avait établi un petit chariot en aluminium actionné par une simple turbine agissant par la force de résistance de l'air ; ce chariot, surchargé d'un poids de dix kilos, avait gravi par

l'action seule de cette turbine une pente de dix centimètres au mètre…

Partant de là, Robert s'était dit que, adapté à l'aviation, ce principe pouvait rendre l'appareil indépendant de l'entrave qu'était pour lui la quantité d'essence et d'huile, non seulement au point de vue du poids, mais encore au point de vue de la durée du vol ; puisant sa force motrice dans l'espace, l'avion volerait à la façon dont vit le poisson, s'alimentant dans l'élément même à travers lequel il volait…

Et il avait construit imaginativement toute une mécanique extrêmement ingénieuse, c'est vrai, mais dont les résultats pratiques étaient plutôt douteux…

À peine eut-il mis le nez dans le dossier de la « Chauve-Souris » – ainsi l'inventeur avait-il baptisé son appareil – l'ancien élève d'Angers s'absorba dans cette question au point d'en oublier par moments la raison qui l'avait fait entrer au service de M. d'Entraygues…

Si bien qu'un beau soir, il avait dit à son maître :

– Je crois bien que la « Chauve-Souris » volera…

Et, tout aussitôt, il avait mis sous les yeux du jeune homme toute une série de croquis, d'épures, de calculs auxquels, bien entendu, l'autre ne parut pas comprendre grand'chose…

– Ici, à l'avant, expliqua avec feu Clément Moulinet, se trouve une turbine actionnée par la résistance qu'oppose l'air à l'avance de l'appareil.

« La puissance développée par cette turbine est transmise, soit aux roues avant quand l'appareil se meut sur le sol, soit à un compresseur qui, à son tour, par deux petites buses divergentes,

fournit à deux « trompes » un jet d'air puissant ; lequel, considérablement amplifié par les trompes, agit par réaction et pousse l'avion en avant…

– C'est fort joli avait objecté M. d'Entraygues, mais pour que l'air puisse agir, il faut que l'appareil soit déjà en marche.

– Rien de plus juste : aussi la mise en marche initiale s'obtient-elle au moyen d'une bouteille d'air comprimé à haute tension, dont le jet est dirigé dans l'une des trompes ; le déplacement de l'appareil entraînant celui de la turbine, dès que celle-ci a atteint une puissance suffisante pour alimenter les « trompes », on arrête le jet de la bouteille d'air…

« Quant au réglage de la vitesse, il s'obtient par un dispositif d'obturation à l'arrivée de l'air à la turbine, ce qui permet de lui laisser donner sa puissance ou la diminuer, ou même de l'arrêter complètement…

Tout en parlant, le mécano dessinait sur les tableaux noirs les dispositifs dont il expliquait le fonctionnement ; et cela devenait, au fur et à mesure qu'il entrait dans des explications plus détaillées, tellement lumineux que Robert, enthousiasmé, le saisit dans ses bras.

– Ah ! mon vieux… mon vieux ! s'exclama-t-il, avec cette familiarité dont il usait au front avec ses hommes… Si nous arrivons à mettre ça sur pied, nous aurons donné à la France un outil merveilleux…

Ce « nous » était allé au cœur de Clément Moulinet qui, de ce jour-là, cessa de s'occuper des « Vingt », consacrant tous ses loisirs et toutes ses pensées à la « Chauve-Souris »…

Un jour, cependant, un incident dramatique le ramena, malgré lui, aux incidents mystérieux qui avaient signalé son arrivée chez M. d'Entraygues…

Ce jour-là donc, qui, entre parenthèses, était un soir, il avait, comme de coutume conduit ses patrons au théâtre et, ne devant aller les rechercher chez Alfredo que vers deux heures du matin après le souper, il s'était dit qu'il allait pouvoir, pendant ces quatre heures de liberté, donner un rude coup de collier à sa voiture.

Maintenant, il disait « ma voiture », la considérant un peu comme sienne, depuis que, grâce à ses efforts, la conception première de M. d'Entraygues était sortie des limbes pour prendre une tournure vitale… Quel triomphe si l'essai donnait des résultats probants !

De quoi ne serait capable l'homme, une fois pourvu de cette merveille !…

C'était le cas de dire avec la fable de La Fontaine :

« Je suis voiture : voyez mes roues… Je suis avion : voyez mes ailes !… »

Il travaillait donc avec une ardeur que doublait la proximité du but auquel il tendait, et l'heure passait, sans qu'il en eût conscience, quand, soudain, il entendit au dehors comme un bruit de pas dans le jardin !…

Il jeta un regard surpris sur la pendule : les aiguilles marquaient la demie de minuit !…

Il respira : il avait encore devant lui une bonne heure de travail, et il s'était remis déjà à jouer de la craie sur le tableau noir, s'acharnant à la recherche d'une solution qui persistait à le

fuir, lorsqu'il s'arrêta de nouveau, l'oreille tendue vers la porte du vestibule où il lui semblait qu'un presque imperceptible crissement venait de se faire entendre ; plus attentif, il eut bientôt la certitude qu'on touchait à la serrure, comme si on eût cherché à l'ouvrir…

Mais il n'y avait rien de fait ; lui-même, pour « assurer ses derrières », comme il disait en riant, avait poussé le verrou et le visiteur nocturne, s'il tentait de jouer du « ouistiti » pour faire tourner du dehors la clé placée intérieurement dans la serrure, en serait pour sa peine…

Mais l'idée lui vint tout à coup, que peut-être bien étaient-ce M. et Mme d'Entraygues qui, pour une raison ou une autre, rentraient du théâtre plus tôt qu'ils ne se l'étaient proposé…

Sans réfléchir qu'au lieu de procéder aussi mystérieusement, ils ne se fussent pas gênés pour éveiller les domestiques, Clément rangea précipitamment ses papiers. Il se disposait à aller s'en quérir de ce qui arrivait là, lorsque, ayant ouvert la porte du cabinet de travail, il se trouva nez à nez avec Rosa qui descendait de sa chambre ; afin de se trouver plus commodément à la disposition de Jacqueline, la cabériste, au lieu de coucher avec les autres domestiques dans le bâtiment des communs, avait sa chambre au-dessus de l'appartement de sa maîtresse, auquel la reliait un petit téléphone…

Clément supposa donc tout naturellement qu'ayant entendu un appel, elle descendait ouvrir, et, le plus naturellement du monde, il lui demanda :

– Ce sont les patrons ?…

Sans répondre, elle passa près de lui, si près même que le vêtement de nuit de la jeune fille lui effleura la main, et continua son chemin vers la porte…

Surpris, Clément l'examina alors plus attentivement et constata dans sa démarche quelque chose d'anormal qui le frappa…

Son pas était saccadé et son corps tout entier avait une rigidité particulière… Alors, il étendit la main dans sa direction, et automatiquement, elle s'arrêta, mais sans se retourner vers lui comme il eût été naturel…

Un long moment, ils demeurèrent ainsi, elle figée ainsi qu'une statue, lui le bras toujours étendu dans un geste impérieux ; et derrière la porte du vestibule, cependant, se percevait très faiblement comme un piétinement impatient…

Clément réfléchissait qu'il se passait là quelque chose d'anormal dont il avait une occasion merveilleuse de surprendre le secret ; évidemment Rosa, en état d'hypnose, obéissait à une volonté – supérieure à la sienne – qui lui enjoignait d'ouvrir la porte de la villa à un visiteur.

Quel était ce visiteur ?… Et quel était le but de cette nocturne démarche ? Deux points d'importance capitale qu'il fallait solutionner puisque l'occasion s'en présentait, d'autant plus qu'il n'admettait pas *a priori* qu'il s'agît d'un banal cambriolage.

Ceux qui font métier de dévaliser les villas ont des procédés d'opération qui les dispensent d'avoir recours à des médiums pour se faire ouvrir les portes : les « ouistitis » n'ont pas été inventés pour les gens du monde…

Tandis qu'en l'occurrence…

Et sa pensée se fixait sur cette expression de « gens du monde » qui évoquait en lui le souvenir de la théorie exposée à l'International, lors de la fête des « Vingt », par M. Farenheit…

Il fallait donc laisser l'aventure se dérouler normalement jusqu'au bout, tout en surveillant ce qui allait se passer ; malgré lui, il avait le pressentiment que cet incident devait se relier par un point quelconque au fameux vol des jours précédents.

– Va, dit-il à Rosa en abaissant son bras dominateur…

Et laissant la jeune fille poursuivre sa route, il rentra vivement dans le cabinet de travail, promena rapidement autour de lui un regard investigateur pour chercher la meilleure cachette que lui offraient la pièce ou les meubles eux-mêmes…

Avisant alors la grande armoire de noyer ciré que dressait dans un coin l'horloge Louis XV dont le balancier troublait seul le silence de son monotone tic tac, il y courut, après avoir tourné le commutateur, et se glissa à l'intérieur, en ayant soin de laisser la porte entrouverte suffisamment pour qu'il lui fut possible de voir et d'entendre.

À peine se trouvait-il ainsi à l'affût, qu'il perçut le bruit de la porte d'entrée évoluant discrètement sur ses gonds, puis se refermant non moins discrètement…

En même temps, par-dessous la porte qui faisait communiquer le cabinet de travail avec le hall d'entrée, le détective remarqua un mince rayon lumineux : le visiteur venait de faire de la lumière ; pourquoi d'ailleurs se serait-il gêné, puisqu'il savait la maison vide, Rosa étant comme inexistante ?…

Quelques secondes plus tard, c'était la porte du cabinet de travail qui s'ouvrait à son tour, et Clément, dont le cœur battait, braqua ses regards sur le seuil, angoisseusement curieux de savoir qui allait apparaître…

D'abord, ce fut Rosa, qui sembla introduire quelqu'un : mais ce quelqu'un, notre homme, à sa grande surprise, ne le voyait pas…

Et cependant, la camériste avait refermé la porte et poussé le verrou comme si elle eût obéi aux ordres d'une personne présente, dont elle paraissait attendre les instructions ; puis, elle se dirigea vers le bureau et ouvrit les tiroirs, s'arrêtant fréquemment pour se retourner vers l'endroit où eût dû se tenir normalement celui ou celle qu'elle venait de faire entrer…

Elle avait les attitudes de quelqu'un qui agit d'après les indications qu'on lui donne… Stupéfait, Clément regardait, se demandant ce que signifiait cette scène funambulesque ; au fur et à mesure qu'elle se déroulait, il sentait son cerveau s'embrumer, comme intoxiqué par une atmosphère qu'eussent dégagée autour d'eux les mystérieux acteurs qui évoluaient devant lui…

Même à un certain moment, il était si hésitant, si perplexe, qu'il s'avisa de se pincer pour savoir s'il était réellement en état de veille ou bien s'il cauchemardait…

Et il était contraint de s'avouer qu'il était bel et bien éveillé… Alors, que devait-il supposer ?…

Il tenta d'arrêter Rosa par un simple effort de volonté ; mais, évidemment, la jeune fille était, elle, sous l'emprise d'un pouvoir supérieur au sien, car elle continua d'ouvrir et de refermer les tiroirs et d'examiner les dossiers…

Ensuite, elle se leva, marcha aux tableaux noirs dont elle effaça les inscriptions les unes après les autres, au grand ébahissement de Clément, furieux de voir ainsi détruire le fruit de son travail acharné depuis plusieurs semaines…

Un moment, il avait été sur le point d'intervenir et d'arrêter la jeune fille dans son œuvre de destruction ; mais il réfléchit que ses calculs, il serait toujours libre de les refaire, tandis qu'une occasion de savoir comme celle qui se présentait en ce moment, il ne la retrouverait peut-être jamais…

Cependant, Rosa paraissait en avoir terminé avec sa mystérieuse besogne ; les dossiers remis en place, elle referma les tiroirs et se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit après avoir tourné le commutateur…

Vivement, alors, sans bruit, Clément se coula hors de sa cachette et, silencieusement, se glissa sur ses talons, cherchant à percer l'obscurité qui emplissait le hall…

Il entendit la porte d'entrée s'ouvrir, puis se refermer ; en suite de quoi, le verrou claqua, la clé fut tournée, et Rosa regagna l'escalier dans lequel elle s'engagea…

Clément eut bien un moment l'idée de l'arrêter et de l'interroger, mais il la savait au pouvoir d'une volonté qui dominait la sienne et, par avance, il était convaincu qu'elle refuserait de parler…

CHAPITRE X

Clément Moulinet se fiance

À dater de ce jour, Clément ne se sentit plus tranquille ; il savait que dans la maison quelqu'un était comme embusqué, guettant… quoi ?… Il ne le soupçonnait pas encore ; mais une chose était certaine : c'est que Rosa était au pouvoir d'un inconnu qui devait jouer dans la vie de Robert d'Entraygues ou de sa femme un rôle prépondérant…

Était-ce dans un bon sens… était-ce dans un mauvais ?… Cela, il appartiendrait au détective de le déterminer, et il était bien résolu à y employer toutes ses forces physiques et toutes ses ressources intellectuelles…

Seulement, c'était une complication inattendue qui s'introduisait dans le problème dont il devait trouver la solution ; et Dieu sait cependant que ce problème était déjà assez ardu sans qu'il fût besoin de difficultés nouvelles…

Pour un certain temps donc, il dut laisser de côté ses recherches scientifiques, ainsi qu'il disait plaisamment ; en présence d'une situation semblable, la « voiture volante » attendrait.

Maintenant, il surveillait Rosa… ou du moins celle qui se faisait appeler ainsi, car les incidents récents ne pouvaient plus laisser dans l'esprit le moindre doute ; alors même que la question ressemblance ne l'eût fixé depuis longtemps sur l'identité de sa cousine, son état de médium eût suffi à trancher ce doute…

Il était évident que l'étrange fille avait été introduite dans l'intérieur du vicomte d'Entraygues à la suggestion d'individus qui avaient intérêt à savoir ce que s'y passait.

Le but ? Achille Durant espérait qu'une filature de tous les instants lui permettrait de le découvrir ; ce point, une fois éclairci, il lui serait plus aisé de prendre ses dispositions pour neutraliser les effets de cet espionnage…

Mais quelle tablature !… Quel doigté il lui fallait pour ne pas « mettre sur l'œil » cette créature exceptionnellement méfiante et que la nature avait douée d'un instinct qui lui était – même à l'état de veille – comme une seconde vue…

À cela venait s'ajouter son état de médium qui en faisait un adversaire redoutable.

Il est vrai que ce même état pouvait, suivant les circonstances, en faire pour le pseudo-Clément un instrument remarquable, lorsque sa volonté n'avait pas à lutter contre une autre volonté qui lui était supérieure…

En désespoir de cause, et pour avoir un prétexte à ne la quitter que le moins possible, il se décida à jouer avec elle le grand jeu de l'amour.

Seulement, plus habile que son prédécesseur Ernest, il résolut de faire de ses patrons des auxiliaires, et un jour qu'il servait le café, M. et Mme d'Entraygues se trouvant en tête à tête, il s'ouvrit naïvement à eux du sentiment qui le tenait, du premier jour où il avait vu Mlle Rosa…

– J'en rêve la nuit, déclara-t-il ; j'en rêve le jour… et si Monsieur, Madame désirent que mon service n'en souffre pas, il faut qu'ils interviennent au plus tôt…

On imagine si cette déclaration avait rempli de stupeur Robert et sa femme, laquelle ne put s'empêcher de trouver que le valet de chambre allait tout de même un peu loin, lorsqu'il ajouta, argument qu'il jugeait sans doute de nature à s'attirer les sympathies de ses patrons :

– Monsieur aime bien trop Madame pour refuser de me donner un petit coup de main auprès de Rosa…

Il avait prononcé cette dernière phrase d'un air si profondément bête que, tandis que Jacqueline, un peu formalisée, pinçait les lèvres avec une évidente expression de mécontentement, Robert, lui, éclata de rire et déclara :

– Clément, mon garçon, vous ne pouviez mieux dire, et c'est une chose entendue, nous parlerons à Rosa…

– J'ai quelques biens qui me reviendront de mes parents… ajouta le naïf garçon, plus des économies qui se montent à quinze mille francs…

Tourmentée d'un formidable éclat de rire, Jacqueline, désireuse de ne pas le froisser, le congédia d'un geste ; mais, avant de partir, il crut devoir ajouter :

– Enfin… je réussis assez bien dans ma partie… ce qui me permet de compter sur un joli avenir…

–… Et vous voulez l'épouser ? conclut Robert.

– C'est mon plus ardent désir… mais, avant, je voudrais qu'elle m'autorisât à lui faire la cour…

Il ajouta :

– Je me souviens de l'aventure d'Ernest…

Il avait l'air si penaud en disant cela que cette fois l'hilarité fut la plus forte, et que les deux jeunes gens éclatèrent de rire…

– Eh bien ! s'exclama Robert quand ils furent seuls, sa femme et lui, nous voilà transformés en agents matrimoniaux !…

– J'espère, déclara Jacqueline, que tu vas me mettre ce garçon-là à la porte… Je ne tiens pas à ce que Rosa s'en aille !…

– Qui te dit qu'elle s'en ira, mais, qu'au contraire, la recherche de ce garçon ne la flattera pas ?…

– Tu ne te souviens donc plus de ce qu'elle nous a déclaré à l'occasion d'Ernest ? Elle est fiancée…

Robert haussa les épaules.

– Qu'est-ce que ça prouve ?… On peut être fiancée… et se marier avec un autre ; tout cela dépend des circonstances…

Jacqueline, cependant, qui tenait à sa femme de chambre, insinua :

– Il se peut que tu aies raison ; mais, si tu te trompes, il faudra choisir, car la vie serait intenable au cas où Rosa repousserait la demande de Clément…

Robert eut un geste apaisant, songeant à part lui que cela compliquerait joliment la situation, au cas où la femme de chambre demeurerait insensible aux feux de son chauffeur, car il ne lui était pas possible de se séparer du collaborateur que lui avait donné M. Farenheit et, d'autre part, il ne pouvait envisager

la perspective de causer à Jacqueline une contrariété, si petite fut-elle…

Heureusement, la Providence lui épargna un si cruel dilemme en inspirant à Rosa des sentiments favorables à l'égard de Clément ; fut-ce parce que la délicatesse du procédé la toucha, ou bien parce que Clément avait su user de l'influence fluidique qu'il avait sur la jeune fille, toujours est-il que le lendemain de sa démarche auprès de ses patrons, tandis qu'il donnait à la femme de chambre un coup de main pour secouer les tapis, elle se laissa aller à lui murmurer :

– Il paraît que vous avez dit à Madame…

–… Que je…

Mais, effrayée de l'exubérance avec laquelle il venait de prononcer ces deux syllabes, Rosa l'arrêta net.

– Non… fit-elle, si vous voulez que je croie à la sincérité de vos sentiments, il faut que vous ne cherchiez pas à me jeter de la poudre aux yeux… Je veux être seule juge de ce que je dois penser et pouvoir vous juger d'après vos actes bien plus que par vos paroles.

Elle ajouta d'un ton chargé de rancune :

– L'expérience d'Ernest me suffit… Donc… faites-moi la cour, discrètement… Cela, je le veux bien…, et quand je serai fixée, je vous ferai connaître ma décision…

Elle prit soin de le prévenir :

– Seulement… ce sera long !… Donc, il vous faudra avoir de la patience… beaucoup de patience.

Il déclara, en roulant des yeux blancs d'amour :

– J'aurai toute la patience qu'il faudra, Mlle Rosa…

Certes, oui, il y était résigné… nous pouvons même dire : décidé… Il ne tenait aucunement, en effet, à convoler en justes noces avec cette fille dont l'état cérébral l'inquiétait, et il estimait que sa volonté d'atermoiement se juxtaposait à merveille avec le besoin qu'il avait de l'étudier de près…

Donc, plus longtemps durerait cette période de fiançailles, et plus aisément il espérait arriver à ses fins…

*
* *

Depuis huit jours donc, le soir, quand les patrons étaient sortis, le chauffeur et la femme de chambre s'en allaient promener par la campagne endormie, se tenant par la main, ainsi qu'il sied à des amoureux qui rêvent à deux du parfait bonheur, tout prochain…

Ils causaient de tout un peu, Clément s'efforçant d'amener la jeune fille sur le terrain de conversation qui lui tenait au cœur, et, elle, s'en défendant instinctivement…

À plusieurs reprises, il avait tenté de procéder par suggestion ; mais il l'avait trouvée rebelle à sa volonté, si bien qu'il se demandait si, par hasard, elle n'avait pas mis au courant de la proposition qui lui avait été faite ceux pour le compte desquels elle agissait…

Et cela l'irritait, lui imposant une contrainte contraire à son tempérament…

Un soir, tout en desservant le couvert, il lui dit :

– On ira au cinéma…, voulez-vous ?…

Elle répondit :

– Impossible…, j'ai une commission à faire pour Madame…

– À Biarritz ?…

– Oui…

– Parfait, alors, je vous accompagnerai et, au retour, nous irons au ciné. Vous voyez que tout s'arrange au mieux.

Elle fronça les sourcils et déclara :

– Non, parce que je ne sais pas ce que ma course me prendra de temps…

– Je vous attendrai le temps qu'il faudra…

Elle ne répondit pas, mais la nervosité de ses gestes prouva à Clément que sa proposition ne lui agréait pas…

Raison de plus pour qu'il s'abstînt d'insister : ce qui eût suffi à lui donner des soupçons, mais raison de plus aussi pour qu'il s'inquiétât de cette commission, qu'il soupçonnait imaginée par la jeune fille pour pouvoir ce soir-là se libérer de la petite promenade sentimentale coutumière. Il dit d'un ton détaché :

– En ce cas, n'en parlons plus ; je vous avais proposé le ciné, parce qu'un billet m'avait été donné tantôt… Mais je pense qu'il sera aussi bien valable pour demain…

Elle déclara avec empressement, soupirant comme si elle avait échappé à un grand danger :

– Oh ! demain… oui, tant que vous voudrez… ça me fera plaisir…

En lui-même, Clément songea :

– Toi… ma fille… je vais t’avoir « à l’œil »…

Et, effectivement, lorsque Rosa sortit, la nuit une fois tombée, il la suivit de loin ; ce genre d’opération lui était professionnellement familier : les filatures, c’était sa partie…, et il avait une façon d’emboîter le pas aux gens, si habile qu’il était impossible à l’individu surveillé de se douter qu’il entraînait sur ses talons quelqu’un désireux de ne rien perdre de ses faits et gestes…

Au surplus, il lui semblait bien que Rosa, ce soir-là, n’était pas dans son état normal ; elle marchait d’un pas saccadé, droit devant elle, suivant la ligne d’arbres qui bordait la route, comme si, instinctivement, elle eût cherché à passer inaperçue dans l’ombre…

Elle allait vite, sans se laisser distraire, droit devant elle, si bien que moins de vingt minutes après avoir quitté la villa, les toits de la ville étaient en vue.

Clément s’épongeait le front, songeant qu’il était heureux qu’on fût si près du but de la course, car il commençait à être fatigué…

*

* *

Soudain, il se passa quelque chose d'assez étrange : une auto, qui venait en sens inverse, s'arrêta au moment où Rosa était arrivée à sa hauteur et Clément distingua parfaitement, au milieu de l'obscurité, un bras qui sortait par l'encadrement de la portière, tendu dans la direction de la jeune fille…

Celle-ci cessa de marcher, demeura un court instant immobile, puis, comme obéissant à une injonction, obliqua vers sa droite pour rejoindre la voiture dont la portière s'ouvrit.

Rosa s'élança sur le marchepied et disparut dans l'intérieur de l'auto, qui, la portière une fois refermée, se remit en marche.

Le détective n'eut pas le temps de se jeter derrière un tronc d'arbre pour échapper aux regards qui, de la voiture, auraient pu l'apercevoir au moment où elle passa à sa hauteur.

Mais si rapidement que s'effectuât le passage, il vit très nettement dans l'intérieur Rosa assise sur la banquette de devant, faisant face à une personne qui se tenait, elle, rencognée sur les coussins d'arrière.

Cette personne, qu'il lui fut, bien entendu, impossible de reconnaître, était une femme…

Sa stupeur était telle que, durant un long moment, il demeura là, figé sur place, incapable de faire un mouvement…

Une femme !… c'était une femme que Rosa venait retrouver !… Une femme dont la volonté la tenait en sa dépendance… une femme pour le compte de laquelle, à l'état d'hypnose, agissait la caméariste !…

C'était à n'y pas croire, et le jeune homme n'eut pas été loin de s'imaginer qu'il avait rêvé !…

Mais c'était un esprit bien trop précis pour que, de lui-même, il pût prendre des vessies pour des lanternes… Il fallait bien accepter le fait tel qu'il se présentait.

Rosa était assise en face d'une femme à l'appel de laquelle elle avait répondu…

C'était là, la fameuse commission dont Mme d'Entraygues l'avait chargée !…

Il était bien certain, quand la jeune fille avait décliné sa proposition de cinéma, que cette commission n'était qu'un prétexte pour avoir sa liberté ; mais, tout de même, il ne s'imaginait pas que les choses se passeraient aussi mystérieusement…

Cette voiture rencontrée sur une route déserte… cette femme qui l'attendait… Il y avait là quelque chose d'extraordinaire qu'il importait d'élucider.

On imagine si, étant donné les circonstances, Clément pouvait trouver là matière à faire travailler son imagination.

Celle-ci allait bon train et les suppositions les plus folles se croisaient et s'enchevêtraient dans sa cervelle…

Maintenant, il regrettait amèrement d'avoir manqué de spontanéité : oui, quand la voiture avait passé à sa portée, il lui aurait fallu bondir sur les ressorts arrière et s'y tenir accroché comme maintes fois il l'avait vu faire à des gamins.

De la sorte, sa filature n'aurait pas été interrompue net, et il aurait su ce qu'il eût été indispensable qu'il sût concernant cette femme mystérieuse…

Tandis que maintenant… il était beau garçon !… planté là sur la route…

Et, brusquement, il se rendit compte qu'il était ridicule là, derrière cet arbre où il paraissait embusqué, attendant les passants pour les dévaliser…

*
* *

Il se mit en marche, à pas lents, absorbé dans ses réflexions, furieux aussi de s'être conduit aussi bêtement…

Car, sûrement, un débutant dans le métier n'eût pas agi autrement…

Si encore son œil, cependant habitué à enregistrer ses impressions, avait pu surprendre quelque détail, – si mince fût-il – de cette femme, il arrive souvent que la forme d'un chapeau, la couleur d'un ruban suffit à vous mettre sur une piste.

Mais l'intérieur de la voiture était sombre et la silhouette féminine entr'aperçue se fondait imprécise au milieu de l'obscurité…

Et de cela encore le jeune homme enrageait : car, enfin, si la Providence avait voulu le moins du monde lui donner un coup de main, elle eût fait que l'intérieur de la voiture, ainsi qu'il arrive souvent, fut éclairé par une ampoule électrique…

Non, rien que du noir… et même, si la lune n'eût projeté sur la route un rayon dont s'était trouvée illuminée la voiture, celle-ci aurait passé sans que Clément pût se douter du sexe auquel appartenait le bras qui, par l'encadrement de la portière, avait hélé Rosa…

Il enrageait, frappant violemment du bout de sa canne le cailloutis de la route, désespéré vraiment d'avoir ainsi laissé échapper une occasion qui peut-être ne se représenterait pas…

Un espoir lui restait, il est vrai, mais si minime, de pouvoir le lendemain interroger la jeune fille… Seulement, cet espoir, il était à peu près certain qu'il ne se réaliserait pas, la volonté en la dépendance de laquelle se trouvait Rosa ayant sans doute commandé sur ce point-là, plus encore que sur tout autre, un mutisme absolu…

Donc, pas de signalement de cette femme ! aucune communication à attendre de Rosa !… que lui restait-il pour éclaircir ce mystère ?…

Le hasard !… Certes, il savait bien que c'est là un atout que les policiers doivent mettre le plus souvent dans leur jeu… Mais quelque optimiste qu'il fût, il aurait préféré de beaucoup avoir en main comme atout quelque bon indice sur lequel échafauder sa filature…

Un indice !… Lequel ?…

Tout désemparé, il s'en revint donc à la villa, hésitant de savoir s'il n'allait pas tout envoyer promener, à ce point qu'il renonça même à guetter le retour de Rosa, ainsi qu'il y avait songé sur le premier moment, dans l'espoir que la fameuse automobile qui venait de la cueillir sur la route la ramènerait…

Mais à la réflexion, il comprit que l'auto ne la ramènerait pas plus qu'elle n'était venue la chercher et que la jeune fille se glisserait subrepticement dans sa chambre sans qu'il eût même le loisir de l'interroger…

Soucieux, il gagna le cabinet de M. d'Entraygues, décidé à se mettre à travailler à la « Chauve-Souris », comme il avait

coutume de le faire chaque soir, avant la rentrée de ses patrons…

Bien que l'appareil fût presque au point, il y avait encore une foule de menus détails à régler avant le jour où devait avoir lieu l'essai définitif…

Mais vainement tenta-t-il de s'absorber dans ses chiffres et ses croquis, les incidents de la soirée l'obsédaient trop pour qu'il pût jouir de la lucidité indispensable…

Remettant donc toutes choses en l'état, il demeura assis dans le grand fauteuil à dossier armorié, se creusant la cervelle pour tenter de comprendre ce qui s'était passé…

Mais vainement évoquait-il la silhouette qui, dans la pénombre de la voiture, avait accueilli Rosa, la rétine de son œil ne s'était impressionnée d'aucun détail capable de le mettre sur une piste intéressante.

De loin, dans l'intérieur d'une voiture qui roule à une certaine allure, toutes les silhouettes de femmes se ressemblent…

Si encore il avait pu, parmi toutes les connaissances des d'Entraygues, en chercher quelqu'une sur laquelle porter ses soupçons… en principe, s'entend… C'est-à-dire quelque dame qui, par son attitude ou par son existence, fut susceptible d'avoir joué vis-à-vis de la camériste le rôle singulier que l'on sait ?…

Mais non… toutes les relations de M. d'Entraygues et de sa femme appartenaient au meilleur monde ; et à moins de supposer…

Sa pensée demeura en suspens tandis qu'à son oreille résonnait la voix de M Farenheit exposant sa théorie en matière de vol :

« Ces grandes compagnies internationales, avait déclaré, on s'en souvient l'assureur américain, ont pour chefs des gens du monde qui leur servent d'indicateurs…

« À ceux-là les seuls adversaires qui puissent être opposés utilement sont également des gens du monde. »

Les déclarations du Grand Assureur se trouvaient confirmées par l'incident de la soirée : c'était à une femme du monde qu'avait eu affaire Rosa, car l'auto lui avait donné l'impression d'être de grand luxe !…

Clément Moulinet devait-il donc croire qu'il avait eu sous les yeux, durant quelques secondes, une des têtes de la bande de forbans qui avaient dévalisé les « Vingt » au « Magnific Palace » ?…

Selon toutes vraisemblances, cette supposition devait être conforme à la réalité !…

Et plus il y réfléchissait, plus notre homme enrageait d'avoir à ce point manqué d'initiative, de ne pas profiter de l'occasion qui se présentait à lui de solutionner le problème auquel M. d'Entraygues et lui étaient « attelés » depuis plusieurs semaines… Une circonstance aussi favorable ne se représenterait sans doute pas de sitôt.

Quand il pensait qu'à l'heure actuelle il aurait été fixé sur la personnalité des assassins du malheureux Ortovez… et que, conséquemment, il y aurait eu grand'chance pour que M. d'Entraygues touchât la mirifique prime promise par M. Farenheit !

Un moment, il fut sur le point de s'en aller relancer dans sa chambre la caméariste pour tenter de la faire parler ; mais,

convaincu qu'il courait à un échec certain, il se résigna à monter se coucher, sans plus attendre.

M. et M[me] d'Entraygues n'avaient pas besoin de ses services puisque des voisins, en compagnie desquels ils s'étaient rendus au théâtre, s'étaient chargés de les ramener chez eux.

Furieux contre lui-même, il se mit donc au lit…

Longtemps, il demeura éveillé, harcelé par cette idée fixe de la mystérieuse voiture ; puis, quand le sommeil l'eut enfin terrassé, il rêva que le hasard le mettait sur la piste…

Le hasard… ce collaborateur qui ne vient pas toujours à point nommé, qui ne surgit qu'à son heure, et sur lequel, somme toute, on ne saurait raisonnablement compter.

*
* *

Le lendemain, Clément Moulinet dut conduire ses maîtres au Casino où se donnait une grande fête de charité : tout ce que Biarritz comptait de gens chics était là et longue était la file des automobiles qui stationnaient à la porte…

Un groupe important de chauffeurs s'était formé, paraissant discuter avec animation ; s'étant approché, le policier comprit qu'il était question de la fameuse direction arrière que certains constructeurs commençaient à préconiser…

– L'erreur, disait celui qui, pour l'instant, « tenait le crachoir », vient de ce qu'on n'a pas considéré l'automobilisme comme un moyen de transport nouveau, mais bien comme un succédané de la voiture à traction animale : d'où un vice fondamental dans la construction, en établissant la direction à l'avant. Conséquences ; le chauffeur et les phares cessent d'être dans

l'axe de la voiture et la route qu'elle doit suivre n'est plus éclairée, pendant une certaine période s'entend… ; d'où accidents dont le plus fréquent est le dérapage.

– Oh ! pour ce qui est de ça, objecta quelqu'un, l'inconvénient est mince, car il n'est guère difficile, en penchant la tête, de se rendre compte de l'état de la route…

– D'accord ; mais si la conduite est intérieure, vous trouvez commode de repérer le terrain, enfermé comme dans une boîte, à travers un encadrement étroit de portière ?… Tandis qu'avec la direction arrière, le conducteur reste immuablement dans l'axe de la voiture et les phrases éclairent la route dans laquelle il s'agit de s'engager… ce qui, pour circuler la nuit, est un avantage appréciable. Seulement, voilà, il y a la routine…

Un des assistants observa :

– Et cependant, à bord des navires, des avions, la direction est à l'arrière…

– Évidemment… c'est la logique même… Mais les patrons, la plupart du temps, n'y comprennent rien… Ils prennent sans discuter ce que leur proposent les vendeurs : ainsi, le mien m'a traité de fou quand je lui ai parlé de direction arrière, disant qu'il ne tenait pas à se faire remarquer… Comme si une voiture se trouvait déformée par la direction arrière… je vous le demande un peu ?…

Quelqu'un interrogea curieusement :

– Est-ce très apparent ?

– Mais nullement : imaginez-vous un châssis retourné tout simplement en sorte que l'essieu avant et ses différentiels sont

visibles à l'arrière, au lieu de l'être à l'avant ; tenez… comme ceci…

Et l'orateur, très fier d'être écouté, tirant de sa poche un carnet, en détacha une feuille de papier sur laquelle, en quelques coups de crayon, il eut tôt fait de tracer un croquis qui se promena de main en main : Clément Moulinet, qui l'avait pris machinalement, à peine y eut-il jeté les yeux, poussa une exclamation, sur la nature de laquelle, autour de lui, on se méprit.

– N'est-ce pas, fit son voisin, que c'est curieux ?…

– Oui… oui… murmura-t-il en lui remettant le croquis, très curieux…

Brusquement, la vue de ces quelques coups de crayon venait d'évoquer dans son souvenir quelque chose de déjà vu… Oui, cette disposition spéciale avait mécaniquement impressionné sa rétine, sans que sur le moment son cerveau s'en fut ému ; et ce n'était que maintenant que, par un travail de rétroactivité, il venait de se rappeler que l'auto de la veille au soir, celle dans laquelle était montée Rosa, portait à son arrière un dispositif semblable…

Comme il demeurait là, tout interdit, le cœur légèrement coincé par un espoir fou de parvenir à percer le mystère qui le préoccupait, celui qui tenait dans le groupe le rôle de conférencier se mit à déclarer.

– Je sais bien, quant à moi, que je vais faire tout mon possible pour faire adopter ce système par mon singe… et comme il y a précisément ici une voiture de ce type-là, je n'aurai de cesse de l'avoir emmené la voir…

Clément Moulinet avait dressé l'oreille, violemment intéressé. Est-ce que son espoir serait en voie de se réaliser ?…

– Roland, le premier chauffeur de Mrs. Harrigton, m'a donné rendez-vous pour la semaine prochaine afin de me faire essayer sa nouvelle voiture…

– Ah ! balbutia le policier, Mrs. Harrigton…

–… a reçu il y a trois jours une Panhard à direction arrière, oui… et qui file…

– Quel genre ? interrogea notre homme avec un tremblement dans la voix.

–… Un coupé à conduite intérieure… quelque chose de bien ! je ne vous dis que ça…

Sur le premier moment, renaissant à l'espoir, Clément Moulinet, à la réflexion, retomba à son accablement…

Mrs. Harrigton !… je vous demande un peu quel rapport cela pouvait avoir avec l'équipée de Rosa !…

Et cependant, il tressaillit quand il entendit son confrère qui disait :

– Hier soir, je revenais avec ma limousine d'Hendaye où nous avions dîné… et je l'ai croisée à la hauteur du lac… Ah ! mes enfants, quelle allure !… et quelle assurance dans les virages !

Il ajouta, en guise de restriction :

– Il faut dire aussi, qu'au volant, Mrs. Harrigton est épatante !…

Et Clément Moulinet de songer, impressionné malgré lui :

– Encore Mrs. Harrigton !

CHAPITRE XI

Le pensionnaire de Wickey-Bay

De Chicago enfin une note arriva, confirmant le renseignement de Melbourne au sujet de Jarry Heckings : cet individu avait été effectivement extradé d'Australie deux ans auparavant et condamné, à la suite d'un vol commis au préjudice de la National Bank, à quinze années de travaux forcés ; présentement, il purgeait sa peine au chantier de Wickey-Bay.

Au reçu de cette note, Clément Moulinet était tombé en une grande perplexité : vu, en effet, ses théories spirites, il n'avait pas hésité dès le début à attribuer à l'inscription du Carré Diabolique sur le tableau noir de M. d'Entraygues un caractère sympathique à ce dernier.

Mais depuis qu'il connaissait la qualité sociale de celui auquel appartenait la main dont il avait pris l'empreinte, il éprouvait un certain scrupule à admettre qu'un voleur eût cherché à rendre quelque service aux honnêtes gens ?...

N'était-il pas plus vraisemblable de soupçonner que cette indication mystérieuse n'avait d'autre but que de diriger les recherches sur une fausse piste ?

L'âme de Jarry Heckings ne pouvait, en toute sincérité, se faire la collaboratrice d'un inspecteur de police...

Alors, qu'admettre ?... et quel fil conducteur choisir pour se diriger dans ces ténèbres ?...

Entre-temps, il s'était rendu au consulat américain pour y prendre quelques renseignements sur Wickey-Bay et prier qu'on fit là-bas une enquête sur le bagnard, dans l'espoir, très mince, d'ailleurs, qu'un interrogatoire pourrait peut-être jeter quelques lueurs sur ses rapports avec les auteurs du vol du « Magnific » Club.

C'est ainsi que le détective apprit que Wickey-Bay était un chantier situé à 20 milles latitude est et 80 milles longitude nord de Chicago, d'où s'extrayait le caillou destiné au ballast des voies ferrées de toute l'Union, chantier d'État où travaillaient les individus dangereux condamnés au bagne…

Éloigné de tout centre d'habitation, ceinturé de forêts inextricables. Wickey-Bay constituait le bagne de toute première sécurité pour la société ; très rares étaient les exemples de condamnés ayant réussi à jouer la fille de l'air…

Clément Moulinet, un peu déçu, était donc sorti du consulat, regardant machinalement la feuille sur laquelle se trouvaient inscrits les renseignements qu'il était venu demander, lorsque, soudain, il s'arrêta en pleine rue, une exclamation de stupeur aux lèvres…

20 et 80 !… Ces deux chiffres, là, sous ses yeux : indiquant la latitude et la longitude de Wickey-Bay !… c'étaient deux des quatre chiffres inscrits sur le tableau noir !

Simple coïncidence ?… ou bien ?…

Et il se rappelait les mots prononcés par Rosa-Mariette lorsqu'il l'avait interrogée sur la signification de ce singulier carré.

« Là-bas » « l'autre côté de l'eau ! » « comme il fait froid ! » « c'est profond »…

Tout de suite, on s'en souvient, il avait compris que ces quatre chiffres avaient une signification géographique.

Pour ces deux-là, il se pouvait qu'ils eussent effectivement trait au bagne de Wickey-Bay : mais pour les deux autres…

Et voilà que tout en considérant la feuille qu'il tenait à la main, le nom de Chicago frappa tout à coup ses yeux.

Est-ce que par hasard ?…

Revenant sur ses pas, il franchit de nouveau le seuil du consulat, et s'adressant à l'employé qui venait de le renseigner quelques instants auparavant :

– Seriez-vous assez aimable, interrogea-t-il, pour me donner la situation exacte de Chicago ?…

– 90° longitude ouest – 40° latitude nord !… 90 ! 40 !

Pour un peu, Clément Moulinet eût sauté de joie en plein consulat !… Qu'on y songe !… Il avait toutes raisons de croire tenir la signification du Carré Diabolique !…

La signification de ces deux derniers chiffres était bien de même nature géographique que celle des deux premiers et conforme à ce que lui avaient fait pressentir les quelques paroles qu'en état d'hypnose avait prononcées Rosa-Mariette…

Ainsi, c'était bien le bagne de Wickey-Bay que visait l'indication chiffrée inscrite au tableau noir, le bagne où se trouvait Jarry Heckings, celui dont la main avait tracé le fameux Carré…

Et les deux pistes se recoupaient si exactement qu'elles ne laissaient place à aucune ambiguïté.

C'était bien le bagnard qui se trouvait désigné de surnaturelle façon…

Maintenant, quelle ramification existait entre lui et les auteurs du vol du « Magnific Palace » ?… Et dans quel but s'était-il ainsi manifesté à M. d'Entraygues ?…

Voilà qui ne semblait guère, à première vue, aisé à déterminer d'autant plus qu'une autre hypothèse se présentait à l'esprit du policier.

Délaissant pour l'instant l'intervention du surnaturel dont il se réservait d'étudier plus tard le degré de « moralité », comme on dit en terme de police, il s'aiguillait sur une autre piste qui ne lui paraissait pas manquer de vraisemblance, maintenant qu'il avait la traduction du Carré Diabolique : celle d'une évasion…

Après tout, pourquoi donc Jarry Heckings n'aurait-il pas trouvé moyen de brûler la politesse à la chiourme de Wickey-Bay pour venir commander en personne la fameuse bande internationale dont les hauts faits, depuis un certain temps, défrayaient les gazettes du monde entier ?…

Ainsi se trouverait tout naturellement expliquée l'apparition de la main qui avait tracé le carré sur le tableau de Robert d'Entraygues.

Cette hypothèse admise – vraisemblable après tout, malgré les impossibilités d'évasion qu'affirmaient, les autorités américaines – un autre problème, autrement déconcertant, se posait :

Comment se pouvait-il faire que cette main seule fut visible ?

L'imagination de Clément Moulinet voulait bien admettre jusqu'à un certain point que par un procédé scientifique emprunté à « l'homme invisible » de Wells, Jarry Heckings eût trouvé moyen de revêtir des vêtements préparés spécialement par un procédé chimique mystérieux qui lui permettait d'évoluer, à l'insu des yeux les plus aigus…

Par le temps de sciences à outrance, que n'a-t-on pas en effet le droit de supposer ?

Si, il y a une quarantaine d'années, vous aviez dit qu'un jour viendrait où les voitures rouleraient sans chevaux, on n'eût pas été loin de vous faire interner comme fou… et celui qui se serait avisé de prédire que l'homme volerait à l'instar des oiseaux eût été conduit à Charenton…

Et ce n'était là que le commencement des inimaginables surprises que l'on est en droit d'attendre de la science…

Pourquoi donc toutes les merveilles déjà accomplies et celles qui se préparent n'auraient-elles pas autorisé le policier à admettre comme base de ces raisonnements les plus invraisemblables, mais vraies[2].

Évidemment, il eût préféré trouver autre chose comme point de départ de sa filature ; mais il savait que le sage doit se contenter de peu et, jusqu'à plus ample informé, il admettait comme possible, outre la présence dans la région de l'évadé Jarry Heckings, son invisible présence dans le cabinet de travail de Robert d'Entraygues.

---

[2] Sic. *(Note du correcteur – ELG.)*

C'était lui qui avait écrit sur le tableau !

C'était à lui que l'un des soirs de la précédente semaine Rosa-Mariette avait ouvert la porte et à l'instigation duquel elle avait procédé, sous les regards mêmes du policier, à l'examen des papiers de l'inventeur.

Par exemple, il lui était plus difficile de supposer que c'était lui qui avait attiré la jeune fille hors de la villa, le fameux soir où il voulait l'emmener au cinéma et où elle avait décliné son invitation sous prétexte d'une commission à faire pour sa maîtresse…

Car, pour enrayer son imagination, Clément Moulinet avait le témoignage de ses yeux.

Il avait vu, dans la voiture où était montée la caméristе, sur la route de Biarritz, une femme…

Or, à en croire certains indices, il n'était pas éloigné de supposer que cette femme n'était autre que Mrs. Harrigton, puisque la richissime Américaine était la seule qui possédât à Biarritz une automobile avec direction arrière…

Mais cela était si stupéfiant que, jusqu'à nouvel ordre, le policier avait préféré admettre que, si cette voiture était bien celle de Mrs. Harrigton, la personne qui s'y trouvait n'était point la présidente des « Vingt ».

Qu'on y songe un peu : pour admettre une aussi invraisemblable chose, il aurait fallu que Clément Moulinet eût l'imagination encore bien plus en délire que pour admettre l'évasion de Jarry Heckings et son invisible présence…

Donc, cette femme n'était pas Mrs. Harrigton ! Mais alors, qui était-elle ?… Quelqu'un qui lui ressemblait étonnamment,

en ce cas, car le chauffeur qui pérorait à la porte du casino, le lendemain de cette rencontre, avait été très affirmatif, en déclarant que la veille au soir il avait vu Mrs. Harrigton conduisant son auto.

Et cette « veille » était précisément celle-là même où Rosa-Mariette avait décliné son invitation pour rejoindre dans sa voiture la mystérieuse chauffeuse dont Clément Moulinet recherchait l'identité…

On avouera qu'il y avait dans tout cela une part de mystère susceptible de faire s'acharner à la solution de ce problème, en apparence insoluble, un homme tel que l'inspecteur Achille Durant.

Mais les préoccupations policières du brave garçon se trouvaient combattues par le souci de mener à bien les différentes inventions de son patron.

Maintenant, il s'agissait d'adapter à la voiture volante le système de l'alimentation en combustible que Robert avait eu l'idée d'utiliser pour la navigation aérienne.

– Hein ! avait-il dit un matin d'une voix triomphante à son chauffeur, quelle trouvaille !… Plus d'essence à emporter : tirer de l'espace la force nécessaire !

– Alors, Monsieur, observait Clément Moulinet, dans ce cas, c'est la possibilité de voler sans arrêt… C'est la carlingue transformée en planète… minuscule…

–… Avec cette différence que les planètes obéissent à des lois immuables imposées par la volonté qui régit l'univers, tandis que celle-ci n'aurait d'autres lois que ma seule volonté.

Et, avec une fébrilité maladive, il se plongeait dans le travail, y trouvait, heureusement pour lui, un dérivatif puissant à ses déboires : car il était bien contraint de reconnaître que le métier de détective – fût-il mondain – manquait de charmes, et qu'il était plus difficile qu'on ne se l'imagine communément de relever une piste…

Tous les soirs donc, Jacqueline ayant rejoint ses appartements, Robert et son chauffeur se rencontraient dans le cabinet de travail, toutes précautions prises pour qu'aucune oreille indiscrète – celle de Rosa-Mariette en particulier – ne pût surprendre leur entretien, pour se communiquer les résultats auxquels ils étaient, chacun de leur côté, arrivés au cours de la journée.

Et rien !… absolument rien !…

Vainement, M. d'Entraygues passait-il des après-midi entiers parmi les « Vingt » et leurs amis.

Vainement, acceptait-il invitations sur invitations de manière à agrandir son champ d'investigations…

Vainement aussi, de son côté, Clément Moulinet fréquentait-il dans le monde des chauffeurs, avec l'espoir d'y récolter quelque détail intéressant…

Il s'était surtout lié avec M. Roland, un maître du volant, premier chauffeur chez Mrs. Harrigton, qui s'était fait un plaisir de lui expliquer le système de « direction arrière », objet de curiosité pour tous les chauffeurs de la région…

Mais là s'était borné l'intérêt de cette nouvelle relation : si M. Roland ne lui avait rien caché du mécanisme de sa voiture, il avait été, par contre, muet comme un poisson sur tout ce qui concernait sa maîtresse…

Il s'était contenté de déclarer qu'elle était au volant admirable de sang-froid et de hardiesse, courant la montagne à une allure qui lui donnait le frisson à lui-même ! et cependant…

Quant à Jarry Heckings, il continuait d'être le grand inconnu dans le problème qu'il s'agissait de solutionner.

Si bien qu'un soir, particulièrement affecté par l'impuissance qu'il était contraint de constater, Robert d'Entraygues s'était écrié :

– Où sont les barbelés du front ?… Avec de l'énergie, il était encore possible de s'en dépêtrer !… En tout cas, qu'étaient-ils à côté de toutes les obscurités au milieu desquelles nous nous débattons ?…

Est-il besoin de dire que, lorsque très timidement Clément Moulinet avait, à propos de l'incident de la voiture, prononcé le nom de Mrs. Harrigton, le jeune homme avait bondi, lui demandant s'il se permettrait de mêler sa richissime amie à toutes ces aventures ? Et cela sur un tel ton que le brave garçon s'était hâté de dire que Mrs. Harrigton était au-dessus de tout soupçon…

Brusquement, une complication nouvelle surgit qui ne contribuait pas peu à rendre plus inextricable encore le lacis de difficultés au milieu desquelles l'inspecteur Achille Durant et le vicomte d'Entraygues avaient tant de peine à se mouvoir…

Ainsi que nous l'avons dit, par les soins du policier, une circulaire – aussitôt prise l'empreinte de la main mystérieuse – avait été envoyée avec copie de cette empreinte, dans tous les grands centres policiers du monde entier, à l'effet de rechercher quel pouvait être le propriétaire de cette main.

Beaucoup de réponses étaient parvenues déjà, parmi lesquelles une seule intéressante, celle dont nous avons parlé déjà, signalant Jarry Heckings, le pensionnaire de Wickey-Bay.

Les autres indications étaient vagues ou absolument négatives… Or, voilà qu'avec un retard expliqué par une erreur de la poste, un beau jour arriva une note de la direction de police de Philadelphie, déclarant que ladite empreinte se superposait exactement à celle du détective Jonathan Buggs, un as de la police d'État…

On imagine la stupeur de Clément Moulinet et celle de Robert d'Entraygues !

Du coup, se trouvait bouleversé tout l'échafaudage d'hypothèses basées sur la personnalité de Jarry Heckings.

Auquel des deux, du policier ou du bagnard, fallait-il attribuer la mystérieuse intervention qui avait jusqu'à présent servi de base à leurs recherches ?

Si, d'un côté, Clément Moulinet eût préféré adopter la thèse du policier Buggs parce que son intervention lui paraissait plus rationnelle, d'un autre côté, Robert, lui, préférait la thèse du bagnard, parce que l'évasion possible de Jarry possibilisait, à ses yeux, une présence que son scepticisme en matière de merveilleux admettait difficilement…

Cela devenait chez le jeune homme une hantise absorbante, affolante aussi ; ah ! s'il n'y avait pas eu Jacqueline et l'impérieux souci de continuer à lui assurer l'existence heureuse qu'il lui faisait depuis son mariage, s'il n'y avait eu aussi l'impérieuse nécessité où se trouvait le jeune homme de trouver des ressources pour poursuivre ses recherches scientifiques, comme il eût envoyé au diable le Grand Assureur et les « Vingt » pour se consacrer exclusivement à la mise au point du

prestigieux appareil dont la réalisation était désormais, avec son amour pour Jacqueline, le but de sa vie…

Or, pour atteindre à ce but, il lui fallait faire face aux dépenses indispensables.

Et, ruiné désormais, il ne pouvait rien sans la garantie faite par M. Farenheit…

C'était donc là un cercle vicieux duquel il lui était impossible de sortir autrement que par la solution du problème dont le Carré Diabolique était évidemment la clé…

Quant à Clément Moulinet, il donnait, comme on dit, sa langue au chat !… En présence de deux systèmes qui se tournaient aussi complètement le dos, il demeurait indécis, comme l'est un voyageur qui, au centre d'un carrefour où se croisent deux routes, hésite sur celle qu'il va prendre.

S'il admettait, en effet, l'intervention de Jarry, il lui fallait rejeter celle de Buggs… et réciproquement…

Et, malheureusement, l'une et l'autre des deux hypothèses avaient leurs avantages : matériels, à considérer le bagnard, puisqu'elle lui permettait d'admettre l'évasion qui possibilisait la présence ; moraux, si, au contraire, il admettait Jonathan Buggs, puisqu'alors la collaboration du policier avec les honnêtes gens pouvait être envisagée…

Impossible dilemme auquel il songeait parfois des nuits entières sans pouvoir se décider à opter pour l'une ou pour l'autre de ces deux théories…

Entre temps, il avait écrit longuement à la direction de la police de Philadelphie et à celle du chantier de Wickey-Bay pour

exposer la situation et demander des détails aussi circonstanciés que possible sur le détective et sur le bagnard…

CHAPITRE XII

Où il est question de Jonathan Buggs

En raison des lenteurs postales, bien connues, jointes à celles plus connues encore de l'administration, le temps passait et Clément Moulinet ne recevait pas les renseignements si impatiemment attendus, cependant, qui devaient lui constituer une directive indispensable…

Pendant que les jours et les semaines s'écoulaient, le policier laissait travailler son imagination qui faisait, ainsi qu'il le disait en plaisantant quand il était – chose rare – de bonne humeur, un « boulot » de tous les diables !

Plus il y réfléchissait, en effet, et plus il avait tendance à admettre l'hypothèse qui possibilisait l'étrange aventure à laquelle il était mêlé…

L'évasion de Jarry Heckings supprimait en effet tous les points d'interrogation et répondait victorieusement aux objections soulevées par Robert d'Entraygues dont le scepticisme en matière de sciences psychiques faisait obstacle aux suppositions de son collaborateur…

Jarry Heckings, évadé, avait repris sa place à la tête de la redoutable bande qui écumait la contrée depuis un certain temps, et il n'était pas besoin d'avoir recours au surnaturel ni à l'intervention de Rosa-Mariette pour expliquer l'intervention de Jonathan Buggs.

On imagine néanmoins avec quelle impatience notre homme attendait les réponses de Philadelphie et de Wickey-Bay.

Celle concernant le policier arriva la première : elle était consacrée tout entière au détective que ses chefs présentaient comme un as de beaucoup supérieur à tous les as du même service ; il s'était signalé en de nombreuses circonstances par sa crânerie en présence du danger et son initiative intelligente dans les cas les plus difficiles…

Aussi le recommandait-on de façon toute spéciale, s'il s'agissait d'une mission difficile et dangereuse…

Ce n'était pas le cas ; et Clément Moulinet, quelque peu déçu, rejeta la lettre de Philadelphie comme sans intérêt, vu le problème qu'il s'agissait de résoudre…

Il n'en attendait qu'avec plus d'impatience les renseignements de Wickey-Bay qui, seuls maintenant, pouvaient lui permettre de solutionner la question et de prendre parti.

Mais il faut dire que d'ores et déjà, à ses yeux, la question était résolue dans le sens de l'évasion… La main mystérieuse, autour du Carré Diabolique, était et ne pouvait être que celle de Jarry Heckings…

La réponse du chantier arriva enfin, et, dès les premières lignes, Clément Moulinet poussa une exclamation joyeuse, car ses premières lignes justifiaient de point en point ses suppositions : Jarry Heckings s'était évadé… et cela, depuis deux ans, du pénitencier…

Sans poursuivre sa lecture, Clément s'était précipité dans le cabinet de travail, où Robert d'Entraygues s'efforçait à mettre au point certain détail de sa « Chauve-Souris ».

– Eh bien ! s'écria le détective en lui tendant la lettre, qu'est-ce qui avait raison ? Jarry Heckings a joué la fille de l'air !... Voilà deux ans déjà...

– Parbleu ! répliqua le jeune homme : il n'y avait pas d'autre solution à admettre... Tout le reste n'était que folie !...

–... Pour vous, Monsieur, rectifia vivement Clément Moulinet, entêté dans ses idées spirites, pour vous, qui n'avez pas la foi.

– Combien vous fallait-il admettre d'invraisemblances pour justifier cette manière de voir ?...

– Invraisemblance !... à vos yeux !... mais, d'autre part, notez qu'avec la théorie de l'évasion, nous avons à résoudre le problème de l'invisibilité...

– Hallucination !...

– On ne photographie pas une hallucination...

– Passons... Nous ne nous trouvons plus en présence que d'un problème ordinaire de police... rechercher et arrêter un bagnard en rupture de ban !

– Évidemment, c'est plus simple !... acquiesça Clément Moulinet.

–... Et savez-vous quelle idée me vient, poursuivit Robert : faire appel au concours de ce Jonathan Buggs...

– Pensez-vous donc que nous ne soyons pas capables, en France, d'arrêter un voleur, sans avoir recours à un collègue de l'autre côté de l'eau ?...

– Ne vous froissez pas, mon cher ami, répliqua le jeune homme : mais j'imaginais qu'un détective américain serait, mieux qu'un étranger comme vous, au courant des us et coutumes d'un gaillard de son pays. Ne trouvez-vous pas ?… De même que pour chasser certain gibier, spécial à une région, il est préférable d'avoir affaire à ses habitants…

– C'est possible, acquiesça encore, mais sans enthousiasme, Clément Moulinet, décidément froissé dans son amour-propre professionnel…

M. d'Entraygues demanda :

– On vous donne des détails intéressants sur Jarry Heckings ?

– Ma foi, je vous avouerai, Monsieur, que je me suis arrêté aux premières lignes, pressé que j'étais de vous apporter cette bonne nouvelle…

Robert, alors, se mit à parcourir la missive de Wickey-Bay quand, tout à coup, il s'interrompit, s'exclamant :

– Patatras !… tout en bas !… rien n'existe plus… Jarry est mort !

– Mort ! répéta le policier atterré… mort !… depuis quand ?

–… Depuis deux ans !… oui, depuis son évasion… ou du moins sa tentative d'évasion… Tenez, lisez… vous-même…

D'un œil avide, Clément parcourut la note du pénitencier. Effectivement, il y était dit que Jarry Heckings était mort en traversant les inextricables forêts qui entourent Wickey-Bay… Des indigènes avaient, quelques semaines après sa fuite, rap-

porté au chantier ses effets ensanglantés trouvés par hasard sous une roche où le misérable, blessé par la chiourme lancée à sa poursuite s'était réfugié… Sans doute, avait-il tenté de fuir en traversant la rivière : ce qui expliquait pourquoi, afin de nager plus librement, il s'était dépouillé de ses vêtements, mais il avait dû être dévoré par les caïmans qui infestaient les eaux et constituaient les meilleurs gardes-chiourmes du pénitencier.

Quelques jours plus tard, on arrêtait, à moitié mort de faim, un autre bagnard, compagnon d'évasion de Jarry, et dont le récit confirmait toutes les suppositions faites à son sujet.

Jarry Heckings mort, Clément Moulinet se trouvait rejeté dans la brume au milieu de laquelle lui et M. d'Entraygues cheminaient…

CHAPITRE XIII

Où Clément Moulinet s'engage sur une invraisemblable piste

Ainsi donc, Jarry Heckings était mort.

Mort !… et la direction du service de l'État, auquel s'était initialement adressé l'inspecteur, avait négligé de lui signaler ce détail ! Fallait-il donc croire que l'incurie administrative de l'U. S. A. n'eût rien à envier à la nôtre !

Mais alors, si Jarry Heckings n'était plus de ce monde depuis longtemps, il était impossible de lui attribuer l'empreinte de la main mystérieuse qui avait tracé sur le tableau le Carré Diabolique, clé du problème à résoudre…

De quel côté se retourner en ce cas ? À quoi attribuer la paternité de cette main qui…

Et, brusquement, après y avoir rêvé deux jours durant, admettant pour les rejeter presque aussitôt toutes les hypothèses, le détective, un soir qu'il attendait, dans le cabinet de travail, le retour de Robert d'Entraygues en soirée chez Mrs. Harrigton, s'exclama :

– J'y suis !… je le tiens !… Comme cela, tout s'explique !…

Et, fébrile, il monta dans sa chambre, à travers la villa silencieuse, chercher plusieurs bouquins – ses livres de chevet – traitant de sciences psychiques…

C'est dans leur lecture, que M. d'Entraygues le trouva plongé si profondément, qu'il ne l'entendit pas ouvrir la porte de la pièce.

Sursautant à le voir debout devant lui, Clément Moulinet se précipita, tendant la brochure qu'il tenait à la main.

– Le docteur Richet est affirmatif… clama-t-il en sourdine, non moins que Bellanger…

–… Sur quel point ? interrogea d'une voix maussade le jeune homme, éclairé du premier coup par le titre imprimé sur la couverture, sur le genre de lecture auquel se complaisait son soi-disant valet de chambre…

– « L'âme et son périsprit, libérés de leurs entraves par la mort de l'enveloppe charnelle dans laquelle ils sont enfermés, se logent aussitôt dans une autre demeure… »

« Le professeur Delanne cite un médium par l'intermédiaire duquel il lui a été possible d'obtenir le récit des différents passages d'une âme et de son périsprit dans des enveloppes charnelles, en remontant le cours des âges, de nos jours jusqu'à l'époque de la Renaissance…

– À quoi rime tout ce fatras ? interrogea M. d'Entraygues, dont le cerveau se refusait énergiquement à adopter les théories chères à son collaborateur…

–… À ceci tout simplement, monsieur, déclara celui-ci d'un ton un peu froissé, à vous faire admettre que la main dont nous avons pris l'empreinte est non pas celle de cette crapule de Jarry Heckings, mais celle du policier Jonathan Buggs.

–… Et alors ?… vous en concluez ?…

–... Que tout ce qui nous paraissait nébuleux, invraisemblable, devient aussitôt clair et possible...

Le jeune homme haussa les épaules, déclarant :

– Qu'elle soit celle d'un voleur ou d'un détective, cette main qui m'apparaît ainsi ne me dit rien qui vaille...

– Parce que vous n'êtes pas croyant, monsieur, mais pour quiconque a la foi, cette apparition est tout ce qu'il y a de plus normal et nous permet d'orienter nos suppositions dans une voie qui peut nous mener au succès... Il est admissible, en effet, que, pour une cause qui nous échappe encore, une personnalité policière, vous portant sympathie, ait entrepris de vous guider par de mystérieux moyens vers la vérité, tandis que ce voleur notoire intervenant en faveur des honnêtes gens contre ses confrères !... cela, tout de même, passait un peu les mesures de la vraisemblance...

Robert attachait sur son collaborateur un regard stupéfait et ironique : ainsi donc, il existait vraiment des êtres, doué d'intelligence, qui donnaient dans ce travers de superstition en plein vingtième siècle !... et c'était un de ceux-là que M. Farenheit lui avait envoyé pour l'aider à solutionner l'énigme de laquelle dépendaient le bonheur et la vie de Jacqueline.

C'était vraiment jouer de malheur...

D'un autre côté, au point de vue scientifique, il devait reconnaître qu'il n'avait qu'à se louer des services que lui rendait l'ancien élève de l'école d'Angers : rarement, il avait rencontré esprit plus souple à s'adapter aux hypothèses qui lui suggérait son esprit inventif et à les possibiliser...

Rapidement, toutes les choses invraisemblables dont avait rêvé son esprit ardent se rapprochaient de la vérité scientifique et maintenant il y avait lieu d'espérer que son fameux avion roulant sans essence deviendrait une réalité…

Que pesait, à côté de cette éventualité merveilleuse, le surnaturel auquel Clément Moulinet croyait dur comme fer ?…

La réussite de cette remarquable invention ne pouvait-elle pas assurer, bien plus que l'hypothétique promesse de prime faite par M. Farenheit, l'existence de luxe qu'il rêvait pour cadre à la beauté de sa femme ?

À grand renfort de publicité, en effet, l'Amérique avait ouvert un concours destiné à provoquer, dans les cerveaux humains du monde entier, l'éclosion de projets fantastiques desquels devait découler la création de l'appareil-type de l'homme volant…

Que le vicomte d'Entraygues réussit sa « Chauve-Souris », il lui serait possible de rompre son engagement avec le Grand Assureur !…

La vente de ses brevets, l'exploitation de son système lui assureraient, et au-delà, les rentes dont il avait besoin…

Tout à sa chimère, cependant, Clément Moulinet poursuivait :

– Autant, en m'appuyant sur les suggestions de Jarry Heckings, j'étais hésitant, autant, fort de l'appui de Jonathan Buggs, je marche de l'avant.

Il avait prononcé ces paroles d'un ton enthousiaste qui fit se lever les épaules de Robert…

– Soit donc, dit-il, vous marchez en confiance !… c'est parfait : mais y aurait-il indiscrétion à vous demander dans quelle direction vous marchez, mon brave Clément ?…

Celui-ci répondit sans hésiter.

– Vous comprendrez aisément qu'à dater de ce jour, je vais m'appliquer à solliciter de Jonathan Buggs des renseignements aussi complets que possible sur le sujet qui nous occupe : en qualité de confrère, il ne peut me refuser un coup de main… sans compter que les esprits étant, plus que les humains, épris de vérité et de justice, il va nous possibiliser la découverte et l'arrestation des coupables…

Il ajouta en se frottant les mains :

– C'est maintenant que l'aide de Mariette, non, de Rosa, veux-je dire, va nous être utile pour converser avec Jonathan Buggs…

Robert poussa un soupir : il voyait son collaborateur lancé et savait que, de la soirée, il n'y aurait rien à attendre de lui… à moins qu'il ne trouvât moyen de le « doucher » fortement, c'est-à-dire qu'il ne pût, par un argument topique « lui en boucher un coin », comme disaient les poilus…

Et, subitement, l'argument rêvé se présenta à son esprit.

Feignant donc d'entrer dans ses idées, il lui dit :

– Soit… j'admets pour un instant vos théories spirites… je suppose aux âmes et à leur périsprit la faculté de vagabonder, – ainsi que vous le prétendez, – d'enveloppe corporelle en enveloppe corporelle. Mais qui vous dit que ce n'est pas l'inverse de ce qu'il vous plaît de supposer qui s'est produit… et que ce n'est

pas l'âme du policier qui s'est transportée dans le corps du voleur ?…

– Les âmes conservent leur personnalité propre, affirma, avec feu, Clément Moulinet, en brandissant le volume qu'il tenait à la main…

Un sourire de triomphe illumina le visage de M. d'Entraygues.

– Bien, déclara-t-il, parfait : dans ces conditions-là, ayant choisi comme habitation l'enveloppe charnelle de Jonathan Buggs, l'âme de Jarry Heckings, précédemment décédé, aura conservé ses instincts de grand voleur et sera incapable de se ranger du côté des honnêtes gens…

Sourcils froncés et lèvres contractées sous l'empire de la réflexion, Clément Moulinet demeura muet un long moment…

Robert en profita pour ajouter :

– Moi, ce qui me satisferait bien davantage, ce serait l'hypothèse de l'évasion !… Ainsi se trouverait tout naturellement logique l'histoire de la main… inscrivant sur le tableau les chiffres que vous prétendez prendre pour directive…

Clément Moulinet frappa du pied avec impatience : quand on le contredisait sur le chapitre qui lui était cher, il s'oubliait complètement…

– Est-il plus facile à admettre qu'un homme en chair et en os, comme vous et moi, puisse rendre non perceptible à l'œil tout ou partie de son corps ?…

– En matière scientifique, affirma M. d'Entraygues, vous le savez aussi bien que moi, il est interdit désormais d'affirmer qu'une chose est impossible…

Il ajouta d'une voix qui coupait cours au débat :

– Quant à moi, je préfère appuyer mes suppositions sur la science que sur le surnaturel…

Le détective se tut un long moment, puis il demanda :

– Vous ne pouvez nier cependant l'existence de ce Carré Diabolique, ni l'exactitude des renseignements qui nous ont été fournis, grâce à lui !…

– Évidemment !… mais je me demande en quoi ces renseignements sont susceptibles de nous faire avancer d'un pas vers le but que nous voulons atteindre ?…

Les bras croisés, le détective déclara :

– Je trouve, au contraire, que nous avons progressé énormément, en ce sens que l'indication qui nous a été transmise, de façon surnaturelle ou non, – vous voyez que je vous fais toutes les concessions – nous donne deux orientations bien précises. En effet, que devons-nous au Carré ? Quatre chiffres : 90, 40, 20 et 80 : or, il se trouve que Wickey-Bay est à 20 milles est, 80 milles nord de Chicago, lequel est situé lui-même par 90° longitude ouest et 40° latitude nord… Je peux donc poser – et en parlant il jouait de la craie sur le tableau – Wickey-Bay égale Carré Diabolique…

– Et après ?… interrogea Robert qu'intéressaient peu les démonstrations de son collaborateur, qu'est-ce que ça prouve ?…

–… Que cette indication doit être considérée comme sérieuse…

–… En quel sens ?…

–… En ce sens que nous devons trouver à Wickey-Bay la solution du problème que nous cherchons…

– Et vous croyez que c'est dans un pénitencier que le groupe des honnêtes gens représenté par nous peut rencontrer un auxiliaire contre les coquins avec lesquels nous sommes en lutte…

Achille Durant hocha la tête d'un air entendu.

– J'ai eu au cours de ma carrière, de nombreuses occasions de voir des coquins « manger le morceau »…

– Mais puisqu'il est mort ! objecta M. d'Entraygues…

L'autre se prit la tête à deux mains, murmurant :

– Quoi penser ?… quoi faire ?… car il faut faire quelque chose !…

CHAPITRE XIV

Est-ce que M. Farenheit mentirait ?

Depuis huit jours, Biarritz était en émoi, et non seulement la ville, mais tout le littoral : et même, au delà de la frontière, les hivernants s'occupaient du coup de main dont avait été victime un richissime Norvégien, depuis quelques mois installé à Cambo, dans une propriété superbe qu'il avait achetée non loin de celle, célèbre maintenant, où habitait le grand poète, honneur du pays basque...

Profitant de l'absence de M. Storckton, parti passer la semaine sainte à Madrid, de hardis cambrioleurs avaient dévalisé la villa de fond en comble : nombre de meubles anciens de grande valeur avaient été enlevés, sans parler, bien entendu, de l'argenterie et des bijoux, fort habillement cachés cependant, mais que le flair des nocturnes visiteurs avait réussi à repérer...

Pour ce, il avait fallu qu'ils fussent très sérieusement « tuyautés » !

Par qui ?... Là était la question... Question de première importance, on le comprend, vu qu'elle pouvait amener à la découverte des coupables.

Or, les domestiques étaient insoupçonnables, ignorant la cachette choisie par leurs patrons...

C'était de cela qu'un soir, au cercle, Robert d'Entraygues s'entretenait avec M. Farenheit qui, depuis l'incident, ne décolérait pas.

– Encore quelques millions à sortir de la caisse, maugréait-il, qui, joints à ceux que nous a coûtés l'affaire du « Magnific Palace », représentent une somme dont vont s'épouvanter les actionnaires… Si encore on avait quelque chance de découvrir les auteurs de ce vol… ce serait une compensation…

Ces dernières paroles contenaient manifestement un reproche à l'adresse du jeune homme qui répliqua :

– Ce n'est cependant pas faute que j'ouvre l'œil… mais les circonstances, évidemment, ne me favorisent pas…

– Votre homme… cet Achille Durant ne vous est donc d'aucun service ?

– Il est très intelligent et rempli d'initiative… mais encore faudrait-il que le hasard le servît… Et Dieu sait cependant que nous avons recours à tous les moyens… même au surnaturel…

Et, en quelques mots, il mit M. Farenheit au courant des procédés empruntés à la science d'Allan Kardec.

– Ce n'est pas très sérieux, déclara le Grand Assureur… et quels résultats ?…

– Aucun, déclara carrément Robert, auquel Clément Moulinet avait fait la leçon.

« À personne, M. le vicomte, avait-il recommandé, à personne, vous m'entendez, ne parlez du Carré Diabolique… Il se peut, comme vous le prétendez, que cela ne signifie rien ; et, en ce cas, il est inutile de nous faire ficher de nous : mais, au cas où cela aurait une importance, – comme je l'espère – une indiscrétion pourrait tout compromettre… »

– Pour moi, insinua M. Farenheit, il doit y avoir un rapport étroit entre le cambriolage de Cambo et l'affaire du « Magnific-Palace »… C'est également l'avis de Mrs. Harrigton…

– Je ne serais pas éloigné de partager cette manière de voir, opina le jeune homme, mais ces gens sont d'une habileté rare et la lutte contre eux est ardue…

Comme quelqu'un s'approchait, il interrogea à haute voix, paraissant continuer une conversation commencée sur tout autre sujet…

–… Et Mrs. Harrigton ?… y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue ?… Ma femme est allée à son jour[3], sans la rencontrer…

– Je crois qu'elle a dû faire une petite absence à Saint-Sébastien, à l'occasion de la Corrida royale qui s'est courue hier… Je dis seulement « je crois », car voici bien huit jours que je n'ai eu le plaisir de la rencontrer… Cela remonte à mardi ou mercredi de la semaine dernière, je ne sais plus au juste…

On venait les chercher pour faire un poker et leur entretien en resta là pour le moment…

Quand, vers minuit, étant passé au casino prendre Jacqueline, il rentra chez lui, le jeune homme trouva Clément Moulinet qui l'attendait avec impatience dans le cabinet de travail…

– L'époque du fameux congrès de Philadelphie est fixée, dit-il aussitôt la porte refermée : c'est exactement dans six semaines…

Il ajouta :

---

[3] Sic. *(Note du correcteur – ELG.)*

– Va falloir se retrousser les manches et en mettre à pleins bras si on veut être prêt à montrer aux Yankees qu'on est un peu là, nous autres les mécanos de France…

D'Entraygues leva les mains au plafond dans un geste désespéré.

– Dans six semaines !… comment voulez-vous ?… c'est impossible !…

– Impossible ! riposta le détective… un mot qui ne figure pas au dictionnaire…

Le jeune homme se passa la main sur le front d'un geste soucieux.

–… Et puis, j'ai autre chose en tête : M. Farenheit n'est pas satisfait du non résultat de mes efforts…

Clément Moulinet bougonna.

– Qu'il s'y mette donc un peu, au boulot, M. Farenheit : il verra si c'est aussi aisé que de faire la cour à Mrs. Harrigton…

–… Faire la cour à Mrs. Harrigton, répéta, surpris, le jeune homme.

–… Parfaitement !… et pas plus tard qu'hier soir encore…

Robert dressa l'oreille et demanda :

– Hier !… vous avez vu M. Farenheit faire la cour à Mrs. Harrigton hier ?

– Parfaitement… monsieur… parfaitement…

– Ce n'est pas possible !... Il ne l'a pas vue depuis mardi ou mercredi de la semaine passée...

– Qui vous a dit cela ?...

– Lui-même... il n'y a pas une heure... au cercle...

Clément Moulinet déclara :

– Eh bien ! de deux choses : l'une, ou il manque étrangement de mémoire, votre M. Farenheit... ou il vous a menti effrontément : car je l'ai vu... de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu, hier, vers dix heures, sur la route de Cambo, en compagnie de Mrs. Harrigton...

– Vous avez fait erreur : Mrs. Harrigton est à Saint-Sébastien depuis huit jours... C'est lui-même qui me l'a affirmé...

– Là, encore, il a menti, déclara carrément le détective, car j'ai rencontré Mrs. Harrigton, pas plus tard qu'avant-hier, dans son fameux coupé direction arrière... c'était encore sur la route de Cambo...

– Mais vous ne m'en avez pas parlé...

–... Parce que cela n'avait aucun intérêt, du moins me semblait-il... Mais maintenant, il en va autrement... et je trouve singulier que cette dame fasse courir le bruit qu'elle est à Saint-Sébastien, quand, en réalité, elle circule dans ce pays...

– Notez, observa M. d'Entraygues, que Mrs. Harrigton est maîtresse de ses actes et qu'il ne nous appartient pas de contrôler ses faits et gestes...

–… Oui… jusqu'à un certain point, rectifia Clément Moulinet d'une voix singulière…

–… Ce qui veut dire ? interrogea Robert.

–… Que le mensonge de M. Farenheit me semble singulier, voilà tout…

– Moi, je ne trouve pas… car si M. Farenheit fait la cour à Mrs. Harrigton, il n'a pas besoin de le crier sur les toits : il est des circonstances où la plus grande discrétion s'impose…

L'autre hocha la tête d'un air entendu, observant à mi-voix :

– C'est vrai… je n'avais pas pensé qu'il pouvait être amoureux de Mrs. Harrigton…

– Et à quoi donc aviez-vous pensé ? interrogea le jeune homme…

Clément Moulinet fut quelques instants avant de répondre, puis, avec une hésitation :

–… À quelque chose d'invraisemblable, je m'en rends compte… à quelque chose de fou… vraiment !…

– Mais encore ?…

– Oh ! non… ce n'est pas la peine. Vous vous moqueriez…

– Parlez donc, enjoignit M. d'Entraygues… À quoi aviez-vous pensé tout d'abord… Il n'y a qu'un instant, lorsque je vous ai dit que M. Farenheit avait déclaré n'avoir pas vu Mrs. Harrigton depuis huit jours ?

Clément Moulinet hésita encore puis il murmura :

– Monsieur va se fiche de moi…

– C'est vraiment aussi extraordinaire que ça ?…

– Que monsieur juge, finit par dire le détective : j'ai pensé que M. Farenheit et Mrs. Harrigton étaient de mèche…

–… De mèche !…

– Dame… rappelez-vous les théories de M. Farenheit au sujet des gens du monde détectives pour lutter plus efficacement contre les gens du monde cambrioleurs…

– Ah ça ! s'exclama d'Entraygues, vous êtes fou ! supposer que…

– Vous voyez !… qu'est-ce que je vous disais ?… Mais aussi, du moment que je ne pensais pas que c'étaient des amoureux… pouvais-je imaginer autre chose que c'étaient…

–… Des voleurs ! clama Robert d'Entraygues… Dites-le donc !… mais dites-le donc !…

– Dame… avoua le détective… Depuis que je sais que c'est avec Mrs. Harrigton qu'avait dansé mon pauvre Ortovez avant de mourir comme ça, empoisonné par une piqûre… j'étais rêveur…

Il ajouta, *in petto*, conservant, malgré l'invraisemblance d'une pareille supposition, son idée :

–… Et je le suis encore… davantage.

– Ça, alors ! s'exclama M. d'Entraygues, c'est de la folie…

Ce à quoi, Clément Moulinet riposta :

– Il y a eu des fous qui ont été reconnus plus lucides que bien des gens qui passaient pour jouir de toute leur raison…

Le lendemain, de bonne heure, Clément Moulinet se faisait conduire à Cambo et se présentait à la villa « Babiola » – tel était le nom de l'habitation de M. Storckton.

Elle était située un peu en dehors du pays, à vingt minutes de la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, sur une sorte de piton boisé qui lui faisait dominer toute la vallée au fond de laquelle coule l'Adour…

Après avoir fait passer sa carte au maître de la maison, le détective attendit que celui-ci fut disposé à le recevoir : dégoûté des journalistes qui, aussitôt connu le désagrément qui lui était survenu, étaient accourus l'interviewer, des policiers qui étaient venus enquêter sans lui laisser le temps de respirer, M. Storckton avait juré qu'il laisserait à la porte quiconque viendrait désormais lui reparler du vol dont il avait été victime.

Cependant, comme il est dans la nature humaine de ne jamais abandonner tout espoir, la qualité de détective, inscrite sur la carte d'Achille Durant, réussit à forcer la consigne.

– Si celui-là, avait pensé le propriétaire de la villa « Babiola », était plus malin que ses confrères… Qui sait ? les hasards sont si grands…

Et c'est ainsi que le visiteur avait été introduit dans le fumoir où l'attendait le richissime Norvégien…

– Monsieur, commença le détective, nous autres, de la police, ne sommes que des hommes, tout comme vous-même…

aussi serait-il injuste d'attendre de nous des miracles… Peut-être l'expérience nous donne-t-elle dans certaines occasions un peu plus de doigté que nos semblables… ce qui nous permet d'apporter dans nos recherches plus de jugeote que le commun des mortels… mais c'est tout…

– En ce cas, demanda brutalement l'autre, pourquoi venir me déranger ?

– Pour vous poser une question, monsieur…

– Quelle question ? interrogea l'autre, stupéfait…

– Avant de vous répondre, je vous demanderai votre parole d'honneur de ne parler à personne de la démarche que je tente présentement auprès de vous…

Quoique étonné, M. Storckton déclara en étendant la main :

– C'est juré… je serai muet comme une tombe !… Parlez maintenant…

Clément parut hésiter, puis :

– À Saint-Sébastien, avez-vous rencontré Mrs. Harrigton ?

L'autre secoua la tête négativement…

– Je ne sache pas qu'elle y soit allée…

– Oui, à l'occasion de la Corrida royale, affirma Clément…

M. Storckton haussa les sourcils.

– Quelle corrida ?… Il n'y en a eu aucune cette semaine…

Ce fut au tour du détective de témoigner de l'étonnement.

– Vous êtes bien certain ?

– Ce n'est pas sérieusement, j'imagine, que vous me posez cette question ?

« J'ai passé là-bas, une quinzaine de jours… et s'il y avait eu corrida, vous pensez bien que je l'eusse su !…

– Évidemment, consentit Clément Moulinet… cependant, on m'avait bien affirmé que Bombita, la fameuse spada, y avait figuré…

L'autre éclata d'un gros rire :

– Qui donc, interrogea-t-il, vous a assuré un pareil mensonge ?… Car c'est un mensonge ; du moment qu'il n'y a pas eu de corrida, il n'y a eu aucun torero : l'un découle de l'autre, n'est-il pas vrai ?… Non, il n'y a pas eu plus de Bombita à Saint-Sébastien qu'il n'y a eu de Mrs. Harrigton ! Vous imaginez bien que si elle y eût été, cela se serait su en ville et que les journaux en auraient parlé !… Songez donc, la présidente du club des « Vingt »… ce n'est pas la première venue !… Et sa présence eût été signalée dans la presse au moins autant que celle de Sa Majesté le Roi…

Devant une affirmation aussi catégorique, Clément Moulinet n'avait qu'à s'incliner.

C'est ce qu'il fit ; seulement, en se retirant, il songeait à part lui qu'il était bien étrange que Mrs. Harrigton eût ainsi menti, et ce mensonge, qui se doublait de celui de M. Farenheit, coïncidant avec le cambriolage de la villa « Babiola », il se de-

mandait s'il ne fallait voir là-dedans qu'une simple coïncidence ou bien y amorcer une piste intéressante ?

CHAPITRE XV

Complications nouvelles

C'était comme une guigne qui poursuivait ce malheureux Clément Moulinet. Juste au moment où il s'apprêtait, sans, bien entendu, en toucher mot à M. d'Entraygues, à surveiller un peu Mrs. Harrigton, celle-ci quitta Biarritz.

Outre que la saison touchait à sa fin, elle avait besoin de passer quelques semaines à Paris afin de préparer avec son couturier son séjour à Deauville.

Son départ fut même résolu à l'improviste sans doute, car aucun de ses amis n'en fut avisé autrement que par une carte déposée par le valet de pied, portant les trois initiales protocolaires : P. P. C.

Étant donné les relations plus que cordiales qu'ils entretenaient avec elle, les d'Entraygues se montrèrent un peu étonnés – disons même le mot – choqués d'une si singulière façon d'agir : mais Jacqueline, à la réflexion, excusa l'originale Américaine, disant qu'à notre époque les couturiers ne sont pas gens avec lesquels on puisse se permettre de plaisanter et que sans doute « Catherine frères » avaient assigné à leur cliente un rendez-vous urgent auquel il lui avait été impossible de ne pas se rendre.

Et les suppositions de la jeune femme se trouvèrent confirmées par les dires du chauffeur Roland à Clément Moulinet : sa patronne était partie seule dans son coupé automobile qu'elle conduisait elle-même, avec l'intention de rejoindre à

Bordeaux le Madrid-Express, ce qui devait lui faire gagner vingt-quatre heures sur le train prévu à l'indicateur…

Ce brusque départ, après quelques minutes consacrées par Clément Moulinet à la mauvaise humeur, parut au détective providentiel lui évitant de commettre une gaffe d'importance, car à la réflexion, il lui apparaissait, comme le lui avait déclaré tout net son patron, qu'il était fou vraiment de soupçonner…

Je vous demande un peu… Mrs. Harrigton… la présidente des « Vingt » ! et M. Farenheit, le Grand Assureur !…

Où avait-il la tête ?…

Oui, ce départ « tombait à pic » comme on dit : car, entraîné sur cette nouvelle piste qui ne pouvait le conduire qu'à une culbute, il négligeait par trop la voiture volante… et Dieu sait cependant si l'invention de Robert d'Entraygues méritait qu'on s'y acharnât ! C'était au point que le jeune homme, depuis les premiers essais concluants, avait perdu de vue l'engagement contracté vis-à-vis de M. Farenheit et que le Carré Diabolique avait fui loin de son esprit…

Maintenant, il était parti, suivant l'expression courante, pour la gloire… et pour l'argent, escomptant, avec toute la fougue de la jeunesse, les résultats matériels de la « Chauve-Souris ».

Grâce à elle, sa Jacqueline pourrait ignorer à jamais la catastrophe qu'il avait cru conjurer en tentant de marcher sur les traces de Sherlock Holmes.

Le congrès de Philadelphie était proche et l'inventeur comptait bien y triompher sur tous ses concurrents ; en prévision de quoi, il avait interdit à Clément Moulinet de faire dé-

sormais la moindre allusion au rôle qu'il était venu jouer auprès de lui.

Lui-même devait s'efforcer d'oublier qu'il était inspecteur de la Sûreté pour se souvenir seulement qu'il avait été un des plus brillants élèves de l'école d'Angers.

Et le pseudo-chauffeur, se conformant à la consigne donnée, s'absorbait dans la mise au point définitive du chef-d'œuvre de mécanique dû à l'imagination de l'ancien chef de l'escadrille des « Alouettes ».

– Allez, mon vieux, se laissait aller à dire celui-ci à son collaborateur, si ça colle, les Boches peuvent bien préparer en sous-main leur revanche ! ma « Chauve-Souris » leur en réserve de bonnes.

–… Et comment, affirmait avec enthousiasme l'ancien élève d'Angers…

Robert – nous devons l'avouer – paraissait un peu ému… et aussi très étonné, en dépit de sa foi, de voir qu'il touchait au but que son imagination s'était proposé… C'était pour lui, dont le bagage scientifique était plutôt mince, comme s'il eût assisté à la réalisation d'une conception de Jules Verne…

Encore maintenant, où les expériences lui prouvaient qu'il ne s'agissait pas d'une utopie, mais bien de quelque chose de tangible, de réel, il était hésitant… presque incrédule…

– Alors, vraiment… n'est-ce pas, vraiment, vous croyez ?…

–… Dans le mille, patron !… Vous avez mis dans le mille, déclara Clément Moulinet plein d'exubérance.

Et tout à coup, d'un ton mystérieux, il proposa :

–… Si on demandait à ma cousine Mariette… Oh ! pardon, à Mlle Rosa, ce qu'elle en pense…

Et répondant au regard ahuri qu'attachait sur lui M. d'Entraygues, il expliqua :

– Comme médium…

– Ah non, s'exclama le jeune homme, assez de médium comme ça ! hein… Je ne veux plus que vous me parliez de vos histoires à dormir debout…

Le policier inclina la tête en signe de soumission : mais, en lui-même, il pensait que son interlocuteur avait grand tort de refuser de connaître par avance le sort réservé à sa « Chauve-Souris »…

Si bien que le soir même, profitant de ce que M. et Mme d'Entraygues dînaient en ville à Saint-Jean-de-Luz où ils s'étaient rendus dans la voiture d'un de leurs amis, il convoqua Rosa dans le cabinet de travail, et, lui ayant mis dans la main une feuille de papier sur laquelle il avait écrit ce mot « Chauve-Souris », il l'interrogea… Un long moment, elle demeura immobile, pressant contre ses tempes la main qui s'était crispée sur le papier, tendant le cou comme si elle eût voulu regarder au loin, puis, lentement, d'une voix qui semblait être l'écho d'une autre voix, lointaine, celle-là, elle prononça :

– 90… 40… 20… 80…

– Ah ! non ! s'écria-t-il colère, comme si elle eût pu comprendre… non !… pas ça !… n'en faut plus !…

Et il lui imposa les mains sur le visage dans un geste d'incantation. Mais elle répéta de sa même voix étrangère et lointaine :

– 90… 40… 20… 80…

Les bras croisés dans une posture exaspérée, il grommela :

– Mais tonnerre de sort !… Qu'est-ce que Wickey-Bay, a à voir avec la « Chauve-Souris » ?…

D'un geste violent, il la renvoya et demeura seul, rôdant à travers la pièce, semblable à un ours en cage, roulant de tous côtés des regards furieux, comme s'il eût espéré découvrir en quelque coin le pourquoi de cette obstination à évoquer le souvenir du Carré Diabolique…

Et voilà que son esprit se trouva de nouveau entraîné dans cette direction, de laquelle il s'était cependant juré à lui-même de se détourner…

Reniant sa précédente profession, il ne voulait plus être que mécano !

Ignorant désormais les « Vingt », il était résolu à n'avoir de pensées que pour la prestigieuse invention de l'ancien chef de l'escadrille des « Alouettes »…

Ah bien, oui !… une fois au lit, il eut beau mettre toute sa volonté à lutter contre ses souvenirs, derrière ses paupières abaissées, les chiffres du Carré Diabolique dansaient dans sa cervelle une sarabande effrénée…

Puis ce fut un cauchemar dans lequel il vit la « Chauve-Souris » aux prises avec des bêtes fantasmagoriques qui, en guise de pattes, avaient des rudes mains énormes, redoutables,

rappelant à s'y méprendre celle qui si mystérieusement avait tracé sur le tableau noir les chiffres fatidiques. Quand il se réveilla, au bruit de la sonnerie électrique de son réveille-matin, il avait la tête lourde et les membres brisés…

– Que le diable les étouffe ! grommela-t-il en descendant lourdement sur le parquet, Jarry Heckings et Buggs et Mrs. Harrigton…

Comme il se présentait dans la chambre de M. d'Entraygues, il trouva celui-ci, non seulement debout, mais en tenue de travail, c'est-à-dire qu'il avait endossé la culotte, les jambières, le veston de l'aviateur ; il achevait son petit déjeuner…

– Allons… vite, Clément, lança-t-il d'une voix qui vibrait, au casse-croûte et en route !… C'est aujourd'hui le grand jour !…

Et il ajouta :

– J'ai reçu hier un coup de téléphone de là-bas – là-bas, c'était son atelier de Saint-Jean-Pied-de-Port… – La chose est au point : nous la sortons aujourd'hui…

Ce fut, par tout le corps de Clément Moulinet, un brusque tressaut qui fit se dissiper, comme par enchantement, toute cette brume dans laquelle s'enlisait son cerveau !…

Le mécano se retrouvait tout entier, vibrant de curiosité et d'impatience à apprendre que la « chose » était prête !… cette chose à laquelle, avec un acharnement angoissé, il travaillait depuis de si longues semaines !…

Était-ce, Dieu, possible ?… La « Chauve-Souris » allait essayer ses membres d'acier !…

Pas une seconde, la pensée ne lui vint que les pattes et les ailes du monstrueux animal pouvaient se briser et ses propres membres avec !…

La « chose », inerte jusqu'à présent, allait prendre vie ; cet assemblage ingénieux de métal deviendrait quelque chose de vivant !…

En vérité, était-ce, Dieu, possible ?…

Vivement, il descendit à l'office où déjà les autres domestiques étaient réunis, et, sans répondre aux quolibets dont ils l'accablaient pour s'être ainsi offert une grasse matinée, il avala son café au lait et s'élança vers le garage ; pour obéir aux prescriptions de Robert qui voulait éviter que le bruit du moteur n'éveillât Jacqueline, encore endormie, il poussa la voiture à la main, avec l'aide du jardinier, et, tout frémissant d'impatience, procéda à l'allumage, de façon à n'avoir pas une seconde à perdre lorsque son patron l'aurait rejoint…

Cependant, M. d'Entraygues avait franchi sur la pointe du pied le seuil de la chambre qu'emplissait une pénombre parfumée au milieu de laquelle se devinait le lit bas et profond. Sur l'oreiller de dentelle, la tête blonde de Jacqueline, avec sa chevelure d'or épandue autour d'elle, faisait une tache claire…

Sans bruit, tout ému de ce départ clandestin, il s'approcha, et, penché vers elle, la contempla durant quelques secondes ; un petit picotement presque douloureux le chatouillait là, du côté gauche.

C'est vrai, quelque chose l'émotionnait ; la pensée qu'il partait sans trop savoir s'il reviendrait, s'il reverrait jamais cette charmante créature dont la vie était toute sa vie à lui !… et qu'il était disposé à sacrifier à cette chose, mystérieuse encore, qui l'attendait là-bas, prête peut-être à lui faire payer bien cher

l'audace qu'il avait de vouloir tenter un miracle, dont la nature pouvait se montrer révoltée !…

Donner la vie à un assemblage de matériaux inertes !… N'était-ce pas vouloir violer les lois insondables de la nature ?…

Et cependant, son devoir – il le sentait bien – était là-bas !… Là-bas où l'attendait peut-être la mort… mais aussi la possibilité de doter son pays d'un merveilleux engin de défense contre la grande revanche que préparait dans l'ombre l'irréconciliable ennemi…

Il effleura, de ses lèvres tremblantes, le front pur de celle qu'il chérissait au-dessus de tout, sauf au-dessus son pays, et, à reculons, gagna la porte ; sur le seuil, il s'arrêta une seconde, envoya un silencieux baiser dans la direction du lit et sortit sans bruit…

Quelques secondes plus tard, la voiture filait à toute allure dans la direction de Cambo, pour de là prendre la route de Saint-Jean-Pied-de-Port…

Tandis qu'elle suivait le cours tumultueux de l'Adour, Robert expliquait au chauffeur :

– Nous allons être seuls là-bas : oui, j'ai fait donner congé au personnel, avec prime, pour le remercier d'avoir terminé l'ouvrage à l'époque convenue… Nous allons donc être bien tranquilles pour nous livrer à l'expérience définitive !… et, au moins, si nous ramassons une bûche, nul ne sera là pour se payer notre tête…

–… Mais non plus pour relever nos morceaux, si c'est une pelle que nous ramassons, observa en riant Clément Moulinet…

Robert éclata de rire.

– Eh bien ! s'exclama-t-il, vous en avez de bonnes !... Est-ce qu'on pense à ces choses-là !... C'est comme si un chasseur, en partant pour le bois, songeait que son fusil pourrait bien lui éclater entre les mains !...

– Oh ! protesta Clément un peu mortifié, ce que j'en disais était histoire de parler...

On continua de rouler en silence ; M. d'Entraygues dit tout à coup :

– C'est égal... je suis ému... comme le jour où j'allais à mon premier rendez-vous d'amour...

– Ah ! soupira l'autre, c'est autrement intéressant que d'aller se mettre à l'affût pour tenter de pincer un malfaiteur...

Le jeune homme lui frappa de la main sur l'épaule, s'exclamant avec entrain :

– Hein !... ils sont loin les « Vingt » ! avec leur histoire de millions volés et les Jarry Heckings et les Jonathan Buggs !...

Clément Moulinet tressaillit et coula de côté un regard vers son patron, l'envoyant *in petto* au diable de venir lui rappeler ces mauvais cauchemars !...

Hélas ! non ! en ce qui le concernait du moins, le souvenir du Carré Diabolique et de toutes les mystérieuses suppositions qui gravitaient autour de lui n'était pas si loin que cela...

Mais la vue du toit des ateliers qui venaient de surgir tout à coup au détour de la route, là-bas... derrière un rideau de sapins, chassa comme un coup de vent tout ce qui, dans son cerveau en ébullition, n'était pas la « Chauve-Souris »...

La voiture arrêtée net, les deux hommes furent d'un bond en bas, et, en courant presque, gagnèrent le hangar…

La main de Robert tremblait en introduisant la clé dans la serrure ; mais lorsque dans l'ombre du chantier apparut, luisant comme un soleil, le mystérieux appareil, tous deux s'arrêtèrent saisis, impressionnés, se demandant comment allait se solutionner le problème contenu dans ses flancs.

Lentement, tous les deux s'approchèrent et doucement, de leurs mains attentives, palpèrent les différents organes de la singulière machine. Construit, ainsi que l'avait dit Robert à Moulinet, lors de ses premières explications, en toile et en duralumin, la « Chauve-Souris » affectait la forme d'une énorme toupie dont la tête était faite d'un assez épais caisson qui servait de logement à une turbine grâce à laquelle le vent jouait le rôle de moteur ; composée de parties fixes et d'autres mobiles, elle captait l'air qu'elle envoyait dans des « trompes » de propulsion greffées de chaque côté de l'appareil.

Les ailes, articulées, étaient collées aux flancs, comme le sont les ailes des oiseaux au repos…

Enfin, à l'arrière, là où se fût trouvé le fer de la toupie, les deux gouvernails, en guise de queue, complétaient la ressemblance…

À l'intérieur, deux étroits baquets servaient au pilote et à l'observateur sous la main duquel se trouvait l'emplacement destiné, en cas de transformation, à loger une mitrailleuse…

C'était la première fois que Robert faisait confiance entière à son collaborateur et le mettait en présence du résultat des travaux exécutés à distance sur le papier et sur les tableaux noirs…

On imagine sans peine la stupeur du brave garçon.

Il n'avait pas assez de ses deux mains pour examiner, palper, éprouvant une joie singulière à constater la matérialisation des *x* et des *y* sur lesquels, durant tant de semaines, il avait travaillé, un peu « à l'aveuglette », disait-il souvent, impatient du jour où il lui serait enfin donné de voir la « Chauve-Souris » en « chair et en os »…

Et il considérait ce singulier appareil d'un œil un peu méfiant, ne pouvant s'empêcher de se demander, en dépit de la confiance qu'il avait dans l'ingéniosité de M. d'Entraygues, quel mystère enfermait dans ses flancs cette « Chauve-Souris » si impatiemment attendue.

CHAPITRE XVI

Le baptême de la « Chauve-Souris »

L'un derrière l'autre, les deux hommes se tenaient immobiles, face à la route sur laquelle il s'agissait de s'élancer : ni l'un ni l'autre ne parlaient, renfermés chacun en soi-même, à l'approche du moment solennel qui se préparait.

– Ainsi donc, c'est bien compris ? interrogea d'une voix qui tremblait un peu M. d'Entraygues ; arrivé au point que je vous ai dit, juste dans la direction de ces trois mélèzes, là-bas, sur le bord de la route, vous pesez sur le levier de droite, en même temps que du pied gauche vous faites pression sur la pédale. Aussitôt que l'appareil a quitté terre, vous lâchez le levier et pédalez des deux pieds sans vous presser, jusqu'à ce que les ailerons soient sortis de la carlingue…

–… Et ensuite… je me croise les bras ? plaisanta le mécano.

– Pas autre chose à faire… jusqu'au moment où, pour reprendre contact avec le sol, je vous commande : « À terre ! » Alors, vous relevez les leviers, en prenant bien soin de fermer les valves d'air…

Au bout d'une seconde, le jeune homme demanda :

– Nous y sommes ?…

Brusquement, Clément Moulinet murmura, d'une voix que l'émotion étranglait :

– Pas encore… s'il vous plaît…

Se levant, il se pencha vers M. d'Entraygues et, lui tendant la main par-dessus son épaule :

– Mon capitaine – en ce moment solennel, pourquoi le détective se retrouva-t-il le poilu qui avait fait la guerre – mon capitaine, voulez-vous me permettre de vous serrer la main ?

Le jeune homme, un peu ému lui-même par cette manifestation si spontanée, se trouva par la pensée reporté à ces quatre années durant lesquelles il avait si souvent serré de la sorte, au moment des attaques, des mains aujourd'hui refroidies à jamais. Il répondit de tout son cœur à l'étreinte de son collaborateur.

– Songe, mon vieux, – instinctivement le familier langage du front lui revenait, – songe, mon vieux, que si nous réussissons aujourd'hui, dans quinze jours nous serons en route pour Philadelphie.

– Nous !… s'exclama Clément Moulinet tout ébaubi, vous m'emmèneriez ?…

– Tu ne me vois pas tout de même triomphant seul là-bas avec la « Chauve-Souris »… à laquelle, bien plus que moi, tu auras travaillé…

– Oh ! mon capitaine !… voilà qui n'est pas tout à fait exact, protesta le mécano. J'ai été le bras, si vous voulez… mais l'idée est de vous.

Il ajouta d'une voix profonde :

–… Et surtout, mon capitaine, vous aviez la foi !… la foi qui soulève les montagnes… et qui, espérons-le, va tout à l'heure soulever la « Chauve-Souris » !

Robert déclara brusquement :

– Assez de parlotte !… en route !

Il embraya et l'appareil silencieux sortit du hangar.

La route une fois gagnée, Robert prit progressivement de la vitesse, et Clément Moulinet tressaillait d'aise à sentir sous lui ce véhicule, léger comme un oiseau, dont les roues paraissaient à peine effleurer le sol. L'air violent qui lui fouettait la face le grisait et il lui fallait une force de volonté incroyable pour conserver son sang-froid et sa présence d'esprit.

Peu à peu, cependant, s'approchait l'instant où l'appareil allait quitter le sol et prendre l'air, l'instant où l'on saurait si toute l'ingéniosité de l'inventeur, si les efforts incessants dépensées depuis des mois et des mois l'avaient été en pure perte.

Pas une seconde l'idée que l'instant si proche marquerait peut-être pour ces deux audacieux la fin de leur existence, n'effleura l'esprit du brave garçon.

C'était en même temps un garçon brave !

– Attention, commanda, dans le vent de la course, Robert d'Entraygues, crispé au volant, les yeux fixés sur le manomètre… Attention, nous arrivons… Vous y êtes !…

– On y est, mon capitaine…

Quelques secondes encore s'écoulèrent, puis, au moment où l'avant de la carlingue affleurait l'ombre projetée sur la route

par le groupe d'arbres indiqués comme point de repère, le jeune homme cria :

– Allons !...

Clément Moulinet pesa sur le levier de toutes ses forces et aussitôt, comme par magie, sortirent des flancs du véhicule les deux ailes articulées qui, insensiblement, s'étalèrent comme font des voiles que l'on tend à bord d'un yacht, offrant au vent une résistance que seule pouvait vaincre la rapidité progressivement accentuée de la carlingue. Ensuite, il sembla que, par petits bonds successifs, la voiture-oiseau voulût essayer la vigueur de ses ailes ; après quoi, insensiblement, elle quitta le sol.

D'abord, elle le rasa de près pour peu à peu s'élever en un plan incliné à peine appréciable jusqu'au moment où la surface portante ayant trouvé dans l'élément aérien, au milieu duquel flottait maintenant l'appareil, le point d'appui nécessaire, le vol commença vraiment.

– Hurrah ! hurla à pleins poumons Clément Moulinet. Vive mon capitaine !

Robert d'Entraygues était dans une espèce de rêve.

En vérité, il ne pouvait croire qu'il vécût vraiment et que ce fût lui qui fût là, dans cet appareil conçu, exécuté par lui, cet appareil dont il avait rêvé au front, alors que dans son zinc imparfait il accomplissait les prouesses qui avaient fait la gloire de l'escadrille des « Alouettes », déplorant de n'avoir pas à sa disposition la machine étonnante dont il était hanté.

Et en ce moment même, il se disait, grisé de son succès :

– Ah ! si j'avais eu alors ma « Chauve-Souris » !...

L'appareil, cependant, se comportait à merveille : le ventilateur fonctionnait conformément à ses prévisions, actionnant le moteur à air dans de stupéfiantes conditions.

Clément Moulinet, cramponné à ses commandes, restait muet de stupeur, ne trouvant pas d'expressions pour traduire son émotion.

Cependant, arriva un moment où, après un virage admirable, il ne put s'empêcher de s'exclamer :

– Ben, mon vieux, qu'est-ce qu'ils vont prendre à Philadelphie, les Yankees !

– Je crois, opina modestement Robert d'Entraygues, que c'est nous qui prendrons… la première place.

– Hein ! repartit l'ancien élève de l'école d'Angers… est-ce que vous ne croyez pas, mon capitaine, que ça ne vaut pas mieux que de chasser les voleurs des « Vingt » milliardaires du « Magnific Palace » ?

Robert eut un haussement d'épaule qui en disait long à son compagnon sur son état d'esprit.

Pour l'instant, combien pesaient peu dans ses préoccupations Mrs. Harrigton et Jonathan Farenheit… et la mirobolante prime promise par ce dernier.

Est-ce que la « Chauve-Souris » ne valait pas, à elle seule, plus que les dix millions que le Grand Assureur lui avait donnés en perspective ?

Cependant, tandis que chacun des deux hardis aviateurs se taisait, absorbé dans ses réflexions, l'appareil continuait à se comporter à souhait.

Alternativement, il reprenait contact avec le sol et s'élevait dans l'espace : conformément au principe des montagnes russes, il s'élevait et s'abaissait pour s'enlever de nouveau, emporté par la force acquise dans sa glissade.

Ainsi fait une barque que ballottent les vagues…

Et pas un à-coup… encore moins de panne…

C'était, en vérité, merveilleux ! si bien que Clément Moulinet, véritablement enthousiasme, s'exclama :

– Quel dommage que la « Chauve-Souris » ne soit pas amphibie… Pour le coup, rien ne lui serait impossible.

Et Robert d'Entraygues de répondre avec une foi profonde :

– Et après tout, pourquoi pas ?

Il ajouta, le plus sérieusement du monde :

– Ce sera à étudier…

– Hein ! fit l'ancien élève d'Angers, emporté par son imagination, si on avait pu aller par eau à Philadelphie… quelle arrivée !… Et pour le concours… c'était couru d'avance.

Pour la cinquième fois, l'appareil venait d'atterrir et les deux hommes s'occupaient à vérifier, ainsi que la prudence le leur commandait, aussitôt qu'il reprenait contact avec le sol, tout le mécanisme, pour bien s'assurer que les différentes pièces si délicates qui le constituaient résistaient convenablement à l'effort qui leur était demandé.

Ils étaient donc posés dans un terrain inculte, à une assez grande distance de la route, lorsqu'une automobile se montra dans le lointain, grimpant à une assez jolie vitesse la rampe, forte en cet endroit.

En connaisseur, Clément Moulinet déclara :

– Un moteur de prem..., hein, mon capitaine ?

– Oui, fit le jeune homme en jetant un coup d'œil, assez indifférent, d'ailleurs, dans la direction indiquée... une Panhard.

Le mécano ajouta, après avoir regardé attentivement :

– Conduite arrière, observa-t-il.

Puis, tout à coup, il lâcha un juron, s'exclama :

– Mais, tonnerre de sort !... C'est elle !... c'est bien elle ?...

– Qui cela ? interrogea Robert.

–... Eh ! la voiture de Mrs. Harrigton ! parbleu !

– Vous vous trompez, mon brave. Mrs. Harrigton est à Paris.

– Aussi n'ai-je pas dit que c'était Mrs. Harrigton... mais bien sa voiture qui file-là !... Il n'y en a pas deux comme ça dans la région.

Et il ajouta, aussitôt pris d'un soupçon :

– Je ne suis pas curieux !... mais c'est égal, je voudrais bien savoir qui est-ce qui est dedans.

M. d'Entraygues haussa les épaules et murmura, d'un ton plein d'indifférence :

– Qu'est-ce que ça peut bien nous faire ?… comme si Mrs. Harrigton, en admettant que ce soit elle, n'avait pas le droit d'être ici ?

Ce à quoi Clément Moulinet déclara :

– Non, il est des circonstances où l'on n'a pas le droit de mentir : quand on est à Paris, on n'est pas à Saint-Jean-Pied-de-Port… C'est comme votre M. Farenheit vous disant, l'autre soir, qu'il y a une semaine qu'il n'a pas vu Mrs. Harrigton… Alors que moi je les avais rencontrés ensemble la veille…

De nouveau, M. d'Entraygues soupira avec indulgence :

– Allons ! murmura-t-il, voilà le détective qui reparaît.

– Oui, répliqua l'autre, les dents serrées, le détective qui regrette joliment que le mécano ne puisse pas lui donner un coup de main.

– Pourquoi faire ?

Brusquement, Clément Moulinet dit à son compagnon, sur un ton de véritable supplication :

– Écoutez, patron, pour me tenir compte du coup de main que je vous ai donné et qui n'était pas compris dans nos conventions, embarquons et sachons qui est dans la voiture…

– En voilà une idée !

– Je ne vous demande que cela comme remerciement.

Il ajouta :

– D'ailleurs, ce vous sera une excellente occasion de vous assurer ce que peut donner en vitesse la « Chauve-Souris ».

Et encore, sachant que son argument était, plus que tout autre, de nature à toucher l'ancien as des « Alouettes » :

– Songez que, peut-être un jour qui n'est pas loin, vous aurez à l'utiliser en course… cette petite bête-là…

Et, dans un geste caressant, il passait sa main sur le flanc brillant de la carlingue.

Pour souligner plus efficacement son allusion, il murmura :

– Qu'est-ce que prendraient les Boches avec un joujou comme celui-là !

Puis, insistant, il déclara :

– Mon capitaine, embarquons, je vous en prie, embarquons…

Et sans attendre l'autorisation du jeune homme, il sauta dans son baquet, presque aussitôt suivi par Robert qui mit l'appareil en marche.

Quelques instants plus tard, il décollait et prenait aussitôt de la hauteur, de façon à pouvoir repérer l'auto qui maintenant avait pris de la distance.

Après quelques secondes de recherches, ils l'aperçurent qui filait dans la direction de la frontière.

– Dépêchons, mon capitaine, insista Clément… Si elle passe de l'autre côté, nous sommes faits ! Car, à l'atterrissage, nous aurons un tas d'ennuis avec la douane espagnole.

Robert accéléra la vitesse et bientôt l'appareil, après avoir surplombé la voiture, la dépassa.

– À terre ! commanda le jeune homme.

Son plan était simple : une fois sur route, en avant de la Panhard, il revenait sur ses pas, de façon à la croiser et à pouvoir plonger, au passage, un rapide coup d'œil à l'intérieur.

Instinctivement, quand ils eurent atterri, sans se donner le mot, les deux hommes conservèrent les casques dont ils étaient munis. Au cas où Clément Moulinet ne se serait pas trompé, il était préférable qu'on ne les reconnût pas… de façon à pouvoir agir par la suite en toute liberté.

Car M. d'Entraygues, en dépit de la réponse qu'il avait faite quelques instants auparavant à son compagnon, ne pouvait s'empêcher de songer qu'il serait effectivement étrange que Mrs. Harrigton se trouvât dans cette voiture, alors que, dans sa lettre adressée à Jacqueline, elle se disait à Paris.

Mais, au fond de lui-même, il était assez sceptique ; d'ailleurs le triomphe de sa « Chauve-Souris » suffisait à lui occuper l'esprit. Cependant, puisqu'une occasion se présentait de vérifier l'exactitude ou la stupidité des soupçons de son collaborateur, mieux valait ne pas la laisser échapper.

Et maintenant, à petite allure, ils allaient au devant de la Panhard, qui s'aperçut tout à coup, à une demi-lieue, faisant tranquillement ses trente-cinq kilomètres.

C’était bien le diable si, de la sorte, ils ne pouvaient pas avoir une vision suffisante de celle ou de ceux qui en occupaient l’intérieur.

Le cœur battant, Clément Moulinet tenait ses regards braqués par avance sur le point où devait passer l’encadrement de la portière.

Arrivée à une cinquantaine de mètres, la Panhard accéléra son allure, comme si elle eût pressenti ce qui l’attendait, quoiqu’il fût vraiment impossible que les deux silhouettes d’hommes qui montaient la « Chauve-Souris » pussent évoquer dans le souvenir de son chauffeur quelque chose déjà vu.

L’élégance du vicomte d’Entraygues était loin de l’informe paquet de fourrure qui se tenait à l’avant de l’appareil. Mais comme, d’autre part, nulle cause attribuable à l’état de la route ne motiva cette accélération subite d’allure, Clément Moulinet en inféra que le conducteur de la Panhard, par prudence, préférait se soustraire à un trop long examen.

Cela déjà confirmait en partie les soupçons du détective avant même que la voiture suspecte ne fut arrivée à hauteur de la « Chauve-Souris ». Mais quand les deux véhicules se croisèrent, il fallut au mécano toute sa force de volonté pour retenir l’exclamation de surprise qui lui montait aux lèvres.

Et encore, quand nous parlons de surprise, nous ne sommes pas exacts : c’était de la satisfaction qu’eût traduit le cri étranglé heureusement dans sa gorge… oui, la satisfaction que l’on éprouve tout naturellement à voir se confirmer un pronostic. Dans l’encadrement de la portière, une tête de femme lui était apparue, et cette tête était celle de Mrs. Harrigton.

À côté d’elle, un homme était assis, dont, malheureusement, il fut impossible de distinguer les traits, vue que, parais-

sant engagé dans un assez vif entretien avec sa compagne, il tournait la tête de son côté.

Bien entendu, Clément Moulinet songea tout de suite que celui-là ne pouvait être que Jonathan Farenheit.

Mais comme de cela il ne pouvait fournir aucune preuve, il se garda bien d'en parler à Robert.

Il lui suffisait de voir, s'étant retourné dans son baquet, la stupéfaction peinte sur le visage de son compagnon.

– Eh bien ! se contenta-t-il de dire, est-elle à Paris, Mrs. Harrigton ?… Et cet excellent M. Farenheit avait-il bien menti l'autre jour ?

Sans répondre, le jeune homme lança le véhicule en vitesse.

Puis, soudain, il cria à son compagnon :

– En haut !

Clément Moulinet, rompu maintenant à la manœuvre, procéda aussitôt au déploiement des ailes et la « Chauve-Souris » ayant pris l'air, M. d'Entraygues, par un virage savant, se rua à toute allure dans la direction suivie sur route par la voiture de Mrs. Harrigton…

Car, maintenant, il ne pouvait songer à le nier, puisqu'il l'avait vue et reconnue, c'était bien la présidente des « Vingt » qui filait là-bas en quatrième vitesse, paraissant vouloir gagner l'Espagne.

Lanciné maintenant par d'obscurs soupçons qui n'allaient pas toutefois aussi loin que ceux de l'inspecteur Durant, il vou-

lait tenter de profiter de cette singulière rencontre pour en avoir, si possible, le cœur net…

Après avoir commencé par trouver singulier ce don d'ubiquité de Mrs. Harrigton, à la fois à Paris et dans la région basque, il estimait intéressant de connaître la raison de ce mensonge et de cette comédie. Et, en même temps, ce mensonge de l'Américaine évoquait dans l'esprit du jeune homme le souvenir de celui que lui avait fait l'autre soir, au cercle, M. Farenheit…

Maintenant, le succès de la « Chauve-Souris » passait au second plan, cédant la première place à l'affaire du « Magnific ».

L'auto une fois repérée, l'appareil conserva sa hauteur, de façon à ne pas éveiller de soupçon chez la chauffeuse de la Panhard, mais non tellement qu'il lui fût impossible de se rendre compte de ses faits et gestes. C'est ainsi qu'après avoir fait un long détour à travers les contreforts de Saint-Jean-Pied-de-Port, la voiture, côtoyant la frontière, gagna la route de Dax qu'elle suivit en vitesse.

Au-dessus d'elle, à hauteur raisonnable, l'appareil de Robert d'Entraygues se conformait au mouvement.

Arrivée à la gare, l'auto stoppa, et une femme emmitouflée dans un pardessus de fourrure, la tête enveloppée dans une épaisse voilette, en descendit et pénétra dans l'intérieur du bâtiment, tandis que la voiture repartait dans la direction de Bayonne…

En un clin d'œil, la « Chauve-Souris » vint à terre et, à son tour, roula vers la gare où Clément Moulinet descendit pour se mettre à la recherche de Mrs. Harrigton.

Ainsi qu'il avait expliqué à Robert d'Entraygues, il était intéressant de contrôler les faits et gestes de l'Américaine.

Malheureusement, au moment même où il pénétrait sur le quai, le train de Paris entrait en gare, en sorte qu'il fut impossible au détective de traverser la voie pour rejoindre celle qu'il pistait.

Par exemple, il eut la bonne fortune de l'apercevoir suivant un couloir de sleeping sous la conduite d'un employé empressé.

Elle était toujours emmitouflée dans sa grande voilette de dentelle qui lui faisait comme un masque, et le détective nota ce détail qui, à ses yeux, prenait une importance considérable.

Il ne s'agissait pas, en effet, pour Mrs. Harrigton, de préserver seulement contre la course furibonde de l'auto son visage délicat, auquel cas, descendue de voiture, elle se fut hâtée de s'en débarrasser, pour pouvoir respirer plus à l'aise…

Non, cette voilette lui était un masque sous lequel elle voulait conserver son incognito jusqu'à ce qu'elle se crût à l'abri des regards indiscrets…

Si vraiment elle était ce que Clément Moulinet commençait à soupçonner, elle savait professionnellement que si le hasard est parfois l'auxiliaire de la police, il est souvent aussi l'agent qui détermine pour les adversaires de la société la catastrophe finale…

Enfin, le détective la vit pénétrer dans un coupé dont la porte se referma sur elle, au moment où la locomotive lançait son coup de sifflet strident.

Il demeura là sur le quai, immobile, suivant d'un œil furieux le lourd convoi qui démarrait lentement ; après quoi, pivotant sur ses talons, il s'en fut retrouver Robert d'Entraygues, qui

l'attendait, on devine avec quelle impatience au milieu d'un cercle de curieux assemblés autour de la « Chauve-Souris »…

Clément Moulinet eut à peine le temps de prendre place que la voiture se mettait en marche en quatrième vitesse…

– Et alors ? interrogea d'Entraygues quand ils furent hors des curieux.

– Eh bien ! elle a pris le train de Paris…

Il ajouta avec un accent ironique :

– Ce qui permettra à Mme la vicomtesse d'Entraygues de recevoir après-demain de son amie Mrs. Harrigton une longue lettre lui donnant des détails complets sur les plaisirs de la capitale.

Robert eut un violent haussement d'épaules déclarant :

– Ah ! zut !… et puis, zut !… hein !… en voilà assez avec Mrs. Harrigton et M. Farenheit !… Au diable aussi votre Carré Diabolique… et toutes ces histoires-là !… Ce n'est pas tout ça qui empêchera la « Chauve-Souris » d'être ce qu'elle est et de prendre dans quinze jours le paquebot à destination de l'Amérique…

– Bien sûr, acquiesça l'autre… et aussi de remporter le prix à Philadelphie !… Mais enfin, mon capitaine, vous ne pouvez pas m'empêcher d'être, moi aussi, ce que je suis… c'est-à-dire inspecteur de première classe, et de penser au « boulot » pour lequel je suis entré chez vous !

Il ajouta philosophiquement :

– C'est comme si vous vouliez empêcher un chien de chasse de renifler le fumet d'un lapin.

Mais M. d'Entraygues de répliquer, en proie à un énervement qui allait croissant :

– En tous cas, mon vieux, il faudra opter ! Ce n'est pas lorsqu'il s'agit de mettre au point la « Chauve-Souris » que nous pouvons nous amuser à jouer au Sherlock Holmes. Ou détective, ou mécano… Pour moi, mon choix est fait… Le diable soit des millions de M. Farenheit. Ma carlingue avant tout !…

– Zut donc pour Jarry Heckings et pour Jonathan Buggs, déclara Clément Moulinet… qu'ils se débrouillent !

CHAPITRE XVII

Où les voleurs internationaux font à nouveau parler d'eux

Mais il était dit que ce serait comme une hantise qui continuerait à les poursuivre et à les empêcher, suivant l'expression du détective, de « laisser tomber » la richissime Américaine et le Grand Assureur Jonathan Farenheit !

C'était le surlendemain du jour où ils avaient procédé avec le succès que l'on sait à la première sortie de la « Chauve-Souris »…

M. d'Entraygues était en proie à une fièvre joyeuse que l'on devine, et son collaborateur lui-même exultait, attendait, avec une impatience facile à supposer, le moment du départ.

En entrant le matin à l'office où déjeunaient les autres domestiques, Clément les trouva écoutant avec intérêt la lecture que l'un d'eux leur faisait d'un entrefilet publié par la *Dépêche du Sud-Ouest* :

« Voici les exploits des écumeurs de trains qui se renouvellent : après être demeurés durant quelque temps inactifs, ces as du vol font à nouveau parler d'eux.

« La victime, cette fois, est un de nos hivernants les plus sympathiques et qui compte parmi le fameux groupe des

« Vingt » dont les faits et gestes furent, au cours de la saison qui s'achève, si justement remarqués.

« M. d'Almeda y Cunha – car c'est de lui qu'il s'agit – est, on ne l'ignore pas, le grand éleveur argentin connu dans toutes les parties du monde par l'immensité de ses troupeaux qui ne comptent pas moins de cent mille têtes de bétail, lui constituant une fortune dont lui-même serait incapable d'évaluer, même approximativement, le montant.

« C'est lui qui, avant-hier, dans le train qui l'emmenait à Paris avec sa famille, a été dépouillé d'une valise où se trouvaient réunis tous les bijoux de sa femme, dont l'ensemble représente, au bas mot, la somme de trois millions !

« De notre enquête, il ressort que la précieuse valise avait été laissée par Mme d'Almeda y Cunha dans le compartiment sous la surveillance de la gouvernante des enfants, tandis qu'elle se rendait avec toute sa famille au wagon-restaurant…

« Mais, quand elle revint reprendre sa place, la valise avait disparu ainsi que la gouvernante…

« On suppose que celle-ci sera descendue à Dax, où elle s'est perdue dans la foule des voyageurs, car on n'a pu retrouver sa trace.

« En dépit du signalement très précis fourni par la famille de M. d'Almeda y Cunha, le préposé à la sortie n'a remarqué aucune voyageuse y répondant ; ce qui nous donne à penser que la soi-disant gouvernante avait pris soin, avant de s'aventurer hors du wagon, de procéder dans le cabinet de toilette à un rapide camouflage de façon à dépister les filatures…

« Nous publierons demain le résultat de l'enquête que nous faisons faire par notre correspondant spécial à Biarritz, où cette

personne a été embauchée au début de l'hiver par la famille d'Almeda y Cunha…

« Selon toute probabilité, elle doit faire partie de cette fameuse bande qui a opéré sur la côte, durant la saison…

« Évidemment, le richissime Argentin ne peut être qu'à plaindre en la circonstance ; néanmoins, peut-être, pourrait-on lui demander s'il s'était bien entouré de toutes les précautions désirables avant d'admettre dans son intimité une étrangère.

« On frémit en pensant à l'éducation que de pareilles aventurières peuvent donner aux enfants qui leur sont confiés. »

Le journal à la main, Clément Moulinet se rua comme un fou vers la chambre de M. d'Entraygues.

– Tenez, patron, dit-il en lui tendant la feuille, lisez…

Après avoir, d'un coup d'œil rapide, pris connaissance de cet entrefilet, le détective s'exclama :

–… Et elle était dans le même train…

Robert, dont les idées suivaient une autre direction, interrogea :

– Elle !… qui cela, elle ?…

– Mrs. Harrigton, parbleu…

Pour toute réponse, le jeune homme haussa les épaules, disant :

– Décidément, mon garçon, il faudra vous faire soigner !… Ça tourne à la monomanie…

– Voyez-vous, Monsieur, répliqua le détective, nous autres, par profession, nous ne pouvons nous empêcher d'attacher de l'importance aux coïncidences…

Il ajouta, avec un imperturbable sang-froid :

– D'ailleurs, il n'y a pas de coïncidences. C'est comme si vous vouliez me faire croire que le départ de Mrs. Harrigton, le lendemain du vol de la côte basque, est une coïncidence !… Tout comme sa présence avant-hier dans la région, alors qu'elle écrit de Paris…

Il ajouta, avec une assurance qui exaspéra Robert :

– Allez… si l'on avait fouillé les bagages de Mrs. Harrigton, au lieu de courir inutilement après la soi-disant gouvernante, il y a quelque chance pour qu'on eût retrouvé les bijoux de M. d'Almeda y Cunha…

M. d'Entraygues froissa le journal qu'il envoya en boule à l'autre extrémité de la pièce, criant :

– Zut encore pour ces gens-là !… Nous partons dans huit jours pour Cherbourg où nous embarquerons à bord du *Paris*[4]… D'ici là, nous n'avons pas de temps à perdre avec toutes ces histoires là… Donc…

Clément Moulinet n'avait pas attendu la fin de la phrase pour tourner les talons et gagner la porte, grommelant :

---

[4] Le navire se nomme *Liberté* par la suite. *(Note du correcteur – ELG.)*

– Il aura beau dire ce qu'il voudra, si on avait fouillé Mrs. Harrigton…

Comme il entrait en bougonnant dans le cabinet de travail pour y mettre un peu d'ordre, il poussa une exclamation en voyant sur le tableau noir, écrit à la craie :

« 90-40-20-80 ».

Un moment, il demeura comme pétrifié, se demandant s'il était le jouet d'une hallucination…

Et il s'en fut chercher M. d'Entraygues qui arriva furieux !

Seulement, à son tour, il se troubla, intrigué, cherchant vainement une explication plausible à ce mystère…

– Sonnez Rosa, ordonna-t-il, complètement déconcerté…

– Faites attention ! recommanda Clément Moulinet : nous n'avons pas avantage à nous aliéner les bonnes dispositions de Rosa : qui sait si nous n'aurons pas, un jour ou l'autre, recours à ses qualités de médium.

– Non, articula le jeune homme avec violence, assez de médiums comme ça ! Je vous défends de m'en parler !… Et pour plus de sûreté, je m'en vais la fiche à la porte, séance tenante…

– Monsieur, supplia le détective, ne cédez pas à un mouvement d'emportement que vous êtes, dores et déjà, certain de regretter…

– Soit donc, murmura M. d'Entraygues d'un ton résigné ; je vous ferai cependant observer qu'il est intolérable de supporter chez soi de semblables agissements !…

Lorsque dans l'après-midi il arriva au golf, il trouva ses partenaires coutumiers discutant avec animation de l'accident survenu à M. d'Almeda y Cunha…

M. Farenheit formait le centre d'un groupe animé auquel il s'efforçait de fournir des explications.

– Pour moi, déclarait-il, on a fait fausse route en s'acharnant à retrouver la piste de la gouvernante ; elle devait avoir, à proximité de la gare où elle est descendue, un complice qui l'attendait avec une auto rapide qui lui permettait de défier toute poursuite…

– Selon vous, qu'aurait-il donc fallu faire ? interrogea M. d'Entraygues que hantaient les soupçons de Clément.

– Interdire aux voyageurs de quitter leurs compartiments et fouiller leurs bagages.

– Pensez-vous donc que la gouvernante avait un complice dans le train ?

Le Grand Assureur sursauta de surprise.

– Quelle naïveté ! s'exclama-t-il ; si je le pense !… mais j'en suis persuadé !… Et si la police française n'ignorait pas le premier mot de son métier, c'est ainsi qu'elle aurait procédé… Et vous pouvez être persuadé que si l'on était arrivé à mettre la main sur la fameuse gouvernante, on n'aurait pas trouvé sur elle un seul des bijoux dérobés !…

Il ajouta, furieux :

– Au surplus, qu'importe à Mme d'Almeda ?… Les compagnies d'assurances sont là pour un coup !…

Un des assistants remarqua, sur un ton de condoléances :

– Le fait est que la saison a dû vous être particulièrement onéreuse, mon pauvre M. Farenheit…

Celui-ci insista :

– Notez que dans les autres pays, les choses ne se passent pas comme en France ; la surveillance policière y est plus active, plus intelligente…

–… Il se peut aussi, fit observer M. d'Entraygues, que les gens soient moins confiants… et que la tâche des voleurs en est moins aisée.

– Il y a aussi un peu de cela, consentit M. Farenheit…

Et nerveux, il lança cette boutade dans laquelle se trouvait contenue une grande part de vérité :

– Ah ! si la direction des *Annales* prenait l'initiative de joindre à ses conférences sur la littérature, la musique ou les arts, quelques causeries faites par des compétences policières sur les grands voleurs et le moyen de se protéger contre leur audace croissante, soyez certains que les choses se passeraient autrement !… Messieurs les filous trouveraient à qui parler !…

En ce moment, un des membres du club arrivait, tenant à la main un journal qu'il agitait ainsi qu'un drapeau :

– Eh bien ! elle est arrêtée ! cria-t-il, de loin.

– Arrêtée !… qui cela ? interrogea-t-on…

– La gouvernante des d'Almeda… celle qui a volé les bijoux…

Instinctivement, les regards de d'Entraygues cherchèrent M. Farenheit ; les sourcils légèrement haussés, celui-ci ne trahissait, qu'un étonnement assez grand, auquel ne se mêlait nul émoi.

Le Grand Assureur se contenta de demander d'une voix calme, quelque peu ironique :

– A-t-on trouvé les bijoux sur elle ?…

– Bien entendu, non : elle a reconnu les avoir volés, mais a refusé de dire à qui elle les avait remis…

Et le nouveau venu ajouta :

– Heureusement que la police a fait acte d'initiative – une fois n'est pas coutume – et a téléphoné à toutes les gares où le rapide s'arrête pour qu'aucun voyageur ne puisse descendre de wagon et quitter la gare avant d'avoir été fouillé… quelles que fussent sa qualité et sa condition sociale…

Durant que cette explication était fournie, M. d'Entraygues examinait à la dérobée M. Farenheit, dont le visage continuait à demeurer impassible.

– Cette gouvernante, interrogea-t-il d'un ton indifférent, où l'a-t-on conduite ?

– Ici… en attendant son transfert à Pau…

Puis le sujet étant épuisé, les joueurs prirent le chemin du champ de golf…

Et le lendemain, M. d'Entraygues resta rêveur en lisant en tête du journal que la voleuse de Mme d'Almeda y Cunha avait

été trouvée morte dans le cabinet de toilette du train-poste qui la transportait à Pau…

Pourquoi, en ce moment, eut-il la vision d'une face rasée qui ressemblait étrangement à M. Farenheit ?

CHAPITRE XVIII

Un coup inattendu

Jacqueline avait exigé de son mari qu'il l'emmenât avec lui à Philadelphie : mieux même, il avait fallu que l'inventeur lui promît, sous la foi du serment le plus solennel, que le jour où la « Chauve-Souris » disputerait aux recordmen du monde entier la prime promise par le Congrès, elle monterait à bord avec l'inventeur.

– S'il y a danger, avait-elle signifié, je veux le partager…

– Mais je t'ai déjà affirmé la stabilité parfaite de l'appareil qui rendrait des points, là-dessus, à une automobile…

– En ce cas, avait-elle répliqué avec une logique à laquelle il n'avait rien trouvé à opposer, ne pas me permettre de t'accompagner serait me faire supposer que tu te refuses à me faire partager ton triomphe…

Et elle avait conclu, boudeuse :

– C'est de l'égoïsme, tout simplement.

Alors, il l'avait prise dans ses bras, murmurant :

– Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, tu seras au triomphe…

Et elle avait battu des mains, comme eût fait une enfant, ajoutant, argument décisif :

– Je pèse moins que Clément… La « Chauve-Souris » ne se plaindra pas d'être allégée de quelques kilos…

– Oui… mais Clément connaît la manœuvre de l'appareil…

– Suis-je donc si nulle que, d'ici le départ, je ne puisse m'initier au mystère des turbines et des trompes ?…

Et c'est ainsi que, quatre jours devant s'écouler encore avant que la « Chauve-Souris », démontée et emballée, prit le chemin de Cherbourg, la jeune femme passait ses après-midi entiers soit dans le garage de Saint-Jean-Pied-de-Port, soit à courir les routes pour se rendre familières les manœuvres – peu compliquées d'ailleurs – de l'appareil…

Clément, comme on l'imagine, n'avait pas accepté, sans bougonner, de céder sa place, à la jeune femme. Mais c'était la patronne… et il n'avait qu'à s'incliner.

– Au surplus, lui avait dit Robert en plaisantant, cela vous donnera des loisirs que vous pourrez utilement employer à vous remettre dans votre peau de détective ; car voici bien longtemps, il me semble, que vous avez négligé vos chimères…

Cette allusion aux soupçons que, durant un instant, il avait eus touchant Mrs. Harrigton, avait pénétré comme un dard acéré dans l'épiderme, assez chatouilleux d'ailleurs, du brave garçon qui n'avait pu s'empêcher de répondre :

– Rira bien qui rira le dernier…

– Là-bas, poursuivit Robert, rien ne vous sera plus aisé que de pousser une pointe jusqu'aux chantiers de Wickey-Bay… et d'enquêter personnellement sur Jarry Heckings…

Ce à quoi, Clément Moulinet avait répliqué :

– En tout cas, je préférerais aller interviewer Jonathan Buggs : j'aurais, je crois, beaucoup plus à apprendre de lui que du pensionnaire de Wickey-Bay…

Mais il était dit que personne ne devait rire, ni lui… ni surtout M. d'Entraygues…

Un matin, c'était celui du dernier jour où Jacqueline devait expérimenter la « Chauve-Souris », celle-ci devant se trouver, le lendemain, soigneusement emballée, à la gare de la Négresse d'où elle devait être dirigée sur Cherbourg, son port d'embarquement…

La jeune femme était partie dès la première heure pour le hangar de Saint-Jean-Pied-de-Port, où son mari devait aller la rejoindre aussitôt qu'il en aurait terminé avec les insipides formalités exigées pour l'obtention de son passeport…

Chauffeuse émérite, la jeune femme possédait sa voiture particulière qu'elle conduisait avec une crânerie pleine de prudence, ce qui la rendait indépendante et qui facilitait les randonnées que lui inspirait sa fantaisie…

Ainsi avait-elle fait ce matin-là, désireuse de ne pas perdre une minute du temps qui lui restait pour se bien pénétrer du mécanisme du merveilleux appareil…

Or, comme Clément Moulinet s'occupait à faire la malle de Robert, voilà qu'une sonnerie le fit se précipiter dans le cabinet de travail où se trouvait le téléphone ; mais à peine eut-il écouté durant quelques secondes qu'il pensa, tellement était grande sa stupeur, laisser échapper le récepteur.

– Hein ! quoi !… vous dites !…

Et tout de suite :

–… Madame !… vous dites que Madame !… Ah ! mon Dieu !… Mais comment !… Comment cela s'est-il fait ?… Vous n'étiez donc pas là ?… Oui… oui… je sais bien !… ce n'est pas commode !… Et vous dites que l'appareil a pris l'air… malgré elle ?… mais c'est épouvantable !… et Monsieur qui n'est pas là !…

Au même instant, la porte s'ouvrait, et la voix de M. d'Entraygues se faisait entendre, demandant :

– Qu'arrive-t-il donc ?

Clément se retourna ; mais, au lieu de répondre, il demeura là, muet, immobile, tenant en mains le récepteur, avec une telle expression d'épouvante que le jeune homme eut l'impression d'un malheur.

– Jacqueline ?… s'exclama-t-il, en se ruant vers le détective !…

Celui-ci inclina la tête affirmativement, murmurant :

– Ah ! monsieur… monsieur… c'est épouvantable !…

–… Un accident ! cria le jeune homme en lui arrachant des mains le récepteur.

Et tout de suite :

–… Allô !… allô… qui est là ?… Ah ! c'est vous. Firmin !… oui, moi… M. d'Entraygues… qu'arrive-t-il ?…

Et à peine eût-il écouté que, comme avait fait Clément, il s'exclama :

– Ce n’est pas possible… Voyons… ce n’est pas possible !

Il restait figé, le récepteur à l’oreille, écoutant avec une angoisse croissante les quelques renseignements qui lui étaient fournis par le gardien du hangar.

Se tournant vers Clément :

– L’auto !… tout de suite, cria-t-il…

Et tandis que le brave garçon se précipitait, il hurlait dans le récepteur :

– J’arrive !…

Titubant presque, il sortit de la pièce, gagna le perron au bas duquel ronflait déjà le moteur ; quelques secondes plus tard, la voiture filait dans la direction de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Les deux hommes demeuraient silencieux ; tandis que le chauffeur se creusait la cervelle pour tenter de pressentir par avance les conditions dans lesquelles avait bien pu se passer cet incompréhensible drame. M. d’Entraygues, lui, accablé, faisait de surhumains efforts pour retenir les larmes qui menaçaient de déborder ses paupières…

Qu’on y songe : Jacqueline ! c’était tout pour lui… Elle disparue, sa vie n’avait plus de but ; et il songeait à part lui, les dents serrées par la douleur, que si sa chérie devait avoir disparu pour toujours, il ne lui survivrait pas…

Et il trépignait d’impatience ! Il aurait voulu que la voiture roulât plus vite, plus vite encore… de façon à savoir plus tôt…

Il est des circonstances où, de quelques minutes, dépend parfois le salut ou la mort…

– Vite !… vite ! disait-il laconiquement au chauffeur…

Et cependant, la voiture volait sur la route, déserte heureusement à cette heure matinale…

Mais elle allait encore moins rapidement que l'imagination du malheureux Robert !

Jacqueline disparue !

Mais comment ?… À la suite de quelles circonstances ?…

Il lui tardait de savoir pour pouvoir juger des chances plus où moins grandes qu'il avait de revoir la pauvre enfant…

Enfin s'aperçut au loin le toit du hangar où se remisait la « Chauve-Souris »…

Clément força davantage encore l'allure et l'auto arriva en trombe.

Le moteur n'était pas encore arrêté que Robert était à terre et se ruait à l'intérieur…

Le gardien était là, assis, qui semblait dormir sur une caisse d'emballage, celle-là même qui devait servir à la « Chauve-Souris »…

Dormir !… alors que, deux heures à peine auparavant, il téléphonait à Biarritz pour annoncer l'incompréhensible drame !…

Voilà, en vérité, qui dépassait l'imagination !

– Firmin ! appela Clément Moulinet en le secouant énergiquement par les épaules. Hé ! garçon…

Il était inerte, au point qu'une secousse un peu plus violente le fit rouler à terre…

Relevé, et sous l'impression d'un seau d'eau fraîche que le chauffeur était allé tirer en hâte à la pompe, il finit cependant par ouvrir les yeux…

Mais comment ! ses paupières semblaient lourdes comme du plomb et ses prunelles apparurent ternies, embuées, comme il arrive après un lourd sommeil…

À la vue de M. d'Entraygues, qu'il parut avoir tout d'abord grand'peine à reconnaître, il tenta de se lever, mais retomba lourdement comme si ses jambes eussent été trop faibles pour le porter…

– Parlez ! supplia le jeune homme, dites ce qui s'est passé !

L'homme sembla ne pas comprendre tout d'abord et il passa à plusieurs reprises la main sur le front, comme s'il eût eu besoin de rassembler ses idées éparses ; puis il sembla se souvenir et murmura :

– Ah ! oui… Madame… Pauvre Madame !…

On imagine si ces quelques mots mirent le comble à l'angoisse de M. d'Entraygues ; secouant l'homme, désespérément, il disait :

– Parlez… mais parlez donc… vous voyez bien !…

Firmin poussa un long soupir, balbutiant :

– Je ne sais ce que j'ai… il semblerait que j'ai la langue retenue par une ficelle…

Penchés sur lui, Robert et son chauffeur attendaient avec angoisse. Enfin, le malheureux parut recouvrer en partie son libre arbitre, car il s'exclama d'une voix désespérée :

– Ah ! monsieur !… quel événement ! cette pauvre Madame !… Mais aussi, je lui avais bien dit de ne pas jouer avec les appareils, puisque Monsieur lui avait recommandé de ne pas s'éloigner sur route… et surtout de ne pas quitter le sol !…

Robert jeta un cri d'épouvante.

– Madame, bégaya-t-il…

Il ne put poursuivre, tellement l'angoisse lui contractait la gorge… Clément Moulinet, naturellement plus en possession de lui-même, interrogea :

– Madame a pris l'air ?

Firmin inclina la tête affirmativement.

Instinctivement, les regards de M. d'Entraygues se dressèrent vers l'espace, comme s'ils eussent espéré y découvrir l'appareil.

D'une voix désespérée, il murmura :

– Elle est perdue !… elle est perdue !…

Et, durant quelques secondes, un sentiment d'horreur l'emplit contre lui-même, oui, contre lui, l'auteur de l'épouvantable fin de celle qu'il adorait…

Ah ! funeste idée qu'il avait eue là de chercher du nouveau… toujours du nouveau !…

Sans cette folie, Jacqueline serait encore vivante…

Et c'est lui qui l'avait tuée…

Il se plongea le visage dans les mains et pleura…

D'un signe, Clément attira l'homme au dehors et lui demanda à mi-voix :

– Voyons… comment cela s'est-il passé ?…

Il jugeait prudent et surtout plus pratique de connaître les faits plutôt que de perdre son temps à accabler M. d'Entraygues de paroles consolatrices, mais creuses et inutiles…

Mis au courant, peut-être lui serait-il possible de s'orienter…

– Oh mon Dieu, c'est simple, répondit Firmin passant dans un geste pénible, la main sur son front ; Madame était arrivée depuis une petite demi-heure environ et s'exerçait à manœuvrer la voiture dans la cour… dont la porte était fermée, puisque Monsieur l'avait recommandé… Moi, sans méfiance, j'étais sorti un instant, pour m'en aller donner un coup de main à une auto qui paraissait en panne de l'autre côté de la route… à quelques pas du hangar… Et j'étais occupé à réparer le moteur qui, entre nous, ne paraissait pas très amoché, quand tout à coup j'entends derrière moi un petit ronflement qui me fait dresser l'oreille… vu que je connaissais bien la « Chauve-Souris », pas vrai ?… c'était bien elle qui prenait la route… « Madame !… » que je crie… « Madame !… faut rentrer… Monsieur ne veut pas !… »

« Ah ! bien ouitche… Madame faisait la sourde oreille… ou bien elle ne m'entendait pas… Toujours est-il qu'elle filait maintenant bon train…

Firmin ajouta, en plissant les paupières :

– Sûr qu'elle avait son idée… n'est-ce pas ? Depuis des jours, elle était trop curieuse de l'appareil pour ne pas profiter de ce que précisément ce matin elle était seule, pour ne pas en profiter…

Clément écoutait sans tenter d'interrompre, se disant qu'après tout, il se pouvait qu'effectivement Mme d'Entraygues n'eût pu résister à la tentation de faire un tour avec la « Chauve-Souris » : ce qui n'était guère inquiétant, après tout, vu sa virtuosité au volant…

Il pouvait être possible d'espérer qu'elle n'avait pas poussé l'imprudence jusqu'à essayer de prendre l'air ; bien que son mari l'eût initiée à la manœuvre des ailerons, elle manquait d'expérience, et son envol eût pu lui être funeste…

– De quel côté est-elle partie ? interrogea-t-il…

– Du côté de Saint-Jean-Pied-de-Port…

–… Et elle n'est pas revenue ?…

L'homme inclina la tête dans un signe affirmatif, levant le bras pour désigner le ciel :

– Si… elle a passé au-dessus du hangar…

Cette fois, Robert crut qu'il allait devenir fou ; il avait saisi le bras de l'homme en hurlant :

– Au-dessus du hangar !... allons donc !... vous perdez la tête !... Elle n'aurait pu prendre l'air toute seule... C'est impossible !...

Et, se tournant vers Clément qui, effondré, demeurait là, immobile, muet :

– Voyons, clama-t-il, dites donc que c'est impossible !... Vous connaissez aussi bien que moi l'appareil !... Vous savez bien...

Et l'autre de répliquer, anéanti :

– Je sais bien... je sais bien !... Est-ce qu'on peut savoir quelque chose avec ces maudites mécaniques !... On croit être certain... et puis, crac, ça se produit au moment où on s'y attend le moins...

Il ajouta, après réflexion :

– Et puis... pourquoi Madame aurait-elle été seule ?...

Le regard que Robert lui lança reflétait un tel ahurissement que Clément répéta :

– Oui... pourquoi aurait-elle été seule ?... Du moment que l'avion a pu prendre l'air, ça prouverait que quelqu'un était avec elle...

– Oui ?... mais qui ?... Il n'y avait personne ici...

– Si... les gens de l'auto que Firmin réparait.

– Du moment qu'ils étaient avec leur voiture, ils ne pouvaient être dans l'appareil...

– Évidemment ! mais quand la voiture a été réparée, ils ont pu rejoindre Madame sur la route…

Et à Firmin :

– Combien étaient-ils avec la voiture ?

– Deux… un homme et une femme…

Le détective tressaillit et regardait Robert.

– Petite, la dame ?… et grand, l'homme ? n'est-ce pas ?… L'autre hocha la tête et répondit :

– Pour ce qui est de la femme, il m'est assez difficile de dire, vu qu'elle n'a pas quitté la banquette ; quant à l'homme, je ne me souviens pas…

– Jeunes ?… vieux ?…

– Comment savoir ?… avec leurs peaux de bête… et leurs grosses lunettes, on n'a pas d'âge…

Impatienté, Clément demanda encore :

– Mais enfin, ils ont parlé… vous avez entendu leur voix… L'accent anglais, n'est-ce pas, avec un fort nazillement ?…

Jasmin écarta les bras, avouant :

– Ça, je ne peux pas vous dire, non plus… D'ailleurs, il a peu parlé… et la femme, elle, n'a pas prononcé un mot… Elle était trop occupée…

–… Occupée !… à quoi ?…

– Ils attendaient sans doute du monde, car elle regardait tout le temps la route… du côté de Biarritz…

Robert, durant ce rapide échange de questions et de réponses, allait et venait à travers la cour, fouillant du regard la profondeur du ciel, comme s'il eût espéré voir paraître tout à coup la « Chauve-Souris » au-dessus de sa tête…

Le détective demanda tout à coup, ce détail lui revenant soudain en mémoire :

– Mais… vous… quand nous sommes arrivés, vous dormiez, il me semble !…

Tout confus, le gardien balbutia :

– Et il vous semble bien, monsieur ; oui, je dormais… ou du moins c'était tout comme…

– Tout comme ! répéta Clément, ce qui veut dire ?…

–… qu'il m'aurait été impossible de remuer un pied ou une main… Et les paupières mêmes étaient lourdes comme du plomb.

– Vous entendiez, cependant…

– Vaguement… mais suffisamment pourtant pour que je puisse me rendre compte que ce n'est pas le sommeil qui m'avait mis dans cet état-là…

– Alors, interrogea Clément dont la curiosité s'exacerbait au fur et à mesure que son interlocuteur entrait plus avant dans ses explications, qu'est-ce que vous supposez ?

–… que ce sont les gens de l'auto, parbleu !…

– Pourquoi eux plutôt que toute autre cause ?

Firmin se passa de nouveau la main sur le front comme s'il eût voulu se débarrasser d'un nuage qui lui eût embrumé le cerveau.

– Parce qu'il y a des raisons… Mais oui… quand la voiture de ces gens a quitté le garage, j'ai eu le pressentiment qu'ils allaient se lancer à la poursuite de Madame, qui était partie quelques instants auparavant… Alors, j'ai eu l'idée de sauter sur ma moto et de les suivre pour pouvoir, en cas de besoin, intervenir…

– Bravo ! s'exclama Robert qui jusque-là n'avait suivi que d'une oreille distraire l'entretien… et alors ?

– Alors ?… comme je tournais les talons pour courir au garage, voilà qu'au même moment la voiture de ces gens-là, qui se trouvait déjà à cinq cents mètres d'ici, s'est arrêtée brusquement et que l'homme s'est dressé, tourné vers moi, et qu'il a étendu le bras dans ma direction… même que je me suis imaginé qu'il m'appelait…

Firmin se tut durant une seconde ou deux, paraissant très affecté par les souvenirs qu'il évoquait…

De grosses gouttes de sueur lui perlaient aux tempes et sa poitrine se soulevait avec une apparente angoisse très impressionnante.

En même temps, il semblait qu'il chancelât sur ses jambes, si bien qu'il dut s'appuyer au mur pour demeurer debout.

Cependant, avec un visible effort, il poursuivit :

– Aussitôt que je vis ce bras étendu vers moi, ce fut comme si une force supérieure à ma volonté m'eût cloué les pieds au sol ; vainement, je m'ingéniais à faire un mouvement ; mes semelles paraissaient avoir un kilo de plomb… tout ce que j'ai pu faire, c'a été de gagner en me traînant le siège sur lequel vous m'avez trouvé.

Clément avait écouté le récit du gardien sans l'interrompre, cherchant à se bien pénétrer des détails dans lesquels il entrait…

Robert, quand l'homme eut fini, s'exclama :

– C'est cependant vous qui avez téléphoné à la villa !…

Firmin parut stupéfait, les yeux arrondis, fixés sur son interlocuteur avec une expression d'hébétement.

– Moi !… répéta-t-il, moi… j'ai téléphoné !… quand ça ?…

– Après le rapt… ce n'est pas pour une autre raison d'ailleurs que nous sommes accourus, avec Moulinet !…

Le gardien eut des bras un geste qui signifiait clairement qu'il ne comprenait rien à ce qu'on lui racontait là…

– Ainsi, répéta M. d'Entraygues, vous n'avez pas téléphoné ?…

– Non, monsieur, non…

– Ou du moins, insinua Clément, vous ne vous en souvenez pas !… Mais j'ai très bien reconnu votre voix dans l'appareil.

Le brave garçon eut un sursaut de terreur, promenant autour de lui un regard plein d'égarement…

– Allons, grommela Robert, voilà l'invraisemblable qui recommence !…

Clément, auquel s'adressaient ces mots, répliqua :

– En tout cas, invraisemblable ou non, vous ne pouvez nier ce que vous avez été à même de constater !… Firmin a téléphoné, et comme il n'y a aucune raison pour qu'il nie l'avoir fait, il faut admettre qu'il n'avait pas, au moment où il a téléphoné, conscience de ses actes…

– Quel intérêt pouvaient avoir ceux qui ont fait le coup à nous en prévenir… je vous demande un peu ?

Clément haussa les épaules et répondit :

– La suite nous l'apprendra sûrement…

Sans doute le ton paisible dont était fait cette réponse exaspéra-t-il Robert que l'angoisse tenaillait, car il revint soudain sur Clément et, le saisissant par les revers de son vêtement, il le secoua :

– Alors ? gronda-t-il, alors, qu'est-ce que vous faites ?… Qu'est-ce que vous pensez ?… Nous n'allons pourtant pas demeurer ici à faire la conversation !… Décidez quelque chose !… c'est votre métier !…

Clément se tut durant quelques secondes, puis finit par dire :

– Pour moi, le coup a été fait par l'homme et la femme de l'auto, et la panne de la voiture n'était qu'un prétexte pour se tenir à proximité du hangar et surveiller ce qui s'y passait…

– Mais… pourquoi ?… dans quel but ?…

– Sérions les questions, déclara Moulinet ; occupons-nous d'abord de possibiliser cet enlèvement ; car, il n'y a pas de doute, cet homme et cette femme sont les auteurs du rapt… Dès qu'ils auront vu s'éloigner l'appareil, ils auront couru après, l'auront rejoint, et, de gré ou de force…

– Je vous répète, hurlait M. d'Entraygues, que je ne vois pas quelle raison ces gens-là avaient de s'emparer de Jacqueline…

– Rien ne prouve, en effet, que ce soit de Mme d'Entraygues qu'ils aient voulu s'emparer…

– Alors… je ne vois plus…

– Ah ! s'écria Clément Moulinet, vous ne voyez pas qu'étant donné les indiscrétions commises par la presse sur la « Chauve-Souris », des gens aient intérêt à lui mettre la main dessus ?…

Cette déclaration parut écraser M. d'Entraygues…

– Mais alors, Jacqueline !… Qu'est-il advenu de Jacqueline ?…

– Peut-être, leur coup fait, auront-ils abandonné Madame avant de prendre l'air…

Le détective ajouta, en manière de réflexion :

– Il est même à souhaiter qu'il en soit ainsi…

– Elle serait revenue… objecta le jeune homme…

– Il faut encore qu’elle en ait eu le temps… La « Chauve-Souris » fait de la route, et, avant de prendre l’air, les coquins auront sans doute voulu, par prudence, attendre que Madame se soit éloignée de ces parages.

Il ajouta :

– J’espère même qu’il en a été ainsi… car je ne vois pas trop Madame là-haut, seule avec cet appareil qu’elle connaissait imparfaitement…

Ce raisonnement était juste et M. d’Entraygues sentit se desserrer un peu l’étreinte qui l’angoissait…

Clément Moulinet, poursuivant son idée, ajouta :

– La prime offerte par le Congrès de Philadelphie à l’appareil déclaré vainqueur est assez coquette pour avoir excité bien des convoitises…

– Mais les voleurs ne pourront profiter de leur vol… Ils n’imaginent pas que je m’en vais me contenter de déplorer la disparition de mon appareil et que toutes mesures ne vont pas être prises pour le saisir partout où il aura l’imprudence de se montrer…

– C’est entendu, acquiesça le détective, mais, d’autre part, il est aisé de démarquer un appareil ; pour cela, quelques heures seulement suffisent. Rien ne vous prouve que, avant la fin de la journée, vous ne verrez pas, quand elle sera devenue inutile, la « Chauve-Souris » rejoindre le hangar et que, dans un mois, à Philadelphie, vous n’en pourrez pas admirer une contrefaçon.

– Celui qui la montera sera cueilli en mettant pied à terre…

Clément eut un hochement de tête plein de scepticisme.

– Les gaillards qui ont fait le coup sont des gens trop avisés pour s'exposer à pareille mésaventure, qui serait trop enfantine.

Puis, tout à coup, s'adressant à Firmin :

– Cette voiture que vous avez réparée… quelle marque ?…

– C'était une Panhard.

Une lueur jaillit dans le cerveau de Clément qui ajouta, interrogativement :

– Conduite intérieure ? n'est-ce pas… direction arrière ?…

– Comment savez-vous ça ? fit l'homme…

Le policier se tourna vers M. d'Entraygues, s'exclamant :

– Vous avez entendu ?… C'est la voiture…

Le jeune homme l'interrompit d'une voix colère :

– Vous êtes fou !… vous dis-je… fou !…

Et d'une voix accablée :

– Que faire ? que faire ?…

– Courir à Biarritz… faire votre déposition à la police… téléphoner dans toutes les directions en donnant le signalement de Madame et de l'appareil… et envoyer ici un fort détachement d'agents pour surveiller le retour… soit de l'une, soit de l'autre…

Puis, une idée subite en tête, Clément observa :

– Madame est peut-être rentrée à la villa…

–… Invraisemblable !…

– Pourquoi ? Elle sait que Monsieur ne devait la rejoindre ici que vers midi…

– Ne me trouvant pas, elle eût téléphoné ici…

– Rien n'est plus aisé, en tout cas, que de s'en assurer.

Et le détective, courant au téléphone, se saisit de l'appareil d'une main fébrile, tandis que Robert et le gardien du hangar le rejoignaient :

– Allô… la villa Beausite ?… Ah ! c'est vous, Mlle Rosa ?… c'est moi, Clément !… Dites donc… Madame n'est pas rentrée ?… Non… Ah, bien… si des fois elle revenait avant le retour de Monsieur, qu'elle attende… Nous serons à la maison dans une petite heure… À part ça, rien de nouveau ?… Si… une dépêche… il y a longtemps ?… bien, merci…

L'appareil raccroché, il se tourna vers Robert :

– Vous avez entendu… Monsieur ? aucune nouvelle de Madame… Maintenant, il se peut que cette dépêche…

M. d'Entraygues, en deux bonds, s'était rué vers l'auto, et il était déjà installé au volant que son compagnon ne l'avait pas encore rejoint, si bien que la voiture démarrait lorsque le détective en escalada le marchepied…

Comme un bolide, elle se rua dans la direction de Biarritz.

CHAPITRE XIX

Imprudent message

– La dépêche ! cria M. d'Entraygues, en escaladant quatre à quatre les marches du perron, à Rosa accourue aux cris stridents de la sirène.

Et à Clément qui le suivait aux talons :

– Téléphonez au commissaire central pour le prier d'accourir ici en toute hâte… ou plutôt, non… dites-lui de m'attendre ; je serai chez lui dans quelques minutes…

Cependant, la femme de chambre avait couru au meuble où se trouvait déposé le petit papier bleu de l'administration des postes…

D'un doigt fébrile, le jeune homme en arracha la fermeture et demeura saisi, les yeux agrandis de stupeur ; la communication ne se composait que de chiffres, espacés de façon irrégulière, et que séparaient, à différents intervalles, des groupes de lettres…

Et un nom vint aux lèvres du jeune homme :

– Farenheit…

Eh ! oui, c'était bien là le langage conventionnel adopté entre le Grand Assureur et lui !

Pourquoi donc, avant même d'avoir déchiffré ce message, Robert eut-il l'intuition que cette dépêche avait trait à la mystérieuse disparition de Jacqueline ?

Tout tremblant, il cria à Clément qui déjà avait décroché l'appareil téléphonique :

– Attendez un moment !… éloignez-vous… je vous rappellerai !… Et courant à sa table de travail, les deux mains aux tempes pour mieux fixer son attention, il s'absorba dans le déchiffrage de la dépêche arrivée par sans-fil, de destination inconnue et sans signature…

Elle avait été captée par la station de Lafayette-Croix-d'Hyns et transmise au grand central de Bordeaux d'où elle arrivait par le morse…

Et, tout de suite, le jeune homme poussa une clameur de colère :

« À bord de la « Chauve-Souris » !…

Ainsi commençait le message ; il se souvint, alors, que, la veille, Clément avait installé le petit poste de T. S. F., complément indispensable, avait-il affirmé, d'un appareil d'avant-garde comme la « Chauve-Souris »…

S'il avait pu soupçonner dans quelles dramatiques conditions devait être inauguré ce poste !…

« Mme d'Entraygues est en bonne santé, déclarait le message ; elle vous sera rendue contre l'engagement d'honneur pris par vous de partager avec M. William Heurtless la moitié des bénéfices, quels qu'ils soient, que rapportera la « Chauve-Souris. »

Robert hurla d’une voix terrible :

– Clément !… Clément !…

Le détective, qui se tenait à portée, entra en coup de vent, et le jeune homme, brandissant le message, lui cria :

– Tenez ! Tenez !

Bien qu’il lui fût impossible de lire, précisément en raison du caractère tout spécial employé, le détective déclara :

– Ah ! le bandit !… le bandit !… C’est lui qui a fait le coup !…

– Qui ça lui ? interrogea le jeune homme…

– Eh ! Farenheit ! parbleu !… Le caractère de l’écriture le dénonce ! Je l’avais pressenti !… Et vous qui refusiez de me croire !…

Le visage de Clément Moulinet rayonnait d’une joie intérieure qu’il n’osait guère manifester à cause de la douleur qui poignait son patron !…

Et, songeant à tous les incidents énigmatiques qui s’étaient, depuis un certain temps, produits, il constatait que son instinct l’avait bien servi en lui faisant pressentir dans Mrs. Harrigton l’adversaire contre lequel ils avaient à lutter, M. d’Entraygues et lui…

– Et alors ? interrogea-t-il en hochant la tête vers le petit papier bleu.

– Elle est aux mains de ces coquins, qui s'en servent comme otage pour me réduire à composition…

– Que demandent-ils ?…

–… À être associés au succès de la « Chauve-Souris »…

–… Tout simplement !… rien que ça !… s'exclama ironiquement le détective… Et si vous refusez ?…

– Si je refuse, répliqua le jeune homme en parcourant d'un regard rapide le reste, fort laconique d'ailleurs du message, je suis avisé que j'aurai vu ma femme pour la dernière fois…

– Ça, c'est franc… au moins !… mais ils établissent ainsi leur culpabilité !…

– Que leur importe ? allez donc courir après !…

Et, d'une voix désespérée, il grommela :

– Dire que c'est moi… qui suis la cause de tout ce qui arrive !… Sans cette « Chauve-Souris » du diable… non seulement ils n'eussent pu enlever Jacqueline… mais ils n'eussent pu se soustraire aux recherches de la police…

Et, frappant sur l'épaule de Clément, il ajouta :

– Nous ne pouvons malheureusement nous faire d'illusion… L'appareil est parfait et ne prendra contact avec le sol que lorsque tel sera leur bon plaisir…

Clément était malheureusement impuissant à contredire son interlocuteur ; aussi bien que lui, il savait qu'à bord de la « Chauve-Souris », les ravisseurs de Mme d'Entraygues étaient inviolables !…

Parbleu ! s'ils n'eussent volé que l'appareil, leur rapt eût été inutile, car ils n'eussent pu tirer aucun parti de leur larcin ; mais avec la jeune femme comme otage, ils savaient bien qu'ils ne pouvaient faire autrement que d'amener M. d'Entraygues à composition.

Le détective observa :

– Un engagement pris dans de telles conditions n'a aucune valeur aux yeux de la loi !…

–… Mais aux miens !… répliqua Robert…

Ils gardèrent l'un et l'autre le silence durant un long moment.

– Alors, finit par interroger Clément, je ne téléphone plus ?…

– Hélas !… puisqu'ils me menacent, en cas d'intervention de la police, de le faire payer cher à Jacqueline.

– En ce cas, qu'exigent-ils ?

– Je vous l'ai dit : engagement formel de prendre, pour associé dans l'exploitation des brevets de la « Chauve-Souris », M. William Heurtless.

–… Et où devez-vous faire tenir cette réponse ?…

–… À New York. Huitième Avenue… par S. F…

La mine de Clément s'allongea :

–… À New York… Mais cela représente un laps de temps indéfini avant de revoir Madame…

– Elle sera ici tantôt, si je veux, dit le message… car mon S. F. à destination de New York sera, m'annonce-t-on, capté en route par le poste de la « Chauve-Souris »…

Clément eut un sourire mauvais :

– Ah ! murmura-t-il, nous avons bien fait les choses ; grâce à cet appareil, dont vous ne vouliez pas, entre parenthèses, la petite combine de ces messieurs va pouvoir être réglée en cinq sec…

D'une voix morne, Robert murmura :

– N'est-ce pas plutôt le sort de Mme d'Entraygues qui va pouvoir être rapidement réglé !… Sans ce poste de la « Chauve-Souris », quel délai se serait écoulé entre l'envoi de ce message et ma réponse ?… C'est la Providence, au contraire, qui nous a fait installer à bord cet appareil.

Clément Moulinet interrogea :

– Alors, vous allez répondre ?…

– En pouvez-vous douter ! s'exclama le jeune homme, en s'installant à son bureau.

– C'est un vol odieux !…

– Le rapt n'est-il pas plus odieux encore ?… répondit Robert, dont le stylo courait sur le papier…

Le détective grogna d'une voix colère :

– Ah ! ces sens-là sont forts !

Il ajouta, avec une âpreté rageuse :

– Mais on les aura !… Vous entendez, mon capitaine, on les aura !…

Le message était rédigé dans le langage conventionnel arrêté entre M. d'Entraygues et le Grand Assureur.

Seule l'adresse indiquée par le message pour la réponse était en « clair ».

– Prenez ceci, dit laconiquement Robert en tendant le papier à Clément, et courez au télégraphe pour qu'il transmette sans tarder à la station de la Croix d'Hyns…

Le détective proposa :

– Si, en revenant, je passais au « Magnific »…

Les regards de M. d'Entraygues s'attachèrent sur lui, interrogateurs.

–… m'assurer que M. Farenheit ne s'est pas absenté…

Le jeune homme haussa furieusement les épaules… grondant :

– Que m'importe M. Farenheit !… Vous ne comprenez donc pas que, pour l'instant, seule ma femme m'intéresse !… Que tant que je ne l'aurai pas revue, tout le reste n'existe pas !…

Et, poussant son interlocuteur vers la porte, il cria :

– Allez !… courez !… mais courez donc !…

Tout en se hâtant vers la porte, Clément Moulinet songeait :

– Pour l'instant, oui, il est tout à sa Jacqueline… mais, tout à l'heure, quand il l'aura serrée dans ses bras… nous verrons s'il lui importe aussi peu de savoir à qui il est redevable de cette mauvaise plaisanterie…

Il ajouta, rageur :

– Une plaisanterie qui lui coûte assurément des millions !… car la « Chauve-Souris »… c'est la fortune !… la grosse fortune !…

Et comme il franchissait le seuil de la porte, il grommela, les poings serrés :

– En tout cas, que cela l'intéresse ou non, il y a moi qui compte un peu, j'imagine… et nous verrons bien !…

Son message expédié, il gagna donc d'un pas tranquille le « Magnific » et demanda à parler à M. Jonathan Farenheit…

Il lui fut répondu que le Grand Assureur était parti de bon matin, pour le golf, où il se trouvait certainement encore, ayant prévenu qu'il ne rentrerait que fort tard pour déjeuner… si encore il en avait terminé suffisamment tôt avec la partie engagée ; dans le cas contraire, il mangerait sur le terrain, comme cela lui était arrivé déjà…

Et le secrétaire de l'hôtel de déclarer avec orgueil :

– Un rude joueur !… ce M. Farenheit !…

Clément Moulinet tourna les talons, assez déçu, mais pas trop, car il s'attendait à ce qu'il lui fût répondu que le Grand Assureur, rappelé inopinément par dépêche, avait quitté l'hôtel avec ses bagages…

C'est la formule consacrée pour tous ceux qui, vivant en continuelle alerte, doivent lever le pied à l'improviste pour éviter un désagréable tête-à-tête avec les autorités…

Cette réponse, absolument normale, avait donc étonné le détective, car elle tendait à lui démontrer qu'il se trompait grossièrement en voulant voir dans M. Farenheit l'auteur du rapt de Mme d'Entraygues…

S'il devait écarter de ses suppositions le Grand Assureur, il ne voyait guère de quel côté il lui était possible d'orienter ses soupçons, et alors il nageait en plein inconnu.

Un moment même il estima inutile de pousser jusqu'au terrain de golf, assez éloigné du centre de la ville, afin de contrôler par lui-même ce qu'il pouvait y avoir d'exact dans ses soupçons, tellement il était maintenant disposé à croire qu'il s'était trompé…

Cependant, comme c'était un garçon de conscience, il finit par se décider à risquer une déconvenue, et, sautant dans le tram qui passait précisément au même instant, il fila vers le golf…

Debout sur la plate-forme, il laissait son regard errer au hasard sur les champs qui bordaient la route, tandis que tourbillonnaient dans sa cervelle mille pensées diverses.

Tout à coup, il eut un brusque sursaut, et, les deux mains cramponnées à la rampe, fixa un point noir qui, là-bas, tout là-bas, arrivait en vitesse dans la direction du golf… dont le champ

commençait à s'apercevoir non loin, reconnaissable à l'immense perche surmontée d'une flamme aux couleurs américaines qui en marquait l'entrée…

Pourquoi les yeux du détective ne pouvaient-ils se détacher de ce point qui, peu à peu, prenait toute la caractéristique d'une automobile ?…

Parce qu'au fur et à mesure que se précisaient les formes de la voiture, il apparaissait au détective qu'il avait déjà vu cette ligne basse et allongée qui donnait au véhicule un aspect très caractérisé de voiture de course…

Un moment vint même où il tressauta en constatant que l'auto avait sa conduite intérieure !…

Ses mâchoires écrasèrent un juron : nul doute !… c'était l'auto de Mrs. Harrigton qui arrivait là à toute allure…

Pour un peu, il eût sauté à bas du tram pour tenter de la rejoindre en coupant à travers champs…

Mais c'eût été folie et il estima qu'il aurait peut-être autant de chances de rattraper l'auto suspecte en attendant le moment où le tram couperait la route.

Tout à coup, elle disparut derrière un petit bouquet d'arbres qui bornaient la ligne d'horizon, et il s'attendait à la voir ressortir de l'autre côté, lorsqu'à sa grande surprise il la vit qui filait en sens inverse, c'est-à-dire ayant fait tête à queue et revenant sur ses pas !…

Singulière manœuvre, car il n'était pas supposable que l'auto eût amené ses voyageurs en un endroit quelconque ; à perte de vue, la plaine s'étendait morne, sans construction au-

cune, sauf le coquet chalet du golf qui dressait son toit vernissé à un petit kilomètre de là…

Une seule supposition était donc permise au policier : l'auto était venu déposer à proximité du terrain de golf, un des joueurs…

Et ce joueur ne pouvait être que M. Farenheit… ce qui, d'ailleurs, n'impliquait nullement l'idée qu'il pût être l'auteur du rapt de Mme d'Entraygues.

En faisant vite et bien – Clément Moulinet était mieux que quiconque à même de savoir qu'avec la « Chauve-Souris » on ne perdait pas de temps – le Grand Assureur pouvait avoir reçu la réponse de M. d'Entraygues, et, mettant pied à terre, passer de l'avion dans son auto…

Consultant sa montre, le détective constata que la chose était très possible, non pas des plus faciles, certes, mais nullement invraisemblable…

Le message, télégraphié de suite à la station de la Croix d'Hyns, avait été, sans perdre de temps, radiotélégraphie, opération qui, dans son total, ne demandait pas plus d'un quart d'heure.

Aussitôt capté par la « Chauve-Souris », celle-ci avait en cinq minutes pris contact avec le sol, et le reste avait été l'affaire de la Panhard qui, sous un pilote comme devait être M. Farenheit, « bouffait » du kilomètre à discrétion…

– Je suis roulé ! songea le détective, en quittant le tram.

Néanmoins, par acquit de conscience, il poussa jusqu'au chalet du golf et s'inquiéta de M. Farenheit…

Après quelques minutes d'attente, il lui fût répondu que l'Américain était en train de se faire frictionner et masser, après une partie très disputée qui s'était terminée à son avantage…

– Je crains qu'à l'attendre, expliqua le secrétaire, vous ne perdiez beaucoup de temps ; car, d'ordinaire, il déjeune en peignoir de bain et fait sa sieste ensuite…

Clément Moulinet se retira, masquant son désappointement sous une allure désinvolte ; au surplus, en quoi eût-il été plus avancé de se trouver nez à nez avec Farenheit : celui-ci était de force à cacher son jeu et lui-même eût été embarrassé de savoir quelle attitude avoir, manquant de prétexte plausible pour expliquer cette visite inopinée…

Piteux, il reprit donc le tram, et, à pas lents, rentra à la villa… Robert était au téléphone, lorsque le détective, après avoir frappé, franchit le seuil du cabinet de travail…

Comme il s'avançait vers son patron, il vit celui-ci se redresser soudain comme un fou et, sans même raccrocher l'appareil se précipiter vers la porte en criant :

– L'auto !… vite !… vite !…

CHAPITRE XX

Coup de théâtre

Tandis que la voiture se ruait dans une vitesse folle vers Saint-Jean-Pied-de-Port, M. d'Entraygues expliquait à son compagnon que Firmin, le gardien du hangar, venait de lui téléphoner pour lui dire que la « Chauve-Souris » était arrivé pilotée sur route par Madame qui lui paraissait « toute drôle » c'étaient ses propres expressions…

Fatiguée, elle s'était étendue sur le propre lit du gardien enveloppée dans les fourrures du bord, sans répondre à aucune des questions qu'il lui avait posées…

Tandis qu'il téléphonait à d'Entraygues, la jeune femme s'était endormie, ce qui n'était nullement surprenant, vu qu'elle paraissait harassée.

Et ce récit fait d'une voix haletante, le jeune homme ajoutait.

– Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?… Dans quel état vais-je trouver la malheureuse ?…

Clément Moulinet réfléchissait et il lui apparaissait douteux que M. d'Entraygues pût avoir par sa femme le moindre renseignement.

Évidemment, cela était cependant à première vue vraisemblable : victime de ce rapt audacieux, elle devait pouvoir expliquer dans quelles conditions il s'était exécuté…

Et cependant… vu le tempérament de la jeune femme, tempérament qu'avaient clairement démontré les différentes circonstances étranges au milieu desquelles elle s'était trouvée, il n'aurait rien eu d'étonnant à ce que…

Les hallucinations auxquelles, à plusieurs reprises, elle avait été en proie, établissaient, pour quiconque voulait réfléchir un peu, que supranerveuse, elle pouvait tomber en état d'hypnose sous la volonté de celui qui la tenait sous sa domination cérébrale.

Bien entendu, il n'osait faire part à M. d'Entraygues des suppositions qui se pressaient dans sa tête ; point n'était besoin qu'il contribuât à augmenter le trouble, bien compréhensible dans lequel il voyait son compagnon…

Celui-ci, d'ailleurs, gardait le silence, l'esprit tendu vers un unique but : Jacqueline…

L'auto volait sur la route, comme un véritable bolide, si bien que moins de trois quarts d'heure après avoir quitté Biarritz on arrivait en vue du chantier…

La voiture n'était pas encore complètement arrêtée que, d'un bond, M. d'Entraygues était à terre, rejoint par Firmin, accouru au brut du moteur.

– Eh bien ? interrogea-t-il d'une voix angoissée.

– Madame dort toujours…

Plein d'inquiétude, le jeune homme pénétra sur la pointe des pieds dans le hangar et distingua effectivement, étendue sur le lit de camp du gardien, la forme menue de Jacqueline immobile sous les fourrures.

Par précaution, Firmin avait accroché à la paroi de planches une lanterne qui jouait le rôle de veilleuse, en sorte que le jeune homme pouvait distinguer, à la lueur falote, le visage pâle de la dormeuse, dans lequel les yeux agrandis d'un cerne impressionnant, faisaient deux trous d'ombre qui mangeaient en partie les joues…

La poitrine se soulevait sous le souffle rythmé de la respiration qui semblait absolument normale…

Après l'avoir contemplée durant quelques instants, M. d'Entraygues s'écarta, entraînant à sa suite, d'un signe, Firmin.

Une fois dehors, il l'interrogea sur la manière dont s'était effectué le retour de la « Chauve-Souris »…

– Ma foi, Monsieur, répondit l'homme, j'étais en train de casser la croûte quand j'ai entendu tout à coup un bruit de roues si léger, qu'il m'a paru qu'il ne pouvait appartenir qu'à l'appareil ; et effectivement, quand je suis sorti sur le pas de la porte, Madame s'arrêtait et descendait…

– Comment vous a-t-elle paru !… Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?…

– Rien, ma foi… comme je vous ai téléphoné, elle semblait « drôle »… Elle m'a regardé comme si elle ne me reconnaissait pas… puis elle a gagné le hangar et s'est allongée sur mon lit ; alors, la supposant fatiguée, je lui ai mis les couvertures de l'appareil… et c'est tout…

Clément Moulinet, durant que se tenait à deux pas de lui ce court entretien, s'occupait à vérifier avec un soin scrupuleux l'état de l'appareil.

Ce qu'il entendait, ne le surprenait aucunement : il s'y attendait, comme il s'attendait aussi à ce que l'on ne put obtenir de Jacqueline, à son réveil, aucune explication…

Ceux qui avaient fait le coup connaissaient parfaitement bien le tempérament de la jeune femme et savaient qu'à l'état d'hypnose elle ne serait entre leurs mains qu'un instrument souple, duquel ils pouvaient tout attendre…

Au surplus, qu'importait ce que pouvait dire ou ne pas dire Mme d'Entraygues, puisque son mari s'était incliné devant les exigences des auteurs de ce rapt invraisemblable…

Ce qui l'intéressait bien autrement, c'était de savoir en quel état revenait l'appareil de sa mystérieuse randonnée…

À première vue, il paraissait en bon état : mais, aux griffures très légères que portaient certaines pièces, il était évident que la « Chauve-Souris » avait été examinée de très près, et même que le moteur, ou plutôt ce qui en tenait lieu, avait été démonté en partie…

Pure curiosité, songeait Clément Moulinet, puisque, aussi bien, par l'otage que ces coquins avaient su se procurer, ils avaient obtenu gain de cause.

Et même, en y réfléchissant, il ne comprenait pas très bien à quoi tendait la double manœuvre des ravisseurs de Mme d'Entraygues…

Ayant l'appareil à leur disposition, rien ne leur était plus facile que d'en surprendre le maniement, de façon à pouvoir au moyen d'un démarquage aisé, passer « au travers » des brevets.

Dans quel but avoir exigé de M. d'Entraygues les concessions que l'on connaît ? Ce qui leur faisait consentir sur

l’opération un sacrifice de cinquante pour cent, nullement utile…

D’un autre côté, si les coquins étaient décidés à limiter leur gain à ces cinquante pour cent, pourquoi perdre leur temps à étudier un mécanisme qu’il leur importait peu de connaître… puisque, grâce à l’otage merveilleux que représentait Jacqueline, ils étaient certains d’avoir gain de cause ?…

Il y avait encore là un point mystérieux, qui ne contribuait pas peu à augmenter l’obscurité dont s’enveloppait cette aventure…

M. d’Entraygues, cependant, avait rejoint Clément.

– Rien de cassé, monsieur, lui déclara celui-ci : la « Chauve-Souris » est fraîche comme l’œil et en état d’affronter victorieusement le jury de Philadelphie ; mais c’est dur, tout de même de penser qu’on aura travaillé pour les Farenheit et compagnie…

Le jeune homme eut un hochement de tête qui marquait son indifférence, et, désignant Jacqueline allongée dans le hangar :

– Comprenez-vous quelque chose à ce qui se passe ?…

Clément Moulinet étendit les bras en croix, geste qui a toujours signifié, dans l’universelle mimique, que l’on donne « sa langue au chat ».

D’ailleurs, il n’eut pas le temps de répondre, car derrière eux une voix s’exclama :

– Eh bien ! Robert !… Tu ne me dis pas bonjour !…

Retournés tous deux, ils virent Mme d'Entraygues assise sur le bord du lit, qui les regardait avec surprise…

Vivement Robert l'interrogea :

– Comment te trouves-tu ?…

– Mais… bien, la tête un peu lourde… Mais ça passera en déjeunant.

Elle s'était levée, repoussant le bras que tendait vers elle son mari pour l'aider…

– Eh bien ! vous savez, déclara-t-elle, vous n'êtes pas en avance… Comment se fait-il que vous arriviez si tard ?…

Robert regardait sa femme, se demandant s'il devait lui démontrer son erreur ou la laisser dans l'ignorance où elle paraissait être de ce qui s'était passé…

– J'ai employé mon temps à me promener dans la montagne, expliqua-t-elle, et puis, comme je me sentais fatiguée, sans doute de m'être levée de si bonne heure… je suis revenue ici… et je me suis reposée en vous attendant…

– Tu n'as fait que de la route ? interrogea Robert en s'efforçant de conserver à sa voix une intonation naturelle…

– Oh ! je ne me serais pas hasardée à prendre l'air toute seule !… D'ailleurs, tu me l'avais défendu…

Robert sentit quelque chose qui se tordait dans sa poitrine, demandant :

– Tu n'as rencontré personne ?…

– Personne, affirma la jeune femme…

Évidemment, il serait impossible de rien savoir par elle, car elle-même ne savait rien !…

CHAPITRE XXI

Du singulier message qui parvient à M. d'Entraygues

Depuis deux jours, la *Liberté* avait perdu de vue les côtes de France et la vie à bord s'était organisée, de petits groupes se constituant entre passagers suivant les sympathies instinctives qui, de prime abord, les avaient poussés les uns vers les autres…

M. et Mme d'Entraygues, eux, menaient une existence un peu séparée, un peu distante même, en raison de la situation spéciale dans laquelle se trouvait la jeune femme.

Après l'aventure de Biarritz, la veille même du départ de la « Chauve-Souris » pour la gare de la Négresse, où l'appareil devait être embarqué à destination de Cherbourg, Robert vivait dans une angoisse perpétuelle s'attendant, à chaque instant, à ce que quelque accident nouveau se produisit…

À l'insu de Jacqueline, en passant par Paris, où ils avaient séjourné vingt-quatre heures, il était allé consulter une des sommités médicales à laquelle il avait expliqué en détail les manifestations singulières qu'il avait été à même de constater chez la jeune femme : il n'avait pu obtenir que des indications confuses, accompagnées de considérations vagues, et d'ailleurs déjà connues, sur les tempéraments supranerveux, sujets à des possibilités de suggestions… et même d'autosuggestions…

Du calme, avait recommandé le docteur, de la distraction et en même temps de l'isolement, autant que le permettent les exigences de la vie courante…

Le départ pour l'Amérique répondait en partie aux conseils du grand médecin : changement de climat, nouveauté du voyage, distraction découlant du déplacement lui-même… et aussi facilité d'isolement ; la situation d'ignorance en laquelle se trouvent les passagers, par rapport aux uns et aux autres, fait que l'on peut se tenir à l'écart, sans avoir à redouter de froisser l'un ou l'autre…

De longues stations sur le pont, allongée sur un rocking, coupées de repos dans sa cabine : voilà pour l'emploi du temps, durant le jour.

Le soir, après une courte apparition dans le salon, lorsqu'il y avait concert, les deux époux se retiraient de façon à permettre à Jacqueline de faire une longue nuit reposante, en se mettant au lit de bonne heure.

Robert, lui, s'en allait retrouver au bar Clément Moulinet, avec lequel il prenait plaisir à causer des débuts prochains de la « Chauve-Souris » : c'était entre eux, jusqu'à une heure avancée de la soirée, des palabres animés, au cours desquels étaient examinées les chances plus ou moins grandes qu'avait l'appareil d'éliminer ses concurrents au grand Congrès qui se préparait…

Il n'était pas rare qu'à chacune de leur rencontre l'ancien élève de l'école d'Angers n'apportât à son patron un projet d'amélioration, capable d'augmenter le pourcentage de probabilités de succès du merveilleux appareil.

L'aventure singulière dont la « Chauve-Souris » avait été, la veille même de son départ pour la Négresse, l'héroïne, et l'injonction faite à M. d'Entraygues d'avoir à en partager par

avance le rapport commercial avec un inconnu, avait laissé au cœur du brave garçon qu'était Clément Moulinet, une rage que les jours s'écoulant ne faisaient qu'exacerber, et il n'était truc qu'il n'inventât pour « démarquer » l'appareil, de façon à pouvoir permettre à son patron « de passer au travers » en prenant un nouveau brevet…

Mais vainement sollicitait-il Robert d'entrer dans ses vues : le jeune homme, enfermé dans de rigides principes de probité, s'obstinait à répéter à son collaborateur qu'à ses yeux un engagement pris devait être tenu… et qu'il tiendrait le sien.

– Mais, objectait avec raison le détective, le code lui-même reconnaît la nullité des engagements pris contrairement à votre volonté sous la pression d'autrui.

– Le code m'importe peu, répliquait M. d'Entraygues : j'ai signé, je ferai honneur à ma signature…

–… Même si, pour lui faire honneur, vous devez risquer votre peau ?…

– À plus forte raison !… Voyez-vous qu'on puisse m'accuser de me dérober parce que j'ai peur !…

– On !… qui ça ?… On !… quelque misérable sans honneur ?… Et vous vous occupez de ce que pourra penser de vous un chef de filous !

Mais un geste énergique de M. d'Entraygues brisait l'entretien, indiquant qu'il était inutile à Clément de poursuivre sur un tel sujet.

Le siège du jeune homme était fait !…

On était à quatre jours encore des côtes américaines lorsque survint un événement qui mit en émoi M. d'Entraygues : par les soins du service radiotélégraphique du bord, un message lui fut transmis qui lui arracha, dans un murmure de stupeur, un nom :

– Farenheit !...

Ce message venait en effet du Grand Assureur : composé de l'assemblage de lettres et de chiffres qui constituait l'alphabet secret dont il avait été convenu qu'ils feraient usage pour communiquer entre eux, il disait :

« Vous perdez trop de vue nos conventions. Pour pincer les voleurs, il importe de ne pas se tenir à l'écart ainsi que vous faites ! Un détective mondain doit fréquenter le monde. Ce n'est pas en restant dans votre cabine, ainsi que vous faites, que vous avez chance de toucher les primes convenues. »

Par deux fois, le jeune homme relut le message pour se bien persuader qu'il ne faisait aucune erreur de traduction...

Ensuite de quoi, il frotta une allumette, et, à la flamme, brûla le billet, conformément aux conventions initiales passées avec M. Farenheit...

Ensuite, il se plongea dans une méditation profonde, en proie à un trouble inexprimable et compréhensible.

Ainsi donc, le Grand Assureur était renseigné sur ses faits et gestes !

Comment cela se pouvait-il faire ?...

Avait-il donc à bord un agent chargé de le surveiller ?…

Ou bien lui-même se trouvait-il sur le bâtiment ?…

Hypothèse bien invraisemblable, à moins qu'il ne fut bien caché.

Et encore, comment eût-il été possible que, depuis trois jours qu'on avait quitté Cherbourg… aucun indice ne fut venu révéler sa présence ?… Un navire offre, moins qu'une ville, des cachettes assez sûres pour qu'il puisse être facile de s'y tenir embusqué !…

Et puis, cette hypothèse même se trouvait annihilée par le radiotélégramme qui indiquait, jusqu'à l'évidence, l'éloignement de son expéditeur… D'où la conclusion que c'était par un agent que M. Farenheit était mis au courant de la réserve extrême observée depuis son embarquement par le couple d'Entraygues…

Quel était cet agent ? Sur quoi étayer une filature ?… Et comment cet agent lui-même s'y prenait-il pour correspondre avec M. Farenheit ?…

On imagine si M. d'Entraygues était impatient de se rencontrer avec Clément Moulinet : il y avait là un problème à résoudre dont la solution paraissait bien être du ressort du détective…

Mis au courant du message et de son contenu, le policier, après avoir réfléchi durant quelques secondes, déclara :

– Je crois bien avoir trouvé.

– C'est ? interrogea fiévreusement le jeune homme…

– Monsieur m'a défendu de l'entretenir de ces questions-là, répondit Clément Moulinet…

–… Défendu !… Qu'est-ce que je vous ai défendu ?…

–… De faire jamais allusion à certaines théories qui me sont chères…

– Ah oui ! fit Robert qui avait deviné, le Mystérieux !

–… Et cependant, observa le détective, depuis l'aventure à laquelle Madame a été mêlée…

D'un geste brusque, M. d'Entraygues lui imposa silence et, la voix brève :

– Ne vous occupez pas de mes répugnances et dites ce que vous pensez…

– Eh bien ! je pense que Rosa est à bord avec Madame… et que peut-être bien, par son intermédiaire…

– Vous êtes fou ! déclara Robert en sursautant…

–… Pas plus que je ne l'étais à Biarritz !… riposta l'autre… Ce n'est pas parce qu'elle navigue à bord de la *Liberté* que cette fille aura perdu ses propriétés de médium… Donc, si elle est télépathiquement en rapport avec M. Farenheit, elle peut très bien, par le rayonnement de ses ondes…

–… Bon… admettons le principe… Mais il y a la distance…

–… La télépathie ignore les distances… affirma Clément Moulinet avec une belle conviction…

Et comme Robert gardait le silence, absorbé dans ses réflexions, le détective ajouta :

– Je vous donne cette explication pour ce qu'elle vaut et suis prêt à en admettre une autre, si vous la trouvez…

M. d'Entraygues continuait à garder le silence, ce qui donna à son interlocuteur le loisir d'ajouter :

–… Mais c'est là le point secondaire du problème ; le plus clair du message est qu'il vous est conseillé – je n'ose dire enjoint – de changer d'attitude et de fréquenter un peu plus les salons : conseil que pour ma part je trouve excellent. Jamais un chasseur n'a eu chance de lever du gibier en demeurant chez lui… Pour rapporter du perdreau, il faut courir les champs… Eh bien !… courez les champs, monsieur, et Madame avec vous !…

Il conclut :

– Vous n'en avez d'ailleurs pas pour longtemps ; j'ai entendu un officier renseigner tout à l'heure un passager sur l'heure d'arrivée : nous serons en vue de la côte américaine après demain, à quatre heures de l'après-midi… D'ici là, dansez… jouez au poker… assistez aux concerts.

– Je sais ce que j'ai à faire, déclara Robert d'un ton sec en tournant les talons…

– Moi aussi, songea *in petto* le détective, je sais ce que j'ai à faire… et je le ferai…

Non pas qu'il fut entêté, mais bien parce qu'il avait de l'esprit de suite ; lorsque Clément Moulinet avait une idée en tête, il s'y tenait jusqu'à ce que l'ayant tournée et retournée sous toutes ses faces, il eût constaté qu'elle ne rendait rien : auquel cas, il l'abandonnait pour en étudier une autre…

C'est ainsi que le mystérieux message reçu par M. d'Entraygues lui ayant suggéré l'idée que, peut-être bien, la femme de chambre de Jacqueline pourrait bien être l'agent qui renseignait Farenheit sur ce qui se passait à bord, il résolut de serrer de près la question et de s'assurer que ce fil conducteur n'était pas celui qui pourrait le guider vers la solution du problème.

Il commença par attacher plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusque-là à l'attitude réservée que la cameriste affectait à son égard depuis que l'on s'était embarqué à Cherbourg ; bien qu'ils fussent toujours, elle et lui, fiancés, elle le « semait » carrément, se prétendant absorbée par son service auprès de sa maîtresse.

C'est à peine si, à l'heure des repas, il la retrouvait à table ; et même, à ce moment-là, elle parlait peu, concentrant, avait-elle expliqué, toute son attention à lutter contre le mal de mer…

À peine pouvait-il obtenir d'elle quelques instants de promenade commune sur le pont ; après quoi, elle se retirait dans sa cabine où elle avait toujours quelque travail pressé de couture à exécuter pour Mme d'Entraygues.

Le soir, elle se retirait chez elle, aussitôt son service auprès de Jacqueline terminé, service qui ne la retenait pas très tard, vu que Robert et Jacqueline, fuyant les salons, regagnaient leur cabine peu de temps après le dîner, aussitôt faite une courte promenade sur le pont.

Le soir même du jour où M. d'Entraygues avait fait à son pseudo-valet de chambre la confidence que l'on sait, Clément Moulinet résolut de commencer à se mettre en chasse, et, après avoir souhaité le bonsoir à Rosa, il fit mine de remonter sur le

pont ; mais il s'embusqua dans le renforcement d'un couloir, pour se bien assurer que la jeune fille regagnait sa cabine…

Quand il eut vu la porte se refermer, il s'en approcha sur la pointe des pieds et, au moyen d'un cheveu qu'il s'était arraché à lui-même, il rejoignit la porte au chambranle, en l'y faisant adhérer au moyen de deux imperceptibles boulettes de mie de pain.

Cela fait, il se retira, certain d'avoir le lendemain un moyen de contrôle qui lui permettrait d'établir en toute certitude si la jeune fille était ou non sortie au cours de la nuit…

Si, vraiment, elle était pour quelque chose dans ce mystérieux message, il fallait qu'elle fut en rapport avec l'agent que Farenheit avait placé à bord et dont M. d'Entraygues, comme lui-même, ignorait la personnalité…

Or, ce ne pouvait être que la nuit qu'elle avait chance de pouvoir, sans risquer d'être surprise, se mettre en rapport avec lui…

Clément Moulinet demeura donc une grande partie de la nuit sur le pont, fumant cigarettes sur cigarettes pour passer le temps, tandis qu'au-dessous de lui, dans les salons, rugissait le jazz-band aux sons duquel dansaient les passagers.

Comme l'aube commençait à blanchir l'horizon, il descendit dans l'entrepont et se glissa jusqu'à la cabine de Rosa !

Le cheveu, détaché à l'une de ses extrémités, pendait le long de la porte, établissant ainsi jusqu'à l'évidence que, durant qu'il se trouvait là-haut, attendant… la camériste était sortie.

Comme il ne l'avait pas vue paraître sur le pont, il devait forcément en conclure que c'était dans l'entrepont lui-même

qu'elle devait avoir affaire et il se promit de la surveiller plus étroitement ; dans quarante-huit heures, on arriverait à destination et il voulait, auparavant, avoir solutionné le problème…

Ce n'était évidemment pas chose très aisée, mais il était de ceux que les difficultés, loin de rebuter, surexcitent, et, sans toucher mot à M. d'Entraygues de ses projets, il attendit avec impatience le retour de la nuit…

Certes, il aurait pu, étant donné le pouvoir qu'à plusieurs reprises il avait constaté avoir sur elle, en user pour tenter d'arriver à une solution : mais c'eût été un mauvais moyen pour constater à quelles manœuvres elle se livrait ; aussi préférait-il de beaucoup lui laisser l'initiative de ses gestes.

Donc, au cours de la journée, il repéra un endroit d'où il lui fut possible de se tenir aux aguets, sans attirer l'attention…

C'était une sorte de placard, ménagé dans la boiserie et où se resserraient les ustensiles de ménage, balais, brosses, etc., dont se servait le personnel aux heures matinales de nettoyage…

Mince de sa personne, Clément Moulinet n'eût pas grand'peine, aussitôt le dîner achevé, à se glisser parmi les ustensiles, en ayant soin toutefois de laisser la porte légèrement entrebâillée de façon à pouvoir respirer. Il eut le stoïcisme et la patience de s'enfermer aussitôt le dîner terminé dans cet étroit placard…

Et les heures s'écoulèrent, lentes, pénibles au fur et à mesure que s'allongeait la faction qu'il s'était imposée.

Mais plus il attendait et plus il s'entêtait à attendre…

Comme la cloche du bord venait de piquer la demie de deux heures, un léger crissement troubla le silence et Clément

Moulinet vit, dans la pénombre qui emplissait le couloir, la porte de la cabine de Rosa s'entrebâiller doucement pour livrer passage à la mince silhouette de la jeune femme, enveloppée d'un vêtement de nuit…

À pas feutrés, elle se glissa dans le couloir pour gagner une cabine toute proche, à laquelle elle frappa discrètement…

La porte s'ouvrit et se referma après lui avoir livré passage…

On imagine si Clément était étonné de cette visite rendue en pleine nuit et de si mystérieuse façon, car il ne pouvait y avoir d'erreur sur l'état dans lequel se trouvait la jeune fille et sa démarche seule suffisait à prouver qu'elle se trouvait en état d'hypnose.

Le tout était maintenant de savoir à qui elle allait ainsi rendre visite…

CHAPITRE XXII

Réalité ou cauchemar ?

Comme une traînée de poudre, le bruit s'était répandu à bord que l'un des passagers de première classe avait été, au cours de la nuit, victime d'un vol important.

Au sortir du concert symphonique qui avait réuni dans la salle de théâtre la presque totalité des passagers, la femme de M. Blanco Venascas, attaché d'ambassade péruvien à Washington, avait déposé sur la petite table fixée au chevet de sa couchette ses bijoux, ainsi qu'elle en avait l'habitude avant de se mettre au lit.

À son réveil, ces bijoux avaient disparu !...

Vainement avait-elle bouleversé sa cabine, défait ses malles, ses valises, fouillé dans tous ses vêtements, aucune trace du collier, des bracelets, des bagues...

Son mari affirmait qu'il y en avait là pour plus de seize cent mille francs...

Une véritable fortune !...

Le commandant, assisté du commissaire du bord, était venu en personne se livrer à une enquête sur place, pour tenter de découvrir comment le coup avait pu être fait ; la serrure fermée à clé, intérieurement bien entendu, ne portait aucune trace d'effraction, et le verrou qui renforçait cette serrure était, au réveil de la passagère, tiré comme il l'avait été la veille...

Que supposer ?…

À la rigueur, qu'un rat d'hôtel eût pu, au moyen de cet ingénieux appareil dénommé « ouistiti », tourner de l'extérieur la clé dans la serrure, cela était admissible : mais restait le verrou qui n'eût pu être manœuvré du dehors qu'en perçant le bois de la porte ; or, celle-ci était absolument intacte…

Le service de police secrète qui assurait la sécurité du bord, après avoir tourné et retourné sous toutes ses faces le problème, s'était déclaré impuissant à le résoudre…

Seulement, chacun sentait bien qu'une surveillance très étroite était exercée aussi bien sur lui-même que sur son voisin et cela créait une atmosphère de suspicion absolument irritante…

– Voilà l'affaire des « Vingt » qui recommence, avait déclaré M. d'Entraygues…

Et Clément Moulinet, qui l'avait rejoint, d'observer :

– Monsieur ne trouve pas qu'il y a une singulière coïncidence entre ce vol et le rappel à la vigilance qui lui a été fait hier par message ?…

Robert fut frappé de cette réflexion et demeura tout songeur… Mais le détective, qui avait son idée, s'éloigna sans s'étendre davantage, pour s'en aller questionner une des femmes de chambre du bord sur le passager qui occupait la cabine numéro 25…

En cinq minutes, il en savait autant que cette fille elle-même :

Le passager, ou plutôt la passagère en question, avait embarqué au Havre, dans un état de santé tellement pitoyable qu'elle avait été amenée dans une auto d'ambulance, de laquelle elle avait été descendue au moyen d'une civière, pour être conduite ainsi jusqu'à sa cabine, accompagnée par le médecin du bord, duquel quelques renseignements avaient été obtenus…

Mrs. Hollowey, une Écossaise, disait le registre du bord, souffrait de rhumatismes aigus qui la laissaient, des fois pendant plusieurs semaines, pantelante sur son lit, incapable de faire un mouvement, si petit fût-il, sous peine des plus terribles souffrances.

Parfois, affirmait la fille de service, au cours de la nuit, des gémissements douloureux filtraient de sa cabine, trahissant les douleurs auxquelles elle était en proie.

Interrogée habilement sur les relations qu'elle entretenait avec les autres passagers, la caméristе avait déclaré que Mrs. Hollowey menait une existence de recluse, recevant seulement, deux fois par jour, la visite d'un docteur espagnol qui venait s'assurer de l'état dans lequel elle se trouvait, et parfois aussi lui faire une piqûre de morphine, lorsque, malgré son énergie, la malade ne pouvait supporter la violence de ses souffrances.

La caméristе franchissait deux fois par jour le seuil de la cabine pour apporter ses repas à la malade et mettre un peu d'ordre dans ses affaires ; mais il lui fut impossible de répondre aux questions que lui posait Clément Moulinet sur le signalement de la passagère dont la vue était tellement délicate que les vitres du hublot étaient continuellement masquées, et que, par surcroît, le plafonnier dont s'éclairait la cabine, sans cesse voilé d'une étoffe épaisse, ne répandait dans la cabine qu'une lueur très tamisée…

– Peut-être est-elle vieille, peut-être jeune, conclut la caméristе ; c'est là un point sur lequel, même contre la promesse d'une forte prime, il me serait impossible de vous renseigner de façon précise…

On conviendra que cette interview n'était pas de nature à satisfaire notre détective qui se trouva, la caméristе l'ayant quitté, Gros-Jean comme devant.

Cette Mrs. Hollowey était une passagère comme toutes les autres passagères, qui n'eût mérité en rien qu'on s'occupât d'elle, s'il n'y avait eu, pour fixer l'attention de Clément Moulinet, les visites nocturnes que lui faisait Rosa…

Et à force de réfléchir à ce que ces visites avaient de singulier, d'invraisemblable même, voilà qu'il en arriva à se demander s'il n'avait pas été victime d'une hallucination en ayant cru voir la femme de chambre de Mme d'Entraygues…

Le soir même, désireux de contrôler, par une seconde expérience, le résultat de la première, il s'embusqua, comme il avait fait la veille, dans le placard, et attendit.

À la même heure exactement, comme tintait discrètement la cloche du bord, il vit, dans la pénombre du couloir, s'ouvrir la porte de la cabine occupée par Rosa et celle-ci se diriger vers la cabine de Mrs. Hollowey…

Il était certain de n'être la proie d'aucun cauchemar, de se bien trouver en état de veille, et par conséquent de n'être victime d'aucune illusion d'optique…

C'était bien Rosa dont la silhouette, vague en raison de la demi-obscurité qui régnait dans le couloir, passait à portée de sa main… si près même que rien qu'en étendant le bras il eût pu…

Et ne pouvant résister à la tentation de vérifier par le toucher le témoignage de ses yeux, il allongea le bras…

Une exclamation sourde aux lèvres, il le retira aussitôt avec un geste de frayeur…

Sa main n'avait rencontré que le vide, alors que ses doigts eussent dû effleurer l'étoffe du vêtement de la jeune fille…

Bien mieux que l'effleurer, même, puisqu'il avait fait le geste de la happer au passage, car il avait résolu de l'arrêter et d'avoir avec elle, séance tenante, l'explication qui s'imposait…

Après tout, à Biarritz, elle avait accepté qu'il lui fît la cour, lui permettant de se considérer comme son fiancé…

À ce titre, indéniablement, il avait acquis le droit de s'émouvoir de lui voir courir, la nuit, les couloirs du bâtiment et rendre à des inconnues de si singulières visites…

Comme conséquence, il avait également le droit d'exiger d'elle une explication catégorique…

Voilà pourquoi, spontanément, il avait allongé le bras…

Mais il l'avait retiré sous une impression de stupeur et aussi de crainte…

Ce n'était pas Rosa qui venait de passer là, si près qu'elle l'avait, pour ainsi dire, frôlé : non, ce n'était que son apparence… et c'était aussi son apparence qui s'en allait là-bas, de sa même marche glissante et silencieuse dans la direction de la cabine de Mrs. Hollowey… Ah çà !… Ah çà !… est-ce qu'il perdait la tête ?… en se croyant à l'état de veille, lorsque cet incident lui prouvait qu'il rêvait…

Au lieu de se trouver, comme il le croyait, dans le couloir de la *Liberté*, il était tout simplement dans sa couchette, en proie à un cauchemar…

Et il demeurait là, immobile, adossé à la paroi du couloir, indécis sur ce qu'il allait faire, car, en vérité, il ne savait plus ce qu'il était advenu de lui… s'il devait s'allonger là, pour essayer de se rendormir, ou se mettre en marche pour regagner sa cabine…

Et durant qu'il hésitait, la sueur aux tempes, les yeux toujours fixés sur cette silhouette ou cette apparence de silhouette qui s'éloignait, voilà qu'il tressaillit, surpris, intrigué, en constatant que ce n'était pas chez Mrs. Hollowey qu'était entrée Rosa, mais dans une autre cabine non loin, il est vrai, de celle où il l'avait vue pénétrer la veille… En vérité, voilà qui passait l'imagination et qui méritait un contrôle sérieux…

Qu'il dormît ou fut à l'état de veille, il voulait en avoir le cœur net, et, au risque de faire une rencontre qui l'eût mis en fâcheuse posture, il s'élança dans la direction où il avait vu disparaître Rosa…

Mais comme il allait atteindre la cabine dans laquelle elle avait pénétré, il vit la porte s'entrebâiller, livrant passage à la jeune fille, ou du moins… à ce qui, de loin, avait pu, aux yeux du détective, paraître être elle…

C'était une forme imprécise, qui évoquait, de scrupuleuse façon, la silhouette qu'il reconnaissait bien… Mais…

Il se recula vivement, et adossé à la boiserie, tremblant d'une peur incompréhensible qui lui mettait une sueur glacée par tout le corps, il la laissa passer, ne pouvant se décider, ainsi qu'il l'avait fait quelques instants auparavant, à étendre la main, pour s'assurer…

Oh ! non, cela, il ne le recommencerait pas…

Il avait eu trop peur !…

Peur ! Lui !… l'ancien poilu qui avait fait la Marne et Verdun !…

Ça avait l'air d'une mauvaise plaisanterie !… et quiconque aurait osé lui dire qu'il avait peur, lui aurait, comme on dit, « passé par ses mains » !…

Et cependant, il reconnaissait qu'il était là tremblant, sans souffle, le cœur battant avec une violence telle qu'il lui semblait que le grand silence en était troublé…

Ses regards attachés sur l'apparence de silhouette qui venait de passer près de lui, il la vit s'arrêter devant la cabine de Mrs. Hollowey et, la porte s'étant ouverte après un léger heurt, y pénétrer…

Après quoi, la porte se referma…

Ça, par exemple, c'était trop fort…

Clément Moulinet, domptant sa frousse, se porta d'un pas rapide dans cette direction, et, s'arrêtant, colla son oreille contre la porte de la cabine, à hauteur de la serrure, pour tenter de surprendre ce qui se passait à l'intérieur…

Sans pouvoir comprendre ce qui se disait, il eut l'impression cependant que l'on causait… oui, un murmure confus parvenait jusqu'à lui…

Mais, à écouter plus attentivement, il lui semblait bien que c'était la même voix dont l'écho parvenait jusqu'à lui… l'écho

d'une voix qu'il croyait bien reconnaître… mais qu'il lui était impossible de préciser… En tout cas, il était presque certain que la voix de Rosa ne se faisait pas entendre…

Cela n'avait rien de surprenant, songeait-il en frissonnant, les extériorisés n'ont pas le don de la parole !…

Et sans nul doute, s'il ne se trompait pas, ce n'était pas Rosa qui se trouvait là, mais bien son extériorisation !…

Il y eut subitement un silence dans l'intérieur de la cabine, un silence que troubla tout à coup le crissement très atténué du pêne de la serrure dans la gâche, et presque aussitôt la porte s'entrebâilla…

– Tonnerre de chien ! gronda en sourdine notre Clément, cette fois, fut-ce le diable en personne, j'en aurai le dernier mot…

Et, attendant que la porte se fût refermée, il se planta en travers du couloir, bien décidé à barrer le passage à la jeune fille…

Ayant étendu les bras, il ferma instinctivement les yeux quand elle fut si près de lui qu'il allait entrer en contact avec elle ; quand il souleva les paupières, très étonné, il la vit qui s'éloignait tranquillement, puis disparaître dans sa cabine…

Et Clément Moulinet, là, immobile, comme cloué au parquet, ne pouvait croire que ce fût bien elle qui, au mépris de la barricade constituée par ses bras étendus, eût passé sans même l'avoir frôlé… Seulement, il avait la sensation qu'un courant d'air très froid l'avait effleuré et, maintenant encore, il en frissonnait…

Titubant, il regagna sa cabine, se soutenant aux parois du couloir, tournant à chaque instant la tête pour se bien assurer que l'impressionnante silhouette ne lui galopait pas aux talons…

La porte refermée sur lui, seulement, alors, il reprit conscience de lui-même, et, se laissant tomber sur le pied de sa couchette, poussa un soupir de soulagement…

En même temps, peu à peu, ses idées redevinrent lucides et une grande colère s'empara de lui à la pensée qu'il avait eu peur…

Peur !… lui !…

Et il haussait les épaules, tellement la chose lui paraissait impossible, saugrenue !… Quand tout à coup, à un bruit qu'il lui sembla entendre dans le couloir, il tressaillit et se sentit devenir blême, tandis que ses regards s'attachaient sur la porte, avec la frayeur de la voir, bien qu'elle fut fermée à la clé et au verrou, s'ouvrir…

Un long moment, il demeura immobile, figé, guettant une entrée qui ne se produisit pas : il en avait été pour une alerte.

Alors, il se glissa entre ses draps et se mit à réfléchir à ce qu'il convenait qu'il fît ; il était évident qu'il eût été naturel qu'il prévînt M. et Mme d'Entraygues des singulières manœuvres de leur femme de chambre, et c'est bien à cette décision que, dès la veille, il s'était arrêté ; mais le singulier phénomène dont il avait été témoin, tout à l'heure, le rendait perplexe, en ce sens que, du moment que le surnaturel entrait en scène, il était par avance certain de s'exposer à une rebuffade de la part de son patron…

Encore moins oserait-il en parler au commandant ! Car c'eût été paraître lui donner une indication sur la piste à suivre pour trouver les voleurs de Mme Venascas… et rien n'était plus

loin de sa pensée que d'accuser Rosa de vol ou de complicité de vol !…

… Quoique cependant la scène étrange à laquelle il venait d'assister, rapprochée de certains faits dont la villa de Biarritz avait été le théâtre, pût à la rigueur servir d'indication…

Mais d'un autre côté, rien ne prouvait que le commandant ne fût pas, tout comme M. d'Entraygues, réfractaire aux théories spirites auquel cas, le rôle que pouvait jouer Rosa, dans les mystérieux événements dont était troublée la vie du paquebot, lui échapperait.

Clément Moulinet en arrivait donc à cette conclusion qu'il était seul, une fois de plus, pour s'attaquer au problème nouveau qui se posait et dont la solution entraînerait peut-être celle des autres problèmes qui s'étaient posés à Biarritz…

Ce fut sur cette résolution qu'il s'endormit.

CHAPITRE XXIII

La cabine 25

Comme le lendemain matin, Clément Moulinet s'en allait, ainsi que chaque jour, rejoindre Robert d'Entraygues pour prendre ses ordres, il constata sur le pont – c'était l'heure de la promenade – une animation extraordinaire ; réunis par groupes, les passagers paraissaient discuter entre eux d'un événement sensationnel…

En prêtant l'oreille, il comprit qu'un nouveau vol venait de motiver une seconde plainte auprès du commandant…

Chose bizarre, ce second vol s'était produit dans des circonstances absolument identiques à celles du premier : en s'éveillant, M. de la Toumette, gros financier suisse, qui se rendait en Amérique pour y étudier sur place les conditions d'un emprunt que désirait contracter le gouvernement fédéral, avait constaté que de nombreux bijoux, enfermés dans une valise, avaient été soustraits au cours de la nuit. Quelqu'un s'était donc introduit dans sa cabine, bien que sa valise fût soigneusement fermée au moyen de clés que, par mesure de précaution, il portait attachées à une petite chaînette d'acier suspendue à son cou… Comme pour Mme Blanco Venascas, la porte de sa cabine était fermée à double tour et les verrous poussés.

C'était à n'y rien comprendre, car, d'une enquête déjà faite par le commandant et le commissaire du bord, il résultait que serrure et verrous étaient aussi intacts que la porte elle-même.

Alors, cela tenait de la fantasmagorie… à moins de supposer que la victime de ce nouveau vol fut somnambule et ne s'en fut allée elle-même cacher hors de sa cabine les objets dont la soustraction faisait l'objet de cette nouvelle plainte.

Comme cette supposition était en elle-même assez invraisemblable, les passagers commençaient à s'affoler vraiment, ne se sentant plus en sûreté sur ce navire où des événements aussi incompréhensibles pouvaient par deux fois se produire sans que fussent prises des mesures de protection : hier, c'étaient leurs valeurs qui disparaissaient ! Qui pouvait leur assurer que demain ce n'était pas à leur vie que l'on s'attaquerait ?

Qui était impuissant à défendre les unes devait l'être également à protéger l'autre…

Nul doute que, dans l'état d'esprit où ils se trouvaient, si le navire eût fait escale, ils n'en eussent profité pour abandonner le bord !

Mais il fallait atteindre New York !… et quarante-huit heures encore séparaient la *Liberté* de la côte américaine !…

Vainement, le commandant, ses officiers, se multipliaient-ils pour tenter de ramener un peu de calme dans les cerveaux : ceux-ci, au fur et à mesure que s'écoulaient les heures, s'affolaient davantage…

Si l'on ne trouvait une solution, il était à craindre qu'une révolte n'éclatât.

Malgré lui, M. d'Entraygues avait été ramené par la force des choses aux événements du « Magnific Palace » et à la mission qu'il avait acceptée…

Mais comment la remplir ?

En une seconde, les préoccupations du Congrès de Philadelphie s'étaient trouvées rejetées au second plan !…

Et le message reçu par lui l'avant-veille de M. Farenheit le hantait !…

Les agents du bord, cependant, se livraient aux plus actives recherches : sous la surveillance des passagers, ils pénétraient dans les cabines, fouillaient les malles, les valises, inspectaient même les vêtements que chacun portait sur soi…

Rien !… absolument rien !… aucune trace !… aucun indice !…

Et Clément Moulinet continuait à se taire sur les singuliers incidents auxquels, depuis deux nuits, il avait été mêlé.

Adroitement, se rencontrant sur le pont avec Rosa, il avait fait allusion aux rencontres qu'il avait faites d'elle dans le couloir des cabines…

Cela, par acquit de conscience, car il était bien persuadé, par avance qu'il ne pourrait rien obtenir d'elle…

Effectivement, son ignorance du rôle qu'elle avait joué lui avait sauté aux yeux : la jeune femme avait agi en état d'hypnose et ne se souvenait de rien de ce qui s'était passé…

Dans ces conditions, quelle utilité de la faire intervenir ?… C'eût été provoquer un scandale dont les conséquences retomberaient sur le seul M. d'Entraygues !…

Il décida donc, après y avoir mûrement réfléchi, d'agir comme si son seul instinct l'eût guidé, et, sans en rien dire à personne, il se mit à enquêter…

Il s'arrangea d'abord de façon à mettre, sans qu'elle se pût douter du pourquoi, Rosa en présence de M. de la Toumette : le visage de la femme de chambre ne trahit aucune émotion ni aucun embarras, et il sembla bien au détective que ce fût la première fois qu'elle rencontrait le passager…

Cette expérience le confirma dans l'opinion qu'il s'était faite sur l'inconscience de Rosa et, partant, sur son irresponsabilité…

De même, interrogé sur la jeune fille, M. de la Toumette donna bien l'impression qu'il ne l'avait jamais vue ni remarquée.

Un point important, dans ces conditions, restait à établir : pour le compte de qui, en admettant que Rosa eût dérobé les bijoux disparus, agissait-elle, et en quel lieu pouvait-elle dissimuler le produit de ses vols…

Et, tout à coup, Clément songea à Mrs. Hollowey !

Par deux fois, il avait vu la jeune fille lui rendre visite au cours de la nuit, et chaque fois ces visites avaient coïncidé avec un nouveau vol !

Matériellement, il y avait là – ou du moins il paraissait y avoir – une corrélation qui méritait d'arrêter son attention…

Moralement, il est vrai, il ne pouvait y avoir là qu'une coïncidence ; il paraissait difficilement admissible que cette vieille dame, percluse de rhumatismes au point qu'elle avait dû être amenée à bord sur une civière, et que, depuis le départ, elle avait été dans l'impossibilité de quitter sa cabine, pût être pour quelque chose dans les incidents qui mettaient le paquebot sens dessus-dessous !…

Et cependant combien de faits dans la vie qui, pour être invraisemblables, n'en sont pas moins conformes à la vérité !…

À dater du moment où l'esprit du détective eut pris cette orientation, il n'eut plus qu'une idée fixe : pénétrer dans la cabine de Mrs. Hollowey, et, par ses propres yeux, contrôler les détails qu'il avait obtenus la concernant…

Les gaillards auxquels il avait eu affaire à Biarritz étaient – comme on dit – « d'attaque », et leur capacité d'invention dépassait de beaucoup ce rôle de malade destiné à éloigner tout soupçon et à rendre inviolable la cabine qui leur servait de refuge.

Mrs. Harrigton avait prouvé au détective la confiance que l'on pouvait avoir dans sa probité morale !…

En dépit des objections de M. d'Entraygues, Mrs. Harrigton continuait en effet à être aux yeux de Clément Moulinet le *deus ex machina* des événements de Biarritz…, qu'il s'agît des vols du « Magnific » ou de la surprenante disparition de la « Chauve-Souris » et de Mme d'Entraygues…

Évidemment, quand il était de sang-froid, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que c'était là une hantise bien extraordinaire !… mais… À dater donc de ce moment, toute son attention se trouva concentrée sur la cabine 25 et son invisible occupante.

Après plusieurs heures d'hésitation, il finit par faire demander au commissaire du bord de bien vouloir le recevoir, et à brûle-pourpoint, ayant exhibé sa carte, lui fit part, sans les expliquer autrement que par son flair professionnel, de ses soupçons concernant Mrs. Hollowey…

Comme, d'un geste brusque, sont interlocuteur protestait, Clément Moulinet déclara :

– C'est le seul point du navire que vous n'ayez pas examiné !…

– Parce que c'est le seul qu'il fût inutile d'examiner…

– Pourquoi ?… Rien ne peut-il permettre de supposer…

–… Que l'honorabilité de Mrs. Hollowey puisse être suspectée !… Cela est aussi inadmissible que de suspecter le commandant lui-même…

Un sourire plissa les lèvres du détective qui répliqua :

– Je ne puis partager votre optimisme, M. le commissaire : en matière de police, il faut toujours se rappeler que tous les hommes sont accessibles aux passions…

– Bref ! interrogea le commissaire, qu'impatientait visiblement cette démarche qui lui faisait perdre son temps, puisqu'il l'estimait incapable d'apporter la moindre lumière aux ténèbres dans lesquelles il cheminait depuis quarante-huit heures…

– Bref, monsieur, articula nettement Clément Moulinet… je vous prie de me faciliter l'entrée de la cabine 25.

– C'est impossible ! tout à fait impossible !… Songez à ce que vous me demandez !… Une cabine est un appartement privé où nul n'a le droit de pénétrer sans y être invité par l'occupant…

– La police, cependant…

–… À condition d’avoir des motifs graves d’enquêter… et ce n’est pas le cas.

– Cependant, si je vous dis…

– Mais vous ne me dites rien… Vous me parlez de vos soupçons ! basés sur quoi… ces soupçons ?… À ce compte-là, le premier venu peut en avoir… Oui… je sais votre argumentation : la cabine 25 est la seule qui n’ait point été examinée… Mais puisque Mrs. Hollowey est impotente au point de ne pouvoir quitter sa couchette…

– Elle peut avoir des complices qui lui remettent le produit des vols commis à bord…

– Nul n’entre dans sa cabine… sauf le médecin qui la visite deux fois par jour et la fille de service qui lui apporte ses repas…

Et, narquois, il ajouta :

– Or, à moins que vous ne suspectiez le docteur et la femme de service…

Clément Moulinet protesta vivement contre une pareille supposition…

Il lui répugnait de mettre en cause Rosa et, conséquemment, Mme d’Entraygues… Et cependant… Brusquement, il se décida.

– Et cependant, dit-il, si je vous déclarais qu’une autre personne que les deux que vous venez de nommer ont accès dans la cabine 25…

Le commissaire sursauta.

– Vous m'étonnez étrangement : pour le croire, il faudrait que vous me la désigniez… et que j'en aie l'aveu de sa bouche même, car, vu l'état de Mrs. Hollowey, il faudrait donc supposer que la personne à laquelle vous faites allusion possédât une clé… de la cabine…

– Absolument inutile, si vous admettez que Mrs. Hollowey ne soit déclarée malade que pour pouvoir jouer dans la combinaison le rôle qu'elle joue, et demeurer embusquée dans sa cabine comme en une cachette inviolable… Auquel cas, elle est parfaitement capable d'ouvrir elle-même la porte à la visiteuse.

Cette hypothèse paraissait manifestement difficile à admettre par le commissaire, dont l'esprit simple et naïf se refusait à suivre le détective dans des suppositions si rocambolesques.

Alors, pour vaincre son scepticisme, Clément Moulinet résolut d'user sa suprême argumentation…

– M. le commissaire, interrogea-t-il, croyez-vous au spiritisme ?…

L'autre partit d'un formidable éclat de rire.

–… Autant qu'au fameux serpent de mer…

Et il déclara, quand son hilarité fut un peu calmée :

–… Donc, si vous prétendez faire intervenir dans l'affaire qui nous occupe les théories d'Allan Kardec et consorts, inutile de me faire davantage perdre mon temps…

Cette déclaration suffit à clore les lèvres du détective prêt à confier à son interlocuteur ce qu'il avait surpris au cours des deux nuits précédentes : l'intervention mystérieuse de Rosa ne

serait pas admise par le commissaire qui ne verrait là qu'un cauchemar stupide !

En désespoir de cause, il s'écria :

– Et cependant, la solution du problème est là !…

– À votre aise, mon cher Monsieur, répliqua l'autre en se levant, indiquant ainsi que l'audience était terminée ; mais, quant à moi, tant que vous ne m'apporterez pas d'indices plus sérieux, je continuerai à considérer Mrs. Hollowey comme une personne digne de confiance, et je respecterai sa cabine…

Clément Moulinet était sorti tête basse de cet entretien qui lui avait démontré, jusqu'à l'évidence, qu'il ne devait attendre aucun concours des autorités du bord pour atteindre au but qu'il se proposait.

Dans de pareilles conditions, la solution du problème apparaissait impossible à obtenir…

Les événements devaient heureusement apporter à la manière de voir du commissaire… une modification sérieuse.

D'abord, ce fut la visite matinale du docteur qui ne put avoir lieu, la fille de service n'ayant pas réussi à ouvrir la porte de la cabine…

De cela, il avait été conclu que cette fille s'était trompée de clé, et, durant qu'elle allait en chercher une autre, le docteur, à travers la porte, avait interrogé la malade…

D'une voix dolente celle-ci avait déclaré qu'elle ne voulait recevoir personne, désireuse qu'elle était de reposer après une nuit mauvaise.

On avait respecté son désir et le docteur avait remis à une heure plus tardive sa visite…

Mais lorsque, vers midi, la fille de service avait voulu pénétrer dans sa cabine pour apporter son repas à la malade, la porte avait résisté, fermée à l'intérieur au moyen du verrou…

Cette circonstance avait provoqué un vif étonnement, car, pour s'être levée et être allée jusqu'à la porte pousser le verrou, il fallait donc qu'un mieux sensible se fut produit dans l'état de Mrs. Hollowey.

La caméristе, sans insister, s'en vint rendre compte de l'incident au commissaire du bord qui, ayant convoqué le docteur, s'en fut trouver avec lui le commandant pour le mettre au courant de l'incident.

Tous les trois revinrent donc à la cabine 25, et, ayant heurté, prièrent Mrs. Hollowey de vouloir bien leur permettre d'entrer…

Ce à quoi Mrs. Hollowey répondit d'une voix sèche qu'elle désirait reposer encore et qu'elle sonnerait quand elle aurait besoin qu'on s'occupât d'elle !…

Les trois hommes firent demi-tour pour aller s'enfermer dans la cabine du commandant afin de palabrer sur la situation…

Évidemment la passagère était dans son droit, et il était impossible de forcer sa porte, du moment qu'il ne s'agissait que d'éclaircir un soupçon, invraisemblable d'ailleurs.

Clément Moulinet, lui, se mangeait comme on dit communément, le sang.

Ah ! s'il avait eu la liberté d'agir comme bon lui semblait, il n'eût pas fait tant de façons, et, bon gré mal gré, fût entré dans la cabine !…

Plus il y réfléchissait, en effet, et plus il était persuadé que cette petite visite domiciliaire réservait quelque surprise…

Mais puisqu'il fallait attendre, on attendrait : seulement, comme il se méfiait, il résolut de monter la garde en travers de la porte pour s'opposer à toute tentative d'évasion !…

S'il fallait attendre l'arrivée à New York, qu'au moins dans l'intervalle Mrs. Hollowey ne trouvât pas le moyen de faire jouer la fille de l'air aux bijoux qu'évidemment, avec l'inconsciente complicité de Rosa, elle cachait dans sa cabine…

Après tout, quarante-huit heures d'attente, ce n'était pas la mer à boire !

Mais il était dit que la patience du brave garçon ne devait pas être mise à une si longue épreuve !

Vers le soir, comme déjà le soleil s'inclinait vers l'horizon, l'homme de vigie signala sous le vent, à cinq milles du navire, une épave ! Et chacun de s'emparer d'une longue-vue, en en supputant par avance la nature ! En mer, le moindre incident est excellent prétexte à distraction…

Et M. d'Entraygues, qui avait fait partie du corps expéditionnaire des Dardanelles, murmura, après quelques secondes d'examen :

– N'était l'invraisemblance, on dirait un sous-marin !…

Il avait évidemment raison de souligner l'invraisemblance d'une semblable hypothèse : depuis la signature de la paix, est-

ce qu'il n'est pas fou de supposer qu'un sous-marin puisse sillonner les mers ?

Le traité de Versailles ne contient-il pas la condamnation à mort du sous-marin ?

Et à moins d'être doué de l'imagination d'un romancier porté à accepter toutes les suppositions, même les plus invraisemblables, comment admettre que les Boches poussent l'esprit de revanche jusqu'à entretenir sous l'eau ces terribles engins dont ils firent, quatre années durant, un si lâche usage !…

Et cependant…

Oui, cependant, M. d'Entraygues, de son œil exercé, examinait l'épave signalée et son expérience y trouvait, bien qu'à distance, toutes les caractéristiques d'un submersible…

Combien, au cours de la guerre, en avait-il aperçu de loin, dans les eaux du Levant ou celles de la Méditerranée, de ces silhouettes allongées sur les flots avec lesquels elles arrivaient à se confondre, au point que bien des fois, dans l'incertitude, on se laissait surprendre !…

Pendant longtemps, il demeura là, seul à l'écart, scrutant de sa lunette cette petite tache qui salissait l'immensité liquide.

Non, il n'y avait pas à s'y tromper : en dépit de l'invraisemblance, c'en était bien un !…

Maintenant, cela établi, restait à comprendre ce qu'il pouvait bien faire là, et dans quel but louable ou louche, contrairement au traité de paix, il semblait à distance, marcher de conserve avec la *Liberté* car il était indéniable que le sous-marin réglait son allure sur celle du transatlantique, paraissant l'accompagner…

Et c'était précisément l'impossibilité où il se trouvait de répondre à cette question qui jetait du désarroi dans l'esprit du jeune homme.

Oui, pourquoi un sous-marin à proximité de la *Liberté* ?

Était-ce simplement dans le but de le surveiller ?… Ou bien se proposait-il quelque noir dessein dont le transatlantique ferait tous les frais… à l'exemple du *Lusitania* ?

À évoquer ce souvenir tragique, le jeune homme, quelque brave qu'il fut, sentait un désagréable frisson lui courir le long de l'échine…

En dépit de ses incertitudes, même de ses inquiétudes, il ne pouvait envisager avec sérénité, la perspective d'être envoyé par le fond…

Ils étaient assez jeunes, Jacqueline et lui, leur amour était assez fort pour que bien des heureuses heures leur fussent encore réservées…

Peut-être, après tout, la nationalité de ce sous-marin était-elle américaine, et l'Amérique, si éloignée de l'Europe par l'immensité liquide qui l'en sépare, se considère-t-elle comme libre d'agir avec plus d'indépendance vis-à-vis du pacte de Versailles ?…

Cette hypothèse, qui, soudainement, venait de se présenter à lui, suffit à lui rasséréner l'âme et à chasser les nuées qui obscurcissaient sa belle humeur…

Oui, oui, ce devait être cela !… ce ne pouvait être que cela !… Autrement, qu'eût-il donc fallu supposer ?

Et la fin de l'après-midi se passa pour lui à surveiller les allures du bateau mystérieux, jusqu'au moment où, après le coucher du soleil, l'ombre tout à coup s'abattit sur les flots qu'elle ensevelit, en même temps que l'inquiétante épave, dans un linceul de brume.

Même encore, à ce moment-là, M. d'Entraygues demeura sur le pont, intrigué, les yeux sondant l'obscurité, dans la direction où le sous-marin s'était fondu dans la nuit…

Et voilà qu'au moment où la cloche du bord résonnait, appelant à table les passagers pour le dîner, il lui sembla apercevoir, dans le ciel, comme une lueur discrète qui se renouvela par trois fois…

Ensuite, tout demeura noir et il regagna la salle à manger, se disant qu'il avait dû sûrement être victime d'une illusion d'optique…

CHAPITRE XXIV

Au large de la « Liberté »

Au temps où les Boches tendaient sur chaque vague le réseau mortel de leurs mines et de leurs sous-marins, les hommes de vigie, perchés à mi-mât, dans leur tonneau de veille, faisaient bonne garde, et, de leur volonté tenace doublant l'acuité de leur vue, fouillaient l'immensité liquide, à la recherche de la mort embusquée à chaque tour d'hélice…

Mais depuis que nous jouissons des bienfaits de la paix, la vigilance des matelots, comme celle de nos hommes d'État d'ailleurs, s'est relâchée de beaucoup, et leur attention se concentre toute sur la route à suivre, par crainte que quelque épave ne vienne entraver sournoisement la marche du navire…

Grave erreur, funeste confiance !…

Grâce auxquelles la *Liberté* continuait en toute quiétude son chemin vers la terre américaine, sans se douter que dans son sillage un sous-marin la suivait.

Mais si l'homme chargé de veiller sur la sécurité du bâtiment, au lieu de somnoler dans son tonneau, avait ouvert l'œil un peu plus sérieusement, il n'eût pu manquer de distinguer, vingt-quatre heures environ après que le paquebot avait quitté Cherbourg, une manière de canot qui, brusquement, à quelques kilomètres par bâbord, avait pour ainsi dire surgi des flots…

Ce canot avait les dimensions d'un de ceux que les bateaux de pêches de nos côtes bretonnes ont coutume de prendre en

remorque : il portait à l'avant un petit mât qui paraissait armé d'antennes à peu près semblables à celles dont on fait usage dans la T. S. F.

Et ce qui n'eût pas manqué de frapper la vigie, c'est que cette embarcation, qui ne portait aucune voile et n'était munie d'aucune hélice, semblait obéir à une direction voulue, se tenant à distance constante du transatlantique, toujours à bâbord, comme si vraiment elle eût été prise en remorque par lui.

À l'examiner avec plus d'attention, peut-être, la vigie de la *Liberté* eût-elle compris pourquoi ce canot avait échappé à l'acuité de sa longue-vue : c'est qu'il était camouflé comme l'étaient les bâtiments durant la guerre, de façon à échapper à la traîtrise de l'ennemi embusqué à fleur d'eau…

Donc, cette singulière embarcation avait, durant une demi-journée, accompagné la *Liberté*, puis, brusquement, elle avait disparu ; à moins qu'elle n'eût plongé, elle avait dû être escamotée par la main de quelque géant.

Mais si l'œil de la vigie, doué d'ubiquité, eût pu plonger sous la surface liquide, il eût vu le canot en question descendre lentement à travers les flots, tiré par un câble plongeant obliquement, jusqu'à ce qu'il eût rejoint une masse sombre, immobile à une cinquantaine de brasses de profondeur, et à laquelle il s'était collé hermétiquement, donnant l'impression d'une gibbosité monstrueuse, soudainement poussée au dos d'un phénoménal cétacé !…

Après quoi, celui-ci s'animant soudain, s'était mis en route…

Dans l'intérieur du sous-marin, cependant, une sonnerie avait retenti, et un homme, assis devant une table qu'encombraient les instruments les plus divers et des liasses de

dossiers multicolores, releva la tête qu'il tenait penchée vers le papier.

– Entrez !... cria-t-il brièvement.

La porte de la cabine s'ouvrit et un matelot entra qui, sans prononcer un mot, lui remit un papier, pour ensuite, en silence, se retirer...

Le commandant – car sa vareuse bleue s'ornait de galons qui indiquaient son grade, – examina un instant la fiche qui venait de lui être remise et lui à mi-voix :

« La *Liberté*. Cherbourg « 12-21-25 ».

Ses regards se dirigèrent aussitôt vers un éphéméride accroché en face de lui, à la paroi de la cabine : le feuillet du jour portait « 13 juin ».

La pendule marquait dix-sept heures...

– Voilà donc près de vingt-quatre heures, murmura-t-il, qu'elle est partie... et à vingt-cinq nœuds, cela fait...

Sa main avait pris un crayon qui traînait à sa portée, et, sur une feuille de papier, il avait crayonné rapidement quelques chiffres...

Après quoi, un coup d'œil donné à la carte marine qui lui faisait face, il calcula rapidement :

« 17-23-3200 », inscrivit-il sur une autre fiche.

Ensuite, il se leva, et, sous l'empire d'une visible préoccupation, se mit à errer, comme un ours en cage, à travers l'étroite cabine ; l'épaisse barbe qui lui encadrait le visage lui donnait

l'expression d'un vrai loup de mer et, cependant, l'expression de sa physionomie ne manquait pas de distinction : le regard jaillissait net et franc de la prunelle très bleue et très lumineuse… un regard que certainement Clément Moulinet eût déclaré, après quelques secondes d'attention, avoir déjà vu quelque part.

Mais où ? quand ? dans quelles circonstances ?… Trois points importants qu'il lui eût été impossible de résoudre… Peut-être bien eût-il trouvé, comme un professionnel du camouflage, que le commandant du sous-marin, qui escortait la *Liberté*, était, lui aussi, rendu méconnaissable grâce à un savant camouflage…

En tout cas méfiant tel que l'avaient fait sa nature et sa profession, nul doute que s'il eût été à la place de la vigie qui, du haut de son tonneau, avait signalé au commandant du transatlantique la présence par l'avant de la *Liberté* d'une épave, il n'eût pas hésité, lui, à spécifier la nature de cette épave ; sans doute aussi les événements qui découlèrent de cette incertitude ne se fussent-ils pas produits…

Quant à nous qui, plus heureux que le lecteur et les héros de cette histoire, sommes doués – et pour cause – d'ubiquité, il nous est possible de dire ce que, le 16 juin, à cinq heures du soir, faisait à quinze cents mètres environ de la *Liberté* le canot qui avait été déjà signalé quatre jours auparavant.

La mer était tellement calme que le commandant, assis devant une petite table pliante, pouvait écrire sans qu'aucune secousse fît trembler sa main.

De temps à autre, il se levait pour s'en aller pointer, dans la direction du navire en marche, une lunette marine allongée sur son affût, à portée de sa main ; après quoi, il venait se rasseoir à nouveau et recommençait ses calculs…

Près de lui également, un projecteur électrique était installé, avec écran pour l'émission de rayons infrarouges, ces rayons mystérieux, dont l'ingéniosité des hommes a réussi à supprimer la visibilité et qui, durant la guerre, ont si souvent réussi à assurer la victoire aux hommes des tranchées en leur permettant d'échanger, au nez et à la barbe de l'ennemi, des messages urgents…

Le commandant, casqué de l'appareil de réception, était évidemment en communication avec la *Liberté*, car il maintenait constante, par rapport à la marche du transatlantique, celle du canot, de façon que demeurait constante également l'orientation de son appareil de projection…

Et tandis qu'il écoutait, il traçait sur un bloc-notes placé devant lui des signes et des chiffres…

Une communication soudain le fit tressaillir, tandis que dans son œil bleu un éclair inquiet s'allumait.

« Vite, venait-il de traduire… Je suis repérée… »

Sa première émotion passée, il envoya ses rayons et attendit.

Sur la fiche, il nota la réponse.

« Impossible d'attendre… On frappe… On veut entrer !… »

Les mains crispées, mais faisant effort pour conserver son sang-froid, le commandant envoya ses rayons auxquels, de la *Liberté*, on répondit :

« Je tiendrai peut-être jusqu'à demain… Mais demain, il sera trop tard. »

Il abandonna alors l'appareil et froissa l'une contre l'autre ses mains avec angoisse… Il lui fallut prendre de suite une décision, et laquelle ?

Enfin, il répondit brièvement et attendit.

La réponse vint, très brève :

« Je suis prête. »

Ayant retiré son casque, il pressa sur un bouton qui se trouvait à portée de sa main et, presque aussitôt, retenti une sonnerie.

Alors, il manœuvra une manière de petit treuil commandant à un pont mobile qui lentement recouvrit la coque du canot pour finir par le fermer hermétiquement ; après quoi, dans l'intérieur de cet énorme œuf d'acier, l'électricité brilla.

Un robinet tourné, un sifflement se fit entendre : c'était l'air qui arrivait, envoyé par le sous-marin au moyen du câble qui le reliait à l'embarcation.

Une manette tournée, l'eau emplit les ballasts en même temps que le canot, tiré par le câble, commençait à descendre lentement…

Un choc léger s'étant produit, fut aussitôt suivi d'une sonnerie ; alors, le commandant, qui s'était allongé, se redressa pour ouvrir dans le fond du canot, en pressant du doigt sur un bouton, une trappe assez large pour livrer passage à un homme ; elle correspondant à une autre trappe, – pratiquée celle-là dans la carapace même du sous-marin – à l'intérieur duquel il était alors loisible de s'introduire comme si lui et le canot n'eussent fait qu'un seul et même bâtiment.

Quelques instants plus tard, le commandant convoquait dans sa cabine son second, un homme d'une trentaine d'années, à l'aspect énergique.

– Prenez note… fit-il, d'une voix brève.

L'autre, le crayon à la main, attendait.

– Les instructions déjà données pour demain sont valables pour ce soir. Donc, prenez vos dispositions pour qu'à vingt-trois heures le canot puisse se mettre en communication avec la *Liberté*. La lumière, trois fois éteinte, vous fixera sur le but certain que doivent viser les rayons. Vous vous maintiendrez en communication téléphonique constante avec moi, me passant, au fur et à mesure qu'elles vous parviendront, les réponses du bord… et n'agirez que sur mes ordres précis…

– Bien. Commandant…

– L'accostage devra se faire complet et silencieux : il conviendra donc de munir le canot du bordage caoutchouté pour éviter tout heurt susceptible de donner l'éveil au transatlantique… Vous avez compris ?

– Oui, Commandant…

– C'est vous-même, d'ailleurs, que je charge de la manœuvre, car il ne s'agit plus, comme les précédentes fois, de recueillir un flotteur jeté du bord… Quelqu'un descendra par le hublot et se laissera glisser par le moyen d'un filin jusqu'au canot…

– Bien. Commandant…

– Jusqu'à l'accostage, vous aurez comme point de direction la lumière qui, par le sabord, brillera par éclipses espacées de minute en minute… Même pendant le trajet, ne manquez pas de

rester en liaison avec moi… Il faut que je puisse intervenir en cas de complications…

– Bien, Commandant…

– À la moindre alerte, vous plongez de suite, après avoir prévenu le bord par la sonnerie…

– Bien, Commandant…

Il y eut un silence durant lequel le chef se recueillit, cherchant s'il n'oubliait aucune recommandation utile ; l'autre, passif, attendait, les yeux rivés sur lui…

– C'est tout, dit enfin le commandant…

Et la main tendue par-dessus la table saisit celle qu'avançait son subordonné, en disant :

– Surtout, pas d'échec !… Il s'agit du cinquantième million… Ça en vaut la peine !… hein ?

– Cinquante millions ! s'exclama l'autre, d'un ton singulier.

Ce n'était pas une expression de cupidité qui résonnait dans cette voix, mais bien de la joie, une joie triomphante qu'elle traduisait ! Immobile, les yeux pleins de clarté, il soupira :

– Enfin !…

Sans ajouter un mot, il sortit de la cabine… tandis que le commandant, penché vers sa table, reprenait ses calculs…

Brusquement, il s'interrompit, se leva pour se diriger vers une petite armoire qui occupait un coin de la cabine…

L'ayant ouverte avec précaution, il en tira un coffret d'acier dont il souleva le couvercle d'une main hésitante ; à l'intérieur, ce fut aussitôt un étincellement multicolore : pêle-mêle, des bijoux admirables faisaient rutiler à la lueur de la lampe des rubis, des brillants, des émeraudes, des perles…

Il y avait là, évidemment, de quoi parer somptueusement des impératrices et des reines…

Un moment, le commandant demeura, là, immobile et pensif, comme s'il eût cherché à évaluer approximativement le trésor qui s'étalait là, sous ses yeux…

Et sa physionomie, comme celle de son second tout à l'heure, ne reflétait qu'un sentiment grave… solennel presque…

Tandis que ses doigts jouaient avec les pierreries, il était visible que nulle pensée cupide ne l'animait : sa pensée était bien loin de ces richesses.

Puis, de ses lèvres contractées par un sourire de contentement, un mot, un seul, tomba :

– Bientôt !…

Il repoussa les joyaux au fond du coffret, replaça celui-ci dans l'armoire qu'il referma soigneusement ; en suite de quoi, il rejoignit sa table de travail et prit un appareil téléphonique qui s'y trouvait placé.

– Allô ! fit-il… c'est vous, Gérard ?… Bien ; donnez-moi 20-60-80-40.

CHAPITRE XXV

L'inconnu

M. d'Entraygues, on l'a vu, ne s'était pas trompé sur la nature de l'épave que la vigie, au cours de la journée, avait signalée dans les eaux du transatlantique.

Les nombreuses traversées qu'il avait faites durant la guerre, de Salonique à Marseille, alors qu'il servait d'agent de liaison entre l'armée de Franchet d'Espérey et le G. Q. G., lui avaient donné une expérience suffisante de ces sortes d'épaves pour que son hésitation ne fût pas de longue durée.

Évidemment, c'était un sous-marin que la *Liberté* entraînait dans son sillage !…

Or, sur ce point, le traité de Versailles était formel : jusqu'à complète entente entre les nations amies et alliées, l'usage d'un sous-marin était interdit, et il n'y avait aucune raison pour que l'ancien aviateur suspectât l'une des puissances signatures de manquer à ses engagements…

Restaient donc les puissances ennemies : mais il était peu probable cependant que, malgré leur insatiable désir de revanche, les Allemands se risquassent à contrevenir si gravement aux obligations qui leur avaient été imposées…

Restait, il est vrai, l'hypothèse que quelques irrédentistes, ceux qui, l'année précédente, avaient tenté le coup Kapp qui avait failli chambarder la République allemande, tentassent de

renouveler, sur des bases modernes, les exploits des anciens adversaires…

Mais, dans ce cas même, on en eût depuis longtemps entendu parler, et la *Liberté* elle-même, une proie magnifique, en eût été la première victime…

Donc, après réflexion, le jeune homme avait écarté cette hypothèse que vraisemblablisaient[5] à première vue, il faut le connaître, les circonstances et la mentalité des militaristes d'Outre-Rhin…

Mais cette supposition écartée, il fallait en trouver une autre susceptible d'expliquer la présence, dans les eaux du transatlantique, d'un sous-marin ; car, sur ce point, il ne pouvait y avoir peur ou même hésitation : cette tache noire subitement apparue par l'avant du navire, puis, à tribord, et soudainement évanouie, ne pouvait être que la carapace d'un sous-marin…

Que faisait-il là ?… Quel but poursuivait-il ?

Un but évidemment qui devait avoir un étroit rapport avec le transatlantique : autrement, il n'aurait eu aucun intérêt à se tenir à proximité, au risque – ce qui était arrivé – de se faire repérer.

Et Robert, penché sur la rambarde, une lorgnette à la main, fouillait inutilement la surface liquide que le soleil incendiait de ses derniers feux, lorsqu'il sentit une main effleurer son épaule.

Se retournant, il vit Clément Moulinet, immobile derrière lui, avec, sur le visage, une expression qu'il ne lui connaissait pas…

---

[5] Sic. *(Note du correcteur – ELG.)*

– Cette fois, lui chuchota à l'oreille le détective, je crois que nous sommes sur la bonne piste…

– La piste… de quoi ?…

– Vous voulez dire : de qui ?… de nos voleurs, parbleu !…

– Ah bah ! fit M. d'Entraygues…

Mais c'était d'une voix blanche, trahissant l'indifférence, qu'il venait de lancer ces deux syllabes !…

Son esprit était si visiblement ailleurs que Clément ne put s'empêcher de lui observer :

– On dirait que cela vous intéresse peu…

– Pour l'instant, je dois vous avouer, en effet, que je pense autre chose…

Et tendant le bras vers l'Océan…

– Savez-vous ce que la vigie vient de signaler par le travers de notre route… tenez, à peu près dans cette direction ne cherchez pas !… Il vous est impossible de deviner… Un sous-marin !…

L'autre sursauta, attachant sur le jeune homme des regards pleins d'incrédulité…

Robert rectifia, ne pouvant s'autoriser d'être aussi affirmatif :

–… Ou du moins, j'en ai l'intime conviction…

– Un sous-marin, répéta Clément Moulinet… de quelle nationalité ?…

Robert eut un sourire ironique :

– Il a négligé de nous le faire savoir…

– Diable ! opina le détective, il va peut-être nous envoyer par le fond !

– C'est bien possible, quoique, à la réflexion, je ne pense pas, parce que, si telles eussent été ses intentions, il l'eût fait depuis longtemps.

– Qu'est-ce que dit le commandant ?…

– Rien…

– Comment, rien… il est pourtant de son devoir sinon de dire, du moins, de faire quelque chose !… On ne se laisse pas ainsi convoyer par un sous-marin sans faire quelque chose…

– Mais je ne crois pas qu'il suppose avoir affaire à un sous-marin : c'est une idée à moi, que je vous communique… tout simplement…

– Vous ne lui en avez pas fait part ?…

– Je n'ai pas envie de me faire ficher de moi !… déclara M. d'Entraygues…

Clément Moulinet s'exclama :

– Si vous me permettez d'être franc, Monsieur, je vous dis que je trouve votre appréhension un peu exagérée… Si, au front, nous n'avions tiré que lorsque nous avions la certitude de tirer

sur un Boche, il est des cas où nous aurions payé cher notre hésitation… Et si nous attendons pour nous débarrasser de lui, que celui-là nous ait envoyés par cinquante brasses d'eau, il sera un peu tard…

– D'accord, mais c'est tellement invraisemblable…

Le détective haussa les épaules, déclarant :

– Pas plus invraisemblable que de supposer que nos voleurs ont un refuge dans la cabine 25.

– La cabine 25 ?…

– Oui… celle de la dame malade…

Et comme M. d'Entraygues attachait sur lui un regard interrogateur, Clément Moulinet expliqua :

– C'est juste, vous n'êtes pas au courant : eh bien ! au Havre, la *Liberté*, a, paraît-il, embarqué une passagère souffrant tellement de rhumatismes, qu'on a dû la monter à bord dans une civière et que, depuis le départ, elle n'a pas quitté sa cabine, pas même sa couchette… Aussi, vous voyez l'effarement du commissaire quand je lui ai suggéré que peut-être bien Mrs. Hollowey – c'est le nom de la malade – pourrait bien n'être pas étrangère aux incidents qui troublent le bord, depuis trente-six heures…

– C'est de la folie !…

– Vous parlez comme le commissaire et le commandant…

– Mais d'où vient cette supposition ?…

–… de petits faits qu'il m'a été donné de recueillir, répondit évasivement le détective ; il n'en est pas moins vrai que j'ai obtenu du commissaire certaines démarches…

–… qui ont prouvé que vous étiez dans le vrai ?…

– Cela dépend !… jusqu'à présent, elles n'ont rien prouvé… mais il est possible que, d'ici quelques heures, elles me donnent raison…

Il ajouta d'un ton mystérieux :

– Et même… si vous voulez le savoir, mes soupçons ne seraient pas éloignés, maintenant, de se transformer en certitude…

– Comment cela ?

– Ma foi… dussiez-vous vous ficher de moi, je n'hésite pas à m'expliquer… Oui, c'est votre histoire de sous-marin qui me vaut cela…

Et comme M. d'Entraygues le regardait surpris, attendant évidemment une explication…

– Ma foi, oui, je crois avoir trouvé à la présence de ce sous-marin une raison à laquelle vous n'aviez pas songé… et qui m'apparaît, à moi, d'une simplicité enfantine… Si ce sous-marin n'appartenait pas, comme à première vue on serait tenté de le supposer, à des Boches… mais à des voleurs !… Oui, à nos voleurs de la *Liberté* !… Croyez-vous qu'on pourrait ainsi comprendre comment, depuis plusieurs semaines, – car les vols sur la ligne de New York sont plus fréquents que l'administration n'en veut convenir, – les passagers sont régulièrement dépouillés sans que les recherches les plus minutieuses à bord des pa-

quebots ne puisse faire retrouver trace, ni des objets volés… ni des voleurs ?…

Étendant la main vers l'Océan, le détective ajouta :

– Les uns et les autres prennent la voie des eaux pour se soustraire aux enquêtes…

M. d'Entraygues posa sa main sur l'épaule du détective, et lui dit, sur un ton plein de commisération :

– Mon brave Moulinet, votre imagination dépasse, ou presque, celle du fameux Jules Verne.

Impassible, le détective répliqua :

– Vous voyez… j'en étais sûr… vous vous fichez de moi ; heureusement que je puis vous retourner, comme preuve à mon actif, votre argument. Combien de folies créées par l'imagination folle de Jules Verne se trouvent-elles aujourd'hui reconnues vraies par la science !…

Il ajouta :

– Comme si, depuis que nous travaillons ensemble pour compte de M. Farenheit, nous n'avions pas été obligés de constater des faits bien autrement invraisemblables et troublants que celui-là !…

– Ah ! oui, s'exclama le jeune homme… vos histoires de matérialisation et de magnétisme !…

Clément Moulinet haussa les épaules et déclara :

– Je ne tenterai pas de vaincre votre scepticisme ; mais à défaut d'explications suffisantes pour légitimer la présence dans

nos eaux d'un sous-marin, j'ai trouvé celle-là… et, l'instant, je m'y tiens…

Et, encore, en tournant les talons :

– Maintenant, il reste à établir que c'est bien un sous-marin qu'a signalé la vigie…

– Oh ! sur ce point, déclara le jeune homme, je crois pouvoir être très affirmatif…

– En ce cas, prononça Clément, il n'y a pas à hésiter : votre devoir est de prévenir le commandant… Car, de deux choses l'une : ou bien je me trompe dans mes hypothèses, et un danger grave menace le transatlantique… auquel cas, il y mesures de précaution à prendre… ou bien, mes hypothèses sont admissibles, et alors il convient de surveiller plus étroitement encore la cabine 25…

Il s'éloigna en ajoutant :

– Ne vous inquiétez pas, je prends tout sur moi : je ne suis pas de ceux que le ridicule effraie…

Quelques instants plus tard, il demandait à être introduit auprès du commandant, lequel conférait précisément avec le commissaire du bord sur le cas de Mrs. Hollowey.

– Messieurs, leur dit à brûle-pourpoint le détective, êtes-vous bien certain de la nature de l'épave signalée par votre vigie il y a quelque temps ?…

– Sans doute, quelque épave provenant de la dernière tempête… répondit le commandant d'un ton indifférent…

– Erreur… un passager – et fort compétent en la matière – déclare qu'il pourrait s'agir d'un sous-marin…

Le commandant sursauta, attachant sur Clément des yeux arrondis de stupeur, tandis que le commissaire s'esclaffait…

Quand son hilarité eut pris fin, le détective poursuivit avec un inaltérable sang-froid :

– Voulez-vous m'accorder, Messieurs, deux minutes d'attention ? Je ne vous en demande pas plus pour, sinon vous faire ranger à mon avis, du moins pour que vous ne me mettiez pas à la porte, en pensant que vous avez affaire à un imbécile.

Le ton d'autorité avec lequel s'exprimait le détective imposa à ses deux interlocuteurs, et, d'un geste de la main, le commandant l'invita à s'expliquer…

– Je vous ai déjà amenés, commença le détective, à reconnaître que mes suppositions, en ce qui concerne la cabine n'étaient pas aussi dénuées de vraisemblance qu'il vous avait paru au premier abord : je n'en veux pour preuves que les mesures prises déjà à mon instigation pour vérifier l'état de santé dans lequel se trouve Mrs. Hollowey…

– Mesures inefficaces, puisque, jusqu'à présent, elle a refusé nous ouvrir la porte de sa cabine…

– Ce refus ne saurait maintenant se prolonger beaucoup, puisque que vous êtes décidés, au cas où elle y persisterait encore demain matin, à forcer la porte de la cabine 25…

– Mesure grave…

– Mais que légitiment les circonstances… plus encore maintenant que tout à l'heure.

– Nous voici bien loin du sous-marin, observa le commandant.

– Bien au contraire, nous en sommes tout près… J'imagine, en effet…

Et, baissant la voix, comme s'il eût craint que quelque oreille indiscrète ne se trouvât embusquée à portée, il fit part aux officiers de l'hypothèse qu'il avait communiquée quelques instants auparavant à M. d'Entraygues…

Cette fois, ce fut un vaste éclat de rire, un éclat de rire dont la sonorité fit trembler la vitre du hublot qui accueillit la supposition du détective…

– Cela, alors, prononça le commandant, dépasse tout ce que l'on peut imaginer de plus fort !…

– Et cependant, insista Clément Moulinet, quoi de plus simples ? Les Boches, durant la guerre, ont fait plus fort que ça !…

– C'était la guerre !…

– Ces gens-là ne sont-ils pas en guerre avec la société ?

Se croisant les bras, il s'écria :

– En vérité, Messieurs, vous me stupéfiez !… voici des semaines, et même des mois, que votre administration cherche en vain la solution d'un angoissant problème… et quand je vous apporte cette solution, vous l'écartez sous prétexte d'invraisemblance ?… Mais est-ce qu'il y a maintenant des choses invraisemblables ?… Est-ce que nous ne vérifions pas tous les jours la vérité de cette phrase de Boileau :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

« Et qu'est-ce que ça vous coûte de vous assurer si l'hypothèse émise par moi est conforme à la vérité ?…

« Pourquoi trouvez-vous plus stupide à moi d'admettre que des introuvables voleurs vous échappent par le moyen du sous-marin, que vous ne trouvez idiot de supposer qu'ils se volatilisaient dans l'espace ? Car c'est bien cela, n'est-ce pas, la conclusion à laquelle, fatalement, vous aboutissez… après les efforts insensés dépensés pour leur mettre la main dessus ?…

Il ajouta, argument qui lui parut concluant :

– Mon hypothèse ne vous sauve-t-elle pas l'amour-propre fichtrement compromis par votre impuissance persistante à relever une piste sérieuse ?…

Et encore :

– D'ailleurs, que risquez-vous à faire ce que je viens vous demander ?…

– Mais au fait, observa le commandant, vous ne m'avez pas encore exposé ce que vous désiriez ?…

– Ceci, M. le commandant : je désire être chargé par vous de pointer la pièce du bord sur l'épave, dès que votre vigie la signalera à nouveau.

Cette fois, la prétention parut dépasser les bornes permises car, s'accoudant sur son bureau, l'officier lui déclara :

– Vous vous payez ma tête… M. Clément Moulinet.

– Loin de moi cette pensée, M. le commandant ; mais comme vous ne pouvez, sans encourir de graves responsabilités, laisser plus longtemps dépouiller les passagers sans tenter quelque chose pour les protéger, vous n'avez pas le courage de repousser le moyen que je vous propose… Je sais que dans le but d'expérimenter l'efficacité de certains engins propres au ministère de la Défense Nationale, chaque transatlantique a ordre de tirer en pleine mer un certain nombre de coups… Je vous prie de m'autoriser à pointer moi-même la pièce du bord sur l'épave signalée ce tantôt !…

Il ajouta, sans forfanterie, pour expliquer cette singulière requête :

– Durant la guerre, j'ai été le meilleur tireur de mon secteur… et Dieu sait s'il comptait des as !…

Et il conclut par cette question :

– Qu'est-ce que vous risquez ?

Le commandant demeura un instant silencieux ; il était évident que la demande de Clément Moulinet l'avait quelque peu estomaqué tout d'abord.

D'un autre côté, comme il venait de le dire, qu'est-ce qu'il risquait ?…

Sans compter que l'observation du détective ne manquait pas de justesse.

En présence des événements qui avaient détraqué l'existence du bord, il avait le droit de tenter quelque chose…

Si la proposition qui lui était faite n'amenait aucun résultat, tout au moins paraissait-il qu'elle ne pouvait être nuisible.

Sans parler, il appuya le doigt sur un bouton d'appel et presque aussitôt un quartier-maître se présenta.

– Conduis Monsieur auprès de l'officier de quart, ordonna-t-il, et que celui-ci fasse le nécessaire pour lui donner sa faction…

Clément Moulinet s'inclina et sortit sur les pas du marin ; et tandis que la porte de la cabine se refermait derrière lui, il entendit le commandant prononcer ces mots :

– Il faut bien donner satisfaction aux passagers.

Ses explications fournies à l'officier de quart, Clément Moulinet fut conduit par lui-même au gaillard d'arrière ; deux matelots les accompagnaient qui s'occupèrent à dévêtir la pièce de sa housse protectrice.

Après quoi, on introduisit dans le chargeur le projectile dont la gaine de cuivre jetait dans l'ombre des reluisements[6] fauves.

Clément Moulinet se trouvait là depuis une couple d'heures, l'œil scrutant la surface sombre de l'océan, l'oreille guettant la voix de la vigie qui, là-haut, dans son tonneau, faisait sentinelle…

Peu à peu, la clarté lunaire, qui déversait sur l'immensité une nappe d'argent, alla s'éteignant jusqu'au moment où les flots devinrent si sombres qu'ils se confondaient presque avec l'espace…

---

[6] Sic. *(Note du correcteur – ELG.)*

Et le détective se disait que c'était là une vraie guigne, pestant contre la nuit qui se faisait ainsi complice des coquins qu'il voulait confondre…

Soudain, des mâts, tomba la voix de la vigie :

– Épave !… par bâbord !… sous le vent…

Clément, haussé sur la pointe des pieds, regarda dans la direction indiquée et aperçut effectivement, au ras des flots, une masse sombre qui évoluait lentement…

Presque aussitôt, le réflecteur envoya un pinceau de lumière qui, durant quelques secondes, fit sortir de l'ombre l'épave signalée…

Allongé sur la pièce, l'œil au point de mire, Clément attendit un nouvel éclair qui lui permît d'assurer son tir ; puis, brusquement, le coup partit, silencieux presque, car le silence était l'une des caractéristiques, et non des moindres, du nouvel engin…

Il y eut à travers l'espace un bruit singulier qui donnait l'impression d'une étoffe de soie qui se fût déchirée.

Puis, là-bas, à l'endroit même où venait de disparaître l'épave signalée, l'eau jaillit émettant dans l'espace un éclaboussement d'argent…

Ensuite, ce fut la nuit plus sombre et le silence plus profond…

CHAPITRE XXVI

L'évasion

Vingt-deux heures trente !

La mer, jusqu'alors lumineuse sous une traînée de clarté lunaire, s'obscurcit soudain !

Tout est noir, à la surface des eaux et dans l'espace : l'astre nocturne vient de se fondre dans la nuit…

Là-bas, à quelques milles, une série de multiples lueurs piquent l'obscurité, comme une rangée de lucioles : c'est la *Liberté* qui poursuit sa course vers la côte américaine…

Sur l'immensité liquide, évidemment, l'homme de vigie ne peut repérer un point obscur qui flotte depuis quelques instants : c'est le canot qui, conformément aux instructions reçues, vient d'émerger…

En quelques secondes, le pont mobile, qui assure sont étanchéité, a glissé sur ses galets et celui qui le monte, éclairé par des ampoules dont la lumière est masquée côté tribord par un épais voilage, commence un silencieux travail : en un clin d'œil a été installé son poste de radiotélégraphie, ainsi que l'écran destiné à l'émission de rayons infrarouges.

Ensuite, c'est, muni de sa lunette de pointage, le projecteur à l'aide duquel tout à l'heure, quand le moment sera venu, il lui sera possible de se mettre en rapport avec le transatlantique.

D'un coup de téléphone, il s'assure qu'il est en communication avec le commandant du sous-marin qui, de sa cabine, grâce au périscope dont l'extrémité émerge à quelques brasses de lui, peut diriger la manœuvre du canot…

– Allô… je suis paré… j'attends le signal…

Et l'appareil raccroché, il se penche vers une planchette placée devant lui, sur laquelle s'étale un plan graphique de la *Liberté* : des chiffres, dont il est hérissé, indiquent les hauteurs, les distances, les largeurs avec une exactitude scrupuleuse allant jusqu'aux millimètres…

Devant l'homme également, dans une sorte d'habitacle, une grosse montre dont les aiguilles marchent lentement, trop lentement à son gré, car de temps à autre, il grommelle un juron entre ses dents.

Soudain, là-bas, un des points lumineux qui piquent l'obscurité s'éteint, puis presque aussitôt se rallume…

Vivement à l'aide du compas, l'homme mesure des écartements sur le plan du paquebot et modifie l'orientation de la lunette.

En même temps, il lance dans le téléphone :

– Premier éclat !…

Presque immédiatement, la même lueur disparut pour reparaître encore une fois.

– Second éclat !…

L'œil à la lunette, l'homme s'immobilisait ainsi, rectifiant progressivement la visée de la lunette, ce qui entraînait un changement d'orientation dans le réflecteur et dans son écran :

– Troisième éclat ! dit-il enfin…

Et dans le champ de la lunette, ce fut ainsi un clignotement ininterrompu, scandé de minute en minute, ainsi qu'avait annoncé le commandant.

Alors, abandonnant la lunette, l'homme enflamma une allumette de magnésium dont l'éclat brilla, durant une seconde au milieu de la nuit.

Presque immédiatement, le canot vira de bord, et, avec une rapidité silencieuse, se déplaça d'une vingtaine de mètres mais sans cesser cependant de suivre une ligne parallèle à celle du paquebot, pour ensuite reprendre une allure normale dans une sorte de glissement imperceptible.

L'homme casqué, muni de l'appareil de réception et le téléphone aux lèvres, annonçait au commandant :

– Je suis en communication avec la cabine 25. Il est temps !… par trois fois, on a demandé à entrer… sous divers prétextes, elle a réussi à se soustraire à la visite… Mais demain certainement, si elle n'ouvre pas, on forcera la porte de la cabine… Si elle est prête ?… Oui, m'affirme-t-elle et n'attend que nous…

Un moment, pour exécuter une instruction qui venait de lui être transmise, il repoussa l'appareil et envoya dans la direction de la *Liberté* une série de rayons qui, leur clarté absorbé par l'écran protecteur, s'en furent, invisibles, à travers l'espace, rejoindre le hublot de la cabine 25, sous l'œil, attentif cependant, de la vigie…

Puis, dans le téléphone, il annonça :

– L'appareil ne pourra être emporté : il est trop large pour passer par le hublot… Bien… je m'en vais le lui transmettre…

Et une fois encore, le projecteur expédia invisiblement le message…

– Elle est prête…

Il ajouta, les yeux fixés sur le cadran de la montre :

– Vingt-trois heures…

Un ordre lui vint encore, à la suite duquel il retira son casque, rangea le projecteur et son écran, ainsi que le plan du paquebot…

L'étroit canot, ainsi débarrassé de tous les impedimenta susceptibles de gêner la manœuvre qui se préparait, l'homme s'assit à la poupe et se tint immobile, les yeux fixés sur la ligne de lumières qui, seules, signalaient la proximité du transatlantique poursuivant sa course au milieu de la nuit.

La marche du canot, cependant, s'était soudainement modifiée : au lieu de se maintenir parallèle au paquebot, il semblait qu'ayant évolué, la légère embarcation piquât droit sur la *Liberté* avec l'évidente intention de l'aborder…

Peu à peu la masse du Léviathan des mers se faisait plus distincte, émergeant de l'ombre épaisse au milieu de laquelle, jusqu'à présent, elle s'était confondue…

Sa forme apparaissait précise et l'œil de celui qui montait le canot distinguait les quatre cheminées, la passerelle du com-

mandant, comptant même les hublots des cabines, dont plusieurs maintenant avaient cessé de briller : ce qu'expliquait suffisamment l'heure avancée de la soirée.

Mais bien que, maintenant, le canot eût perdu son point de repère, il n'en continuait pas moins sa course avec une déconcertante assurance : il semblait que la volonté qui le poussait eût conscience du but dissimulé au milieu de la nuit…

Maintenant, il n'était plus qu'à une vingtaine de brasses du transatlantique, et l'homme pouvait distinguer, dans l'encadrement d'un hublot grand ouvert, une silhouette humaine qui se découpait sur le fond violemment éclairé de la cabine…

C'était évidemment le passager de la cabine 25 qui, conformément aux instructions qui venaient de lui être envoyées, attendait…

Selon toutes probabilités, l'approche du canot ne pouvait lui être perceptible : autrement quelque signe eût indiqué au canot qu'il avait été aperçu !… Maintenant, parvenaient jusqu'aux oreilles de l'homme les échos d'un orchestre : pour distraire ses passagers et chasser loin d'eux les préoccupations nées forcément des incidents bizarres dont le bord était le théâtre, le commandant avait organisé un bal…

Et l'homme songea que c'était là une circonstance défavorable : il se pouvait très bien faire que du haut du pont quelque danseur, prenant l'air accoudé au bastingage, pût repérer le canot…

Et alors, c'était l'inconnu !…

Mais les instructions étaient formelles !… et puis les circonstances ne permettaient pas d'atermoyer !…

Si l’on n’agissait de suite, demain, au jour, il serait trop tard : la partie serait perdue !…

À cette pensée, un frémissement d’angoisse secoua l’homme : cela il ne le fallait à aucun prix !…

Il devait réussir !… et il réussirait !… dût-il y risquer sa peau !…

Le canot, maintenant à portée de la voix, l’homme téléphonait, faisant connaître au sous-marin ce renseignement qui était de nature peut-être à modifier les dispositions du commandant.

Mais, sans doute, celui-ci ne crut-il pas devoir s’arrêter à ce détail, car le canot poursuivit sa course silencieuse, mais progressivement ralentie, jusqu’au moment où il se trouva pour ainsi dire bord à bord avec le transatlantique dont l’énorme masse le surplombait, semblait prête à l’écraser…

La silhouette, penchée à perdre équilibre dans l’encadrement du hublot, tenait à bout de bras une corde à l’extrémité de laquelle une valise pendait…

Sans qu’une parole fût proférée entre eux, l’homme, quand la valise fut parvenue à sa portée, s’en saisit et la déposa dans le fond du canot…

Ensuite, par cette même corde, le passager se laissa glisser sans bruit : quand ses pieds affleurèrent le canot, ses mains lâchèrent la corde, et, comme si la manœuvre lui eût été familière, il s’allongea sur le plancher parmi les instruments…

Les lèvres au téléphone, l’homme commanda alors brièvement :

– En route !…

Une voix, montant du fond du canot, murmura :

– Il était temps…

L'embarcation, cependant, sans même virer de bord, faisait machine en arrière, s'écartant insensiblement du bord…

Déjà elle se trouvait à une vingtaine de brasses lorsque soudain, de l'ombre, un pinceau lumineux jaillit qui balaya la surface de la mer…

– Pincés ! grommela l'homme !…

Et il se jeta sur les leviers qui servaient à manœuvrer le pont mobile. En même temps, il téléphonait d'une voix qui vibrait d'angoisse :

– Par le fond !… vite !…

Le pinceau lumineux revenait se fixer sur le point noir que la vigie venait de signaler, incompréhensible au milieu de l'océan.

Mais, par enchantement, le point noir avait disparu comme escamoté par la main de quelque géant.

Et tandis que l'œil du grand paquebot s'acharnait à fouiller la surface liquide scrutant pour ainsi dire chaque vague, interrogeant le moindre remous, le canot, semblable à une énorme bulle métallique, s'enfonçait lentement dans les profondeurs sombres, tiré par le câble qui le reliait au sous-marin…

Soudain, un éclair fulgurant raya l'espace en même temps qu'une détonation sourde troublait l'imposant silence de la nuit…

Du transatlantique, un coup de canon venait d'être tiré dans la direction du point signalé par la vigie…

L'indication était bonne, et non moins bon l'œil du pointeur, car le projectile, engin nouveau, tenant à la fois de l'obus et de la torpille, s'en vint frapper exactement l'endroit où le canot avait effectué sa plongée…

Bien mieux, poursuivant sous l'eau sa course, il atteignit, au moment où le canot ne se trouvait plus qu'à une demi-douzaine de pieds du sous-marin, le câble qui les reliait l'un à l'autre et qui se trouva sectionné net comme par la lame d'un instrument tranchant…

Dans sa cabine, le commandant avait eu conscience de l'accident…

Toujours relié téléphoniquement avec le canot, il demanda :

– La provision d'air a été faite ?…

La réponse lui étant parvenue affirmative, il respira fortement, la poitrine comme soulagée d'un poids qui l'eût étouffé.

– Bien, dit-il d'une voix ferme et qui communiquait le sang-froid, écoutez et exécutez à la lettre… Vous êtes coupé… Avant quelques secondes, vous allez émerger : si le tir de la *Liberté* ne vous détruit, vous serez pris.

Sans doute, son oreille perçut-elle au bout du fil une exclamation qui lui indiquait à quel point cet homme se trouvait désemparé, car aussitôt, d'une voix impérative :

– Non… non… il ne faut pas !… Nous ne sommes pas des femmes !… Il faut tenir… tenir énergiquement… jusqu'au bout !…

Puis, en réponse à une observation qui lui était faite par téléphone :

– Ouvrez les robinets… et prenez du poids… Vite… avant l'émersion… sinon vous serez repéré… C'est fait ?… Non… non, pas le poids total… quatre tonnes seulement… de manière à vous stabiliser à cinq mètres du niveau… Mais ne perdez pas de temps.

Il attendit quelques secondes, puis d'une voix impatiente :

– Est-ce fait ?… Dépêchez-vous !… la tension est telle que le câble qui nous relie va se briser… Vite… vite… Je ne vous entends plus !… Allô !… Allô !…

Plein d'impatience, il cria :

– Mais répondez donc !… tonnerre !… répondez…

L'oreille vissée anxieusement au récepteur, il tendait toute sa volonté à entendre…

Et rien ne lui venait !… rien qu'un presque imperceptible murmure tellement indistinct qu'il se demandait avec effroi si déjà l'accident qu'il redoutait s'était produit et si le canot, libéré de toute entrave, ne roulait pas au sein de l'océan, sans direction, sans secours, et sans vivres !…

Ou bien si ce qui lui parvenait aux oreilles n'était pas plutôt le bruit de l'eau s'engouffrant dans les réservoirs de plongée…

Une sueur glacée lui inondait la face, et dans ses regards, qu'une buée embrumait, il y avait comme une lueur d'affolement…

D'une voix tremblante, il interrogea à nouveau :

– Allô !… Allô !… m'entendez-vous ?… Répondez !… Répondez !…

Rien !… Plus rien ne s'entendait maintenant, pas même cet indistinct bruissement…

Au bout du fil c'était un silence profond, un silence de tombe !…

Un frisson lui secoua les épaules ; mais, subitement, il se redressa, chassant, d'un violent effort de volonté, les impressions déprimantes qui l'assaillaient… et se raidissant, honteux de sa faiblesse, il articula, comme s'il eut besoin de raidir ses muscles.

– Je suis le chef !

Cependant, dans l'intérieur du canot, l'obscurité s'était faite soudainement.

L'obus-torpille, envoyé avec tant d'adresse par Clément Moulinet, canonnier improvisé, avait frappé juste ; d'un seul coup avaient été coupés les fils qui commandaient non seulement à la lumière mais encore à la direction.

Désormais libéré du sous-marin, dont il était dépendant, le canot n'était plus qu'une chose inerte, abandonnée aux courants qui sillonnent l'océan.

Il lui était impossible d'assurer par lui-même sa marche et il devait se résigner à se laisser aller au hasard…

C'est ce que, d'une voix étrangement calme, l'homme expliquait à la passagère allongée à côté de lui dans le fond de l'embarcation et que cette obscurité n'était pas sans troubler profondément…

– Pourtant, suggérait-elle, il est impossible qu'on nous laisse mourir ainsi !…

– N'a-t-on pas fait le sacrifice de sa peau !… répliqua-t-il.

– Évidemment : mais la cueillette, cette fois, était d'importance…

– Oui… plus d'un million, m'a-t-il affirmé…

– Près de deux millions. Plus qu'il n'en fallait pour payer la prime…

Il y eut dans l'ombre un juron lancé en sourdine.

– Payer la prime !… Enfin !… Ce n'est pas trop tôt !… Depuis le temps qu'on attend ! hein ?…

Il y eut un silence, au bout duquel la passagère demanda :

– Et rien à faire pour se tirer de là ?

– Rien… qu'à attendre…

– Quoi ?… que peut-on espérer ?…

– Un miracle, fut-il répondu laconiquement…

Mais d'une voix empreinte d'un scepticisme impressionnant, au point que la passagère riposta :

– Les miracles, à notre époque, sont plutôt rares…

– On en voit cependant parfois… et puis, la vérité, c'est qu'il est diablement énergique et que quand « Il » veut quelque chose, « Il » le veut bien !…

La passagère insinua d'une voix plutôt mélancolique :

– Souhaitons donc qu'« Il » veuille nous sauver.

L'homme eut un petit rire qui sonna de façon impressionnante au milieu de l'obscurité dans laquelle ils étaient, la passagère et lui, enfermés…

– Oh ! c'est moins nous qu'il cherchera à sauver que les deux millions…

– Que ce soit pour cette raison ou une autre qu'il fasse effort, le principal est que nous en profiterons…

Nouveau silence, après lequel la passagère demanda :

– Qu'est-ce que nous allons devenir ?…

– Rouler à travers la masse liquide qui nous environne, jusqu'à ce que le manque d'air ait raison de nous…

– C'est horrible !…

Ce à quoi l'homme répondit avec une philosophie admirable :

– On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs…

Et la passagère de plaisanter, ce qui prouvait chez elle une force d'âme peu commune.

– J'aime bien l'omelette, mais pas quand c'est moi qui fournis les œufs.

Et il y eut un nouveau silence, tragique, que ne troublait que le frôlement incessant des flots contre la paroi mince du métal, si mince qu'il semblait à la passagère que l'océan allait envahir la coque…

La voix de l'homme se fit entendre tout à coup :

– C'est égal… le coup était bien pointé !…

– Je ne sais comment vous avez le courage de l'admirer… car, ma parole, vous dites ça comme si vous aviez de l'admiration pour le canonnier qui a cherché à nous envoyer par le fond…

– À ne vous rien cacher, oui, je l'admire… Car ça prouve que les sous-marins, quelque perfectionnés qu'ils soient, seront toujours à la merci d'un coup d'œil un peu exercé…

– Vous me permettez de ne pas partager votre enthousiasme !… L'homme ne répondit pas : au milieu de l'obscurité, il s'occupait à une besogne mystérieuse dont s'intrigua sa compagne.

– Que faites-vous donc ?… interrogea-t-elle, inquiète soudain…

Ne recevant pas de réponse, elle répéta sa question, sans plus de résultats…

Dans l'ombre, elle entendait l'homme qui soufflait, comme s'il eût fourni un violent effort : en même temps, le silence se coupait de légers sifflements qu'accompagnaient des secousses violentes, comme si l'embarcation eût heurté quelque obstacle…

– Que se passe-t-il donc ? interrogea la passagère, dont la peur contractait la gorge…

Et elle ajouta suppliante :

– Pour Dieu ! répondez… vous n'avez pas le droit de me laisser dans l'incertitude… Il s'agit de ma vie…

–… De la mienne aussi, répondit-il laconique.

Puis, presque aussitôt :

– Allô !… Allô !… vous m'entendez ?… m'entendez-vous ?…

Évidemment, il tentait de téléphoner, ayant sans doute espéré qu'il existait quelque moyen de rétablir la communication entre le sous-marin et le canot…

Mais il s'était trompé : le fil était rompu, irrémédiablement rompu, et l'embarcation, sans secours désormais, devait rouler à l'aventure à travers les profondeurs du Pacifique…

CHAPITRE XXVII

La « chose »

Au jour, la vigie signala un point noir qui ballottait au loin poussé par le courant dans le sens de la marche du transatlantique ; sur la demande de Clément Moulinet, le commandant consentit à faire stopper la *Liberté*, le temps nécessaire pour qu'une embarcation s'en allât en reconnaître la nature.

Car le détective affirmait qu'il ne pouvait s'agir là que de l'épave sur laquelle, au cours de la nuit, il avait tiré…

Bien, en effet, qu'elle ne fut plus visible au moment où il avait fait feu, son projectile ayant atteint la surface de l'océan à l'endroit même où avait disparu le point signalé, avait obéi aux lois de balistique, qui avaient présidé à sa construction, et s'était, après une plongée de cinq mètres, redressé pour poursuivre sa course, suivant un plan horizontal…

Et comme avait expliqué Clément, son éclatement, au bout de quelques brasses, avait couvert un rayon de vingt mètres…

Si le hasard avait voulu que l'épave se trouvât encore dans ce rayon, elle avait dû être atteinte, et c'était elle évidemment qu'à pointe d'aube on avait aperçue s'en allant à la dérive…

On sait que si les suppositions du détective n'étaient pas l'expression de la vérité même, du moins elles la frôlaient de très près : ce n'était pas le canot qu'avaient atteint les schrapnells, mais le câble qui le reliait au sous-marin, et comme c'était de celui-ci que le canot recevait sa force motrice et sa direction,

il n'était plus dès lors qu'une coque de duralumin abandonnée au caprice de la houle. Rejointe, l'épave fut prise en remorque par l'embarcation qui revint à bord en vitesse ; après quoi, la *Liberté* reprit sa marche, tandis que l'on s'occupait à hisser jusqu'au point cette chose singulière dont la forme n'éveillait dans l'esprit de ceux qui se pressaient autour d'elle aucune impression de déjà vu…

L'heure étant matinale, n'assistait à l'opération que la bordée de quart ; le reste de l'équipage n'avait pas encore quitté ses hamacs ; quant aux passagers, il n'était guère dans leurs habitudes de voir se lever l'aurore…

Après un premier examen, le commandant dut convenir que le coup de canon de Clément Moulinet n'avait pas été inutile… en ce sens seulement que grâce à lui avait pu être fixée la nature de l'épave signalée par le travers du bâtiment ; quant à établir le rapport existant entre elle et les incidents dont se préoccupaient les passagers, cela, c'était une autre paire de manches…

Un piquet de matelots protégeait l'épave contre la curiosité tandis que le mécanicien chef, aidé de deux mécanos, se livrait à une inspection approfondie de cette masse métallique.

Clément, bien entendu, assistait à l'examen…

Et les suppositions d'aller leur train, pour se rallier définitivement à celle émise par le commandant : on se trouvait en présence d'une bouée, arrachée sans doute par la dernière tempête à l'un des balisages du rivage américain.

Clément s'éleva avec force contre cette hypothèse que démentait l'existence d'une trappe dont était munie la coque de la prétendue bouée.

– Et puis, observa-t-il, vous remarquerez cette espèce de quille et les manières d'ailerons latéraux qui sont évidemment destinés à assurer la stabilité horizontale de l'appareil…

Avec l'aide de marins qui assistaient à l'examen, il avait fait évoluer l'épave et signala encore à sa partie inférieure, c'est-à-dire à celle où se trouvait la « quille », des crampons articulés en forme de verrous et qui semblaient destinés à fixer solidement l'appareil à une autre surface, celle peut-être du sous-marin.

Entre ces crampons, se remarquait une seconde trappe assez large pour permettre le passage d'un corps humain…

Et cette vue fît naître dans l'imagination de l'ancien élève d'Angers toute une série de suppositions qui l'amenèrent à déclarer qu'on se trouvait évidemment, en présence d'un canot appartenant à un submersible de nature spéciale…

– La preuve la meilleure, ajouta-t-il, c'est que voici des câbles rompus par mon projectile et qui reliaient les deux embarcations…

Le mécanicien dut convenir, après examen, que ces deux câbles paraissaient en effet destinés à fournir, l'un la force de propulsion, l'autre la communication téléphonique.

Et frappant sur la coque, il insinua :

– Peut-être y a-t-il, là dedans, une créature humaine…

Autour de lui, ce fut une exclamation : c'est vrai ! personne n'avait pensé à cela ! et cela paraissait vraisemblable, étant donné les circonstances dans lesquelles ce canot – puisque canot il y avait – s'était trouvé atteint…

Comment s'en assurer ?…

Des coups appliqués fortement aux parois n'amenèrent aucune réponse… d'autre part, la construction de cette singulière chose paraissait si admirable qu'il n'était pas possible de se rendre compte de la manière dont il faudrait s'y prendre pour pratiquer une ouverture dans ses flancs…

Sauf la trappe inférieure et la carapace mobile qui la recouvrait, se bloc de duralumin avait été fondu d'une seule pièce…

Pour y pénétrer, il fallait connaître le secret qui faisait manœuvrer la carapace de plongée ou l'ouverture de la trappe…

Mais il semblait bien que c'était de l'intérieur que devait fonctionner le système…

Si donc quelque créature humaine se trouvait enfermée là dedans, ce lui était comme un cercueil de métal dans lequel elle était condamnée à périr soit par l'asphyxie, soit par la faim…

Les moyens du bord étant impuissants à forcer cette carapace, avant que la *Liberté* fût entrée dans le port de New York, un dénouement fatal se serait produit dans l'intérieur de ce singulier engin…

Provisoirement donc, on l'abandonna là, sous la garde d'un matelot, d'autant plus que Clément Moulinet et le commissaire avaient pour l'instant en tête une préoccupation d'un autre ordre…

Il avait été convenu que l'on accorderait à Mrs. Hollowey vingt-quatre heures pour lui permettre de se décider à ouvrir sa cabine ; la nuit une fois passée, après une nouvelle sommation, on pénétrerait chez elle, au besoin par la force…

Les insinuations de Clément Moulinet avaient fini par prendre, aux yeux du commandant, une certaine importance ; et ne fût-ce que pour en vérifier l'exactitude ou l'insanité…

Et puis, enfin, il y avait aussi une question ; il se pouvait très bien, – et c'était là une supposition que les circonstances rendaient très vraisemblable, – que l'état de la passagère se fut aggravée au point de la rendre incapable de répondre aux appels qui venaient du dehors.

Une intervention rapide pouvait peut-être la sauver.

Accompagné du docteur, du commissaire et aussi d'un matelot serrurier, le commandant se dirigea vers la cabine 25.

Clément, on l'imagine, suivait le groupe, prêt à intervenir, en qualité de détective…

On frappa doucement d'abord, ensuite plus fort : aucune réponse !…

On appela et les appels ne provoquèrent aucun écho.

Ceux qui se trouvaient là se regardèrent pour s'assurer que chacun d'eux partageait l'opinion de son voisin ; puis, le commandant, s'adressant au serrurier, lui dit laconiquement :

– Vas-y !…

L'homme introduisit dans la serrure une manière de rossignol – passe-partout – mais ses tentatives furent vaines : la serrure, quoique ouverte, la porte résista.

– Le verrou, suggéra le serrurier, le verrou est mis…

– Fais sauter le verrou, ordonna le commandant, après une hésitation…

L'homme empoigna une lime à bois et se mit à découper la porte à l'endroit où intérieurement devait se trouver le verrou ; l'opération, fort simple, terminée, la porte céda sous la pression du doigt…

– Nous entrons, messieurs ! dit le commandant.

Clément Moulinet, qui venait le dernier, n'avait pas encore franchi le seuil de la cabine qu'il entendit cette exclamation, poussée par tous ceux qui le précédaient :

– Personne !

Quand il les eut rejoints, il constata comme eux que la couchette était vide et que la cabine était dans un désordre qui trahissait un départ précipité…

La malle, ouverte, montrait ses tiroirs à demi tirés, vidés d'une partie de leur contenu : du linge traînait à terre pêle-mêle avec des vêtements ; d'autres étaient demeurées accrochés aux portemanteaux…

Et le commandant, après avoir considéré d'un œil stupéfait le plancher qui donnait l'impression d'un champ de bataille, regarda successivement ceux qui l'entouraient, murmurant d'une voix altérée :

– Elle est partie !…

Ce à quoi, Clément Moulinet déclara :

– Ce départ eût été évité si, hier, on avait voulu prêter attention à ce que je disais…

Il ajouta :

– Entre la présence de ce sous-marin et l'énigmatique attitude de Mrs. Hollowey, il y avait une corrélation évidente.

– Pensez-vous donc, interrogea le commandant, prudent maintenant dans ses manifestations de scepticisme, que le sous-marin soit pour quelque chose dans la fuite de Mrs. Hollowey ?

– Je l'affirme… et je le prouve… déclara triomphalement le détective.

D'un bond, il était allé prendre dans un coin de la cabine un appareil singulier, sorte de cadre autour duquel s'enroulaient une multitude de fils de cuivre et auquel s'ajustait un appareil de réception de T. S. F.

– Voici avec quoi notre passagère communiquait avec le sous-marin… ou plutôt avec l'annexe du sous-marin que nous avons ce matin ramenée à bord…

Et il expliqua :

– Mrs. Hollowey se servait des rayons infrarouges, ce qui lui permettait de recevoir, à votre nez et à votre barbe, les messages de ses amis, lesquels, en dépit de la surveillance du bord, lui lançaient à tour de bras des rayons où votre vigie ne voyait que du feu… C'est-à-dire qu'elle ne voyait même pas du feu !…

Il était très en verve, notre détective : non pas qu'il se réjouit de voir ainsi lui échapper une solution qu'il avait effleurée du bout des doigts… mais il n'était pas fâché de prouver à tout l'état-major du transatlantique qu'il y avait plus de jugeote dans sa caboche à lui tout seul que sous la casquette galonnée de ces « grosses légumes » !

– Et alors, interrogea le commandant dont le cerveau ne pouvait s'habituer à une aussi extraordinaire aventure, selon vous, ce serait par le moyen de cette « chose » – et sa tête se hochait vers le pont où se trouvait l'épave – que Mrs. Hollowey se serait enfuie ?...

– Le sabord est suffisamment large pour lui avoir livré passage...

Et Clément Moulinet d'ajouter péremptoirement :

– C'est ainsi qu'aucun des vols dont sont victimes, depuis plusieurs mois, les passagers des lignes transatlantiques, n'a pu être découvert : et cela aurait duré de longues années encore, car diable si on aurait pu imaginer une combinaison pareille...

Il ajouta, une flamme aux yeux :

– C'est égal !... ces gens-là ont un culot pas ordinaire ! et c'est vraiment plaisir de lutter contre eux !...

Tout à coup, le commissaire s'exclama :

– Et si elle était dedans !...

– Qui cela ! elle !... où ça, dedans ?...

– Eh ! Mrs. Hollowey !... donc ! de qui voulez-vous qu'on parle en ce moment ?... Oui... puisqu'il est, jusqu'à plus ample informé, établi qu'elle a fui par le moyen du sous-marin, je me demande si des fois elle ne serait pas dans la « chose » qu'on est allé cueillir au large du paquebot ?

Sourcils froncés, lèvres closes, Clément Moulinet avait écouté parler le commissaire, cherchant à démolir quelle part

plus ou moins grande de vérité devait contenir cette suggestion…

Si rapidement qu'il eût examiné cette « chose », ainsi qu'on l'appelait dédaigneusement, il avait pu estimer qu'il était matériellement possible que cette « chose » naviguât entre deux eaux : la preuve, c'est que c'était en plongée que l'avait atteinte l'obus-torpille que lui avait envoyé la pièce du bord…

Pour ce faire, il était indispensable que ce véhicule bizarre fût muni de caisses à air, à moins que l'air nécessaire à ceux qui s'y trouvaient enfermés ne lui fût fourni par le sous-marin…

Auquel cas, l'hypothèse du commandant étant conforme à la vérité, il y avait grand'chance pour que Mrs. Hollowey ne fût plus qu'une loque humaine sans existence…

Cependant, la supposition était tout de même assez intéressante pour qu'on fît l'impossible afin de la vérifier…

Et à grandes enjambées, il rejoignit le groupe d'officiers qui avaient gagné le pont…

Il les retrouva autour de la « chose » qu'ils regardaient avec embarras, attendant l'arrivée du chef-mécanicien et du chef-serrurier que le commandant avait envoyé chercher…

En voyant venir ces deux spécialistes les mains encombrées des outils les plus divers destinés à leur permettre l'effraction de la mystérieuse « chose », Clément Moulinet eut l'intuition qu'ils allaient tenter une aventure impossible… et tout à coup une lueur illumina son cerveau et il s'écria :

– Arrêtez !… arrêtez !… Il y a mieux que cela à tenter… Allez me chercher du fil !…

– Du fil ?…

– Eh oui ! du fil téléphonique !…

Et il expliqua, désignant le tronçon de câble qui pendait de la coque :

– Nous allons tenter de communiquer téléphoniquement avec l'intérieur ! Peut-être pourra-t-on obtenir que ceux qui se trouvent là dedans consentent à ouvrir, ce qui aurait de multiples avantages…

C'était là une proposition qui ne pouvait que réunir tous les suffrages, et, sur un signe d'acquiescement du commandant, le serrurier s'élança vers le magasin, tandis que Clément disait au commissaire :

– Voulez-vous envoyer chercher votre appareil ? On s'en servira pour brancher les deux fils du câble…

Et, tandis que les ouvriers partaient pour s'acquitter de la commission qui venait de leur être donnée, ceux qui se trouvaient là demeuraient silencieux, dans l'attente angoissante de ce qui allait se passer…

Et Clément Moulinet songeait à part lui que si ce miracle se réalisait, de lui permettre la solution du problème proposé par Jonathan Farenheit, solution qu'une somme de plusieurs millions devait payer, il n'aurait vraiment pas perdu son temps en s'embarquant sur la *Liberté*.

Car, après tout, quoi d'impossible à ce que dans quelques instants émergeât de la « chose » le voleur des « Vingt » ?

Alors… oh ! alors…

D'une main fébrile, il s'empara des fils apportés et s'occupa lui-même à les relier à ceux qui sortaient du tronçon de câble coupé par l'engin…

– Voilà qui est fait, mon Commandant, dit-il au bout de quelques minutes de travail, en tendant l'appareil, si vous voulez téléphoner…

Un silence impressionnant régnait dans le petit groupe qui entourait l'officier…

– Allô ! appela enfin celui-ci, allô !…

Sur un signe du commandant, Clément s'était emparé du second récepteur et mettait toute sa volonté à décupler l'acuité de son sens auditif, dans l'espoir de surprendre quelque murmure, quelque appel lui permettant d'espérer la réalisation de son espoir insensé…

Rien !… Dans la « chose » tout semblait vide… ou mort…

Seule la sonnerie résonnait éperdument !…

Et c'était en vérité une impression étrange que ce tintement de vie au milieu de cette atmosphère de mort…

– Allô ! allô ! répéta le commandant…

Autour de lui, les visages reflétaient une angoisse extrême, tandis que les regards se tendaient vers la « chose » comme s'ils eussent espéré pouvoir en percer l'enveloppe métallique pour suivre le drame qui se jouait à l'intérieur…

– Parbleu ! murmura Clément Moulinet avec un hochement de tête significatif, l'oiseau est envolé depuis belle heure…

À peine venait-il de prononcer ces mots que, de la main, le commandant recommanda l'attention et que le détective témoignait d'une stupeur grande.

Quelque chose s'était fait entendre à l'intérieur des parois d'acier, quelque chose d'impossible à définir !

Était-ce un appel ?… Était-ce un gémissement ?… N'était-ce que la résonance de la sonnerie téléphonique ?…

Mais le silence de mort qui régnait à l'intérieur de la « chose » venait d'être brusquement rompu !…

Et les deux hommes, le commandant et Clément Moulinet, figés dans leur posture attentive, collaient plus étroitement encore leur oreille au récepteur, écoutant…

Le commandant demanda d'une voix qui tremblait un peu :

– M'entendez-vous ?… répondez…

Un imperceptible murmure, dû cette fois à une voix humaine, arriva par le fil, mais si faible, si faible qu'en vérité il semblait bien qu'il fut la manifestation dernière d'une vie expirante…

Le commandant et Clément Moulinet se regardaient, semblant s'interroger mutuellement sur le moyen à employer pour porter secours au malheureux qui agonisait là, à quelques centimètres d'eux…

– Il ne semble pas qu'il parle français, observa le commandant au bout de quelques secondes…

– Voulez-vous me permettre ? proposa le détective. Peut-être réussirai-je à me faire comprendre…

Et l'appareil aux lèvres, il dit en anglais :

– Pouvez-vous vous servir de vos mains ?… Faites jouer les clavettes qui retiennent le faux pont… Vous êtes sauvé si vous en avez la force ; hardi ! *old fellow !*… Vous êtes sauvé…

Autour de lui, les visages se penchaient anxieux et les voix demandaient, haletantes :

– Il parle !… Il parle !… que dit-il ?

Mais le détective avait d'autre chose en tête que de satisfaire la curiosité de ses compagnons.

Toujours en anglais, il encourageait, il réconfortait par de bonnes paroles son mystérieux correspondant, et il semblait, à voir l'expression de son visage, qu'il y avait lieu de concevoir quelque espoir de réussite…

Soudain, il dit, s'adressant à l'électricien et au mécanicien, en hochant la tête vers la carapace de métal :

– Vite… ces écrous, là… à l'extrémité de la coque… dévissez… et en vitesse… nous pouvons le sauver !…

Pendant que les deux hommes s'ingéniaient à précipiter le jeu de leurs outils, on demandait au détective :

– Qui est-ce ?…

– Impossible de savoir !… J'ai entendu un murmure très affaibli, auquel il est même impossible d'assigner un sexe. On dirait d'un enfant…

Et, aux ouvriers :

– Hâtez-vous !… Il suffit d'un retard de quelques secondes pour que notre intervention se produise trop tard !…

Évidemment, en lui parlait le sentiment d'humanité propre à toute créature humaine ; mais il y avait aussi la curiosité professionnelle qui le poussait à souhaiter ardemment le salut du mystérieux passager, enfermé dans les flancs de l'épave…

Quel coup de miracle !… si vraiment, dans quelques instants, il lui était donné de mettre la main sur l'un des complices des hardis écumeurs de la société…

Le brave garçon songeait moins aux profits matériels qui allaient résulter pour lui de ce succès, qu'à la satisfaction professionnelle avec laquelle il pourrait dire à ses chefs :

– J'ai réussi !…

– Ça y est, firent à l'unisson les deux ouvriers en montrant les écrous qui, cédant à leurs efforts, venaient de leur rester aux doigts…

– En ce cas, allons-y ! ordonna Clément Moulinet qui, se souvenant de ses études techniques à l'École d'Angers, commanda la manœuvre.

Seulement, maintenant, il était fort perplexe et redoutait bien de n'avoir pu travailler qu'à la délivrance d'un cadavre : le murmure qui jusqu'alors avait soutenu sa confiance s'était tu subitement…

Les forces affaiblies du passager l'avaient évidemment trahies !…

Lentement, sous les efforts combinés des trois hommes, le pont mobile qui fermait la partie supérieure du canot et assurait son étanchéité, glissait sur ses galets et peu à peu l'intérieur de la « chose » apparaissait, mais si lentement, si lentement, que la curiosité des spectateurs de cette scène d'épouvante s'exaspérait…

– Le docteur ! commanda le commissaire, qu'on aille chercher le docteur ! Sans doute ses soins ne seront-ils pas inutiles…

– Tout au moins, il faut le souhaiter, murmura Clément Moulinet, sceptique.

Bientôt, un corps d'homme apparut, recroquevillé sur lui-même, comme sous l'empire d'atroces souffrances ; un récepteur téléphonique lui emprisonnait la tête et ses doigts ensanglantés étaient accrochés à l'une des clavettes qui commandaient à la fermeture du pont mobile…

– Mort ? interrogea-t-on à la ronde…

Clément Moulinet, qui avait mis sa main sur la poitrine, eut un hochement de tête plein d'incertitude.

CHAPITRE XXVIII

Le passager de la « chose »

Depuis plusieurs heures, l'homme était là, étendu sur une couchette à l'infirmerie du bord, inanimé, semblable à un cadavre…

N'eût été un imperceptible souffle qui ternissait le miroir placé devant ses lèvres et qui attestait que toute vie ne l'avait pas abandonné, il eût pu passer pour mort.

C'était un homme d'une trentaine d'années, puissamment musclé et dont le visage donnait l'impression d'une énergie peu commune…

Malgré tous les efforts du docteur, il demeurait dans le coma où il se trouvait lorsque la « chose » avait été ouverte, et il était a craindre que la mort ne finit par l'emporter dans la lutte sans merci, entreprise pour lui arracher cette créature humaine…

Clément Moulinet, on l'imagine, n'avait pas quitté le chevet de l'homme : il voulait être là, le premier à l'interroger, dès que la vie aurait fait retour dans ce qui n'était plus présentement qu'une misérable loque humaine…

M. d'Entraygues, prévenu de ce qui s'était passé, l'avait rejoint et concourait aux soins dont le docteur entourait le moribond : bains glacés alternant avec des frictions… applications de réactifs puissants succédant à l'absorption de potions énergiques…

Mais tout cela vainement…

– Il ne donne pas l'impression d'être Anglais, observa M. d'Entraygues… On dirait plutôt un type de chez nous…

– Un Basque ! s'exclama Clément Moulinet…

– Oui… Remarquez la forme du crâne et la ligne du front… le dessin du menton !… Ce sont bien les caractéristiques de notre race…

– Mais puisqu'il ne parle que l'anglais…

Le jeune homme eut un haussement d'épaules qui signifiait apparemment que c'était là un argument qui battait en brèche son observation ; mais il était visible que cet argument ne lui paraissait pas concluant, car il ajouta :

– Qui peut savoir ?…

Et il ajouta :

– Quand j'étais prisonnier en Allemagne et que je préparais mon évasion, jamais je n'ai avoué que je parlais allemand… et au cours de ma randonnée à travers les routes allemandes, jamais non plus je n'ai reconnu que je comprenais le français…

– Évidemment, acquiesça le détective, tout est possible : quoiqu'il y ait des circonstances où malgré soi en se trahit… notamment lorsqu'il agonisait et qu'il n'a pas compris le commandant qui lui parlait français !… Eh bien ! quand la mort est là tout près, on n'a guère la tête à jouer la comédie…

– Cela dépend de la force de résistance morale dont vous êtes animé !… J'ai eu sous les yeux, durant la guerre, nombre

d'exemples qui donnent un démenti flagrant à ce que vous venez de dire…

Et le jeune homme d'ajouter, avec une flamme de fierté dans les yeux :

– Je puis même affirmer que c'est là une des caractéristiques les plus belles de notre race, à nous Français… Quand nous avons une consigne, nous savons mourir plutôt que d'y manquer…

En ce moment, Clément Moulinet saisit la main de son interlocuteur, s'exclamant à voix basse :

– Oh ! regardez donc !… comme l'expression de son visage a changé tout à coup !… Ma parole, on dirait qu'il sourit !…

En dépit de l'invraisemblance, M. d'Entraygues dut convenir qu'en effet un certain rictus plissait légèrement les lèvres de l'homme, toujours immobile à côté d'eux…

Il prit le pouls du mystérieux passager entre le pouce et l'index et put constater qu'il battait plus fort…

Alors, il commença à espérer qu'il fut possible de le sauver…

Et les frictions recommencèrent énergiques, rétablissant peu à peu la circulation dans ce corps sur lequel la mort semblait avoir déjà étendu sa main décharnée…

Les paupières enfin se soulevèrent, laissant apparaître les prunelles vitreuses qui errèrent au hasard à travers la pièce, pour se fixer un moment sur le docteur et ses deux infirmiers bénévoles…

Après quoi, les paupières s'abaissèrent et il sembla que le coma se fût à nouveau emparé de lui…

Mais peu à peu, sous l'influence du sang qui circulait à nouveau, le masque reprenait vie…

Penché vers le malade, le docteur interrogea en anglais :

– Ça va mieux ?…

La face demeura impassible, comme si l'oreille n'avait pas perçu la question ou que son cerveau n'en eût pas discerné la signification.

Clément Moulinet eut un geste d'accablement : décidément, il fallait renoncer à sauver cet homme !… Et renoncer aussi à jamais solutionner le problème qui lui tenait tant au cœur…

Le docteur cependant, qui observait attentivement le malade, eut un geste d'impatience, et le prenant sous les aisselles, avec l'aide de l'infirmier, l'assit sur le lit, les reins calés à l'aide d'oreillers pour l'empêcher de basculer…

– Il reprendra ainsi plus aisément souffle, expliqua-t-il…

L'homme avait à nouveau ouvert les yeux et son regard apparut alors plus clair, plus lumineux : évidemment, en même temps que la vie revenait en lui, l'intelligence se réveillait dans son cerveau…

– Dites-moi, fit Clément Moulinet penché vers lui, vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

Il s'exprimait en anglais.

L'autre le regardait fixement et finit par secouer la tête dans un geste négatif.

– Vous ne me comprenez pas, s'exclama le détective au comble de la stupeur… Ah çà ! ah çà !… mon garçon… il ne faudrait pas me monter le cou ! Tout à l'heure tu as bien compris ce que je te disais par téléphone… la preuve, c'est que tu as suivi mon conseil, conseil grâce auquel on a pu te sauver la vie… Alors, n'est-ce pas, faudrait pas me la faire !

L'autre fixait sur lui ses yeux bleus couleur de ciel dans lesquels ne luisait aucun reflet d'intelligence…

Selon toute apparence, il y avait entre le cerveau de l'individu et la parole de Clément Moulinet un écran épais.

– Il ne vous comprend pas ! observa M. d'Entraygues…

– Et cependant il m'a bien compris pour secouer, il n'y a qu'un instant, la tête négativement…

– Geste inconscient, peut-être…

– Dont la coïncidence, en tout cas, est étrange… grogna le détective, soupçonneux…

Et se penchant davantage, pour ne rien perdre de l'expression de la physionomie, il conseilla, d'un ton de confidence :

– Dis donc ! vieux… n'essaye pas de te payer ma tête, parce que ça ne prendrait pas : j'aime autant te prévenir de suite…

Les yeux, toujours sans expression, demeurèrent fixés sur Clément Moulinet qui grommela :

– Ou il est très malade… ou il est très fort !…

Le médecin, qui revenait en ce moment auprès de l'inconnu, suggéra :

– Il se peut très bien qu'entre le moment où il vous a compris, alors qu'il était enfermé dans l'épave, et celui où on a réussi à le délivrer, il se soit passé tel incident que je ne puis préciser, et qui a apporté dans son cerveau une désorganisation subite… par exemple, le commencement d'asphyxie qu'il a subi… Des cas semblables se sont présentés qui ont entraîné une amnésie immédiate et presque complète…

M. d'Entraygues approuva de la tête, murmurant :

– Cela ne serait pas surprenant…

Mais Clément Moulinet, lui, les poings serrés, s'exclama, rageur :

– Alors, nous ne pourrions rien apprendre de cet oiseau-là !… ça serait comme un coffre fermé, dans lequel, cependant, on sait qu'est enfermée la vérité !… Ah ! non ! par exemple !…

– Quand vous vous révolterez, observa M. d'Entraygues, vous n'en serez pas plus avancé pour ça !

– Savoir, murmura énigmatiquement le détective…

Et comme la cloche appelait les passagers à table, M. d'Entraygues se retira, laissant Clément Moulinet qui avait déclaré qu'au besoin il passerait la nuit, mais voulait en avoir le cœur net…

– À votre aise, opina le docteur : mais vous risquez fort de passer une nuit blanche… pour n'obtenir aucun résultat satisfaisant…

Ce à quoi, le détective répondit pour la seconde fois :

– Savoir…

D'accord donc avec le docteur qui donna à l'infirmier ses instructions en conséquence, Clément fut autorisé à s'installer dans un fauteuil au chevet de la couchette du malade, et à passer la nuit là, si le cœur lui en disait…

Au besoin, il se priverait de dîner pour ne pas quitter celui qui incarnait à ses yeux le mystère de la situation.

Évidemment, cet homme-là savait à quoi s'en tenir, car selon toute apparence, c'était lui qui avait collaboré à l'évasion de la passagère de la cabine 25.

Et bon gré, mal gré, il faudrait bien qu'il laissât aller sa langue… ou bien. Seulement, tout cela, c'étaient des paroles prononcées sous le coup du dépit… mais qui, à la pratique, n'avaient pas plus d'influence que du vent.

La vérité, qu'il était contraint de reconnaître, c'est qu'il n'est guère de moyens de faire parler un moribond…

Maintenant, quand ce moribond, comme présentement, se double d'un homme dont les facultés ont été atteintes, la difficulté devient une impossibilité !…

En désespoir de cause, Clément résolut de faire une nouvelle tentative et se pencha vers la couchette pour, appuyant légèrement ses mains sur les épaules de l'homme, lui demander :

– Oui ou non, comprenez-vous le français, ou bien, si vous vous taisez, est-ce parce que vous refusez de me répondre ?

L'homme le regardait de ses yeux bleu clair sans paraître l'avoir même entendu…

Qui pouvait dire même s'il le voyait ?

Un long moment, Clément Moulinet attendit une réponse qui ne vint pas : en désespoir de cause, il reprit place sur le siège, au chevet de la couchette, se creusant la cervelle pour tenter de savoir où était la vérité !

Fallait-il admettre que réellement, ainsi que l'avait dit le docteur, cet homme était frappé d'amnésie ?… ou bien devait-il supposer, comme son tempérament soupçonneux l'y poussait, qu'il était le jouet d'un simulateur ?…

Comme il était là, absorbé dans ses réflexions plutôt sombres, ainsi qu'on peut l'imaginer, voilà qu'à son oreille il lui sembla que parvenait dans un presque imperceptible murmure ce mot : « Camarade ».

Brusquement il se retourna vers la couchette et regarda l'homme.

Celui-ci, toujours immobile, tenait ses yeux fixés sur lui, et il sembla au détective que les prunelles brillaient d'un éclat singulier qu'elles n'avaient pas quelques secondes plus tôt…

De nouveau, il se pencha vers ce masque rigide, et de nouveau aussi, des lèvres qui semblaient de pierre, sortit, à peine compréhensibles, ces trois syllabes : « Camarade ! »…

Clément eût pensé rêver s'il n'eût eu sur sa propre face la sensation très nette d'un souffle léger…

Il saisit brusquement les poignets de l'homme et, le secouant, gronda :

– Tu te fiches de moi, hein !… Tu joues la comédie !… Allons, parle…

Les paupières se fermèrent et les lèvres demeurèrent muettes…

– C'est à devenir fou ! grommela le détective…

Il s'écrasait les tempes de ses deux poings, serrant les dents avec rage !…

Sentir que là, sous sa main, il tenait la vérité sur ce problème que vainement tentait-il de solutionner depuis plusieurs mois… et se heurter à un obstacle qu'il était impossible de briser ni de tourner !…

Et lui, qui au cours de sa carrière avait si souvent fait preuve d'une ingéniosité sans égale, il était là comme un débutant, ne sachant que faire…

Oh ! si, parbleu ! il le savait bien ce qu'il devrait faire !… Ce que la raison lui eût commandé… Mais ce dont il se garderait bien !

Fuir !… Oui, abandonner cette aventure et retourner à ses moutons… c'est-à-dire attendre avec patience le jour où la « Chauve-Souris » triompherait à Philadelphie, jour où M. d'Entraygues, conformément à son engagement partagerait avec lui la prime, fruit de la victoire de l'appareil…

Assurément, là était la raison !… Reconnaître humblement qu'il avait affaire à des adversaires plus forts que lui et abandonner la partie ! une partie qui ne pouvait le conduire à rien de bon…

Malheureusement, Clément Moulinet ne se souvenait pas avoir jamais, au cours d'une existence mouvementée, mis les pouces…

Pas plus à l'école, où il se faisait héroïquement rosser par de plus grands que lui plutôt que de s'avouer vaincu, pas plus que durant la guerre, où il s'était à plusieurs reprises fait amocher sérieusement plutôt que de lâcher pied devant le nombre ! non, il lui était impossible de retrouver, dans son passé ou d'enfant ou d'homme, un exemple duquel il put s'inspirer pour savoir comment on s'y prenait pour « flancher ».

Cette fois-ci, il en serait de même… et peut-être bien la Providence, en récompense d'un si méritoire acharnement, finirait-elle par couronner ses efforts !…

Le mieux donc, puisque son tempérament s'opposait à ce qu'il agît autrement, était de prendre patience…

Le poing crispé, à deux pouces de la face immobile de l'homme, il gronda, d'une voix âpre :

– Sois tranquille, mon vieux, un moment viendra tout de même où « je t'aurai »…

Il sembla qu'à ce moment les lèvres rigides se plissassent dans un rictus qui donnait l'impression d'un ricanement et Clément Moulinet, furieux, se cala dans son fauteuil pour monter plus commodément la garde.

CHAPITRE XXIX

La « Chauve-Souris » prend l'air

Pendant que le détective, ainsi transformé en infirmier, s'installait au chevet du rescapé, M. d'Entraygues, lui, mettait à exécution un projet qui, spontanément, s'était formé dans son esprit, tandis que sous la surveillance du docteur, l'homme trouvé dans la « chose » était transporté à l'infirmerie…

Il s'était dit que du moment que la « chose » était sûrement établie comme appartenant au sous-marin mystérieux qui évoluait autour du transatlantique, et que sa capture était la conséquence d'un accident, et non pas celle d'instructions données dans un but spécial, il y avait mille à parier que le sous-marin ne l'abandonnerait pas sans tenter tout au moins de se renseigner sur son sort…

Le jeune homme tenait pour prouvé qu'à bord se trouvait quelque agent indécouvrable, mystérieusement en rapport avec le sous-marin et qu'un moment viendrait où cet agent voudrait mettre le commandant du sous-marin au courant de ce qu'il était advenu du rescapé…

De là à conclure que le sous-marin allait continuer à naviguer dans les eaux de la *Liberté*, il n'y avait qu'un pas à franchir, et ce pas franchi, M. d'Entraygues avait résolu d'agir de façon à surveiller de plus près les faits et gestes du mystérieux bateau…

Tirant à part le commandant du transatlantique, il lui avait fait part d'un projet d'une audace telle que son interlocuteur

crut devoir d'abord opposer un refus catégorique à la demande du jeune homme…

– Non, Monsieur, non, je ne puis vous autoriser à quitter le bord dans de semblables conditions ! Je suis, de par mes règlements, responsable de l'existence de mes passagers…

– Mais je vous assure, Commandant, que ma peau, confiée à ma « Chauve-Souris », court moins de risques – soit dit sans vous offenser – que sur la *Liberté*. Je n'en veux pour preuve que les incidents singuliers qui troublent le bord depuis plusieurs jours et sur lesquels vous êtes impuissant à faire la lumière. J'ajoute que votre devoir vous ordonne de me faciliter les moyens de mettre mon projet à exécution, car ce projet peut seul vous donner toute latitude pour assurer la sécurité de vos passagers et de votre bateau même…

Il ajouta d'une voix sourde :

– Si les coquins que je soupçonne être les auteurs des vols qui se commettent à votre bord sont les mêmes que ceux auxquels j'ai eu affaire moi-même il y a plusieurs semaines, et s'ils ont résolu de vous empêcher d'arriver à New York, je ne donnerais pas dix centimes de votre bateau, non plus que de son chargement…

On imagine si ces paroles, prononcées d'une voix émue, étaient de nature à impressionner celui auquel elles s'adressaient…

M. d'Entraygues ajouta :

– Jusqu'à preuve du contraire, vous devez considérer votre navire comme en danger, et, dans ces conditions, ne reculer devant rien pour le sauver… N'hésitez pas, Commandant… acceptez la proposition que je vous fais de partir en reconnaissance…

Et pour décider son interlocuteur, il dit encore, avec cette superbe assurance de l'inventeur qui a foi dans l'engin que son cerveau a enfanté.

– Qu'est-ce que je risque ?…

–… Une panne, insinua le commandant…

–… Je la risque également, dans huit jours, au congrès de Philadelphie.

– Mais le jour où vous volerez à Philadelphie, observa l'autre…

–… J'aurai sous moi le sol où je viendrai, en cas de panne, m'écraser de deux ou trois mille mètres de haut… tandis qu'en survolant l'océan, j'ai une chance sur mille de m'en tirer…

Et il ajouta :

– Ma carlingue a des moyens de sauvetage que vous ne connaissez pas…

–… Mais pour prendre l'air ?…

– Ne vous préoccupez pas de ce détail : j'en fais mon affaire. Donnez seulement l'ordre qu'on monte sur le pont la caisse de l'appareil et celles des accessoires.

Tandis que le commandant, enfin convaincu, donnait les instructions nécessaires, Robert, lui, faisait aménager l'avant du bateau de façon à ce que, débarrassé autant que possible de tous les impedimenta qui pouvaient s'opposer au roulement de la « Chauve-Souris », celle-ci pût arriver à prendre l'air dans les meilleures conditions possibles…

Pendant ce temps, il courait à l'infirmerie pour prévenir Clément du départ immédiat de l'appareil ; mais il trouva le détective nettement résolu à ne pas quitter le chevet du rescapé.

– Je comprends parfaitement votre projet, déclara l'ancien élève de l'école d'Angers, et je vous approuve entièrement ; mais je suis, de mon côté, convaincu que cet homme – et il hochait la tête vers le rescapé – sait la vérité, que je ne veux à aucun prix le quitter, voulant profiter du premier mieux qui se manifestera pour l'interroger…

Dès les premiers mots, M. d'Entraygues jugea qu'il n'obtiendrait aucune concession de la part du détective, et tout d'abord, sous l'empire de l'irritation que lui causait ce refus, il fut sur le point de s'emporter et de le menacer de résilier leur contrat ; mais il réfléchit que la collaboration de Clément Moulinet pouvait par la suite lui être précieuse et il tourna les talons, décidé à se passer de lui et à réclamer l'aide d'un mécanicien du bord…

Somme toute, la collaboration d'un « observateur » se bornait à peu de choses ; et en cinq minutes, il se faisait fort de démontrer au volontaire qui consentirait à l'accompagner les quelques manœuvres nécessaires.

Seulement, il eut une surprise quand il annonça à Jacqueline son prochain vol ; la jeune femme lui déclara tout net, avec au moins autant de netteté qu'en avait mis Clément Moulinet à lui notifier son refus, sa volonté très arrêtée de s'envoler avec lui…

Et comme il protestait, elle lui répliqua avec une logique irréfutable.

– Ne dois-je pas monter avec toi dans quelques jours, pour disputer le prix de deux millions ?… Or, tu viens de dire – le commandant me l’a répété, en me demandant d’unir mes efforts aux siens pour t’empêcher de mettre ton projet à exécution – qu’il y avait moins de risques aujourd’hui qu’à Philadelphie… Dans ces conditions, je ne comprends pas que tu m’opposes un refus…

Ce à quoi Robert répliqua :

– C’est que, ma chérie, si je redoute un danger, ce n’est pas celui qui peut venir de l’appareil, mais bien celui que représente le sous-marin. Ces gens-là sont capables de tout…

Froidement alors, la jeune femme répliqua :

– Raison de plus, dans ces conditions-là, pour que je t’accompagne ! Il a été convenu, quand tu m’as épousée, que tout nous serait commun ; les joies comme les tristesses… Moi, j’ajoute : et les dangers aussi…

Et comme elle le devinait résolu à lui tenir tête, elle ajouta, décidée :

– Si tu ne m’emmènes pas, je ne t’accompagnerai pas à Philadelphie, et tu me priveras ainsi de la plus grande joie de ma vie…

Elle lui passa les bras autour du cou, lui murmurant à l’oreille :

– Crois-tu donc que s’il t’arrivait malheur, je te survivrais !… donc, pourquoi me priver du bonheur de mourir avec toi ?…

Elle le serrait ardemment contre sa poitrine et seulement alors, Robert put juger de l'intensité de son amour…

– Soit, donc, dit-il, mets-toi en tenue et rejoins-moi sur le pont…

Ivre de joie, elle desserra son étreinte et se vêtit hâtivement, tandis que son mari se précipitant par les escaliers, pour grimper sur le pont s'assurait des dernières dispositions à prendre…

La « Chauve-Souris », sortie de sa caisse, brillait au soleil comme un bloc de métal, et tout l'équipage, mis au courant de ce qui se préparait, formait cercle, maintenu à distance par des sentinelles que la prudence du commandant avait posées pour empêcher les accidents qui eussent pu entraver le départ…

Maintenant que c'était chose décidée, la conviction s'était formée en lui que cette reconnaissance aérienne pouvait donner des résultats inespérés et concourir, mieux que tout autre mesure policière, au maintien de la sécurité du navire qu'il commandait…

Sous l'œil vigilant du mécanicien-chef, l'appareil avait été monté rapidement d'après les instructions – fort simples d'ailleurs – données par l'inventeur…

Un coup d'œil suffit à celui-ci pour s'assurer que tout à bord était réglé comme il convenait : le mécanisme des ailes obéissait à une pression du doigt, la bouteille d'air avait son plein, les robinets jouaient aisément, la commande des gouvernails était prête à fonctionner, le ventilateur faisait ses mille tours à la minute…

Il n'y avait plus qu'à embarquer.

Comme le mécano volontaire arrivait pour prendre place dans la carlingue, Robert lui glissa dans la main un billet de cent francs, disant :

– Voici pour boire à la santé de la « Chauve-Souris », mon vieux copain : mais je t'ai trouvé un remplaçant…

Et un murmure de stupeur courut parmi les assistants lorsqu'apparut Jacqueline, revêtue de sa combinaison, et portant à la main le casque dans lequel elle n'avait qu'à emprisonner sa tête…

Quand on eut compris, les applaudissements éclatèrent, et une passagère, qui se tenait dans un groupe de curieux maintenus à distance par les sentinelles, appela le commandant pour lui donner un bouquet qui fleurissait son corsage…

– Si vous voulez bien, commandant, dit-elle, remettre de ma part ces quelques fleurs à cette hardie petite femme ; cela lui rappellera, là-haut, que tous ici nous formons des vœux pour la réussite que mérite son courage !…

Rapportées à Jacqueline, ces paroles la firent rougir jusqu'à la racine des cheveux, et elle se hâta de coiffer son casque pour dissimuler sa confusion…

Quand elle eut pris place dans son baquet, elle attendit tranquillement que fut arrimé à la « Chauve-Souris » un objet métallique dont la forme lui fit passer dans le dos un léger frisson : c'était un obus, mince, élégant comme un monstrueux bijou dans sa gaine de métal étincelant… Ainsi se soulignaient les paroles prononcées par Robert quelques instants auparavant, lorsqu'il tentait de la dissuader de l'accompagner.

M. d'Entraygues jugeait bon de prendre ses précautions…

En son for intérieur, il ne lui déplairait pas autrement qu'une occasion se présentât de prouver à Clément Moulinet que lui aussi était un as du pointage…

Si le sous-marin l'y contraignait, il ne se ferait aucun scrupule de lui envoyer son salut…

Tout cela était prêt : il n'y avait plus qu'à procéder au départ, et cette prise d'air constituait certainement, aux yeux de l'inventeur, le plus grand aléa.

La distance à parcourir était courte en effet, et l'action de la bouteille d'air devait être pour ainsi dire spontanée pour permettre à l'appareil de s'élancer dans l'espace en quelque sorte à pieds joints.

S'il atteignait la proue du navire avant d'avoir décollé, c'était la chute dans les vagues, sans grand'chance de salut, appelé par son poids à plonger comme une chose inerte.

M. d'Entraygues eut un moment d'émotion intense : il lui sembla qu'un voile s'étendait devant ses prunelles, tandis qu'une douleur lui mordait le cœur comme eût pu le faire la mâchoire d'une bête fauve…

Peut-être, tellement son angoisse était grande, eût-il prétexté d'un détail matériel non au point, pour retarder, si ce n'est même pour suspendre le départ…

Mais Jacqueline, le casque soulevé légèrement pour permettre à Robert de découvrir son fin et charmant visage, demanda en se tournant vers lui :

– Eh bien ! qu'est-ce qu'on attend ?…

Elle avait posé cette question d'un ton si tranquille, et ses traits reflétaient une assurance si grande, que le jeune homme eut honte vraiment de sa pusillanimité et qu'il commanda d'une voix soudainement raffermie :

– En route !...

La jeune femme abaissa son casque, et les yeux fixés sur le ventilateur soudainement déclenché, attendit les ordres.

Cependant, un sifflement s'était fait entendre, en même temps que les pales du ventilateur se mettaient à tourner avec une vitesse de seconde en seconde grandissante : la turbine entrait en action sous le souffle de la bouteille d'air que Robert venait de déboucher...

La « Chauve-Souris » trembla légèrement comme fait l'oiseau qui prépare son vol : puis, dans un glissement doux, elle roula sur le pont, pointant vers l'extrémité du beaupré sur lequel, pour prolonger le roulement, avait été installée une plate-forme de fortune...

C'était à l'extrémité de cette plate-forme que l'appareil devait connaître son sort : s'élancerait-il vers l'espace, ou bien plongerait-il à pic pour être bousculé par l'étrave et disloqué, vouant ceux qui le montaient à une mort aussi affreuse que certaine ?...

Inconsciente du danger, Jacqueline attendait le moment où Robert lancerait le commandement définitif.

Que pouvait en effet lui emporter le sort qui lui était réservé ? Du moment qu'elle était avec Robert, la mort même ne l'effrayait pas !...

– En haut ! commanda soudain M. d'Entraygues d'une voix vibrante…

La jeune femme fit jouer les manettes, et les ailes, aplaties le long de la coque, se déployèrent en quelques secondes, prêtes à faciliter l'envol de l'appareil…

À peine si celui-ci, les roues d'avant ayant atteint l'extrémité de la plate-forme, plongea-t-il d'un mètre au-dessus des flots : d'une main sûre, Robert avait manœuvré le gouvernail et la « Chauve-Souris », redressant son avant, était remontée doucement suivant un plan incliné qui, en quelques secondes l'avait portée à cinq cents mètres de haut…

– Hurrah ! clama Jacqueline !…

L'expédition débutait par un succès qui permettait de bien augurer de la suite…

De son côté, Robert se sentait l'âme dégagée d'une grande angoisse : il était comme un cavalier qui sait ce qu'il peut demander à sa monture et jusqu'à quel point d'effort il peut l'amener…

Maintenant, Jacqueline n'avait plus qu'à se croiser les bras, le rôle du passager se bornant à commander la manœuvre des ailes, soit au départ pour les faire s'éployer, soit à l'atterrissage pour les replier dans l'alvéole ménagée aux flancs de la carlingue.

Le soleil, déjà bas à l'horizon, étendait sur les flots une nappe de sang dont le reflet mettait dans le ciel des traînées rougeâtres, comme l'aurait pu faire un incendie, donnant au panorama quelque chose de saisissant et de tragique…

Malgré elle, à son admiration se mélangeait quelque peu de terreur quand ses regards s'abaissaient sur l'immense nappe liquide que survolait la « Chauve-Souris ».

Là-dessous se cachait l'ennemi, qu'il fallait découvrir et dominer…

À la pensée de la lutte qui attendait Robert, elle ne pouvait se défendre d'un petit sentiment d'angoisse… non pas pour elle : en compagnie de son mari, elle se sentait en sûreté… mais pour lui, dont elle connaissait l'énergique opiniâtreté…

C'est au point qu'instinctivement, pour ainsi dire, sans même se l'oser avouer à elle-même, elle formait maintenant le vœu que les recherches de la « Chauve-Souris » n'aboutissent pas…

CHAPITRE XXX

De l’audace ! et toujours de l’audace !

– Alerte ! cria tout à coup Robert d’Entraygues…

Depuis plus d’une heure, la « Chauve-Souris » croisait dans le ciel, à une hauteur qui variait entre sept et huit cents mètres, tirant des bordées aux abords de la *Liberté*, sans que rien n’eût attiré jusqu’alors l’attention du pilote.

Vainement, de son œil exercé par plusieurs années de front, scrutait-il les flots glauques, à la recherche de l’adversaire qu’il soupçonnait de s’y tenir embusqué. Les flots ne lui avaient rien révélé, se faisant complices…

Et déjà il songeait à regagner le bord, redoutant un échec, lorsque là-bas, à fleur d’eau, un corps allongé retint tout à coup son attention.

Aucun doute, c’était là sûrement celui qu’il cherchait et, tout aussitôt, il prit de la hauteur pour se mettre éventuellement hors de la portée d’un projectile possible…

En même temps, il saisissait la manette qui commandait au déclenchement de l’engin, prêt à l’envoyer à l’adversaire lorsque le moment lui paraîtrait opportun…

Le cœur un peu coincé dans la poitrine, Jacqueline regardait, regrettant de n’avoir rien à faire ; l’action eût maintenu intacte toute son énergie du départ, tandis que, demeurant là inoccupée, l’angoisse avait trop de prise sur elle.

Mais quelque rapidité qu'eût mise la « Chauve-Souris » à accourir survoler le sous-marin, celui-ci, l'ayant repérée, avait plongé en un clin d'œil, ne laissant à la surface des eaux, comme preuve de sa présence quelques secondes plus tôt, qu'un grand cercle concentrique qui allait s'étendant jusqu'aux confins de l'horizon… Hardiment, la « Chauve-Souris » longea jusqu'à raser, pour ainsi dire, la surface liquide ; coûte que coûte, M. d'Entraygues voulait découvrir dans son repère liquide celui qui venait de lui échapper…

Un cri de joie faillit lui jaillir des lèvres, en le découvrant, naviguant entre deux eaux, par quelques mètres à peine de fond… au point que, pour un peu, le pilote eût effleuré de la main le périscope qui émergeait de quelques centimètres non loin de lui… Mais pour que son projectile pût atteindre avec efficacité son but, il fallait qu'il donnât à sa chute un peu plus de hauteur, et, d'un coup de gouvernail, Robert s'enleva.

Mais le temps qu'il revint planer au-dessus de l'adversaire, celui-ci avait accentué sa plongée et le périscope, but certain pour l'obus, avait disparu.

C'était partie remise : pour réussir, l'aviateur n'avait qu'à faire preuve de patience, car un moment viendrait où le sous-marin, après avoir navigué à l'aveuglette, devrait faire à nouveau émerger son périscope pour se rendre compte de la route suivie ; à ce moment-là, Robert, aux aguets, lui crèverait les yeux et sa capture ne serait plus dès lors qu'une question de temps…

Et, de nouveau, la « Chauve-Souris » se mit à tirer des bordées, guettant la forme noire qui circulait sous les eaux, un peu au hasard, puisqu'elle n'avait plus conscience de sa direction…

Le soleil s'était effondré derrière l'horizon dans un effroyable incendie ; mais son reflet était tel que la poursuite pouvait se continuer dans ce sanglant crépuscule comme s'il eût fait encore plein jour…

Cependant le jeune homme commençait à craindre d'être contraint de rentrer à bord, en ayant « fait vieille », comme on dit en terme de chasse.

– Là ! dit tout à coup Jacqueline en étendant le bras droit devant elle.

En effet, un point noir venait d'émerger à quelques encablures de l'appareil…

C'était le périscope !…

Un cri de joie aux lèvres, l'aviateur lança la « Chauve-Souris » de manière à surplomber l'adversaire, et arrivé perpendiculairement au-dessus du but, déclencha l'obus qui tomba, tandis que la « Chauve-Souris » s'enfuyait à tire-d'aile pour se mettre à l'abri d'une riposte possible…

Sous le poids de l'engin, l'eau fusa en gerbes étincelantes, puis il y eut contact entre la coque du sous-marin et l'obus, et l'éclatement se produisit…

Alors, ce fut comme si un volcan eût soulevé les eaux dont le rejaillissement atteignit la « Chauve-Souris », creusant un immense entonnoir au fond duquel il sembla que s'agitaient désespérément des épaves…

Après quoi, tout redevint peu à peu calme, aussi calme qu'avant ce soudain cyclone, et Robert eût pu croire qu'il avait été victime d'une vision fantomatique… car à la surface des eaux rien n'apparaissait plus. Il était cependant bien invraisemblable

de supposer que, si le sous-marin avait été détruit, rien de ce qui avait été sa coque ne remontât à la surface…

Qu’est-ce que cela pouvait vouloir dire ? Devait-il croire que le corps d’acier avait été happé par le remous et entraîné jusqu’au fond de l’océan ?…

Bien invraisemblable, cette supposition !…

Mais alors ?

S’approchant du lieu où avait eu lieu la catastrophe, il rasa les eaux pour tenter, au milieu de la pénombre qui déjà annonçait la nuit, de repérer quelque indice…

Rien ! vainement son regard plongeait-il dans le gouffre glauque ouvert sous lui, rien… pas la plus petite épave…

En désespoir de cause, il songeait déjà à rejoindre la *Liberté* dont la masse sombre, piquée de feux, s’apercevait au loin, lorsque Jacqueline, dont les yeux avaient décidément une merveilleuse acuité, s’exclama de nouveau :

– Là-bas !… Là-bas !…

Robert suivit la direction indiquée par le bras étendu et aperçut effectivement, posée sur les flots, une silhouette qui ne pouvait être que celle du sous-marin.

Cela paraissait pourtant impossible, puisqu’il avait la certitude que son obus avait atteint le but ; d’autre part, néanmoins, il ne pouvait nier le témoignage de ses yeux, non plus que ceux de sa compagne !

Alors, tout à l'heure, il avait donc été victime d'une formidable illusion d'optique… à moins que ce ne fût maintenant qu'il fût abusé par un mirage déconcertant…

Décidé à en avoir le cœur net, il prit aussitôt de la hauteur et cingla en vitesse vers le corps signalé.

Seulement, il se rendait compte que s'il n'était pas abusé, si vraiment c'était bien là l'adversaire qu'il recherchait, la partie était perdue pour lui ; désarmé, il était réduit au simple et inoffensif rôle de spectateur, s'offrant, sans pouvoir riposter, aux coups qu'il plairait à l'autre de lui assener…

Et cependant, il fallait, coûte que coûte, qu'il sût !… Il voulait savoir !…

Au fur et à mesure qu'il approchait, il constatait, sur la carapace du sous-marin, des silhouettes humaines qui s'agitaient et, braquant sa lunette, il constata que si son projectile n'avait pas détruit le bateau, il l'avait cependant fortement endommagé, car l'équipage se livrait en hâte à des réparations…

Et il fallait que ces réparations fussent bien urgentes pour que le commandant se fût décidé à exposer son bateau au grave danger d'être attaqué par l'ennemi…

Au bout de quelques instants, M. d'Entraygues se rendit compte que la partie endommagée par son projectile était la coupole même du sous-marin qui, maintenant, formait une brèche importante par laquelle l'océan devait s'engouffrer, menaçant d'entraîner l'épave par le fond ; le périscope, lui aussi, était détruit, et du fait de ces deux avaries, le bateau allait être contraint de se rendre ou bien de continuer à naviguer en surface, ce qui l'exposait sans défense aux coups de canon du transatlantique…

Seulement, il eût fallu avoir le loisir de se mettre en communication avec la *Liberté*, et, dans la précipitation de son départ, Robert avait négligé de monter à bord de la « Chauve-Souris » l'appareil de T. S. F.

Ainsi se trouvait-il sans moyen de communication avec le bord et devait-il opter entre deux partis : ou bien cingler en vitesse jusqu'au transatlantique et lui signaler l'état désespéré dans lequel se trouvait l'ennemi ou bien attaquer carrément celui-ci avec ses propres moyens, lesquels se limitaient à sa seule audace…

Si M. d'Entraygues n'eût eu Jacqueline avec lui, nul doute qu'il n'eût opté pour ce second système qui, outre qu'il était le seul à répondre aux exigences de la situation, s'adaptait si merveilleusement à son tempérament, évoquant en lui tous les souvenirs de la lutte, encore chaude, soutenue pendant quatre ans contre les Boches…

Oui, en ce moment, il lui semblait, par une sorte d'hallucination, être au front à la tête de ses « Alouettes ».

Avec quel entrain, si c'eût été vrai, il se fût rué sur le sous-marin, au risque de laisser sa peau dans l'aventure.

Mais c'était là une folie qu'il ne se reconnaissait pas le droit de commettre du moment qu'il lui fallait y entraîner Jacqueline à sa suite.

Au demeurant, étant donné l'état dans lequel se trouvait l'adversaire, Robert courait-il grand risque à piquer une pointe jusqu'à la *Liberté* ?

Du moment que le sous-marin était dans l'impossibilité de plonger et qu'il ne pouvait trouver de salut qu'en fuyant à la sur-

face, la « Chauve-Souris » était toujours certaine de le pouvoir repérer aisément et de le gagner de vitesse, le cas échéant…

Faisant donc demi-tour, le pilote cingla vers le transatlantique dont les feux brillaient dans la nuit à quelques milles de là, poursuivant imperturbablement sa route vers la côte américaine, toute proche maintenant et qui – avait assuré le commandant – devait être en vue à pointe d'aube…

Si donc M. d'Entraygues devait agir, il lui fallait faire diligence, car avant quelques heures celui qu'il poursuivait aurait trouvé moyen, touchant terre, de lui échapper…

Moins d'une demi-heure plus tard, sa « Chauve-Souris » atterrissait sur l'avant du navire aussi aisément que s'il se fût agi pour elle de se poser à côté de son hangar de Saint-Jean-Pied-de-Port…

Jacqueline débarquée, le jeune homme se fit aussitôt conduire auprès du commandant auquel il rendit compte de ce qui s'était passé… Durant ce temps, on montait rapidement sur l'avion le poste de T. S. F. et on le munissait d'un nouvel engin ; en même temps, sur la demande du jeune homme, on lui mettait à bord un certain nombre de fusées de couleurs différentes, destinées à lui permettre de se mettre en rapport avec le transatlantique afin de faire suivre, pour ainsi dire pas à pas, les péripéties de la lutte qui allait s'engager…

Vainement, le commandant insista-t-il pour le faire consentir à ce qu'il emmenât un second avec lui, en remplacement de Jacqueline, M. d'Entraygues refusa énergiquement, voulant être seul à mener à bien cette aventure qui lui était tout à fait, assurait-il, personnelle…

La vérité, c'est qu'il ne voulait à aucun prix initier qui que ce fût au secret de la manœuvre de la « Chauve-Souris », secret

qu'il entendait garder pas devers lui, jusqu'au jour où se disputerait à Philadelphie la fameuse prime offerte par le Congrès d'aéronautique…

En dépit des supplications de Jacqueline, qui voulait à toutes forces l'accompagner de nouveau, moins d'une demi-heure après avoir pris contact avec le transatlantique, la « Chauve-Souris » s'envolait à nouveau, munie cette fois d'un réflecteur au moyen duquel elle pouvait fouiller l'horizon et se livrer à une recherche efficace de l'adversaire.

Mais, après avoir rejoint le point où celui-ci avait été abandonné par l'avion, M. d'Entraygues eut beau balayer la surface des eaux du pinceau lumineux de son réflecteur, aucune trace du sous-marin ne lui apparut…

C'était à croire que, ses avaries réparées, il avait réussi à plonger… à moins que, muni d'un moteur puissant, il eût fait assez de route pour être déjà hors du rayon visuel de celui qui le cherchait.

Dans cet espoir, Robert s'éleva aussitôt de façon à augmenter la portée de sa visibilité ; le malheur, c'est que plus il s'élevait et plus diminuait l'efficacité de son réflecteur, par la force même des choses peu puissant ; il arriva donc un moment où, s'il lui était possible d'embrasser un important arc d'horizon, sa projection lumineuse était pour ainsi dire nulle et que, le sous-marin fût-il à la surface de l'océan, se confondait avec la masse d'ombre qui noyait l'espace…

Une seule ressource lui restait : se mettre, au moyen d'une de ses fusées, en rapport avec le transatlantique pour le prier de balayer de ses réflecteurs l'immensité liquide qui l'entourait…

Quelques secondes plus tard, le ciel sombre se rayait d'une traînée rouge suivie presque aussitôt d'une seconde traînée blanche.

C'était le signal convenu avec le commandant pour faire entrer en scène la puissance de ses réflecteurs…

Moins de deux minutes plus tard, la nuit se crevait soudain d'un pinceau lumineux qu'on eût dit jailli d'un œil énorme embusqué à l'horizon et qui, lentement, méthodiquement, se mit à errer par l'immensité liquide, l'éclairant secteur par secteur…

La « Chauve-Souris », au ralenti, suivait en vol plané la marche de l'éclat lumineux tandis que M. d'Entraygues, la lunette marine aux yeux, fouillait les eaux au fur et à mesure qu'elles sortaient des ténèbres.

Et soudain, il poussa une exclamation : là-bas… à plusieurs milles au nord, une tache sombre venait de lui apparaître, allongée sur les eaux, et qu'on eût pu prendre pour une épave inerte emportée par le courant si, à son arrière, n'eût été visible une traînée argentée qui trahissait le tourbillonnement d'une hélice…

Nul doute : c'était lui !…

Le jeune homme, le cœur bondissant d'allégresse, envoya une fusée tricolore qui signifiait « bonne direction », suivie d'une autre fusée jaune qui disait « maintenez jusqu'à nouvel ordre »…

Après quoi, il mit le cap sur l'épave, demandant à la « Chauve-Souris » toute la rapidité dont elle était capable…

Maintenant qu'il « tenait » l'adversaire, il s'agissait de ne pas le laisser échapper…

En moins d'un quart d'heure, l'avion surplombait le sous-marin à une hauteur de quinze cents mètres environ et, tout aussitôt, il se mit à descendre en vrille presque perpendiculairement.

Le jet lumineux envoyé par la *Liberté* poursuivait le sous-marin, le maintenant dans une zone éblouissante à laquelle il ne lui était pas possible d'échapper… constituant ainsi une cible magnifique aux coups du pilote…

Rien n'était plus aisé à celui-ci de lâcher alors l'engin dont l'avait muni le transatlantique et de détruire d'un seul coup l'adversaire… Mais procéder de la sorte eût été à l'encontre de ce que se proposait Robert : il voulait savoir le fin mot de l'énième à la solution de laquelle il était attaché depuis plusieurs mois… et pour cela, c'était vivants qu'il lui fallait les passagers du sous-marin…

On objectera qu'il était seul contre des adversaires déterminés dont il ignorait le nombre : mais il faut remarquer qu'il les tenait à sa discrétion et qu'il pouvait répondre, à un refus de leur part de se rendre, en les pulvérisant du projectile dont était armée la « Chauve-Souris »…

C'était pour eux une question de vie ou de mort que seule pouvait solutionner à leur avantage une reddition sans condition…

Or, seul, un grand sentiment tel que l'amour de la Patrie peut pousser l'homme à faire ainsi délibérément le sacrifice de sa vie.

Mais il n'y a pas d'exemple, depuis que le monde est monde, qu'un voleur ait jamais eu l'âme d'un héros ! Il était invraisemblable donc que ces as de la cambriole préférassent être

envoyés par le fond que de rendre gorge ; le royaume des poissons ne permet guère de jouir du produit de ses rapines…

Le sous-marin, cependant, fuyait en vitesse, manœuvré avec une maestria à laquelle M. d'Entraygues ne pouvait s'empêcher de rendre hommage ; il filait en lignes brisées, excessivement brèves, de façon à empêcher autant que possible celui qui le poursuivait d'ajuster son tir et en même temps il évitait par moments, – très courts, il est vrai, – le pinceau lumineux qui l'exposait trop aisément au feu de son adversaire.

Maintenant, Robert était descendu si bas qu'il eût été possible presque d'engager la conversation avec l'équipage du sous-marin, si celui-ci eût été visible : malheureusement, il se tenait embusqué dans l'intérieur du bâtiment dont la brèche, résultant de la destruction de la coupole, avait été tant bien que mal réparée, de façon à permettre au bateau de n'émerger que de la partie strictement nécessaire pour que les eaux ne pussent s'infiltrer à l'intérieur.

Vainement, à plusieurs reprises, des fusées parties du transatlantique avaient-elles demandé au pilote s'il ne voulait pas que l'on fît usage de la pièce du bord pour atteindre le sous-marin, dont le réflecteur faisait une cible admirable…

M. d'Entraygues repoussait l'aide de la *Liberté* pour une besogne qu'il lui eût été aisé d'accomplir lui-même ; car à la hauteur insignifiante à laquelle il se trouvait, rien ne lui eût été plus aisé que d'atteindre le sous-marin, pour ainsi dire, à bout portant…

Mais, nous le répétons, c'était là une solution à laquelle il ne se résignerait qu'à la dernière extrémité…

Une idée folle d'ailleurs venait de lui passer en tête : puisque l'équipage refusait de se montrer, il allait, lui, le rejoindre !…

Oui, la « Chauve-Souris », se poserait sur le bateau, le pilote dût-il y laisser sa peau…

Le jeune homme se trouvait maintenant dans un état d'esprit semblable à celui qui l'animait quelques années auparavant, lorsqu'au front, chargé d'une mission importante, il jouait le tout pour le tout, afin d'arriver au but qui lui avait été assigné…

Il est des circonstances où rien ne compte plus aux yeux de l'homme décidé à tout, et Robert était dans l'une de ces circonstances-là ; la silhouette de Jacqueline elle-même s'était effacée de son souvenir ; tout en lui était à l'action, une action énergique, folle si l'on veut, mais décisive…

Maintenant, il descendait en douceur, décrivant des cercles concentriques de plus en plus étroits jusqu'au moment…

Il n'eut pas le temps de réfléchir, de se rendre compte de ce qui se passait au juste.

Tout ce qu'il put comprendre, c'est qu'alors qu'il se trouvait à une quinzaine de mètres seulement du bateau, un sifflement étrange s'était fait entendre, et que tout à coup la « Chauve-Souris », refusant de lui obéir, s'était trouvée précipitée vers le pont du sous-marin avec lequel elle entra en contact si violemment que, la tête portant contre une pièce métallique, Robert perdit la notion des choses. Quand il revint à lui, il était seul étendu sur le pont du sous-marin et la « Chauve-Souris » avait disparu.

CHAPITRE XXXI

Où Clément Moulinet cauchemarde

La cloche de bord avait depuis quelques instants piqué minuit !…

Le dernier coup de l'heure traînait encore par le silence du paquebot endormi que troublait seul le ronronnement assourdi et lointain des machines.

Clément Moulinet, qui somnolait, ouvrit lourdement les paupières et promena autour de lui un regard vague, semblant ne pas comprendre tout d'abord pourquoi il se trouvait là, assis dans ce fauteuil au lieu d'être confortablement étendu dans sa couchette.

La vue de l'homme allongé, rigide, à côté de lui, le rappela à la réalité, et alors la rage le reprit de son impuissance.

Mais le sommeil, après deux nuits passées sans dormir, fut plus fort que lui, et laissant retomber sa tête sur le dossier du rocking-chair, il se rendormit… ou du moins il s'enlisa dans une torpeur qui le laissa là inerte, incapable d'une pensée ou d'un geste…

Et alors, dans la pénombre de la cabine, que la lampe, mise en veilleuse, éclairait d'une lueur vague, il vit ceci :

Sans bruit, la porte de la cabine s'ouvrit, tournant imperceptiblement sur ses gonds, et Rosa, la femme de chambre de Mme d'Entraygues, apparut sur le seuil, toute blanche dans son

long vêtement de nuit, en tout point semblable à ce qu'elle lui était apparue quarante-huit heures auparavant lorsqu'il l'avait croisée dans le couloir.

Stupéfait, il voulut se lever ; mais une force inconnue le clouait à son siège et immobile, muet, il regarda.

La jeune femme semblait dormir, car ses yeux étaient clos et cependant, à travers les paupières abaissées, Clément Moulinet avait eu la sensation du regard attaché sur la couchette où l'homme continuait à reposer… ou à agoniser…

Comment était-il possible de savoir au juste ?

Cependant, comme au cours de la journée précédente, le détective crut bien entendre bruire dans le silence de la cabine ce mot « Camarade ».

Il voulut se redresser, mais ses membres semblaient attachés à son siège.

Lentement, le bras de Rosa, en un geste de commandement ou d'évocation, se tendit dans la direction de la couchette.

Alors, l'homme se leva sur son séant et demeura ainsi, haletant, paraissant épuisé par ce grand effort.

Il semblait à Clément Moulinet entendre le bruit de sa respiration courte, sifflant au sortir de sa gorge contractée, tandis que ses mains suppliaient la jeune femme ! Celle-ci eut un geste apaisant ; puis il parut à Clément Moulinet que de son corps s'échappait une sorte de matière fluide, semblable à une vapeur, quoiqu'il eût l'impression – lorsqu'elle passa près de lui, rampant sur le plancher – d'une matière visqueuse et résistante cependant, toute glacée…

Elle poursuivit, après l'avoir frôlé, sa marche vers la couchette qu'elle atteignit pour aussitôt se redresser, formant une silhouette qui, peu à peu, évoquait celle d'une créature humaine.

Le corps inondé de sueur, le détective regardait, en proie à une incertitude angoissante ; cauchemardait-il ou bien était-il éveillé ? était-ce vraiment que se déroulait devant lui cette scène fantomatique ?… Il eût voulu reconnaître cette silhouette ; malheureusement, le visage demeurait imprécis comme si un voile eût flotté autour de son visage, lui servant de masque…

Rosa, elle, était demeurée à la même place, sur le seuil de la porte, le bras toujours tendu…

L'homme, cependant, soutenu par les mains de l'étrange apparition, s'était insensiblement coulé hors de la couchette et maintenant, à petits pas, marchait.

Il marchait péniblement, s'arrêtant à tout moment, pour reprendre haleine et force ; après quoi, il repartait, mais il était visible qu'à chaque pas fait en avant, il s'épuisait davantage.

La direction de sa marche était manifestement le hublot !…

Et Clément Moulinet eût le pressentiment qu'il voulait s'échapper de la cabine.

Un juron lui jaillit des lèvres et il tenta une fois encore de se lever ; mais la même force inconnue le maintint assis, en proie à une inimaginable colère…

Ainsi qu'il l'avait pressenti, l'homme avait atteint le hublot, et la main de l'apparition l'ayant ouvert tout grand pour lui livrer passage, déjà il faisait effort pour enjamber, lorsque soudain, la lune se dégageant des nuées qui jusqu'alors l'avaient

voilée, jeta au dehors une clarté vive qui illumina l'océan et l'espace…

Et chose étrange, miraculeuse, il sembla à Clément Moulinet que, de cette clarté, une forme humaine se précisât toute blanche, dans des vêtements transparents.

Et, ô stupeur ! le détective reconnaissait le fin visage de Mme d'Entraygues : oui, c'était bien sa bouche rieuse et ses grands yeux alanguis !…

Pour l'instant, l'expression de ses prunelles était sévère, et le sourire qui d'ordinaire fleurissait sa bouche mignonne avait disparu dans un plissement de menace…

Son regard demeurait attaché sur l'homme qui, indécis, s'était arrêté au moment où il enjambait le hublot…

Jacqueline avait étendu les bras en croix, dans un geste significatif, barrant la route à celui qui tentait de s'évader…

Au mépris de cette injonction, il voulut poursuivre : alors une lutte s'engagea terrible, au cours de laquelle Clément, impuissant à porter aide à Mme d'Entraygues, se désespérait à la pensée que cet homme allait lui échapper, emportant avec lui la seule chance qu'il eût de percer le mystère qui l'enveloppait…

Lorsque, soudain, il poussa un cri de joie : Mme d'Entraygues avait levé le bras pour l'abaisser presque aussitôt.

Et l'homme venait de s'écrouler sur le plancher… où il demeura immobile, comme frappé à mort…

Alors, l'apparition se baissa vers lui, le prit par-dessous les aisselles, et, avec peine, le traîna jusqu'à la couchette sur laquelle elle réussit, avec combien d'efforts, à le hisser…

Ensuite, elle se désagrégea, se fondit peu à peu pour redevenir le corps de la jeune femme qui lentement, comme elle était venue, se retira…

La porte était fermée depuis un bon moment que Clément Moulinet, en proie à une stupeur sans égale, demeurait toujours les yeux fixés dans la direction où avait disparu Rosa.

Quand il pensa à tourner ses regards vers le hublot, l'apparition de Jacqueline s'était fondue dans la clarté lunaire de laquelle elle avait surgi, quelques instants auparavant…

Et de toute cette scène fantasmagorique, il ne restait rien qui pût établir si le détective avait vu réellement ce qu'il avait vu ou bien s'il avait été la proie d'un cauchemar.

Quand il s'éveilla, la tête lourde comme du plomb, les idées en déroute, il fut quelques instants avant de pouvoir rassembler ses esprits : les incidents qui avaient bouleversé sa nuit emplissaient sa cervelle d'un tourbillon d'incertitudes et, comme une cloche tintant le même son, à ses oreilles bruissait la même question :

– Ai-je rêvé ?… Ai-je réellement vu ?

Et voilà que ses regards s'étant tournés instinctivement vers la couchette sur laquelle l'homme était toujours étendu, dans la même immobilité, Clément Moulinet poussa une sourde exclamation !…

D'un bond, il se trouva dressé et penché sur le corps…

Puis, il eut un mouvement brusque qui le rejeta en arrière, le visage égaré, le front trempé d'une sueur d'angoisse.

Le drap qui recouvrait le corps était tout maculé de sang, et le visage qui en émergeait était blanc comme marbre, avec, autour des yeux, le grand et impressionnant cerne de la mort…

D'un geste éperdu, le détective arracha le drap, et alors apparut le buste du malheureux, tout sanglant, lui aussi, avec une plaie béante à la hauteur de l'épaule, plaie par laquelle la vie s'était écoulée en même temps que le sang…

Instinctivement, Clément Moulinet se regarda les mains ; durant une seconde il avait eut l'impression que l'assassin était lui !… puisque, seul, il avait passé la nuit dans la cabine, à côté du corps…

Mais non, ses mains étaient nettes !…

Alors, il lui revint en mémoire, avec tous les détails, le souvenir du cauchemar qui l'avait agité au cours de cette nuit tragique.

Un cauchemar !… Pouvait-il maintenant croire que vraiment il s'agit d'un cauchemar ?…

Ce cadavre, là, frappé d'un coup de couteau… ce n'était pas un cauchemar ! ça… mais bien l'effroyable réalité !…

Ce coup de couteau !… qui donc l'avait donné ?…

Et pour quelle cause ?…

À cette seconde question, tout de suite son esprit fit réponse : la veille, à plusieurs reprises, l'homme, interrogé par lui, avait prononcé un mot, un mot en Français : « camarade », qui semblait indiquer qu'après avoir longtemps hésité il s'était résolu à entrer dans la voie des aveux !

N'était-il pas vraisemblable de supposer que c'était pour assurer son silence qu'on s'était débarrassé de lui !…

Ainsi revenait-il à la première question. Cet « on », qui était-ce ?…

Et devait-il supposer que, même après le départ de la passagère de la cabine 25, il y eut encore à bord quelque affilié de la terrible bande ?…

Et alors, successivement, les deux silhouettes à lui apparues pendant la nuit : celle de Rosa et celle de Mme d'Entraygues, se dressèrent devant ses yeux effarés…

Lui fallait-il vraiment attribuer le crime à l'une ou l'autre de ces deux femmes ?

CHAPITRE XXXII

Perdu et retrouvé !

Nous avons dit la stupeur et l'effroi de Clément Moulinet en présence du corps ensanglanté de l'homme que l'on avait de la mystérieuse épave arrachée aux eaux de l'océan.

Ainsi donc, il lui fallait croire qu'un assassinat avait été commis dans la cabine, sous ses propres yeux.

Le corps qui était là lui interdisait de continuer à croire qu'il avait eu affaire à un cauchemar, ainsi qu'il se l'était tout d'abord imaginé.

Il n'avait pas rêvé !…

Alors, il devait en conclure que c'était bien Rosa, que c'était bien Mme d'Entraygues qu'il avait vues au cours de la nuit, et, partant, force lui était d'admettre qu'elles fussent l'une ou l'autre, peut-être bien toutes les deux ensemble, les auteurs du crime !…

C'était inexplicable, mais la matérialité des faits le contraignait à l'admettre comme vraisemblable…

Évidemment, il n'était aucunement question dans son esprit de supposer un seul instant que leur libre arbitre fût en cause : il connaissait de longue date l'état de médium de Rosa-Mariette, comme aussi, dès son premier contact avec Mme d'Entraygues, il avait su à quoi s'en tenir sur son tempérament supra-nerveux.

Maintenant, à la suggestion de qui avaient-elles agi !… En d'autres termes, qui avait intérêt à empêcher de parler celui qui, à cette heure, n'était plus qu'un cadavre ?

Et conséquemment, qui était cette mystérieuse passagère de la cabine 25 ?

Comme il était là, immobile, l'esprit tendu vers cet insoluble problème, les yeux machinalement fixés sur la couchette qu'éclairait d'une vive lueur la lampe électrique suspendue au plafond de la cabine, voilà que, tout à coup, il tressaillit et se pencha vers la couchette pour vérifier de plus près un détail qui venait d'attirer son attention…

Là, sur le coin du drap, une maculature, qui tout d'abord avait échappée à son examen, venait de lui apparaître, si bizarre, qu'il attira à lui le drap pour mieux se rendre compte…

Un juron lui échappa ! Son impression première se trouvait confirmée ! C'était bien une main qui avait laissé sur le drap blanc son empreinte sanglante…

Le meurtrier avait signé son crime…

Il sortit comme un fou de la cabine et courut chez le commissaire auquel, d'une voix émue, il fit le récit du drame qui, au cours de la nuit, s'était joué en sa présence.

Bien entendu, il se garda de dire que dans les deux apparitions il avait reconnu Rosa et Mme d'Entraygues.

À quoi bon provoquer un scandale dont son patron eût été la première victime ?

Il serait bien temps pour lui de « manger le morceau », si l'enquête, à laquelle on allait se livrer, l'obligeait à parler.

Quelques instants plus tard, le commissaire et le commandant pénétraient dans l'infirmerie, suivis de Clément Moulinet.

À leur grande stupeur, ils constatèrent que rien de ce qu'avait annoncé le détective n'existait : pas de sang au drap, pas de sang davantage à la poitrine de l'homme : mais seulement, à la hauteur du poumon gauche, la cicatrice d'une blessure récemment fermée…

Le commandant interrogea sévèrement Clément.

– Quelle est cette comédie ? fit-il, et de qui prétendez-vous vous moquer ?

Ahuri, le malheureux garçon écarquillait les yeux, paraissant vouloir en récuser le témoignage ; mais vainement examina-t-il minutieusement le drap, et plus soigneusement encore la poitrine… aucune trace de sang… pas davantage trace de blessure.

Se prenant la tête à deux mains, il bégaya :

– Ah ! ça, est-ce que je deviens fou ?…

Évidemment, sa bonne foi était évidente, si évidente que le commissaire, ému de la vraie détresse dans laquelle il le voyait, déclara, en lui frappant amicalement sur l'épaule…

– Mais non, mais non… mon ami, vous ne devenez pas fou !… vous avez eu le cauchemar, tout simplement…

Mais le détective ne voulait pas admettre cette supposition ; secouant la tête avec force, il déclara en désignant le cadavre :

– Vous voyez bien cependant qu'il est mort !…

– Mort naturelle et qu'entraînait forcement l'état dans lequel il se trouvait, quand on l'a retiré de la « chose », objecta le commandant… avec un haussement d'épaules d'apparente pitié… pour l'état dans lequel lui apparaissait le détective…

– Eh ! oui, affirma le commissaire, c'est le résultat de l'asphyxie dont il a été victime…

Clément demeurait comme hébété, balbutiant :

– Cependant, j'ai vu… j'ai bien vu…

– Eh non, vous avez cru voir, tout simplement… D'ailleurs, vous le constatez vous-même… où voyez-vous une trace de sang ?…

–… et par quoi ce sang eût-il été produit… puisqu'il n'y a aucune blessure sur la poitrine du blessé, ainsi que vous aviez déclaré l'avoir constaté, en vous éveillant…

La tête serrée dans ses deux poings, le détective murmurait avec obstination.

– Et cependant… cependant…

Le commandant avait tourné les talons, disant d'une voix ennuyée :

– Nous n'avons plus rien à faire ici…

Le commissaire le suivait, et déjà tous les deux avaient atteint le seuil, lorsque d'une voix que l'émotion étranglait, Clément s'exclama :

– La main ! ! ! la main !…

Les deux hommes se retournèrent et virent le détective qui, le bras étendu, semblait frappé de stupeur.

– Quoi ?… que voulez-vous dire ?… de quelle main parlez-vous ?…

– Là !… balbutia Clément, les yeux agrandis d'épouvante, là…

Et il désignait un coin du drap dont la blancheur se maculait d'une tache singulière, de teinte pourpre…

Il répéta comme effrayé :

– N'est-ce pas une main ?… celle que tout à l'heure, j'avais vue…

Incrédules, le commandant et le commissaire s'étaient avancés et, penchés vers le lit, examinaient la tache qui leur était signalée…

Évidemment, pour qui y mettait de la bonne volonté, cela pouvait à la rigueur passer pour l'empreinte imprécise d'une main…

– C'est bien du sang, n'est-ce pas ? interrogea Clément, qui paraissait ne pas oser approcher…

– Du sang ! grommela le commissaire, hum !… si on veut…

Cette maculature, en effet, était brune, d'un brun tirant sur le pourpre… ce pourpre propre au sang vieilli…

– En admettant que ce soit là une trace de sang, elle ne peut avoir été faite par du sang fraîchement versé…, prononça le commissaire…

Clément était abasourdi ; soudain, après un assez long silence, il dit :

– Je voudrais prendre une photographie de cette empreinte…

– Dans quel but ? demanda le commandant, d'une voix remplie de scepticisme.

– Pour pouvoir amorcer une piste, répondit le détective…

– Quelle piste ?… Pour retrouver !… quoi ?… ou qui ?… Il n'y a dans la mort de cet homme rien qui soit de nature à nous faire ouvrir une enquête… Le médecin du bord vous le dira tout à l'heure : cet homme est mort, parce qu'il était fatal qu'il mourût…

Le commissaire, cependant, fut d'avis qu'il n'y avait aucun inconvénient à ouvrir une enquête sur les faits exposés par le détective : le bord était, depuis un certain temps, le théâtre d'incidents si étranges que le cauchemar de Clément Moulinet méritait qu'on s'y arrêtât quelque peu…

Que risquait-on à établir de façon certaine la nature de cette singulière maculature… à en faire une photographie qui servirait à fixer les incertitudes et au besoin à ouvrir une enquête ?…

Conformément à ses désirs, le détective fut donc chargé de cette délicate opération, à laquelle il se livra sans tarder, on imagine avec quel souci d'aboutir…

Il avait une revanche à prendre.

Mais voilà que comme il sortait du laboratoire, où il venait de développer son cliché, se disposant à porter au commissaire ce document précieux, il s'arrêta, une exclamation surprise aux lèvres.

Cette épreuve venait tout à coup d'évoquer dans son esprit le souvenir d'une autre épreuve qu'il avait eue sous les yeux, il n'y avait pas bien longtemps : celle qui lui avait été envoyée par la direction du pénitencier de Wickey-Bay et aussi celle qu'il avait reçue de la direction de la police de Chicago…

Oui, cette empreinte était en tous points semblable à celle de Jarry Heckings et à celle de Jonathan Buggs…

Et voilà que, malgré lui, le brave Clément Moulinet était ramené à ces fameuses théories psychiques dont il était depuis un certain temps déjà un adepte fervent, mais qui avaient le don de mettre si fort en colère M. d'Entraygues.

Mais que diable venaient faire là-dedans Jarry Heckings et Jonathan Buggs ? Quels rapports existaient donc entre eux et la passagère de la cabine 25 ?

Décidément, il devenait urgent que l'on allât, et le plus rapidement possible, faire un tour du côté de Wickey-Bay : là seulement, il serait possible de trouver un fil conducteur propre à diriger M. d'Entraygues et son second à travers des dédales où se serait perdu le plus habile des détectives…

L'enquête, menée séance tenante, n'aboutit, comme il était aisé de le supposer, à aucun résultat, ce qui mit le commandant dans une excessive colère ! Comment eût-il pu admettre, en effet, qu'il fut possible à un malfaiteur de trouver à bord d'un transatlantique un refuge tellement secret que les efforts faits pour le repérer demeurassent infructueux ?…

Et cependant, le commissaire avait dû en faire au commandant le pénible aveu : après avoir fouillé le navire de haut en bas, et n'avoir laissé aucun recoin sans qu'il eût été scrupuleusement scruté, aucune trace n'avait été relevée de l'assassin !…

Malgré la gravité de la situation, Clément Moulinet n'eût pu s'empêcher de rire d'une déconvenue qu'il était le seul à avoir prévue, car, seul, il savait comment les choses avaient pu se passer.

Du moment que, lui, il admettait l'intervention du merveilleux, il ne se faisait aucune illusion sur ce que pouvaient donner les recherches auxquelles se livrait le commissaire.

Par avance, il avait prévu que l'on ne trouverait rien… ni personne… Un homme de l'équipage, sur la discrétion duquel on savait pouvoir compter, avait été mis en sentinelle à la porte de l'infirmerie, avec consigne de ne laisser pénétrer personne et de n'ouvrir la bouche à quiconque de ce qui s'était passé durant la nuit.

Comme, vers la fin du jour qui se levait, la *Liberté* serait à quai dans le port de New York, le commandant se réservait de saisir du drame les autorités d'Amérique dans les eaux de laquelle les événements s'étaient déroulés…

Pour l'instant, une autre préoccupation le hantait ; depuis une couple d'heures, on n'avait reçu aucune communication de M. d'Entraygues.

Il n'était arrivé aucun message par T. S. F. et aucune fusée n'avait brillé dans la nuit…

Les réflecteurs, à l'aube, avaient cessé de battre l'espace, à la recherche de l'épave qui, sans doute, avait dû couler, tandis que peut-être l'appareil de M. d'Entraygues avait gagné la côte en vitesse, pour une raison qu'il était impossible de deviner.

Ce silence absolu de la part de l'aviateur était, on le conçoit, de nature à inspirer les plus grandes appréhensions, vu les circonstances dramatiques dans lesquelles s'était effectué le départ de la « Chauve-Souris »…

Jacqueline, que l'on avait dû prévenir, était dans sa cabine, sanglotant, indifférente aux encouragements que lui prodiguait Rosa, sourde aux explications que s'ingéniait à lui donner Clément Moulinet…

Celui-ci, aussitôt au courant des événements, avait été atteint comme d'un coup d'assommoir, sentant sa conscience se mettre en émoi…

N'était-il pas, en effet, jusqu'à un certain point, responsable ?…

La nature de ce qui s'était passé, il l'ignorait naturellement, mais il n'était pas nécessaire d'être sorcier pour pressentir qu'un incident grave avait dû se produire ; il n'osait dire un accident, quoiqu'au fond de sa pensée le mutisme de M. d'Entraygues ne pût être attribué qu'à un accident…

Son amour pour sa femme était trop grand, trop puissant pour que, de sa propre volonté, il lui infligeât une semblable angoisse…

Si donc il n'avait pas rejoint le bord, c'est que quelque raison plus forte que sa volonté s'y était opposée…

Laquelle ?… À cette question, le détective, malgré toute son ingéniosité, était incapable de répondre, et la jeune femme à laquelle il s'ingéniait à donner espoir, sentait bien que tous les arguments qu'il lui servait manquaient de sincérité…

Le jour, cependant, s'était levé et à bord, en dépit de l'heure matinale, une grande animation régnait : la vigie, en effet, avait signalé la terre et les passagers s'efforçaient à deviner quelle était la situation exacte de cette Amérique vers laquelle, depuis six fois vingt-quatre heures, le navire marchait sans interruption…

Écrasée sur le pied de sa couchette, Jacqueline pleurait doucement, se reprochant d'avoir laissé repartir seul son mari, voulant croire, la pauvre, qu'elle présente, rien de ce qui avait pu arriver ne serait arrivé…

En coup de vent, Clément Moulinet, qui était monté sur le pont pour quêter quelque nouvelle, se précipita :

– Il vit !… Madame !… s'exclama-t-il, il est vivant !…

Comme mus par un ressort, les jarrets de Jacqueline se détendirent, et, d'un bond, elle fut près du détective…

– Vivant !… Vous êtes certain ?… Vous l'avez vu ?… Où est-il ?…

Les questions se pressaient sur les lèvres de la malheureuse, ardentes, pleines de fièvre, provoquant tumultueusement les réponses…

– Non… Je ne l'ai pas vu !… Mais on a entendu sa voix…

– Qui cela ?… fit la jeune femme en écartant Clément qui lui barrait la porte…

– C'est un message de lui qui vient d'arriver par sans fil !…

– Et… où est-il ?… Je veux le voir !…

– Apaisez-vous, Madame, fit le détective… Le commandant a donné ordre qu'on l'allât chercher… Le navire a stoppé… rendez-vous compte…

Effectivement, le léger tressaut occasionné par les machines avait cessé brusquement et maintenant c'était, par tout le navire, un silence singulier, impressionnant presque… mais surtout pour la jeune femme qui en connaissait la raison et y voyait une raison d'espérer…

– Dites… insista-t-elle ! Donnez-moi des détails !… Comment se fait-il qu'il ne soit pas déjà revenu à bord… me laissant dans cette inquiétude mortelle ?…

– Ma foi, Madame, il m'est impossible de vous fournir aucune explication à ce sujet… Je sais seulement, parce que le commandant m'a envoyé vous l'annoncer, qu'un sans fil vient d'arriver, le disant vivant et demandant du secours…

– Du secours !… Grand Dieu !… Il est en danger !…

– Je crois qu'il s'y est trouvé en effet… mais que, maintenant, toute crainte a disparu…

Il ajouta :

– D'ailleurs, on arme la baleinière… et dans quelques instants, on saura à quoi s'en tenir…

La jeune femme fit mine de s'élancer vers la porte, balbutiant :

– Je veux aller, moi aussi…

Mais le détective la retint, disant :

– Il est trop tard… Voyez… ils sont partis…

Et, par l'encadrement du hublot, il désignait une embarcation qui venait de quitter la *Liberté* et s'éloignait à force de rames ; on y pouvait distinguer, outre une demi-douzaine d'hommes aux avirons, quatre marins armés de carabines ; un officier tenait la barre…

Mme d'Entraygues joignit les mains dans un geste de prière…

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, angoissée, tandis que deux grosses larmes lui jaillissaient des paupières…

– Il faut vous remettre, Madame, conseilla Clément Moulinet, puisque tout danger est écarté… et qu'avant une heure, votre mari sera ici…

Elle fixait sur lui des regards pleins d'ahurissement…

– Avant une heure ? répétait-elle…

Il lui était difficile de comprendre comment cela se pouvait faire qu'à plusieurs heures encore de la côte, Robert pût être à bord dans un délai si bref…

Son cerveau était encore si bouleversé, qu'elle ne se rendait pas compte que, parti avec la « Chauve-Souris », il lui était aisé de couvrir une longue route en peu de temps…

Malgré elle, un sourire erra sur ses lèvres.

– Où donc ai-je la tête, balbutia-t-elle, avec l'appareil.

– Mais non, Madame, l'appareil n'y est pour rien… M. d'Entraygues communique de l'épave… ou du moins de ce que hier encore la vigie appelait ainsi… et qui est bel et bien un sous-marin !…

De nouveau, la jeune femme sursauta, reprise d'épouvante :

– Le sous-marin !… s'exclama-t-elle, mais alors, il est prisonnier !…

Le détective eut un léger haussement d'épaules et répliqua, avec une assurance qui réconforta immédiatement son interlocutrice :

– Il n'y paraît pas… autrement, eût-il eu la faculté de dire qu'on vienne le chercher ?…

C'était si logique que Jacqueline plaisanta :

– Décidément, je perds totalement la tête…

Ce à quoi Clément Moulinet répliqua :

– Je crois bien que c'est plutôt lui qui aurait capturé le sous-marin.

– En ce cas, il n'aurait pas appelé à son secours, rétorqua la jeune femme : il aurait regagné la *Liberté* avec sa capture…

Maintenant, elle paraissait avoir retrouvé sa présence d'esprit, tout en demeurant – bien entendu – dans un état de fébrilité extrême…

– Pensez-vous qu'il y a longtemps à attendre ? interrogea-t-elle…

– Une couple d'heures, peut-être, répondit évasivement le détective…

– Comme ça va être long !…

– L'épave est signalée à plusieurs milles d'ici… et puis, on ignore en quelle posture elle se trouve… Et je ne sais pas quelles instructions a données le commandant à son sujet… Il se peut fort bien qu'il veuille qu'on ramène le sous-marin… auquel cas, l'embarcation serait contrainte à des manœuvres peut-être compliquées…

Puis, la voyant pâlir à nouveau, il s'empressa d'ajouter…

– Je vous dis cela, moi, je n'en sais rien : je cherche simplement à vous mettre en garde contre un retard possible…

Elle soupira et demeura silencieuse.

Depuis un moment, le détective la regardait avec attention, comme s'il eût voulu se rendre compte de ce qui se passait vraiment en elle.

– Cette nuit, interrogea-t-il après avoir semblé hésiter, vous n'avez pas été trop inquiète de le savoir parti ?…

Elle passa dans un geste lent la main sur son front et murmura, cherchant visiblement à rappeler ses souvenirs :

– Cette nuit ?… Attendez donc, cette nuit ?… Eh oui… j'ai été très inquiète, en effet… et je suis demeurée longtemps debout, près du hublot, regardant la nuit et cherchant à percevoir l'appareil au milieu de l'ombre !… C'était insensé, c'est vrai… mais de le savoir là, à si peu de distance de moi… en plein ciel… courant à une aventure dont il m'était impossible de prévoir l'issue…

Elle prit sa tête à deux mains et déclara :

– Je ne sais encore comment il se fait que je ne sois pas devenue folle.

Elle se tut et lui, respectant son silence, attendait qu'elle recommençât à parler…

Les souvenirs revenaient peu à peu, lointains et confus, dans sa pauvre tête tout endolorie.

– Et puis, poursuivit-elle, tout à coup, une grande envie de dormir m'a accablée… si grande que je ne me rappelle pas avoir eu la force de regagner ma couchette pour m'y étendre…

Elle eut un sourire et ajouta :

– Encore maintenant, j'ai l'impression de m'être endormie debout, près du hublot… Ce qui est ridicule !… convenez-en ! mais je ne vous dis cela que pour bien vous montrer en quel état de somnolence je me trouvais.

– Oui, observa le détective, rêveur, et même c'est un état singulier, vu l'inquiétude dans laquelle vous vous trouviez et qui aurait dû, bien au contraire, vous tenir éveillée…

À nouveau, la jeune femme passa sa main sur son front dans un geste las et douloureux…

– Assurément, consentit-elle, c'est tout à fait anormal… Au point qu'encore, maintenant, j'ai un mal de tête affreux…

–… Et, poursuivit Clément, vous ne vous souvenez pas avoir eu le cauchemar, pendant votre sommeil…

– Non… je ne me souviens pas…

Mais, comme si cette simple question eût éveillé en elle une soudaine réminiscence, elle se reprit :

– Mais si… Attendez donc… Il me semble en effet…

Le détective prêta attention, sentant que la jeune femme allait lui révéler quelque chose d'intéressant…

Mais, brusquement, l'expression de son visage se modifia : de confiant, il se fit distant, hostile presque, et elle déclara :

– Non… je ne me souviens plus… du tout…

C'était définitif : il comprit qu'elle venait de retomber sous cette influence mystérieuse qui déjà, à plusieurs reprises, l'avait dominée… Ce n'était pas par elle qu'il lui serait possible de se procurer le fil d'Ariane susceptible de le guider au milieu du labyrinthe où il était égaré…

– Voulez-vous m’envoyer Rosa, demanda la jeune femme brusquement, indiquant de la sorte à Clément que sa présence devenait importune…

Et il sortit de la cabine, plus indécis encore qu’il n’y était entré…

CHAPITRE XXXIII

Une petite lueur dans la nuit

Au fur et à mesure que la baleinière approchait de l'épave, l'officier assis à l'arrière surprenait des détails de plus en plus précis sur la situation du rescapé, situation périlleuse et à laquelle il importait de mettre fin le plus rapidement possible.

Le malheureux d'Entraygues, étendu sur le pont, était à tout instant balayé par les vagues qu'une forte brise soulevait maintenant assez fortes pour le recouvrir parfois entièrement…

De loin, il était même impossible de se rendre compte de la raison qui s'opposait à ce qu'il ne fût emporté par quelqu'une d'elles, plus violente que les autres.

Il semblait sans mouvements, comme évanoui… à moins que depuis l'instant où il s'était mis en rapport avec le transatlantique, la mort n'eût réussi à faire son œuvre.

À chaque instant, par quelque parole d'encouragement, l'officier surexcitait l'énergie de ses hommes qui, courbés sur les avirons, faisaient voler l'embarcation sur les flots…

D'ailleurs, ces exhortations étaient bien inutiles ; à songer que près d'eux une créature humaine agonisait, cela leur raidissait les muscles et leur décuplait la volonté d'arriver à temps pour le sauver.

Pour accoster l'épave, une manœuvre longue et difficile fut nécessaire, car elle émergeait si peu hors de l'eau que sa cara-

pace elle-même s'opposait à ce que les sauveteurs puissent y prendre pied.

Et malheureusement, ils n'avaient pas songé à se munir d'une passerelle qui leur eût permis de se transborder plus aisément.

En tout cas, l'officier pouvait se rendre compte que les mesures de précaution prises pour réduire par la force un adversaire qu'il avait supposé armé étaient inutiles : sur le pont du sous-marin, à l'exception de M. d'Entraygues, il ne semblait pas qu'il y eût un seul être vivant.

Ce dont il s'applaudit ; cela faisait une difficulté de moins à vaincre.

Quant à M. d'Entraygues, il était bien, ainsi qu'on avait cru le constater de loin à l'aide de la longue-vue marine, sans connaissance… et en outre attaché.

C'était là la raison qui s'opposait à ce que les vagues puissent l'emporter…

Mais il était à craindre, par contre, qu'elles l'eussent asphyxié ou même assommé…

Vainement, l'officier hélait-il le malheureux tandis que, sous les ordres d'un quartier-maître, s'exécutaient les tentatives d'abordage. M. d'Entraygues demeurait sans mouvements, sans voix…

Si bien que n'y pouvant plus tenir, et incapable d'attendre plus longtemps, l'officier, enlevant tout à coup son ciré et sa vareuse, se jeta à l'eau pour gagner à la nage l'épave sur laquelle – après bien de la peine – il réussit enfin à se hisser…

Presque aussitôt, il fut rassuré sur le sort du rescapé : celui-ci vivait, ainsi que le témoignait le cœur qui battait faiblement sous son vêtement.

Mais, tout de suite, l'officier eut conscience qu'il serait impossible à la baleinière d'accoster le sous-marin, la structure de sa coque s'y opposant matériellement.

Dans ces conditions, il fallait ou prendre l'épave en remorque et l'amener jusqu'à la *Liberté*, ce qui rendait la manœuvre plus aisée, ou bien, au moyen d'un va-et-vient improvisé du sous-marin à l'embarcation, transborder sur celle-ci le corps inerte de M. d'Entraygues.

Et c'est à ce dernier parti que l'officier se résigna car, à la réflexion, il comprit que prendre en remorque une épave de cette dimension et de ce poids, eût été une besogne à laquelle ses hommes se fussent épuisés en vain, sans compter que, dût-on aboutir, on perdrait un temps considérable qui retarderait par trop la marche du transatlantique… Un filin lui ayant été jeté de l'embarcation, il en frappa solidement l'extrémité à bord du sous-marin ; après quoi, il y fixa une grosse poulie détachée du bateau et à laquelle il suspendit le rescapé…

Ce ne fut ensuite pour l'équipage qu'une besogne enfantine de haler à bord le corps inerte…

Mais cette œuvre de sauvetage une fois accomplie, l'officier ne pouvait se décider à abandonner l'épave sans avoir satisfait la curiosité intense – et bien naturelle, on en conviendra – qui le tenait…

Il lui paraissait impossible qu'une perquisition faite dans l'intérieur du mystérieux bateau ne lui en révélât pas l'origine et le but… Avec une activité que décuplait son désir de savoir, il réussit, lui seul, à désobstruer l'ouverture pratiquée dans le pont

par la destruction de la coupole ; après quoi, il se coula par l'étroit escalier qui la faisait communiquer avec l'intérieur du bateau ; par précaution il avait tiré son revolver, prêt à faire face à quiconque se dresserait devant lui.

Il en fut pour ses précautions : le sous-marin paraissait abandonné ; les cabines, le poste d'équipage, la chambre des machines étaient vides… Et il semblait bien que le départ avait dû être méticuleusement organisé car, derrière eux, les occupants du sous-marin n'avaient rien laissé qui pût révéler quoi que ce fût de leur identité.

Les caisses étaient vides, vides aussi les tiroirs du commandant et vides encore les soutes aux munitions…

Une chose dont l'officier se montra surpris par exemple, ce fut, accroché à un clou, un lambeau d'étoffe qui paraissait avoir été celle d'un vêtement de femme…

À tout hasard, il le mit dans sa poche, se disant qu'après tout cet indice, tout faible qu'il fut, pourrait peut-être orienter les suppositions du service de police de la *Liberté*.

Comme il regagnait l'escalier qui menait au poste d'observation, son œil fut attiré par quelque chose qui brillait sur le plancher, dans un coin d'ombre…

Curieux, il se pencha et ramassa une bague fort belle ma foi, faite d'une perle énorme encadrée de deux gros brillants. Une véritable fortune !…

Voilà qui démentait l'apparente tranquillité avec laquelle s'était effectuée l'abandon du sous-marin… à moins de supposer que ses occupants ne possédassent une quantité si importante de ces bibelots précieux qu'ils n'eussent attaché aucune importance à la perte de l'un d'eux, au point de ne même pas se don-

ner la peine, pour ramasser celui-là, de retarder de quelques secondes leur départ.

La bague s'en fut rejoindre dans la poche de sa vareuse le morceau d'étoffe et il grimpa quatre à quatre les marches, subitement inquiété par un bruit singulier qui, tout à coup, venait de frapper son oreille.

C'était comme une succession de borborygmes énormes qui se fussent produits non loin.

Et voilà que, soudain, l'écho de ces borborygmes éveilla en lui des souvenirs proches encore et tragiques, des souvenirs de la Grande Guerre, à l'époque où, commandant un yacht de plaisance transformé en bateau de course, il donnait la chasse aux sous-marins autrichiens qui infestaient la Méditerranée, menaçant nos communications avec l'Extrême-Orient…

Torpillé une nuit, son yacht avait coulé, engloutissant une partie de l'équipage, et ce n'avait été que par miracle que lui et quelques hommes avaient pu être sauvés par l'arrivée sur le lieu du sinistre d'un chalutier italien qui avait mis l'ennemi en fuite. Eh bien, en ce moment même, l'officier se rappelait que l'eau qui envahissait son bateau au cours de cette scène tragique faisait un bruit en tous points semblables à celui qu'il entendait en ce moment même…

Et la preuve que ses souvenirs ne le trompaient pas, c'est qu'arrivé à la moitié de l'escalier, il faillit être renversé par une masse d'eau qui dévalait torrentueuse, bondissant sur les marches comme un troupeau de bêtes affolées…

Sans nul doute, un paquet de mer avait pénétré par la brèche qu'il avait ouverte et, le pont du sous-marin affleurant, ou presque, le niveau de l'océan, le bateau, alourdi, allait s'abîmer par le fond…

Sur ce point, en quelques secondes, il lui fut interdit de conserver le moindre doute, car tout à coup le paquet d'eau lui tomba dessus si lourdement que, s'il ne se fut accroché des deux mains aux parois de l'escalier, il eût roulé en bas des marches…

L'instinct fit se raidir ses muscles et se tendre sa volonté… Si avant quelques instants il n'avait pas quitté l'épave, celle-ci s'abîmait dans les flots et il y demeurait enfermé comme dans un cercueil…

À moitié assommé, la tête perdue, chancelant, il réussit néanmoins à se hisser de marche en marche, luttant contre cette cataracte qui s'écroulait sur lui et dont la violence croissait de seconde en seconde…

Quand enfin il parvint au pont, déjà celui-ci avait disparu sous la nappe liquide, et déjà se creusait le tourbillon fatal qui devait entraîner le bateau !

Sans hésiter, il se jeta à l'eau, nageant de toutes ses forces pour s'éloigner au plus tôt de la tombe liquide qui se creusait sous lui ! S'il ne se hâtait, il risquait d'être entraîné par le remous furieux.

À quelques encablures, la baleinière luttait, elle aussi, contre l'invincible attraction qu'exerçait sur elle la plongée du sous-marin ; les quatre hommes, courbés sur leurs avirons, résistaient de toute la force de leurs biceps sans vouloir cependant s'éloigner par trop ! Au risque de la mort, leur devoir était d'attendre que leur officier eût émergé de la surface…

Son apparition fut saluée par un quadruple hurrah, mais lui, qui sentait le danger si proche, leur cria :

– Nagez ferme, les enfants !… Nagez, je vous rejoins !

Il avait deviné que leur intention allait être de le rejoindre, courant ainsi au-devant de la mort qui les guettait sournoisement…

Ils ne lui obéirent cependant qu'à moitié, s'efforçant, au lieu de gagner le large, de demeurer sur place pour l'attendre.

Quand l'officier atteignit enfin l'embarcation, on dut le hisser comme une pauvre loque : il était totalement épuisé…

Il eut cependant la force, écroulé sur la banquette-arrière, de balbutier.

– En route !…

Puis il demeura silencieux, haletant de toute la force de ses poumons, comme si l'air lui eût soudainement manqué…

Le quartier-maître tenait la barre, attendant pour l'interroger qu'il eût repris haleine… La communauté du danger rend familier…

– Et alors… personne à bord ? questionna-t-il.

–… Envolés, les oiseaux !

Hochant la tête vers M. d'Entraygues, toujours immobile au fond de l'embarcation :

–… Sans doute par le moyen de son appareil ?… suggéra le quartier-maître.

– Je ne vois pas trop comment ils eussent pu faire autrement…

– Mais l'appareil ne porte que deux passagers… Et il n'est pas supposable que le sous-marin n'eût que deux hommes d'équipage…

– Évidemment ; mais il y a lieu de se demander si, étant donné la proximité de la terre et la rapidité de l'appareil, les hommes du sous-marin n'ont pas fait plusieurs voyages ?…

Ce à quoi le quartier-maître ne répondit que par un vague grognement indiquant sans doute qu'il se ralliait à l'hypothèse qui venait d'être émise par son supérieur.

Puis désignant M. d'Entraygues :

– Croyez-vous, mon lieutenant, qu'il s'en tirera ?…

– Baste ! On en a vu d'autres du temps de la Grande Guerre, et il paraît vigoureusement constitué…

Sa main, dans la poche de sa vareuse, tourmentait la bague et le morceau d'étoffe trouvé à bord du sous-marin… Il avait hâte d'avoir atteint le transatlantique pour faire connaître sa trouvaille au commandant et savoir quel parti pouvait en être tiré, pour l'éclaircissement du mystère qui planait sur le paquebot depuis plus de quarante-huit heures.

Enfin, la baleinière accosta, et le corps inanimé de M. d'Entraygues fut hissé à bord avec d'infinies précautions pour être conduit à l'infirmerie où le docteur, après un sérieux examen, déclara qu'un repos prolongé suffirait à le tirer d'affaire, la blessure faite à la tête ne présentant aucune gravité…

Mme d'Entraygues, aussitôt prévenue, s'était installée au chevet de son mari, ne pouvant croire au témoignage de ses yeux qui le lui montraient là, vivant, lui qu'elle avait cru à jamais perdu…

Clément Moulinet, lui, avait suivi le lieutenant dans la cabine du commandant auquel, sans tarder, il voulait faire son rapport.

Étant donné la situation, le détective avait été autorisé à assister à ce qui allait être dit.

Après avoir fait le récit du sauvetage de M. d'Entraygues et celui de sa perquisition dans l'intérieur du sous-marin, quand l'officier déposa sur la table le morceau d'étoffe et la bague trouvés sur le plancher de la cabine du mystérieux bateau, Clément Moulinet s'écria :

– Voilà qui vaut le voyage, mon officier, car le bijou nous fixera sur les rapports qui existaient, ainsi que je l'avait fait pressentir, entre le sous-marin et certains passagers de la *Liberté* – peut-être bien l'occupante de la cabine 25 – et l'étoffe pourra nous être un indice qui nous permettra de repérer cette occupante.

Et brandissant du bout des doigts le morceau d'étoffe rapporté par le lieutenant :

– Car ceci provient indubitablement d'une robe de femme… Celle qui occupait la fameuse cabine où se cachait sans nul doute le produit des vols commis à bord…

Le commandant objecta :

– Il faudrait donc admettre, si nous acceptions votre thèse, que l'occupante de la cabine 25 avait des complices ici même ?…

– Pourquoi n'aurait-elle pas opéré elle-même ? objecta le lieutenant.

– Parce que cette personne n'a pas quitté sa cabine depuis son embarquement à Cherbourg ! déclara le commissaire.

– En êtes-vous bien sûr ? interrogea le lieutenant.

– En tout cas affirma Clément Moulinet, voici quarante-huit heures que je monte la garde à la porte de sa cabine et je puis vous certifier qu'elle n'en est pas sortie.

– Alors ?… Cela devient invraisemblable…

– Non pas, si vous admettez qu'elle ait eu un complice, car il est inutile de compliquer la situation : un complice, un seul, suffit à la combinaison…

Le détective promena du commandant au commissaire un regard où se lisait, non dissimulé, le sentiment de son triomphe.

– Vous voyez, Messieurs, que mes suppositions d'avant-hier n'étaient pas de nature à exciter une hilarité aussi grande…

Mais le commandant coupa net d'un geste tranchant de la main…

– Votre opinion, maintenant, Monsieur de la police ? interrogea-t-il.

– La première chose qui convient est que monsieur, – il désignait le lieutenant – rédige un rapport aussi détaillé que possible sur l'enquête à laquelle il vient de se livrer, de façon à prévenir, aussitôt le navire à quai, les autorités américaines… Ensuite que vous-même, M. le commandant, vous invitiez les passagers qui, au cours de la traversée, ont déposé entre vos mains une plainte pour vol, à venir examiner ici même cette bague, de façon à ce que nous connaissions celui d'entre eux auquel elle

appartient… sans toutefois la lui restituer… car ce bijou nous sera peut-être utile comme pièce à conviction…

Il ajouta, parlant à mi-voix, comme si c'eût été à lui-même qu'il eût fait cette réflexion :

– Il se pourrait que la position de la cabine occupée par la propriétaire de cette bague nous fût un indice précieux…

Il songeait à la rencontre bizarre que, par deux fois, il avait faite de la femme de chambre Rosa, rencontre dont il avait gardé le secret par devers lui, jugeant inutile, jusqu'à nouvel ordre du moins, de provoquer un scandale dont M. et Mme d'Entraygues eussent pu être atteints…

Une idée lui traversant la tête, il suggéra :

– Il est probable que M. d'Entraygues, quand il aura repris connaissance, sera à même de nous fournir des renseignements précieux sur l'identité des voleurs…

–… À moins, observa le commissaire, que la blessure de la tête n'ait été faite au cours de l'atterrissage sur le pont du sous-marin ; auquel cas, assommé dès le premier moment, il ne lui aura été possible de faire aucune constatation…

– Ce serait regrettable, déclara le détective… car un signalement précis de l'un quelconque de ces individus aurait diantrement facilité la tâche de mes collègues d'Amérique…

Et il ajouta, d'un ton qui trahissait son peu d'espoir :

– Autant chercher une aiguille dans une botte de foin que de tenter, sur un territoire aussi vaste que celui des U. S. A., de mettre la main sur un escroc de cette envergure.

CHAPITRE XXXIV

Clément Moulinet argumente

Encore tout dolent, le buste calé au moyen d'oreillers, la tête appuyée sur un coussin, M. d'Entraygues commençait cependant à reprendre possession de lui-même et répondait d'une voix voilée aux questions que lui posait Clément Moulinet.

Évidemment, si on eût écouté Jacqueline, on eût laissé le blessé reposer encore un peu ; mais, dans quelques heures, le paquebot allait être à quai, et il importait auparavant de pouvoir parer aux exigences de la situation, au cas où, par hasard, M. d'Entraygues fournirait des renseignements nécessitant une nouvelle visite du paquebot et un nouvel examen des passagers…

Les réponses du blessé, d'ailleurs, n'étaient guère de nature – Clément Moulinet dut en convenir presque tout de suite – à faciliter l'enquête.

Ainsi que l'avait supposé le commissaire, dès le contact de la « Chauve-Souris » avec le sous-marin, son pilote, par suite de la rudesse du choc, avait perdu connaissance.

Tout ce qu'il put dire, se borna donc à ceci : alors qu'il planait à faible hauteur au-dessus du sous-marin, il avait eu tout à coup la sensation que son appareil avait été happé comme par un lasso et attiré vers le mystérieux bateau.

Cela avait demandé quelques secondes à peine ; puis, à l'atterrissage, projeté hors de son baquet, il avait roulé sur le

pont où il était demeuré, avant que de perdre définitivement connaissance, comme assommé, jusqu'au moment où, surgissant du capot démoli par son obus, deux hommes étaient apparus…

– Vous les avez vus suffisamment pour en donner un signalement précis ?

La tête du blessé se secoua négativement.

– Hélas ! Je n'ai eu que la sensation d'une très fugitive apparition : l'un cependant ne m'est pas tout à fait inconnu. Oui, maintenant, il me semble bien pouvoir affirmer m'être déjà trouvé en présence de ce visage-là… mais du diable s'il m'est possible de préciser !…

– Voyons… supplia Clément Moulinet, faites un effort !… Nous allons peut-être avoir là un indice précieux…

– Je cherche à me souvenir, bégaya le blessé… Mais non, mon impression a été trop fugitive pour avoir laissé dans ma mémoire un souvenir durable…

– Si vous vous trouviez en sa présence, interrogea le détective, le reconnaîtriez-vous ?…

Après un court moment de réflexion, M. d'Entraygues répondit :

– Je ne pense pas.

Le détective fut incapable de dissimuler sa déception : il poussa un soupir et, après un moment de silence :

– Passons à un autre ordre d'idées.

Il avait tiré de sa poche le morceau d'étoffe rapporté du sous-marin par le lieutenant :

– Voyons, à vous Madame ; si vous pouviez nous donner un coup de main dans cette affaire…

Jacqueline eut un geste de doute…

– Les dames, poursuivit Clément Moulinet, ont une mémoire spéciale qui leur fait enregistrer dans tous ses détails la toilette qui attire leur attention : c'est pourquoi, je fais appel – un appel pressant – à vos souvenirs : avez-vous vu sur quelques passagères du bord une toilette faite avec cette étoffe-là ?…

Et il présenta le morceau d'étoffe auquel s'accrochaient maintenant tous ses espoirs… La jeune femme examina longuement l'échantillon, et, très affirmative, déclara :

– Non, je ne me souviens pas avoir vu personne à bord avec un costume fait de cette étoffe… costume de sport ou de voyage… mais chaud et qui ne serait pas de mise par la température dont nous jouissons…

La réponse, très calculée, très logique aussi, fit s'assombrir déplorablement les traits du détective et on l'entendit murmurer d'une voix désabusée :

– Nous aurons donc perdu la « Chauve-Souris » sans aucune compensation…

D'une voix soudainement énergique, Robert déclara :

– Perdue !… la « Chauve-Souris » !… Ah ! non, non, mon vieux… nous la retrouverons à Philadelphie, le jour du concours…

Le détective haussa les épaules, protestant :

– Croyez-vous donc ces gens-là assez naïfs pour vouloir se faire pincer en aussi flagrant délit de vol, en tentant de gagner, avec un appareil connu pour être votre propriété, la prime promise ?

– Alors, votre sentiment ?

–… Est tout simplement que sur le point de couler par le fond, les gens du sous-marin ont profité du moyen providentiel de salut que leur apportait la « Chauve-Souris » et qu'ils s'en sont emparés uniquement pour gagner la terre, où la prudence les contraindra à l'abandonner…

Mais M. d'Entraygues, qui décidément, sous l'aiguillon de l'inquiétude, reprenait ses forces, de s'écrier :

– On aurait dû radiographier de suite pour donner le signalement de l'appareil, de façon à ce que les coquins soient cueillis dès qu'ils prendront contact avec le sol…

Ce à quoi le détective répliqua :

– On n'est pas des enfants !… Quelques minutes seulement après le retour à bord du lieutenant qui vous est allé chercher là-bas, le nécessaire a été fait…

Mais comme il voyait se rasséréner le visage du blessé, Clément Moulinet ne put s'empêcher d'observer :

– Seulement, j'ai bien peur que ce soit en pure perte… Ces gens-là ne seront pas assez naïfs pour s'exposer à être cueillis en mettant pied à terre, alors qu'ils peuvent échapper à toutes poursuites, en demeurant à bord de la « Chauve-Souris » aussi longtemps que la fantaisie leur en prendra…

Il ajouta :

– Il ne faut pas oublier l'aventure de Biarritz, la veille de votre départ, aventure qui leur a permis de s'assurer des qualités de votre appareil…

Puis brusquement, comme si un détail lui fut revenu en tête :

– Mais… dites-moi… Monsieur… tout à l'heure, vous nous avez dit n'avoir pas eu le loisir, en prenant contact avec le pont du sous-marin, d'examiner les hommes qui le montaient.

– C'est l'exacte vérité !

– Vous avez pu cependant télégraphier à la *Liberté*.

Le blessé sursauta, attachant sur son interlocuteur des regards stupéfaits, tandis qu'il murmurait :

– J'ai télégraphié !… moi !… et quoi donc ?

–… Que vous étiez en péril à bord du sous-marin et qu'on vînt vous chercher en vitesse…

Et comme M. d'Entraygues continuait à regarder Clément d'un air qui traduisait clairement son scepticisme, Jacqueline déclara :

– C'est tellement vrai, mon chéri, que je me trouvais dans ma cabine me désolant, car je te croyais perdu, quand Clément est entré en coup de vent, me criant que tu étais sauvé… qu'on était en communication avec toi…

Ce témoignage très net, très précis, acheva de démonter le blessé qui balbutia :

– Alors, il faut croire que j'ai perdu totalement la raison et que je ne me souviens plus de ce que j'ai fait…

Et tout à coup :

– Mais en admettant que, sous l'emprise d'une hallucination incompréhensible, j'aie eu le loisir, avant de perdre connaissance, de télégraphier, comment m'y serais-je pris ?… Il aurait donc fallu que je pusse descendre dans l'intérieur du sous-marin… chose inadmissible puisque l'équipage, n'ayant pu se sauver qu'avec la « Chauve-Souris », s'y trouvait encore…

L'observation, d'une irréfutable logique, trouva Clément Moulinet sans réplique immédiate…

Puis soudain, l'air très étonné, il expliqua :

– La seule chose à supposer, c'est que ce soient les gens du sous-marin eux-mêmes qui aient prévenu la *Liberté*.

M. d'Entraygues considéra son interlocuteur d'un air tellement significatif que l'autre ne put s'empêcher d'observer en souriant :

– Vous me croyez piqué, hein !… monsieur… dites-le donc…

– Je ne vous cacherai pas que cette insinuation, alors que la situation est si grave…

–… vous fait douter de ma raison, n'est-ce pas ?… Et cependant un fait ne peut être nié : le poste de la *Liberté* a reçu un message émanant de vous…

– Je vous répète n'avoir rien envoyé.

– Bon… Mettons alors « signé » de vous et réclamant du secours… Vous pouvez aller vous-même au poste contrôler l'exactitude de ce que j'avance…

– D'ailleurs fit à son tour Jacqueline, quelle raison le commandant aurait-il eu d'envoyer un canot de sauvetage vers l'épave, s'il n'eût su que tu t'y trouvais en péril…

À cette question, si simple et si probante à la fois, le jeune homme ne sut que répondre et il garda le silence, absorbé dans ses réflexions.

– Il est donc indéniable que le message auquel vous devez la vie a été expédié par les gens du sous-marin… Dans quel but ?… Dans celui, évidemment, de vous sauver…

– Invraisemblable…

– Pourquoi donc cela ?… répliqua Jacqueline avec vivacité. On peut être un voleur sans pour cela être un assassin.

– Témoin, n'est-ce pas, la mort chez Alfredo de votre agent Ortovez, observa ironiquement M. d'Entraygues en s'adressant au détective.

Et celui-ci ne put s'empêcher de murmurer :

– C'est effectivement là un fait qui vous donne un démenti, madame…

Jacqueline déclara :

– Qu'importe d'ailleurs à quelle raison tu dois d'avoir été sauvé ?… Le principal est que tu sois là, avec moi, hors de danger…

Mais Clément Moulinet s'exclama :

– Que vous raisonniez ainsi, je le comprends ; mais il est de mon devoir, à moi, d'aller plus au fond des choses et de chercher à savoir, car il y a là, assurément, un indice qui devrait nous servir à amorcer une piste : ces gens-là, en vous sauvant, ont obéi à un sentiment que nous aurions le plus grand intérêt à connaître, car il pourrait nous révéler leur identité…

Mme d'Entraygues eut un geste d'insouciance : en vérité, c'étaient là des considérations qui lui importaient peu, ainsi qu'elle venait de le déclarer, du moment qu'elle pouvait « serrer son chéri dans ses bras ».

En désespoir de cause, Clément Moulinet s'était levé, disant d'une voix morne :

– Je vous laisse reposer, monsieur : dans quelques heures, nous accosterons ; il faut prendre des forces…

– Si, d'ici-là, quelque nouvelle arrivait à bord, ne manquez pas de m'en prévenir…

Déjà le détective atteignait le seuil de la cabine, lorsqu'une exclamation poussée par Jacqueline le fit se retourner brusquement…

La jeune femme était debout, les yeux fixés avec une expression d'étonnement intense sur le morceau d'étoffe que, durant cet entretien, elle n'avait cessé de tourner et retourner machinalement entre ses doigts.

Le montrant au détective, elle déclara :

– Mais… ça !… Je connais ça !…

Il revint sur ses pas, rayonnant d'espoir…

– Oui, poursuivit-elle, je me rappelle maintenant où j'ai vu une étoffe semblable… c'est à Biarritz… chez Georgette Sœurs… vous savez bien, la succursale du couturier de Paris…

– Oh ! mais, oh ! mais… fit Clément Moulinet, voilà qui devient très intéressant !… Et… vous est-il possible de fixer vos souvenirs, madame, sur ce point-là ? Je veux dire : est-ce que vous vous rappelez dans quelles circonstances il vous a été donné de voir une étoffe semblable ?

– Parfaitement : c'est à l'occasion de la croisière que M. Farenheit nous avait invités à faire à bord de son yacht *White Star*.

– M. Farenheit ? répéta interrogativement le détective, dont les sourcils s'étaient froncés instinctivement au nom du Grand Assureur…

S'adressant à son mari, la jeune femme poursuivit :

– Tu ne te souviens pas que nous devions aller visiter les côtes espagnoles à l'occasion de la Semaine Sainte…

–… Et nous y sommes allés effectivement…

–… même que j'ai failli, à ce propos, me brouiller avec Mrs. Harrigton.

De nouveau, Clément tressaillit et tendit son attention…

M. d'Entraygues eut un geste évasif.

– Cela, non, je ne m'en souviens pas, déclara-t-il… Pour le reste, oui…

Mais Clément interrogea Jacqueline :

– Pouvez-vous nous dire à quel propos cette brouille ?…

– Mais à propos de cette étoffe… Nous étions allées, Mrs. Harrigton et moi, chez Georgette, afin de choisir un complet de yachting : tout de suite, parmi les différentes étoffes qui nous étaient montrées, celle-ci avait attiré mon attention et mon choix était fait lorsque Mrs. Harrigton déclara que cette étoffe lui plaisait à elle aussi… Nous faire faire deux costumes pareils était impossible… vu que c'était une fin de pièce, tout juste suffisante pour un seul.

– Grave embarras, déclara en souriant M. d'Entraygues.

– Très grave en effet, car Georgette n'avait pas de moyen de nous départager, aucune de nous ne voulant abandonner à l'autre le coupon sur lequel chacune avait jeté son dévolu…

Fatigué, Robert avait fermé les paupières, se désintéressant d'un récit, à ses yeux, sans importance ; Clément Moulinet, par contre, tenait ses regards attachés sur la jeune femme, cherchant à deviner les mots avant qu'ils n'eussent été prononcés…

– Et comment se termina le différend ? interrogea-t-il.

– Grâce à une idée qu'eut la première de Georgette, qui suggéra tout à coup de mettre le coupon aux enchères… Cela nous parut amusant et il fût convenu – c'est Georgette qui le déclara – que le surplus du prix du coupon serait versé dans la caisse des Orphelins de guerre…

–… Et ce fut Mrs. Harrigton qui l'emporta, fit le détective, qui avait suivi ce récit, d'apparence banal, avec un intérêt croissant.

– Oui, répondit Mme d'Entraygues étonnée, mais comment pouvez-vous savoir ça ?

– Parce que ce morceau d'étoffe vient de son costume… déclara Clément…

– Voilà où je suis moins affirmative, répliqua la jeune femme ; Georgette ne nous a pas déclaré que ce coupon était tout ce qui restait de la fabrication… C'était tout ce qu'elle avait en magasin… Mais pour le reste, de l'univers, elle ne pouvait pas, bien entendu, se porter garante…

– Évidemment, mais je ne veux retenir que cette coïncidence – assez troublante, vous en conviendrez, – que cette étoffe puisse précisément révéler la présence, à bord du mystérieux sous-marin, de Mrs. Harrigton.

– Vous conviendrez, mon cher M. Moulinet, observa la jeune femme avec un sourire ironique, que votre imagination vous entraîne cette fois un peu loin…

Mais secouant la tête, le détective riposta :

– Pas si loin peut-être que vous vous le figurez… Madame, car il est maintenant établi que la passagère de la cabine 25 était « de mèche » avec les gens du sous-marin, puisque c'est à bord de celui-ci qu'elle a cherché refuge en s'enfuyant d'ici… et que c'est par elle, sans nul doute, que le produit des vols effectués à bord disparaissait sans qu'on pût jamais mettre la main dessus… Or, sauf le docteur et la fille de service, nul, à bord de la *Liberté*, n'a eu l'occasion de voir les traits de cette fameuse Mrs. Hollowey… et encore, la fille de service, interrogée par moi, a-t-

elle déclaré qu'il régnait toujours dans la cabine une telle demi-obscurité qu'il lui a été impossible de bien distinguer les traits de la passagère ; de même pour le docteur… Il se pourrait donc très bien que, vu les précautions dont a été entouré son embarquement à Cherbourg, cette Mrs. Hollowey ne fût autre que notre Mrs. Harrigton à nous.

– Je ne comprends pas bien le pourquoi de semblables précautions, observa Mme d'Entraygues.

– Cela cependant saute aux yeux : si mon argumentation concernant cette bande de voleurs est juste, leur coup, en ce qui concernait la *Liberté*, était préparé de longue date ; la liste des passagers était de nature à leur donner de grandes espérance, car elle comprenait les noms de gens notoirement connus pour leur colossale fortune et la richesse de leurs collections de bijoux… Donc, il y avait là, pour eux, la perspective d'un gros coup à tenter… Or, vous vous souvenez que ce n'est qu'au dernier moment que notre voyage a été décidé… Si bien que lorsque le nom de M. d'Entraygues a figuré sur la liste des passagers, ce nom leur a fait envisager la perspective de complications qu'ils ne pouvaient éviter qu'en voyageant sous l'anonymat, et à condition de ne pas se montrer… Et voilà comment il ne nous a pas été révélé plus tôt que Mrs. Hollowey était Mrs. Harrigton.

Il ajouta, avec une assurance qui déconcerta Mme d'Entraygues :

–… Car c'est elle !… Vous entendez, madame, ce ne peut être qu'elle !… De cela, je donnerais ma tête à couper…

– Je m'étonne cependant que la vue de ce simple morceau d'étoffe vous permette d'être aussi affirmatif.

– Oh ! s'il n'y avait que ce morceau d'étoffe ! s'exclama le détective, se départissant de la réserve dans laquelle il avait juré cependant de s'enfermer…

Mais c'est qu'aussi, de l'explication que venait de lui fournir Jacqueline touchant ce lambeau d'étoffe révélateur, se trouvaient si lumineusement éclairées les constatations qu'il lui avait été donné de faire durant ces dernières quarante-huit heures, au sujet de la femme de chambre Rosa.

Comme tout maintenant concordait pour former un ensemble de faits constituant des preuves… des preuves irréfutables…

Vu les rapports mystérieux qui existaient entre Mrs. Harrigton – était-ce bien son nom d'ailleurs ? – et Rosa, les drames qui se jouaient à bord de la *Liberté* s'expliquaient le plus naturellement du monde…

Sous l'influence dominatrice de Mrs. Harrigton, la médium Rosa, ou plutôt son ectoplasme, se glissait dans les cabines qui lui étaient désignées et y faisait acte de cambrioleur : après quoi la nuit, à un signal convenu d'avance, le sous-marin – au plutôt un canot – venait recueillir dans le sillage du transatlantique le produit du vol que Mrs. Harrigton jetait par le sabord de sa cabine, dans un de ces coffres flottants que l'ingéniosité humaine a inventés pour mettre les valeurs et les objets précieux à l'abri des naufrages…

Et le lendemain, quand les passagers dépouillés portaient plainte au commissariat, on pouvait perquisitionner à travers le bâtiment, ouvrir les malles et les valises, fouiller l'équipage et les passagers, il y avait belle heure que les bijoux et les valeurs se trouvaient en sûreté par trente brasses de fond.

On a pu se rendre compte de la justesse des déductions du détective !

Il est facile d'imaginer combien les explications fournies par Mme d'Entraygues venaient de préciser de lumineuse façon les détails de la combinaison que Clément Moulinet, avec son instinct professionnel, avait déjà échafaudé dans son esprit…

Tiré de son assoupissement, M. d'Entraygues prêtait une oreille distraite à l'entretien.

Il demanda alors :

– En admettant que vous ayez raison et que ce lambeau d'étoffe établisse péremptoirement que Mrs. Harrigton était à bord de la *Liberté*, en quoi cela peut-il indiquer la raison pour laquelle ces gens là auraient voulu m'empêcher de couler par le fond avec l'épave du sous-marin ?…

Clément Moulinet considéra M. d'Entraygues d'un air singulier : puis, il finit par répondre, s'adressant à Jacqueline :

– Pour la même raison qui a fait rendre à Mme d'Entraygues, lors du vol du « Magnific Palace », la petite gourmette en or à laquelle était accrochée cette médaille, souvenir dont la perte l'avait si fort chagrinée… Ces gens-là ont imaginé que la perte de son cher mari serait pour Mme d'Entraygues la cause d'un chagrin bien autrement poignant, et ils se sont arrangés de façon à lui rendre son Robert, comme ils lui ont, il y a quelques semaines, restitué la petite médaille à laquelle étaient attachés de si doux souvenirs…

M. d'Entraygues s'exclama :

– Ça, cette fois, ça dépasse vraiment tout ce que l'on peut imaginer de plus cocasse et de plus invraisemblable !…

Sans se froisser, Clément répondit avec calme :

– Que cela vous paraisse cocasse, monsieur, c'est affaire à vous : en toutes choses, les opinions sont libres, mais quant à ce qui est de l'invraisemblance, je vous arrête, car vous m'avez dit la même chose lorsqu'à Biarritz j'ai prononcé, à propos de tout ce qui se passait autour de vous, le nom de Mrs. Harrigton… et les événements semblent bien établir que j'étais dans le vrai !…

À cela Robert n'avait rien à répondre, et il se tut, tandis que Jacqueline observait très justement :

– Il faut convenir qu'à première vue, il semble en effet étrange que ces voleurs soient pris de scrupules…

– Permettez-moi de vous affirmer, Madame – et là c'est le professionnel qui parle – qu'il n'est pas d'âme, si endurcie soit-elle, dans laquelle il n'y ait un petit coin de sensibilité…

– Mais encore faut-il pour que cette sensibilité s'exerce, à défaut de raison, un prétexte…

Très sérieusement, le détective affirma :

– Je vais plus loin que vous : je suis persuadé qu'il y a, à leur singulière attitude, une raison, une vraie.

– Laquelle ?…

– Cela, c'est l'inconnu… que la suite des événements dégagera probablement et qui nous permettra de solutionner le problème… Mais, croyez-moi, cette raison qui a poussé ces gens à provoquer le salut de M. d'Entraygues pourrait bien être la même qui les a poussés il y a quelques semaines, vous sachant si chagrine de la perte de votre gourmette, à vous la restituer…

Il ajouta péremptoirement, pour renforcer son affirmation :

– Et cela, au mépris de leurs propres intérêts…

– En quoi pouvait-il leur importer que j'allasse ou non par le fond…

Le détective se permit de hausser carrément les épaules :

– C'est-à-dire qu'ils n'ont pas hésité à mettre en péril leur propre sécurité pour assurer la vôtre, tout simplement : ils vous connaissent, j'imagine, suffisamment, pour ne pas se faire l'ombre d'un doute sur votre attitude et être persuadés que tous vos efforts, décuplés encore par ce nouvel incident, vont tendre désormais à leur mettre la main dessus…

– Cela, déclara M. d'Entraygues, les dents serrées de colère, ils peuvent y compter…

– Vous voyez bien !… Tandis que, vous disparu, ils n'auraient plus eu comme adversaire que l'administration… Et alors, leur compte était bon. Ils pouvaient jouir en paix du fruit de leurs rapines…

– Exagération, affirma M. d'Entraygues : à mon défaut, M. Farenheit et son consortium étaient là pour continuer la lutte…

Un mince sourire crispa les lèvres de Clément Moulinet qui hocha la tête, murmurant :

– Oh ! M. Farenheit…

– C'est juste, observa ironiquement Robert, encore un que vous « n'avez pas à la bonne »…

– Comment en pourrait-il être autrement : tout ce qui le concerne est tellement mystérieux… que, depuis l'aventure du golf de Biarritz, je me méfie et j'ai l'œil…

Comme Jacqueline gardait le silence, le détective se hasarda à l'interroger.

– À quoi donc pensez-vous, Madame ?

– À ce que vous avez dit tout à l'heure au sujet de ces gens-là… Je cherche quel motif ils pourraient bien avoir de nous vouloir du bien, à mon mari et à moi…

– Le jour où nous serons fixés sur ce point, Madame, nous le serons probablement sur beaucoup d'autres…

CHAPITRE XXXV

Où s’agitent de graves problèmes

Dès que Robert s’était senti à même de s’expliquer avec le commandant et que celui-ci avait été en possession de tous les détails qui avaient accompagné l’étrange aventure survenue à son passager, le poste radiotélégraphique du bord avait envoyé de tous côtés des messages aux centres de police pour donner le signalement de la « Chauve-Souris » de façon à ce qu’aussitôt que l’appareil atterrirait, ceux qui le montaient fussent arrêtés…

En quelques minutes, le commandant de la *Liberté* avait été avisé que tous les postes sémaphoriques de la côte américaine avaient reçu l’ordre de surveiller l’espace de façon à ce que fut annoncée l’approche des fugitifs : il y avait donc grand’chance pour que ceux-ci, avant même que le transatlantique eût accosté dans le port de New York, fussent aux mains de la police américaine…

– À moins, ainsi que l’avait suggéré Clément Moulinet, que les ravisseurs de la « Chauve-Souris » n’eussent pris suffisamment de hauteur pour s’embusquer dans les nuages, franchir, sans être aperçus, les frontières liquides des U. S. A., et s’en aller prendre contact avec le sol, bien loin dans l’intérieur, en un point où les autorités n’auraient pu recevoir à leur sujet aucune instruction.

Ce qui entraînerait pour M. d’Entraygues, avant qu’il lui fût possible de les repérer, des difficultés sans nombre…

Restait, il est vrai, l’hypothèse que l’appareil prît part au concours de Philadelphie, les voleurs ayant pu s’en être emparé dans ce but.

Mais, encore sur ce point, le détective différait d’opinion avec Robert ; les gens du sous-marin n’avaient vu dans l’appareil qu’un moyen merveilleux de se tirer de l’impasse tragique où les avait acculés l’obus si heureusement « placé » par le canonnier d’occasion qui avait pointé la pièce du transatlantique.

Condamnés à naviguer en surface, ils étaient destinés infailliblement à être pris et l’eussent été immanquablement, si M. d’Entraygues, emporté par son zèle, ne fut venu leur procurer lui-même un moyen de salut…

Il y avait grand’chance pour qu’une fois sauvés si providentiellement, ils ne se risquassent pas, en concourant à Philadelphie, à tomber entre les mains de la police…

Alors, surtout, que, bénévolement, ils avaient mis M. d’Entraygues en possibilité de continuer la lutte, et ce, plus ardemment encore que par le passé…

Le fait même de lui avoir sauvé la vie établissait nettement, déclarait le détective, la conduite qu’ils comptaient tenir…

Une fois à terre, ils disparaîtraient et l’on retrouverait sans doute l’appareil intact… vu qu’ils n’avaient – bien au contraire – aucune raison d’empêcher M. d’Entraygues de prendre part à un concours auquel, personnellement, ils étaient intéressés, dans les conditions que l’on sait.

Et il semblait bien que les pronostics de Clément Moulinet dussent se réaliser, car vainement le poste de la *Liberté* interro-

geait-il la côte américaine, toujours la même réponse : les sémaphores n'avaient rien aperçu dans le ciel…

Or, étant donné la vitesse de l'appareil, celui-ci aurait dû, depuis quelque temps déjà, être en vue de la côte…

Sur ce point, M. d'Entraygues était très affirmatif, et Clément Moulinet non moins…

Donc, de deux choses l'une : ou bien la « Chauve-Souris » avait, perdue dans les nuages, franchi la zone dangereuse, et c'était le détective qui avait raison ; ou bien, victime d'un accident, l'appareil avait piqué du nez dans la mer… et alors…

– Une vraie chance, observa Clément, que nous ne l'ayons pas rendu submersible, comme vous en aviez eu l'intention : ces coquins-là se tiraient encore d'affaire…

Mais Robert, avec cette belle assurance qui n'abandonne jamais les inventeurs, riposta :

– Je suis bien tranquille : la « Chauve-Souris » est à l'abri d'une panne et sa construction la garantit contre les accidents…

Ce à quoi le détective répliqua :

– C'est également mon avis…

Il ajouta, voyant son compagnon qui, la lunette aux yeux, fouillait le ciel avec obstination.

– Vous vous donnez là bien inutilement un torticolis ; du moment que la « Chauve-Souris » n'est pas là dedans, – et il désignait les flots – c'est qu'elle est là-haut…

Et il hocha la tête vers l'espace…

–… Et toute la puissance de votre lunette est insuffisante à vous la faire découvrir… Ces gens-là connaissent évidemment leur affaire, tout comme vous, et ils auront su se mettre hors de la portée visuelle de ceux qui ont intérêt à les repérer…

Et laissant M. d'Entraygues sur le pont, il gagna sa cabine où il lui fallait, dit-il, préparer son bagage, car l'heure approchait où le débarquement s'effectuerait…

La vérité, c'est qu'il désirait mettre un peu d'ordre dans ses idées assez confuses, nous devons l'avouer…

Bien plus que la question de la « Chauve-Souris », celle soulevée tout à l'heure par Mme d'Entraygues le sollicitait…

Il était en effet d'avis, ainsi qu'il l'avait proclamé, que lorsqu'ils auraient établi la raison d'être de la singulière attitude que, par deux fois, avaient prise les adversaires du ménage d'Entraygues, à l'égard du mari et de la femme, ils ne seraient pas éloignés de la vérité.

Or, sur ce point, le détective commençait à se faire une opinion, très vague encore, assurément, mais qui, peu à peu, se dégageait des limbes qui l'enveloppaient. Néanmoins, toute confuse qu'elle fut encore, elle suffisait à donner une direction à son travail cérébral…

Pour rien au monde, par exemple, il n'y eût fait allusion devant M. d'Entraygues ; il connaissait trop les idées de son patron sur certaines questions pour risquer de soulever une nouvelle controverse de laquelle, par avance, il savait ne pouvoir résulter aucun progrès ; d'autant plus que, par son caractère même, cette idée était de nature à provoquer de la part de M. d'Entraygues une protestation énergique et indignée…

Voici comment raisonnait le détective : ainsi qu'il l'avait dit à Jacqueline, par sa profession même, il avait pu, à différentes reprises, constater que les criminels, même les plus endurcis, obéissent à certains sentiments, parfois même au détriment de leurs intérêts… Comme en ces deux circonstances, où Robert et Jacqueline avaient bénéficié de la sensibilité de leurs adversaires, sans qu'aucune raison pût expliquer leur délicatesse…

Cette raison, le détective avait fini par se demander s'il ne fallait pas la chercher dans les phénomènes spéciaux et mystérieux, enregistrés, de si indiscutable façon, par la science psychique…

Pourquoi, parmi ceux qui combattaient M. d'Entraygues, ne se trouvait-il pas quelqu'un… ou quelqu'une, que des liens inconnus rattachaient soit à Robert, soit à Jacqueline…

Peut-être, pour le premier, l'hypothèse était-elle plus difficile à admettre, puisqu'il était aisé d'établir sa généalogie et de remonter très avant dans le cours des âges, en suivant la succession de ses ancêtres…

Mais pour la seconde, toutes les suppositions n'étaient-elles pas vraisemblablement admises ?…

Cette petite dactylo américaine, quelles étaient ses origines ?…

Avant de lui donner son nom, au cours de cette guerre qui exacerbait les sentiments, M. d'Entraygues avait-il seulement pris la peine – et d'ailleurs en avait-il eu le loisir – de s'enquérir de son ascendance ?…

Non pas, et sur le moment, d'ailleurs, quelle importance cela pouvait-il avoir ?

Qu'elle fut la fille d'un multimillionnaire ou d'un pauvre hère, cela eût-il empêché qu'elle ne se fût employée avec une constance admirable à le disputer à la mort ?… Et que s'il était vivant encore, ce fut exclusivement grâce à son dévouement ?…

En quoi sa reconnaissance eût-elle pu être diminuée ou augmentée du fait qu'elle avait vu le jour dans un palais de la Cinquième Avenue ou dans une mansarde de Broadway ?

Il l'avait donc muée en vicomtesse, et, par une aristocratie naturelle, il se trouvait que cette vicomtesse d'occasion faisait aussi bonne figure dans le monde où fréquentait son mari que n'importe quelle fille noble dont le nom s'inscrivait depuis des siècles au d'Hozier français…

Mais il n'en était pas moins vrai que l'obscurité de ses origines, et même leur médiocrité, autorisaient toutes les suppositions dans la voie où s'engageait l'imagination de Clément Moulinet…

Pourquoi aurait-il été invraisemblable de supposer que cette main mystérieuse, qui à différentes reprises s'était manifestée, appartenait à quelque ancêtre de miss Grammont, vicomtesse d'Entraygues ?…

Personne n'est responsable de la conduite de ses ascendants, et tel qui a un grand-père ou un oncle pensionnaire d'un pénitencier peut être très bien le plus honnête homme de la terre, de même qu'un coquin peut parfaitement descendre de toute une lignée d'honnêtes gens…

Au surplus, le cas de cette main était assez bizarre, en ce sens que les empreintes qui en avaient été relevées s'adaptaient aussi exactement à celles d'un forçat, Jarry Heckings, et d'un protecteur de la société, le détective Jonathan Buggs…

Clément Moulinet avait donc le choix pour faire de l'un ou de l'autre l'ancêtre de Jacqueline d'Entraygues : et ainsi se trouveraient expliquées logiquement les preuves de sympathie données à différentes reprises, soit à la jeune femme, soit à son mari…

CHAPITRE XXXVI

Clément se décide à agir

Après avoir, aussitôt installés à l'hôtel, délibéré en une sorte de conseil de guerre sur ce qu'il convenait de faire, M. d'Entraygues et Clément Moulinet avaient décidé de prendre tout d'abord langue avec Jonathan Buggs…

Puisque les empreintes digitales recueillies à Biarritz étaient les siennes, peut-être pourrait-on obtenir de lui quelques renseignements qui permettraient de relever une piste intéressante…

Les sémaphores de la côte américaine étant demeurés complètement muets sur le sort de la « Chauve-Souris », celle-ci avait dû – ainsi que l'avait supposé le détective, – prendre de la hauteur pour s'en aller, inaperçue, atterrir loin peut-être dans l'intérieur du pays…

Ainsi se trouvait perdu tout espoir de pouvoir, grâce à cet atterrissage, repérer ceux qui la montaient…

Qui sait si un court entretien avec l'inspecteur de la police New Yorkaise ne suffirait pas à remettre Robert et son compagnon dans la bonne direction.

Et les deux hommes avaient pris le chemin de la police…

Cela, c'était une idée de Clément Moulinet ; car, pour ce qui était de M. d'Entraygues, on sait que le côté mystérieux de l'aventure lui échappait complètement et que, sans pouvoir ex-

pliquer de manière satisfaisante l'apparition de la main sur le tableau noir de son cabinet de travail, il s'était toujours refusé à y chercher une explication à laquelle il fut raisonnable de s'arrêter…

Il laissait aux événements le soin de les départager, Clément et lui.

Mais à défaut d'autre manière de procéder, il s'était incliné devant l'avis du détective.

Celui-ci, nous le savons, suivait, depuis les incidents qui avaient bouleversé l'existence à bord de la *Liberté*, une nouvelle voie ; persuadé que les manifestations bienveillantes des grands voleurs inconnus à l'égard de Jacqueline et de son mari ne pouvaient être dues qu'à des raisons sentimentales, il voulait chercher maintenant si, par hasard, n'existait pas, entre celle qui s'était avant son mariage appelée miss Grammont et ces mystérieux inconnus, quelque lien qui expliquât leur attitude.

Comme conséquence de ces suppositions, il avait à choisir, pour en faire l'ascendant de la jeune vicomtesse, entre un policier et un voleur. Peut-être la preuve de cette ascendance sortirait-elle de l'entretien qu'il allait avoir avec son collègue de la police New Yorkaise.

M. d'Entraygues, bien entendu, avait été tenu par lui en dehors de ce que lui-même ne pouvait s'empêcher de considérer comme des divagations cérébrales ; n'eût-ce pas été, en effet, provoquer un drame que d'insinuer au vicomte d'Entraygues que celle dont il avait fait sa femme pouvait avoir quelque affinité avec un homme de police.

Qu'eût-ce été si Clément Moulinet s'était permis de faire allusion à une parenté possible avec un pensionnaire du chantier Wickey-Bay.

Malheureusement, une déception les attendait : Jonathan Buggs se trouvait en congé illimité.

Une affaire dont il était chargé l'avait contraint, depuis plusieurs semaines déjà, de passer en Europe et on n'attendait pas son retour avant un mois ou deux, les nouvelles qu'il envoyait semblant de nature à le retenir encore sur le Continent.

Quoiqu'il n'escomptât pas beaucoup de cette visite, M. d'Entraygues se montra cependant plus qu'il ne convenait affecté de ce contretemps.

Maintenant toute directive lui manquait pour orienter son action.

– À quoi pensez-vous ? demanda-t-il à brûle-pourpoint à son compagnon qui marchait à côté de lui, silencieux, la face sombre penchée vers le sol.

– Je pense, monsieur, répondit le détective, que cette absence de Jonathan Buggs n'est pas sans me préoccuper…

–… À quel sujet ?

Après avoir hésité, Clément Moulinet se décida à exposer :

– Au sujet, parbleu, du problème dont nous cherchons la solution ; cette absence de Buggs coïncidant avec les événements auxquels nous sommes mêlés et auxquels, jusqu'à preuve du contraire, je suis contraint de le considérer comme mêlé lui aussi, me trouble, je vous l'avoue.

– Ah ! oui, s'exclama Robert, ironique, les empreintes, hein, n'est-ce pas, les fameuses empreintes ?…

– Et aussi l'enlèvement par deux fois répété de la « Chauve-Souris », articula nettement le détective.

Il ajouta :

– Pour la tranquillité de mon esprit, j'eusse de beaucoup préféré trouver le nommé Buggs à son poste que de pouvoir le supposer…

Le brave garçon s'arrêta et tint ses yeux fixés à terre, comme s'il y eût cherché subitement un objet perdu.

– Supposer… quoi ? interrogea son compagnon, intrigué par cette réticence…

Après une longue hésitation, l'autre répondit :

– Que peut-être il est pour quelque chose dans ce qui vous est arrivé à bord de la *Liberté*…

M. d'Entraygues s'arrêta et, dans un grand geste de stupeur, dressa ses bras vers le ciel…

– Ça… alors…

– C'est de la folie ! n'est-ce pas ?… Mais il y a tant de choses dans ce bas monde qui passent pour folles et qui, avec le temps, deviennent raisonnables, même les seules qu'il soit raisonnable de penser ou de faire…

– Mais rendez-vous compte de l'énormité de votre supposition. Buggs, que les renseignements reçus là-bas nous ont représenté comme l'as de la police américaine… le supposer capable de…

Et le jeune homme partit d'un vaste éclat de rire qui fit se retourner les passants.

– Je sais bien, monsieur, je sais bien… Mais il y a cette similitude d'empreinte qui pourrait expliquer bien des choses… car il ne faut pas oublier que Jarry Heckings, le bagnard de Wickey-Bay, est mort et…

–… Et que son périsprit pourrait bien avoir élu domicile dans la peau de Buggs… compléta M. d'Entraygues d'une voix gouailleuse… Oui… oui… vous m'avez déjà fait part de cette supposition, et vous savez ce que j'en pense…

– Aussi, ne vous dis-je cela que pour mémoire et non pour provoquer une discussion… qui n'aboutirait à rien… Seulement, vous me demandiez ce à quoi je pensais : il m'a bien fallu vous répondre… Voilà…

Et le détective se tut, poursuivant de plus belle ses investigations mentales, hanté qu'il était par cette absence de Buggs, juste au moment où il eût été si intéressant de le voir et de pouvoir contrôler de *visu et auditu* certaines suppositions troublantes.

Rentrés à l'hôtel, les deux hommes se réunirent à nouveau dans la chambre de Mme d'Entraygues pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire…

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, monsieur, proposa Clément, à brûle-pourpoint, je partirai pour Wickey-Bay…

– Ah ! Ah ! ricana Robert, au tour du bagnard, à présent…

– Vous exagérez, se permit d'observer le détective, car il ne peut être question, à moins que ce ne soit rétrospectivement, de Jarry Heckings, puisqu'il est mort…

– Alors, je ne vois pas bien…

–… Ce que j'irais faire là-bas ?… Mais prendre langue avec les gens du pénitencier… me faire compléter verbalement les renseignements qu'ils m'ont envoyés à Biarritz sur leur ancien pensionnaire.

– Comme vous le dites fort bien, c'est du rétroactif, cela… du passé… et nous nous occupons du présent…

– Je sais bien, monsieur ; souvent, pour comprendre le présent, il faut débrouiller le passé ; et puis, qu'est-ce que vous voulez, j'ai un pressentiment… et un pressentiment, vous le savez, ça ne s'explique ni se discute.

– Soit, partez pour Wickey-Bay… et bonne chance ; moi, pendant ce temps, j'irai à Philadelphie me mettre en rapport avec les organisateurs du Congrès auxquels il me faut bien exposer ma déconvenue ; sans compter que je dois mettre la police locale au courant de la disparition de la « Chauve-Souris », de façon à ce que soient prises les précautions nécessaires pour le cas où les voleurs de l'appareil auraient l'audacieuse imprudence de se montrer là-bas…

Clément Moulinet eut un geste rassurant :

– Pour ce qui est de ça, monsieur, vous pouvez être tranquille : la « Chauve-Souris » ne leur a servi qu'à fuir une mort à peu près certaine… D'ailleurs, si vous voulez réfléchir, à moins de les soupçonner de démence, comment admettre qu'ils iraient eux-mêmes se jeter dans la gueule du loup ?

Cette fois, Jacqueline intervint pour demander :

– Comment expliquer, dans ce cas, l'enlèvement dont j'ai été victime à Biarritz et le chantage éhonté dont Robert, a été victime ?

– Un clou chasse l'autre, madame, répondit tranquillement le détective : en agissant ainsi ils ont vu une belle opération à tenter, puis, les événements ont tourné contre eux en pleine mer et il leur a fallu avant toutes choses sauver leur peau, et ils se sont servis de la « Chauve-Souris »… Mais soyez tranquille, comme ce sont des gens pratiques, ils n'auraient garde de renoncer de propos délibéré à cette prime magnifique dont la moitié doit leur revenir… aussi ne serais-je nullement étonné pour ma part que vous puissiez, en dépit des événements, prendre part au concours de Philadelphie.

M. d'Entraygues eut un haussement d'épaules qui disait son scepticisme au sujet d'une restitution éventuelle de son appareil.

– À cela, poursuivit le détective, je vois deux raisons : d'abord le souci de leurs propres intérêts et ensuite celui qu'ils ont paru, par deux fois, prendre des vôtres… Pourquoi, de propos délibéré, alors que, bien certainement, ils doivent vous savoir dans la situation gênée où vous vous trouvez présentement, vous frusteraient-ils des quelques millions que doit vous rapporter le succès de l'appareil ?…

M. d'Entraygues eut un ricanement et déclara :

– J'en accepte l'augure… D'ailleurs, comme je serai sur place, je n'aurai qu'à attendre le miracle…

L'entretien en resta là ; visiblement, il ne pouvait aboutir à aucun résultat pratique, puisque les deux hommes ne partageaient pas les mêmes convictions, et il fut décidé que, le lendemain même, M. et Mme d'Entraygues prendraient le train

pour Philadelphie, ainsi d'ailleurs que Clément, lequel les laisserait en ville, tandis qu'il poursuivrait son chemin sur Wickey-Bay.

Le détective devait s'arranger de façon à les avoir rejoints pour le jour auquel se disputait la prime offerte par le Congrès d'aviation ; il tenait à être là pour le cas où se réaliseraient ses pronostics…

Ayant, pour sa dernière soirée, reçu congé de ses patrons, il sortit en ville, en compagnie de Rosa ; durant la traversée, il avait un peu négligé sa fiancée, et pour cause : les événements qui avaient agité la vie du bord avaient quelque peu distrait sa pensée de la jolie camériste, en tant que fiancée du moins ; car on a pu constater qu'elle avait, au contraire, joué un rôle important dans son existence et contribué dans des proportions importantes à la complication du problème auquel M. d'Entraygues et lui étaient attachés…

On sait pour quelles raisons sentimentales, si on peut dire, il avait cru devoir la laisser, jusqu'à nouvel ordre, en dehors des événements dont la *Liberté* avait été le théâtre…

Mais il avait décidé de faire avant son départ pour Wickey-Bay une nouvelle tentative pour jeter quelque lueur au milieu de l'obscurité dans laquelle il s'agitait.

C'est pourquoi, après avoir mis la jeune fille en confiance par une soirée passée au cinéma, l'entraîna-t-il, sous couleur de respirer à la lueur des étoiles l'air frais de la nuit, dans un parc, désert à cette heure de la soirée…

Sentimentalement, il lui avait pris la main ; puis, quand il sentit qu'elle s'abandonnait, tendant sa volonté de toutes ses forces, il lui commanda :

– Voyez… ce à quoi je pense… je le veux…

Il eut conscience qu'elle se raidissait ; en même temps une sueur abondante coulait le long de ses doigts… qui tout à coup se dégagèrent des siens.

Et presque aussitôt, son bras s'allongeait dans la nuit…

Alors, ce phénomène étrange qui déjà s'était produit se renouvela : il sembla à Clément que, de la jeune fille, une sorte de brouillard se dégageait, vaporeux d'abord, pour peu à peu se solidifier en une masse qui, après avoir rampé sur le sol, s'éleva ensuite, indécise, pour prendre peu à peu une forme insensiblement reconnaissable…

Le détective tressaillit en constatant que c'était une main qui venait d'apparaître là, à quelques pas de lui, dans la nuit où elle s'agitait doucement en des gestes que bientôt il distingua nettement…

La main écrivait… et au fur et à mesure qu'elle écrivait, des signes apparaissaient dans l'obscurité tout blancs comme s'ils eussent été tracés à la craie sur un tableau noir…

Et ces signes étaient des chiffres… oui, les mêmes chiffres que ceux inscrits au Carré Diabolique :

« 20-90-40-80 ».

Ensuite, plus rien !

C'était à n'y pas croire !

Et cependant Clément Moulinet, en état de veille, ne pouvait récuser le témoignage de ses yeux…

C'étaient les quatre chiffres fatidiques, toujours les mêmes qui, à plusieurs reprises déjà, lui étaient apparus, dont là, une seconde auparavant, il venait d'avoir la vision dans la nuit…

Ces quatre chiffres qui, traduits en « clair », signifiaient Wickey-Bay… et conséquemment Jarry Heckings…

Maintenant, tout s'était effacé et Rosa, qu'avait durant quelques secondes abandonnée la volonté de Clément, avait repris possession d'elle-même…

– Nous rentrons ? interrogea-t-elle, inconsciente, comme toujours, du rôle qu'elle venait de jouer.

Il se leva, silencieux, et, sans échanger une parole, ils reprirent le chemin de l'hôtel : elle, encore obnubilée par la dépression cérébrale que laissaient toujours derrière elles ces expériences ; lui, absorbé par la révélation qui venait de lui être faite…

« Ai-je raison, avait-il demandé mentalement au médium, dans mes suppositions touchant l'ascendant de Mme d'Entraygues ?

Et le médium de répondre :

« 20-90-40-80 ! »

Réponse ambiguë, s'il en fut, qui pouvait être diversement interprétée : ou bien Clément Moulinet devait voir la persistance directive qui lui avait été donnée mystérieusement depuis six semaines, orientant ses efforts et ceux de M. d'Entraygues vers le pensionnaire de Wickey-Bay… Ou bien le détective devait l'interpréter comme l'approbation de ses toutes récentes hypothèses relatives à l'ascendance de Jacqueline…

Auquel cas, la jeune femme se trouverait alliée par des ramifications plus ou moins directes avec Jarry Heckings… Ce qui expliquerait jusqu'à un certain point les diverses manifestations de sympathie dont son mari et elle avaient bénéficié…

Dilemme au milieu duquel, en ce moment, il demeurait incertain ; mais une chose, en tout cas, était évidente : plus que jamais s'imposait la visite qu'il avait décidé de faire aux chantiers de Wickey-Bay.

Là, apparaissait-il, devait se produire, sous une forme ou sous une autre, un fait nouveau intéressant…

Peu à peu, Rosa avait repris possession d'elle-même, causant comme si rien ne s'était passé entre eux, de tout et de rien ; la jeune femme n'avait, comme chaque fois d'ailleurs, conservé aucun souvenir du sommeil magnétique que lui avait imposé son compagnon.

Sauf une certaine langueur dans la voix, une certaine lassitude dans la marche, elle témoignait de l'enjouement qui lui était coutumier, comme lorsqu'elle jouait à la fiancée avec Clément.

Le caractère de celui-ci avait fini par vaincre la naturelle et maladive sauvagerie de la pauvre fille, et elle paraissait envisager avec une certaine satisfaction la perspective d'unir son existence à celle du détective…

Celui-ci, cependant, sans en avoir l'air, tentait d'orienter la conversation dans une direction qui pût servir à ses projets.

Finalement, il demanda à Rosa :

– Sur la famille de madame, vous ne possédez aucun renseignement ?

– Madame est toujours très discrète sur ce point, répondit la camériste : à plusieurs reprises j'ai tenté de savoir quelque chose, mais elle a toujours changé de conversation… Ce que je sais, c'est que ses parents étaient de condition modeste… après avoir, toutefois, occupé dans la société une certaine situation… Mais dans ce pays-ci, vous savez, les fortunes se détraquent presque aussi rapidement qu'elles s'édifient…

– Elle est orpheline, n'est-ce pas ?…

– C'est ce que les autres domestiques, là-bas, prétendaient…

– Vous ne lui avez jamais entendu parler de son père ou de sa mère ?…

– Oh ! si… mais dans le passé… Elle les a d'ailleurs perdus, étant très jeune… Mais elle a conservé d'eux un souvenir très attendri…

Clément notait soigneusement dans sa mémoire chacune des réponses de sa compagne, y cherchant vainement un indice quelconque qui put lui permettre d'orienter vers la vérité ses hypothèses…

– Avait-elle hâte d'arriver ici ?… Vous a-t-elle donné l'impression qu'il lui tardait de revoir le pays où elle est née… et aussi ceux qu'elle y a laissés ?…

– Sauf des amis lointains, madame n'a rien laissé ici, ni personne… À plusieurs reprises, tandis que je lui tenais compagnie dans sa cabine, tout en cousant, elle m'a exprimé la tristesse que l'on éprouve à revenir dans son pays, sans que personne ne vienne vous attendre à votre arrivée…

Cette réponse, faite sans hésitation, était de nature à gêner le détective dans ses suppositions ; il demanda encore :

– Madame ne vous a pas parlé d'une visite qu'elle se proposerait de faire au cimetière où reposent ses parents ?...

– Vaguement : un jour elle m'a dit qu'une fois les fêtes du Congrès achevées, elle demanderait à monsieur de faire un tour dans le Far-West, avant de reprendre le bateau pour l'Europe... Elle avait l'air triste en parlant de ce projet et j'en ai déduit qu'elle désirait en effet s'en aller prier sur la tombe de ceux qu'elle a perdus.

CHAPITRE XXXVII

Où il est question de Jarry Heckings

Après une assez longue attente, Clément Moulinet fut enfin introduit auprès de l'important fonctionnaire qui assumait la tâche de diriger les chantiers nationaux de Wickey-Bay…

Lui tendant la main avec une familiarité empreinte de sympathie, celui-ci s'excusa en ces termes :

– Vous ne m'en voudrez pas, mon cher confrère, de ne pas vous avoir reçu de suite, mais une affaire importante me retenait, qui m'eut empêché d'être tout à vous…

Il désigna un siège au visiteur, s'assit lui-même derrière son bureau, et ayant poussé vers Clément Moulinet une boîte de cigarettes :

– Je vous écoute…

– C'est comme suite à notre correspondance, débuta le détective, que j'ai traversé l'eau, de façon à prendre langue avec vous au sujet du nommé Jarry Heckings…

Le fonctionnaire esquissa un geste vague.

– Je ne puis malheureusement pas vous donner verbalement de plus amples renseignements que ceux contenus dans ma correspondance… Jarry Heckings, un gaillard dangereux entre parenthèses, s'est enfui d'ici et a trouvé la mort en tentant

de traverser les forêts presque infranchissables qui entourent le pénitencier…

– Quelle sorte d'homme était-ce ?…

– Je viens de vous le dire : redoutable…

– Entendez-vous par là qu'il jouait aisément du couteau ou du browning ?

– Non pas… C'était peut-être le plus doux de mes pensionnaires ; jamais, durant son séjour ici, les gardiens n'ont eu à lui reprocher le moindre geste brutal… ni même l'expression la moins… la moins… mettez, si vous le voulez bien, incorrecte…

Il ajouta, avec un sourire dans lequel entrait un peu d'ironie :

– De vous à moi, je vous avouerai qu'il donnait même par moments l'impression d'avoir reçu une certaine éducation…

Clément approuva de la tête, comme s'il eût voulu indiquer à son interlocuteur que cette impression n'était pas pour le surprendre…

– En ce cas, interrogea-t-il, dans quel sens me faut-il entendre qu'à vos yeux Jarry était un homme redoutable ?…

– Par son audace… son ingéniosité… La société avait en lui un adversaire peu commun… et contre lequel la police a eu, durant plusieurs années, à mener une lutte des plus vives…

– Il y avait longtemps qu'il était dans la profession ? interrogea Clément, de plus en plus intéressé par les détails qui lui étaient fournis…

– Non… c'est au lendemain de la guerre qu'on a entendu parler de lui pour la première fois… Il revenait du Continent où il avait fait partie du corps expéditionnaire.

– Il avait été bon soldat ?…

– Son livret attestait de ses qualités de courage et d'endurance : prisonnier, il s'était échappé dans des conditions particulièrement dures, et il avait été décoré de la médaille militaire par le commandement français pour services exceptionnels rendus devant Verdun…

– Un vrai poilu, quoi !… comme moi !

Et il ajouta, penché vers son interlocuteur :

– Savez-vous bien qu'il me plaît, ce type-là !… Et que je regrette joliment qu'il ait si mal tourné… J'aurais eu plaisir à faire sa connaissance… rien que pour causer du front avec lui…

– Vous oubliez qu'il est mort, observa le directeur du pénitencier avec un léger sourire…

– C'est ma foi vrai !… confessa le détective… Je l'avais totalement oublié…

Puis, après un moment, ayant consulté le carnet sur lequel par avance, pour être certain de ne rien oublier, il avait consigné les questions qu'il désirait poser au fonctionnaire :

–… Et… physiquement, à qui ressemblait-il, ce Jarry ?…

Le directeur attira à lui un dossier qu'il avait pris dans un cartonnier et parcourut une fiche qu'il tendit ensuite à son visiteur. Là, se trouvaient consignées en détail toutes les caractéristiques capables de constituer le signalement le plus rigoureuse-

ment exact qui put être donné d'un homme appelé à avoir des démêlés avec la Justice.

Depuis la couleur des cheveux, celle des yeux, le dessin de la bouche, les tics qui lui étaient particuliers, le son de sa voix, la largeur de poitrine, l'épaisseur du buste, la hauteur des jambes, la démarche qui lui était propre… tout se trouvait là, constituant comme une sorte de filet aux mailles extrêmement étroites au travers duquel il semblait impossible qu'un homme pût passer…

Et le détective ne pouvait s'empêcher, professionnellement d'admirer la précision de ce document…

Mais il sursauta légèrement lorsque, arrivé à la fin de la fiche, il lut en manière de post-scriptum que Jarry Heckings étant un virtuose de la transformation, il était recommandé aux agents de ne se baser que très peu sur les renseignements plus haut fournis, l'homme qu'ils concernaient excellant à manipuler son physique comme un modeleur pétrit la glaise.

Clément rendit la fiche au directeur, en murmurant d'un ton désappointé :

– Document inutile…

Ce à quoi, l'autre répondit courtoisement :

– Chez nous, il en doit être comme chez vous : que deviendrait l'administration, si elle n'enregistrait dans ses dossiers que les renseignements vraiment utiles ?

Il ajouta, en remettant la fiche à sa place :

– Pour en revenir à Jarry, son déguisement préféré est celui de la femme…

– De la femme ? dites-vous ?… répéta Clément, attentif à nouveau…

– Les rapports de police établissent qu'en de nombreuses circonstances c'est en femme qu'il a accompli ses vols les plus audacieux… ce qui lui a permis, pendant longtemps, de se jouer avec une aisance déconcertante de nos efforts.

Il ajouta, en indiquant une feuille qu'il tenait à la main :

–… Et ce rapport, qui est celui relatif à son évasion, établit que c'est grâce à un déguisement féminin qu'il a réussi à déjouer la surveillance des gardiens…

Clément demeura un long moment silencieux, pensif ; puis tout à coup :

–… Et vous avez des preuves que Jarry est mort ?

– Ainsi que je vous l'ai fait écrire à Biarritz… autant de preuves que l'on en peut avoir lorsqu'on n'a pas tenu le cadavre entre ses mains…

Les sourcils de Clément se haussèrent, et d'une voix qui tremblait un peu, il demanda :

– Alors, ce ne sont que des suppositions ?…

– Mieux que cela… nous avons un témoignage oral ; Jarry n'était pas seul à s'évader… Il était accompagné d'un autre détenu qui, lui a été repris et nous a fait le récit de la mort de son camarade.

Une grimace tordit les lèvres du détective ; ce qu'il venait d'entendre détruisait tout un échafaudage de suppositions au-

quel travaillait son imagination depuis qu'il écoutait parler le manager.

Du moment que la mort du pensionnaire de Wickey-Bay avait eu un témoin, il était malaisé de la mettre en doute…

– Comment a-t-il fini ? interrogea-t-il, néanmoins.

– Je vous l'ai fait écrire ; après avoir marché trois jours durant à travers la forêt, les deux hommes, poursuivis par la chiourme, étaient acculés à une rivière qui leur barrait le passage ; plutôt que de se laisser prendre, Jarry s'y est jeté pour tenter de la traverser à la nage, quoi qu'il eût grande chance de devenir, avant d'avoir fait vingt brasses, la proie des caïmans dont elle est peuplée.

Son camarade l'a vu effectivement happé par un des monstres qui l'a déchiré sous ses yeux…

Clément eut un mouvement d'horreur qui s'accentua à ces mots prononcés avec flegme par le directeur :

– Ces caïmans épargnent au pénitencier plus de vingt mille dollars par an, que l'on serait obligé de dépenser pour renforcer la chiourme… Ils inspirent à nos pensionnaires une terreur salutaire qui soustrait la plupart d'entre eux à toute velléité d'évasion…

Cette déclaration jetait bas en quelques secondes les suppositions qui, depuis plusieurs semaines, hantaient le cerveau de Clément.

Il allait donc se lever, très piteux, lorsque, obéissant il ne savait vraiment pas à quel sentiment, il demanda :

– Le compagnon de Jarry est-il toujours au pénitencier ?… Le directeur compulsa un dossier et répondit :

– Il a fini son temps depuis une dizaine de jours… et a quitté aussitôt l'établissement…

La mine du détective s'allongea et il murmura :

– Voilà qui est fâcheux… J'eus désiré l'interroger à mon tour pour lui faire préciser les conditions dans lesquelles est mort ce Jarry…

– Vous n'auriez pu obtenir de lui plus de précision que n'en contient le rapport que je vous ai fait lire et qui a été rédigé sous sa dictée.

– Évidemment… évidemment, acquiesça Clément Moulinet.

Mais il était visible que son regret persistait… au point que le directeur, prenant part à son ennui, lui dit :

– Je ne crois pas, je vous le répète, que d'un interrogatoire vous en eussiez dû tirer autre chose que ce nous en avons tiré nous-mêmes ; cependant, puisque vous avez fait un si long voyage pour vous documenter, il ne faudrait pas que vous puissiez vous en retourner sans être persuadé que vous emportez avec vous toute la vérité… Dans ces conditions, il serait, en effet, souhaitable que vous vous abouchiez avec cet homme…

– Mais vous venez de me dire qu'il avait quitté l'établissement…

– Peut-être pas le pays… Il arrive souvent qu'au moment même de leur libération, nos anciens pensionnaires sont assez incertains de ce qu'ils vont faire ; avant de prendre telle ou telle

direction, ils s'enquièrent de ce que sont devenus leurs amis… leurs compagnons de « travail »… Ils écrivent un peu partout et en attendant d'être fixés, ils séjournent dans les parages…

Clément recueillait avidement ces explications…

– Sans vous donner aucune assurance, poursuivit le manager, je vous indique, comme pouvant peut-être vous renseigner, un nommé Arthur Fixs, ancien détenu, et qui a ouvert, avec l'autorisation du pénitencier, une manière de bar-hôtel dont la clientèle se recrute principalement parmi nos libérés et aussi notre personnel…

Il ajouta, en plissant les paupières d'un air fin :

– Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que cet Arthur Fixs nous rend quelques petits services…

Clément eut un sourire entendu, murmurant :

– C'est classique…

– Au bar des *Braves Garçons*, vous auriez peut-être chance, sinon de rencontrer votre homme, du moins de vous procurer le moyen de savoir ce qu'il est devenu… Quoi que je ne vois pas…

– Son nom ? interrogea Clément en se levant.

– John Philipp… un voleur émérite, celui-là… et qui a dû « travailler » autrefois avec Jarry… Aussi je vous engage, si vous vous rencontrez avec lui, à faire attention à votre montre… Il ajouta, avec un sourire désabusé :

– Leur séjour parmi nous les punit… mais ne les amende pas…

Et le directeur, ayant reconduit courtoisement le visiteur jusqu'au seuil de son cabinet, lui serra avec cordialité la main, lui souhaitant – sans conviction – bonne chance…

Quelques instants plus tard, notre homme atteignait le bar des *Braves Garçons*.

C'était une construction en planches, recouverte d'une toiture en tôle ondulée qui, nous devons l'avouer, avait le plus mauvais aspect, trahissant, dès l'abord, la qualité de la clientèle qui y fréquentait.

Il y avait cent dollars à parier contre un cent que les « braves garçons » étaient surtout des garçons braves qu'un coup de couteau ou de browning n'épouvantait pas plus que la perspective de la corde appelée à mettre un terme à leurs exploits…

Mais c'était là milieu peu propre à épouvanter un inspecteur principal de la Sûreté, surtout quand cet inspecteur a tenu les emplois de poilu durant la Grande Guerre.

Notre Clément, sans hésiter, franchit le seuil du bar…

D'un coup d'œil rapide – le coup d'œil professionnel qui vous fait en moins d'une seconde scruter les lieux et ausculter les physionomies – il constata que, pour l'instant, la salle où il venait de pénétrer était vide, ou à peu près ; deux consommateurs buvaient en silence dans un coin ; un autre, debout près du comptoir, fumait solitaire, devant un verre de whisky…

Un gros homme – le patron, sans aucun doute – interpella Clément dès qu'il eût paru.

– Qu’y a-t-il pour votre service, mon cher garçon ? interrogea-t-il… d’un ton rogue, tout en l’enveloppant d’un regard soupçonneux…

Le nouveau venu s’avança à pas comptés vers une table placée dans une encoignure, s’y assit et demanda paisiblement :

– Un cocktail… Quelque chose de soigné… C’est pour un malade…

Il avait dit cela d’un ton tellement sérieux que le tenancier éclata d’un gros rire épais, disant :

– Celui-là, au moins, est un comique !…

Froidement, Clément tira un cigare de sa poche, l’alluma avec soin et se perdit dans la contemplation des volutes bleutées qui s’en échappaient pour s’en aller tourbillonner vers le plafond…

Cependant, le patron venait de le rejoindre avec la consommation demandée ; mais, avant de la poser sur la table, il dit carrément :

– C’est quinze cents…

– La confiance règne, plaisanta le détective en tirant la somme qu’il tendit au patron…

Celui-ci empocha la monnaie et posa le verre sur la table…

– Qui es-tu, interrogea-t-il en dévisageant Clément, je ne t’ai pas encore vu…

– Pas étonnant !… Je suis arrivé dans le pays, il y a une heure…

– Tu sors de là-bas ? poursuivit l'autre en hochant la tête vers la masse sombre du pénitencier qui s'apercevait à travers les vitres crasseuses.

– Oui, répondit le détective… mais pas comme vous pouvez le supposer…

Et se penchant vers son interlocuteur, il ajouta :

– Je suis allé faire visite au manager…

Le visage du patron s'assombrit, reflétant une soudaine méfiance…

– Oui, poursuivit Clément… et c'est lui qui m'a engagé à vous venir voir pour un renseignement que peut-être pourriez-vous me donner.

Tout en parlant, il examinait les trois autres consommateurs, pour s'assurer qu'ils ne s'occupaient pas de lui ; prestement alors, il allongea vers le patron, qui instinctivement posa dessus sa large patte, deux banknotes tirées avec discrétion de sa poche…

– C'est au sujet d'un nommé John Philipp…

Les sourcils du tenancier se haussèrent, et il demanda :

– Alors ?… Qu'est-ce que tu lui veux, à ce garçon ?…

– D'abord savoir de vous s'il a quitté le pays ?…

– Ensuite ?…

– Si oui, avoir son adresse, si non, me rencontrer avec lui.

Et Clément, dissimulant sa curiosité, se tut, les yeux fixés sur son interlocuteur…

Arthur Fixs se recueillit, puis demanda :

– Qu'est-ce que tu lui veux ?…

– Oh ! rien à craindre pour lui !… se hâta d'affirmer le détective… Je veux lui parler d'un camarade que je n'ai pas vu depuis longtemps et dont il pourrait peut-être me donner des nouvelles…

Les sourcils d'Arthur Fixs s'abaissèrent pour se froncer soucieusement.

– Quel camarade ? interrogea-t-il.

Clément, que cet interrogatoire commençait à lasser, était sur le point de se fâcher ; mais il y avait dans la voix du tenancier une telle autorité qu'il comprit que se rebiffer serait risquer de tout casser irrémédiablement. Le seul moyen, pour lui, d'arriver à ses fins, était de se montrer très petit garçon : il répondit donc, docilement :

– Jarry Heckings…

L'autre eut un sursaut violent qui lui rejeta le buste en arrière dans un geste de si évidente méfiance que Clément crut indispensable d'ajouter :

– Je vous répète, *old fellow*, il n'y a dans tout ceci rien de désagréable pour personne… Au contraire, il n'y aura que du bien à récolter pour ceux qui voudront bien me donner un coup de main…

La franchise est une chose qu'il est assez difficile d'imiter et Arthur Fixs sentit que son interlocuteur était sincère.

– Jarry Heckings est mort, déclara-t-il… voici déjà plusieurs années…

– Je sais… comme je sais aussi que John Philipp l'accompagnait dans son évasion et qu'il a été témoin de sa mort…

La tête de Fixs s'inclina approbativement, tandis qu'il murmurait avec un accent d'apitoiement :

– Une mort effroyable ! Les caïmans l'ont dévoré…

– Sous les yeux de Philipp, n'est-ce pas ?…

– Oui, répondit l'autre, sous les yeux de Philipp…

Mais en faisant cette réponse, il sembla à Clément Moulinet que son interlocuteur détournait légèrement les regards. Le détective nota cette impression et poursuivit :

– J'aurais voulu avoir de Philipp des détails…

– Le garçon est absent pour l'instant, répondit le tenancier mais pour les renseignements, je peux, aussi bien que lui, te les fournir, car je connais l'histoire par cœur.

– Ne voilà-t-il pas dix jours qu'il a été libéré, poursuivit sans paraître penser à mal le détective… dont un secret espoir commençait à gonfler le cœur.

Il songeait en effet, que du moment que le tenancier cherchait à dissimuler une partie de la vérité, c'est que cette vérité pouvait être intéressante pour lui…

– Si Philipp est absent, insinua-t-il, c'est donc qu'il est encore dans le pays ?…

Au lieu de répondre, l'autre demanda :

– En quoi donc Jarry Heckings t'intéresse-t-il ?…

Il ajouta, d'une voix où se sentait une indication menaçante…

– C'était un gaillard qui n'aimait pas beaucoup qu'on s'occupât de ses affaires…

Pourquoi, Clément, à l'entendre prononcer ces paroles, sentit-il s'accroître l'espoir qui, un instant auparavant, était né en lui : il avait l'impression que son interlocuteur aurait pu s'exprimer au présent ; et pour tenter de forcer sa confiance, il insinua à son tour :

– Là, où il est présentement, peu lui importe, au cher garçon…

L'autre ne répondit pas, observant Clément en dessous… Clément, qui comprit qu'il serait imprudent à lui de continuer à poursuivre cette voie.

– John Philipp sera-t-il long à rentrer ? demanda-t-il délibérément.

L'autre se mit à rire, et, lui frappant sur l'épaule qui fléchit sous le poids de cette main formidable :

– Sacré farceur !… Impossible de rien te cacher… Eh bien ! oui, ce vieux John est chez moi… en attendant de savoir de quel côté souffle le vent…

Il ajouta :

– Mais il est à croire qu'il ne fera plus long séjour ici… car il est venu des nouvelles pour lui ce matin…

Clément tressaillit d'aise : décidément, il allait y avoir du nouveau avant peu.

Or, tandis que Arthur Fixs gagnait son comptoir suivi de l'œil par le détective, celui-ci eut un violent sursaut : son regard venait d'être accroché par l'ardoise suspendue au mur, derrière le comptoir, et sur laquelle, à la craie, étaient inscrits les comptes des clients auxquels faisait crédit la confiance du tenancier.

Et voilà que parmi les noms et les chiffres griffonnés d'une main malhabile, Clément venait de voir, saillant hors de l'ardoise comme s'ils eussent été tracés avec du feu, quatre chiffres qu'il connaissait bien ! « 20-90-40-80 ».

– Tonnerre de sort ! grommela-t-il, est-ce donc que j'ai la berlue ?…

Incapable de refréner la curiosité qui le tenait, il s'était levé et s'était approché du comptoir pour mieux s'assurer que les chiffres qu'il avait cru voir sur l'ardoise s'y trouvaient réellement inscrits. Et, effectivement, ils s'y trouvaient, vis-à-vis le nom de John Philipp.

Ah çà ! qu'est-ce que cela signifiait ?… est-ce que cette fantasmagorie allait le poursuivre longtemps ainsi ?

Et il se pinçait pour bien se persuader qu'il était bien en état de veille.

Le barman remonta en cet instant de la cave et, plaisant, s'exclama :

– Tu veux connaître le nom de mes débiteurs, *old fellow*.

– Non, répondit Clément : c'est cela que je ne comprends pas…

Et il posait ses doigts sur les quatre chiffres mystérieux qui, tout de suite, avaient attiré sa curiosité…

Le tenancier du bar des *Braves Garçons* s'approcha à son tour.

– Ma foi, déclara-t-il, les yeux arrondis sous les sourcils haussés de surprise, je n'en sais pas plus que toi, mon cher garçon.

– Comment ! se récria Clément Moulinet incrédule, vous ne savez pas qui a écrit cela sur votre ardoise ?

– Sur mon salut éternel, je te le jure.

Clément le regardait avec un scepticisme si visible que l'autre crut devoir expliquer :

– Il arrive souvent que, lorsque je m'absente pour descendre à la cave, les clients écrivent eux-mêmes ce qu'ils ont à se communiquer mutuellement : c'est sans doute le cas… pour ces chiffres…

Clément demeurait là, tout perplexe ; le mystère, loin de s'éclaircir, s'épaississait, au contraire.

Ces chiffres, inscrits par une main étrangère, prouvaient surabondamment que le crime de Biarritz se rattachait par des liens incompréhensibles à des affiliés insoupçonnés.

Arthur Fixs observa :

– Ceci te prouve, mon garçon, que je t'ai dit la vérité, tout à l'heure, en te prévenant que John Philipp devait revenir ici. On ne lui aurait pas laissé cette communication s'il n'eût dû en prendre connaissance.

Il ajouta, sur un ton d'assurance, dont ne manqua pas d'être impressionné notre Clément :

– Ces gens-là, je ne sais trop comment ils s'y prennent, sont au courant de tout ce qui concerne leurs camarades. Donc, tu peux attendre en toute quiétude : John Philipp ne saurait tarder à arriver.

Se reprenant, cependant, il ajouta presque aussitôt :

– Bien entendu, je ne prends nullement l'engagement que ce soit ce soir ou même demain. Il arrivera à l'improviste, comme il a coutume, de façon à éviter les surprises.

Notre Clément approuva de la tête et insinua :

– Je n'ai donc pas, à votre avis, d'autre parti à prendre que de m'installer ici et à attendre John Philipp ?

Arthur Fixs leva les bras au plafond en signe d'absolue ignorance.

– C'est à toi de flairer le vent, déclara-t-il. Je ne puis prendre l'engagement de te servir à jour fixe, en même temps que ton petit déjeuner, celui que tu attends.

Clément Moulinet parut hésiter un instant, puis, d'une voix catégorique, il demanda :

– Avez-vous une chambre confortable ?

Le tenancier, à ce dernier qualificatif, haussa les épaules et considéra son interlocuteur d'un air indécis.

– Pour une chambre, répondit-il, oui, certes, j'ai une chambre ; maintenant, est-elle confortable, cette chambre ? Ça, c'est une autre histoire ; cela dépend des goûts de luxe de chaque voyageur.

L'autre eut un léger haussement d'épaules et, finalement, déclara :

– Qu'importe ?… confortable ou non, donnez-moi une chambre… et je m'installe ici jusqu'à l'arrivée de ce brave Philipp.

CHAPITRE XXXVIII

Surprise désagréable

Avec une patience inlassable, notre Clément s'était installé dans le bar, décidé à attendre qu'il convînt au nommé Philipp d'y faire retour.

Il y avait décidément trop de réticences dans le langage du tenancier, et aussi trop de mystère dans l'ardoise, pour que le détective n'eût pas décidé de sacrifier au besoin le jour du concours de Philadelphie pour faire la connaissance de ce Philipp, dont son instinct lui disait qu'il y avait beaucoup à apprendre.

Il avait donc pris pension aux *Braves Garçons* depuis vingt heures, jouant et buvant avec Arthur Fixs qu'il amusait par son intarissable blague, s'efforçant de gagner sa confiance.

Mais, il avait l'impression que c'était là peine perdue : le tenancier était fermé à triple serrure.

Si le Philipp était du même tonneau, il était à craindre, songeait mélancoliquement notre homme, qu'il en fut pour ses frais d'hôtel…

Vainement avait-il tenté d'interroger Arthur Fixs sur les quatre chiffres crayonnés sur son ardoise : l'autre n'avait pas compris ou voulu comprendre, faisant la bête avec un tel naturel qu'il avait été impossible au détective de pousser plus avant son enquête.

Le surlendemain de son installation au bar, il lisait donc mélancoliquement les journaux, derrière le store tendu dans l'encadrement de la fenêtre, afin de préserver sa chambre des rayons du soleil, lorsqu'il poussa une exclamation joyeuse et se mit à relire, à mi-voix, un entrefilet que *New York Sun* publiait en gros caractères, en première page de sa dixième édition :

« Parmi les concurrents les plus sérieux qui vont, à la fin de la semaine, disputer la prime offerte par le Congrès de Philadelphie, on annonce, comme ayant la plus grande chance de l'emporter sur ses concurrents, M. d'Entraygues, l'officier aviateur, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs à l'occasion du vol dont il a été victime.

« Sa « Chauve-Souris », qui avait disparu dans de mystérieuses conditions que nous avons relatées en leur temps, vient de lui être restituée dans des conditions non moins mystérieuses.

« Il était à craindre que ceux qui le lui ont dérobé ne se fussent livrés sur l'appareil à des manœuvres propres à le mettre hors d'usage. Il n'en est rien ; après un vol d'essai, M. d'Entraygues a déclaré à notre correspondant que la « Chauve-Souris » n'avait perdu aucune de ses qualités essentielles et qu'il se présenterait au départ avec la plus grande confiance.

« Ajoutons ce détail, qui ne peut qu'ajouter à l'intérêt de cette grande épreuve : Mme d'Entraygues accompagnera son mari le jour du concours. »

Clément Moulinet n'en revenait pas : il demeurait là, ahuri, fixant le journal, comme s'il eût eu besoin du témoignage de ses yeux pour se persuader qu'il avait bien lu, bien compris…

Se frottant les mains, il sortit de son mutisme pour dire d'une voix enjouée :

– Allons… ça va !… ça va !…

Il ajouta, le masque un peu rembruni :

– Du côté du patron… Mais du mien… Pourvu que je ne retourne pas une bûche !

Puis, l'enjouement naturel de son caractère reprenant le dessus, il ajouta :

– Baste !… c'est comme au billard… il suffit qu'on soit en veine pour jouer la série, et alors, à nous le Jarry Heckings !… À nous les dollars de Jonathan Farenheit !…

Il s'était levé et avait fait voler en l'air, en signe de réjouissance, l'exemplaire du *New York Sun*, lorsque, soudain, il s'immobilisa, les yeux fixés sur un homme qui venait d'entrer à cheval dans la cour de l'établissement ; lestement, il avait sauté de selle, et, après avoir jeté la bride de sa monture aux mains d'un nègre qui servait de factotum au bar des *Braves Garçons*, il se dirigeait vers le seuil, lorsque Arthur Fixs accourut à sa rencontre.

Le tenancier parlait bas avec volubilité, hochant à différentes reprises la tête dans la direction de la fenêtre dont s'éclairait le misérable cabinet occupé par le détective.

L'attitude du nouveau venu marquait la surprise.

Clément n'avait pas besoin d'être sorcier pour deviner que celui-là était le fameux John Philipp qu'il attendait depuis quarante-huit heures.

Il était de petite taille, bien découplé, et ne manquait pas, sous ses mauvais vêtements, d'une certaine élégance.

À la façon dont il avait quitté la selle, le détective avait vu en lui un cavalier de premier ordre, et maintenant qu'il l'examinait avec attention, il ne pouvait s'empêcher de lui trouver, dans la tournure, quelque chose de militaire et, dans les gestes dont se scandaient ses paroles, quelque chose qui sentait le commandement…

Bref, de tout cet ensemble, Clément retirait une impression bizarre, déconcertante, qui s'accordait mal avec l'état civil de cet ancien pensionnaire de Wickey-Bay.

Il aurait bien voulu voir les traits du personnage ; mais, placé ainsi qu'il l'était, il ne pouvait voir son visage, enfoui tout entier dans le vaste chapeau qui l'abritait du soleil.

Cependant les deux hommes étaient entrés dans l'intérieur du bar, et le détective était là, immobile, se demandant s'il n'allait pas descendre de suite, de façon à ne pas retarder le face à face tant souhaité, lorsque, soudain, son oreille perçut le bruit de pas qui montaient avec précaution l'escalier.

Évidemment, cette précaution trahissait le désir qu'avaient ceux qui gravissaient les marches de pouvoir exécuter leur ascension sans éveiller l'attention ; or, comme le bar ne comportait, pour l'instant, qu'un locataire : lui-même, il était aisé de comprendre que c'était de lui que l'on se méfiait.

Au fond, cette méfiance était des plus naturelles : mis par le tenancier au courant du visiteur qui l'attendait depuis son départ, le Philipp devait éprouver, en même temps qu'un certain étonnement, un désir très compréhensible de connaître ce visiteur inattendu.

C'était là une mesure que Clément Moulinet comprenait d'autant mieux que lui-même n'eût pas été fâché lui aussi de connaître, par avance, celui avec lequel il cherchait à entrer en pourparlers.

Pendant qu'il soliloquait ainsi mentalement, les pas, tout d'abord assez assourdis dans le couloir, s'étaient arrêtés devant la porte de la chambre voisine qui s'était ouverte discrètement, puis refermée…

Mais, si discrètement que procédassent les autres, l'oreille du détective avait surpris la manœuvre et, maintenant, il savait pertinemment que le tenancier et son compagnon se trouvaient dans la chambre à côté d'où, selon toute évidence, au moyen d'une ouverture pratiquée dans la cloison, John Philipp pouvait sans aucun risque, satisfaire sa curiosité.

Au fond, Clément n'avait aucune raison de rassurer John Philipp sur lequel il avait un énorme avantage : il connaissait sa condition sociale tandis que, lui, Philipp, ignorait tout de lui.

Qu'au moins il lui fût possible de se procurer son signalement, si ce signalement devait le rassurer un peu et l'encourager de se laisser prendre l'interview qu'était venu chercher le visiteur…

Le plus naturellement du monde, il se prêta donc à cet examen.

Assis dans un vieux fauteuil de paille, le détective lisait le journal placidement, tout en fumant une cigarette : et voilà qu'il lui sembla tout à coup que, de derrière la cloison, une exclamation étouffée venait de se faire entendre.

Il prêta l'oreille, en s'efforçant de conserver à son visage la placidité propre à un lecteur absorbé entièrement par son jour-

nal : plus rien… mais, au bout de quelques instants, il entendit le bruit toujours assourdi des pas qui s'éloignaient.

Quelques minutes plus tard, un bruit de voix assourdies s'entendait dans la cour et Clément Moulinet, se penchant vers la fenêtre, aperçut, à travers le store, Arthur Fixs et John Philipp qui causaient mystérieusement dans un coin.

Cette attitude bizarre commençait à étonner le détective, lorsque son étonnement se mua en stupeur quand il vit le nègre sortir de l'écurie le cheval qui avait amené Philipp et le conduire par la bride hors la cour où le rejoignirent le tenancier et son compagnon.

Une rapide poignée de main échangée, ce dernier s'enleva en selle et s'éloigna d'un trot rapide…

– Tonnerre ! gronda Clément Moulinet, je suis refait !…

CHAPITRE XXXIX

Arthur Fixs a un bœuf sur la langue

Un long moment, Clément Moulinet était demeuré comme figé de stupeur, debout dans l'embrasure de la croisée, fixant à travers le store léger le point où, là-bas, au tournant de la route avait disparu John Philipp, l'oreille tendue vers le roulement progressivement atténué que faisait, dans la campagne endormie sous le soleil, la galopade de son cheval… Quand tout bruit se fut éteint, seulement alors, le détective paru reprendre possession de lui-même, et son retour à la conscience de soi se manifesta par un énergique juron.

Après quoi, comme si cette manifestation eût détendu ses nerfs, il se laissa tomber dans un fauteuil, murmurant :

– Maintenant, il s'agit de ne pas faire de gaffe !…

Et il s'absorba dans ses réflexions…

La situation, en effet, méritait qu'il l'examinât de près : évidemment, l'homme qui venait de s'éclipser avec cette prestesse avait eu, pour cela, une raison excellente, une raison qui le touchait de près, lui Clément Moulinet, et qu'il était intéressant, au premier chef, que connût Clément Moulinet…

Parce qu'alors peut-être bien se trouveraient du même coup expliquées bien des choses, jusqu'à présent inexplicables…

Parmi tant de points obscurs, il en était un, lumineux ; le nommé John Philipp le connaissait, et certainement était connu

de lui ; ce n'était pas pour un autre motif qu'il venait de tourner aussi précipitamment les talons, désireux d'éviter un face à face susceptible d'entraîner des conséquences fâcheuses.

Quel pouvait être le personnage, sinon quelqu'un de ceux avec lesquels le détective avait eu maille à partir en ces derniers temps, c'est-à-dire quelqu'un de ceux qui se trouvaient mêlés aux mystérieux incidents de Biarritz, lesquels étaient peut-être également ceux qui avaient joué un rôle dans les non moins mystérieux incidents de la *Liberté*…

Peut-être la passagère de la cabine 25 ; à moins que ce ne fut le commandant du sous-marin, lequel pouvait être aussi bien un homme qu'une femme, puisque, pour ces coquins-là, le sexe apparent est une des mille formes du déguisement.

En conséquence de quoi, ce cavalier pouvait être aussi bien une cavalière, Mrs. Hollowey, par exemple, ou Mrs. Harrigton.

Clément Moulinet eut un geste de rage : voilà qui n'était pas pour faciliter la solution du problème !…

Quoi qu'il en fût, les choses étant ainsi, comme il ne dépendait pas de lui qu'elles fussent autrement, force lui était bien de s'attaquer à la question telle qu'elle se présentait…

Il était évident qu'il ne pouvait prétendre éclaircir ce mystère par le simple raisonnement, puisque ce raisonnement eût manqué de bases.

La ruse seule pouvait lui servir en l'occurrence. Selon toute évidence, Arthur Fixs, le tenancier du bar, devait connaître la vérité et il dépendrait de Clément Moulinet de la lui arracher… mais comment ?…

Optimiste par tempérament, le détective avait contracté en plus, au cours de la Grande Guerre, l'habitude de ne pas « s'en faire » et de s'en remettre aux événements… en prenant la Providence comme collaboratrice… Il avait noté qu'en bien des circonstances elle n'avait pas trompé sa confiance, et il résolut de lui faire crédit cette fois encore.

Il se décida donc à marcher à travers le mystère à l'aveuglette en commençant par jouer la naïveté, de façon à donner le change à Arthur Fixs pour laisser sa langue se débrider…

Cette résolution prise, il se sentit le cerveau plus rasséréné et, la cigarette aux lèvres, descendit dans la salle du bar, déserte à cette heure de la journée…

Le patron, seul à son comptoir, sommeillait.

Au contact de la main que Clément lui posait sur le bras, il s'éveilla en sursaut, attachant sur l'importun des regards troubles…

– Le diable soit de vous, garçon, grommela-t-il, je dormais si bien…

– C'est le seul moyen qui soit, plaisanta le détective, de ne pas effaroucher la Fortune qui vient, dit-on, en dormant…

Le tenancier appliqua sur le comptoir un coup de poing formidable.

– La Fortune ! répéta-t-il d'une voix mauvaise… une drôlesse qui vous fait risette… et vous plaque ensuite…

– Tout comme votre pensionnaire Philipp, ricana Clément Moulinet. En voilà un, il me semble, qui se fait passablement attendre…

Il ajouta, plein de conviction :

– J'espérais bien cependant que la journée ne se passerait pas sans qu'il montrât le bout de son nez…

Arthur Fixs répondit paisiblement :

– Il a ses affaires, le brave garçon… Il aura été sans doute retenu plus qu'il ne pensait…

Il ajouta, avec un petit hochement de tête qui soulignait sa conviction :

– Mais il ne peut faire autrement que de revenir : il a un compte ici…

– Oh ! Oh ! plaisanta le détective… pensez-vous que ce soit là une raison bien sérieuse sur laquelle puisse se baser l'espoir de son retour ? Moi je croirais plutôt le contraire…

– John est un honnête garçon, assura le tenancier : il paye ce qu'il doit.

Clément crut devoir déclarer, en poussant un soupir plein de scepticisme :

– Il faut bien que je vous croie ; autrement je n'aurais qu'à m'en aller d'ici.

Il sembla au détective qu'à ces mots son interlocuteur avait tressailli, en même temps que ses sourcils se fronçaient légère-

ment comme si cette perspective de départ lui eût été désagréable…

– Voilà ce qu'il ne faut pas faire, affirma-t-il ; autrement vous perdriez tout le bénéfice de votre attente…

Clément eut l'impression de la légère appréhension qui se trouvait contenue dans ces mots : aussi, accentuant son intention, il gronda :

– Oui… oui… je connais l'argument : c'est celui des joueurs qui s'éternisent devant le tapis pour tenter de rattraper l'argent qu'ils ont déjà perdu…

Il poussa un soupir et commanda deux cocktails…

Le temps paraît moins long à boire et à fumer, n'est-ce pas ?…

Et puis, il se disait qu'en faisant boire le tenancier, peut-être pourrait-il lui délier la langue suffisamment pour connaître tout ou partie de ce qu'il savait…

Au premier cocktail en succéda un second, ensuite en vint un troisième, et puis encore un quatrième…

Arthur Fixs ne paraissait, pas plus que le détective lui-même, impressionné par ces libations.

En sorte que Clément, constatant qu'il grevait sa bourse de frais inutiles, décida brusquement d'en finir : regardant l'horloge, il déclara soudain :

– Si, au coucher du soleil, John Philipp n'est pas ici, devant moi, assis à votre place, je jure Dieu que je ne reste pas une minute de plus sous votre sacré toit…

– Baste, fit l'autre sans paraître s'émouvoir, vous lui donnerez bien la nuit…

– Pas une minute… pas une seconde, s'entêta Clément.

– La chaleur est si forte, insista le tenancier, que voyager la nuit est plus agréable…

– C'est précisément pour cela que je veux profiter de la fraîcheur nocturne pour gagner la gare…

Il ajouta :

– Mais, vrai, pour manquer de flair, ce Philipp peut se vanter de manquer de flair… Il y avait pour lui une jolie somme à gagner…

– Peuh ! fit dédaigneusement le tenancier, on dit ça… et quand il s'agit de s'exécuter, les banknotes se trouvent n'être plus que des feuilles sèches…

Il ajouta, sceptique :

– D'ailleurs, si vous n'avez à lui demander que des renseignements sur la manière dont est mort Jarry Heckings, entre nous, ça ne vaut pas une fortune…

Son regard, luisant entre les paupières flasques, s'enfonçait comme une vrille dans l'œil du détective.

Celui-ci, se penchant par-dessus la table vers son vis-à-vis, lui dit sur un ton de confidence :

– Ce qui m'intéresse, c'est moins de savoir comment est mort Jarry Heckings que comment il s'est sauvé…

– Sauvé ! répéta Arthur Fixs en sursautant, tandis que ses grosses lèvres esquissaient un sourire ironique…

– Oui, affirma Clément, jouant décidément le tout pour le tout : ce n'est pas à moi qu'il faut tenter de faire croire que Jarry est mort dévoré par les caïmans… On sait ce qu'on sait…

– Et vous-même, que savez-vous, mon cher garçon ? interrogea le tenancier d'une voix singulière…

– Que Jarry Heckings est vivant, aussi vivant que vous et moi…

– Pas possible… vous savez ça, vous ?…

– Oui… et bien d'autres choses encore…

Arthur posa son verre sur la table et se leva :

– En ce cas, vous avez raison, mon vieux garçon, de vouloir vous en aller ; à attendre John Philipp, vous perdriez votre temps, car, aussi vrai que je suis patron du plus bel établissement de Wickey-Bay, notre Philipp ne vous en apprendrait pas plus long que vous n'en savez vous-même…

Il ajouta :

– Je m'en vais dire au boy de se tenir prêt à porter votre bagage à la gare… car il y a un train à huit heures douze et il ne faudrait pas le manquer, sous peine de rester ici encore vingt-quatre heures.

Cette précipitation à vouloir le mettre dehors parut singulière à Clément, qui demanda :

– Vous n'êtes donc plus d'avis que je fasse crédit à Philipp de quelques heures… ainsi que vous me le conseilliez tout à l'heure ?…

– Non, parce que maintenant que vous m'avez confié ce que vous attendez de ce cher garçon, je suis convaincu qu'attendre serait perdre votre temps…

– C'est bien possible, quoique, je vous le répète, les bank-notes ne poussent pas comme la mauvaise herbe dans la prairie… et qu'à bien vouloir entrer dans mes idées… il ne s'embêterait pas, comme nous disons en France.

Arthur Fixs regarda Clément avec un étonnement simulé et prononça :

– Vous êtes Français ?

– Ne vous en doutiez-vous pas un peu ?

– Comment voulez-vous ?… Vous parlez anglais comme si vous étiez né de ce côté-ci de l'eau…

– Merci du compliment…

– J'aime bien les Français, ajouta le tenancier… J'ai fait la guerre avec eux, là-bas, en Belgique… Ce sont de braves garçons !…

Clément sentit de la sincérité dans ces mots et il voulut tenter de jouer de cette corde qui, soudainement se manifestait à lui.

– Puisque vous aimez tant que cela les Français, insinua-t-il, vous avez une occasion de me le prouver…

– Comment cela ? demanda ingénument l'autre.

– En me disant ce que vous savez de Jarry Heckings…

Le visage du tenancier s'assombrit et il répondit laconiquement :

– Je ne sais rien…

– Ne me prenez pas pour un enfant, se récria le détective ; refusez-moi carrément, mais faites-moi l'honneur de me considérer comme intelligent.

L'autre acquiesça d'un signe de tête et murmura :

– Les affaires de John Philipp ne sont pas les miennes…

– Au pénitencier, cependant, on m'avait dit que vous étiez disposé parfois à rendre service à l'administration…

– Parfois… oui… mais cela dépend des fois…

– Cela ne dépend-il pas plutôt de l'intérêt que vous avez à délier votre langue ?…

Arthur Fixs eut un geste brutal de protestation.

– Je ne suis point ce que vous croyez, déclara-t-il d'une voix dans laquelle Clément crut surprendre un petit tremblement ; je délie ma langue suivant celui que cela concerne… et, là, vous me demandez de causer sur l'homme qu'à aucun prix, fut-ce contre une fortune, je ne consentirais à trahir…

Et il ajouta, un peu malgré lui :

– Philipp n'est pas celui qu'on croit…

Un silence tomba entre les deux hommes…

– Et… Jarry Heckings, lui, quel homme était-ce ? Un homme comme Philipp ?

– Oh ! non… bien sûr !… C'était le plus habile filou que la terre eût porté…

Cela avait été lancé d'une seule traite, avec une conviction sur laquelle il n'y avait pas à se tromper…

Clément Moulinet observa :

– Puisque vous êtes venu en France, camarade, peut-être avez-vous entendu un proverbe de chez nous qui dit : « Qui se ressemble, s'assemble ?… »

– Autrement dit, Philipp ayant fréquenté Jarry, doit être, comme lui, un voleur, un coquin ?…

– Cela me paraît assez évident… et à vous ?…

Les sourcils froncés et l'œil mauvais, le tenancier prononça sentencieusement :

– Vous avez aussi en France un proverbe ainsi conçu : « Qui veut la fin veut les moyens »… Souvent, vous devez le savoir par expérience, mon cher garçon, on ne doit pas regarder où l'on met le pied, quand il s'agit d'atteindre le but que l'on s'est fixé.

– Et Philipp s'est fixé un but ? plaisanta Clément, un but honorable, bien entendu, pour lequel la collaboration de ce coquin de Jarry lui était indispensable.

Un sourire éclaira la face du tenancier qui inclina la tête, murmurant :

– C'est cela même…

– Je ne demanderais pas mieux que de vous croire, *old fellow*, déclara le détective ; malheureusement, le toit du pénitencier n'a pas coutume d'abriter la fleur des honnêtes sens…

– Très juste, garçon ; mais, comme vous dites également en France, à toute règle, il y a exception…

Clément Moulinet se mit à rire.

– Je ne sais qui vous avez fréquenté en France pour avoir aussi complète connaissance de nos proverbes…

– J'avais une petite amie, comme vous dites, qui ne parlait que par proverbes… Alors, vous comprenez… les proverbes, c'est surtout ce que je connais le mieux de la langue française…

De nouveau, un silence tomba entre eux ; visiblement le détective hésitait à jouer cartes sur table, et, d'un autre côté, il lui en coûtait de s'en aller en ayant fait buisson creux… Il se demandait donc s'il ne ferait pas mieux d'être beau joueur et de poursuivre la partie jusqu'au bout…

Le tenancier, tout à l'heure, avait paru le presser très énergiquement de faire crédit à Philipp jusqu'au lendemain ; était-ce donc que le Philipp se proposait de revenir au cours de la nuit… dans un but assez difficile à définir ?

Mais, quel qu'il fut, il suffisait à Clément que ce but le ramenât au bar des *Braves Garçons*…

S'il en était ainsi, cette fois, on se verrait face à face et la situation se trouverait liquidée d'une façon ou d'une autre…

Seulement, si Philipp devait revenir, il y avait grandes chances pour que ce fût secrètement ; si ce tantôt il s'était esquivé afin de n'être pas vu du client d'Arthur Fixs, ce n'était pas pour se montrer à lui quelques heures plus tard…

Et à la réflexion, ce retour ne faisait présager au détective aucune intention conciliante de la part de celui qu'il attendait…

Si cela était, il suffirait que Clément prît ses précautions…

Cette décision étant la plus conforme à son tempérament, notre homme déclara au tenancier :

– Toutes réflexions faites, je suis votre conseil et je donne au nommé Philipp jusqu'à demain pour être ici ; là-dessus, bonsoir…

Quelques instants plus tard, il était dans son lit, ses deux brownings en mains, sous les couvertures.

CHAPITRE XL

Visite nocturne

Durant qu'il se tenait ainsi à l'affût, notre Clément travaillait son plan de bataille qui était d'ailleurs d'une simplicité quasi enfantine ; le John Philipp, à une heure quelconque de la nuit, revenait au bar, et, guidé, escorté plutôt par Arthur Fixs, montait en tapinois l'escalier et s'introduisait dans la chambre du voyageur qui, surpris au milieu de son sommeil, serait pris comme un lièvre dans son trou…

Ensuite on s'expliquerait, c'est-à-dire que Clément Moulinet serait mis en demeure de fournir de sa présence, au bar des *Braves Garçons*, une raison acceptable, sinon…

Et le détective, mentalement, ne donnait pas cinq centimes de sa peau… Dans une lutte du genre de celle qui dressait en présence, depuis plusieurs mois, des adversaires semblables, tant pis pour celui des deux qui se « fait cueillir » par l'autre…

C'est à lui que peut, sans aucun espoir, être appliqué l'adage connu : « Sitôt pris, sitôt pendu. »

La bande à laquelle Clément Moulinet avait affaire avait pu être suffisamment appréciée par lui pour qu'il ne se fît aucune illusion sur le sort qui l'attendait.

C'est pourquoi, résolu à jouer le tout pour le tout, avait-il décidé de faire face à l'ennemi carrément, et d'en finir définitivement.

Si la curiosité de John Philipp était satisfaite en ce qui le concernait, il n'en pouvait dire autant de lui-même : plus que jamais le tenait l'âpre désir de savoir quel était le compagnon d'évasion de Jarry Heckings, d'autant que plus il allait, et plus il se demandait si ce Philipp ne serait pas, par hasard, Jarry Heckings lui-même…

De déduction en déduction, le détective en arrivait à s'imaginer qu'il devait y avoir de bien étroits liens de parenté entre l'ancien pensionnaire de Wickey-Bay et quelqu'un de ceux qu'il avait connus à Biarritz.

Cette supposition, qui frisait plutôt l'invraisemblance, prenait naissance dans la rapidité avec laquelle, tantôt, John Philipp s'était défilé, après avoir, à travers la cloison de la chambre, constaté son identité.

Maintenant, il allait revenir, soit pour causer avec lui, soit, ce qui était plus supposable, pour se défaire purement et simplement d'un adversaire gênant, assez imprudent pour s'être jeté lui-même dans la gueule du loup.

Le loup, on en conviendra, eût été bien « poire » de ne pas refermer ses mâchoires.

Or les Américains passent pour être généralement expéditifs en affaires : rarement, ils remettent au lendemain ce qui peut être fait le même jour.

Voilà pourquoi Clément Moulinet attendait son adversaire de pied ferme, comptant sur la surprise que celui qui comptait le surprendre ressentirait à être surpris lui-même… par deux canons de brownings braqués à un pouce de son nez !…

Durant la guerre, combien de fois était-il arrivé au poilu Achille Durant, se trouvant en patrouille, lui seul avec un ou

deux camarades, de ramener dans les lignes françaises tout un peloton de Boches, raflés par la vertu de son seul « culot » !…

Ainsi comptait-il procéder à l'égard de John Philipp et d'Arthur Fixs, car nul doute, qu'en la circonstance, le tenancier du bar ne fît cause commune avec son mystérieux client…

Un contre deux ! C'était là une proportion qui n'était pas pour intimider notre homme : il en avait vu bien d'autres sur le front de Verdun et autres lieux fameux.

Tout ce qu'il demandait par exemple à la Providence était de ne pas lui imposer une trop longue attente ; il se souvenait qu'au temps où dans la tranchée de départ, il attendait, avec les camarades, que sonnât l'heure, ses nerfs se mettaient en pelote et qu'il avait grand'peine à se dominer, lorsque le moment de l'action était arrivé.

Et encore, dans ces circonstances-là, il lui était moins indispensable, encadré qu'il était par les camarades, de conserver son sang-froid ; tandis que présentement, seul pour commander et pour exécuter, il lui fallait à tout prix, être maître de lui…

L'oreille aux écoutes, il s'efforçait donc de surprendre, au milieu du grand silence qui enveloppait le bar, l'approche de celui qu'il attendait, lorsque soudain ses narines palpitèrent, impressionnées par une odeur étrange, une odeur dont il semblait qu'elles eussent été déjà affectées à une époque pas très lointaine…

Dans quelles circonstances, par exemple ? Il lui était difficile de le préciser…

Mais il était certain de ne pas se tromper… Oui, il connaissait cette odeur-là… comme aussi le malaise qui s'emparait subitement de lui, il le connaissait également…

Il lui semblait que sa tête s'alourdit et que ses paupières devinssent pesantes comme du plomb… tandis que lui montaient dans la gorge des nausées, de plus en plus intolérables.

Et tout à coup, tandis qu'il faisait effort pour dominer cet étrange malaise voilà qu'un nom lui revint en mémoire, un nom qui, soudainement, jeta une lueur fulgurante dans son incertitude.

– Vitremont !…

Oui… oui… c'était bien cela !… le nom qu'il cherchait était Vitremont… Vitremont, un petit village des Flandres françaises où son régiment tenait tranchée et, que les Boches avaient, pour en expérimenter l'efficacité, arrosé, pour la première fois, avec des obus asphyxiants. Maintenant, Clément était fixé sur l'odeur qui, depuis un moment, le mettait à mal : ses adversaires lui faisaient « prendre » du gaz !…

Il était joli garçon !…

Assurément, le procédé manquait d'élégance, mais il assurait à ceux qui en usaient une réussite infaillible : avant quelques minutes, les brownings du détective ne seraient pas plus redoutables que s'ils eussent été chargés de cartouches à blanc !… et lui-même aussi inoffensif qu'un petit enfant…

Ah ! le coup était bien monté et notre homme s'indignait de ne pas l'avoir prévu, tellement il était simple et offrait peu de risques !

Par ce même trou qui, le tantôt, avait permis à John Philipp de s'assurer de l'identité du nouveau pensionnaire du bar des *Braves Garçons*, on lui soufflait du gaz, l'enfumant à la manière d'un renard dans son terrier…

Et tout à l'heure, quand John Philipp se présenterait, il ne trouverait plus qu'une loque humaine, dont il lui serait loisible de faire ce qui lui plairait.

Car Clément n'allait pas jusqu'à appréhender que Arthur Fixs, mandataire en la circonstance de John Philipp, poussât l'expérience jusqu'à un dénouement mortel : il imaginait que son adversaire avait un trop évident intérêt à le faire parler pour qu'avant de lui avoir délié la langue il cherchât à l'immobiliser définitivement…

Seulement, ce que le détective appréhendait bien autrement que la mort, c'était cette conversation que Philipp avait tout intérêt à se ménager avec lui.

Aurait-il la force d'âme nécessaire pour résister aux arguments qu'un causeur tel que celui-là doit toujours avoir en réserve pour délier les langues rebelles ? Car Clément se l'avouait sans difficulté, si la perspective de la mort ne l'avait jamais troublé, la peur de la souffrance était capable de le jeter aux pires compromissions…

Clément qui, aux tranchées, avait été un admirable soldat, n'avait jamais pu supporter l'idée de se rendre chez un dentiste : il lui semblait qu'il se fût évanoui à la vue des petits outils d'acier destinés à prendre l'offensive contre ses mâchoires…

Aux mains de John Philipp, quelle serait son attitude ?… Et il se répondait franchement qu'il avait grande crainte qu'elle ne fut pas exemplaire.

Cette appréhension lui donna le nerf nécessaire pour réagir contre l'engourdissement mortel qui peu à peu se glissait en lui ; et la volonté lui vint de lutter par tous les moyens contre un adversaire aussi déloyal.

Réunissant toutes les forces qui lui restaient, il se glissa hors de son lit, et, pieds nus, traversa la chambre jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la fenêtre ; celle-ci était fermée à cause des moustiques, terribles en cette saison durant les heures chaudes de la nuit…

Sans bruit, il réussit à la faire glisser dans ses coulisses, permettant ainsi aux miasmes dont était emplie sa chambre de s'évaporer dans l'espace, déjouant le plan de ses adversaires qui, bien au contraire de ce qu'ils espéraient, allait se retourner contre eux…

Comptant le surprendre inerte et à leur merci, ils n'en seraient que d'autant plus désemparés de le trouver prêt à riposter à leur attaque.

La situation, de ce fait, se trouverait retournée.

Il s'apprêtait donc à regagner son lit pour y reprendre sa faction, browning au poing, lorsqu'un bruit d'auto attira tout à coup son attention.

Évidemment, les automobiles ont le droit de circuler la nuit ; mais dans cette contrée déserte, cela lui sembla étrange, et, tout de suite, il se demanda si, par hasard, ce ne serait pas son Philipp qui reviendrait pour enlever la position, au préalable « pilonnée » par les obus à gaz…

Debout derrière le store de paille tendu devant la croisée et qu'il avait un moment relevé, pour permettre aux émanations délétères de s'échapper plus rapidement, notre homme se tint aux aguets, attendant ce qui allait se passer : le temps que le nouvel arrivant, si c'était lui, descendit de voiture et montât l'escalier, Clément aurait tout le loisir de s'aller embusquer sous ses couvertures…

Il eût lieu de s’applaudir de ce flair qui l’avait fait demeurer là, car, ainsi, put-il se rendre compte que le danger qui le menaçait était bien autrement grave qu’il ne l’avait supposé.

L’automobile, par prudence, s’était arrêtée à quelque distance du bar, aussi visible au clair de lune que si elle se fut trouvée dans la cour, et c’est ainsi qu’il fut loisible à Clément de constater que ce n’était pas seulement John Philipp, ou du moins celui qu’il supposait être celui-là qui descendait de la voiture, mais bien une demi-douzaine d’individus qui, en silence, marchant à la file indienne, se dirigèrent vers le bar…

Arrivés devant la porte qui fermait la cour, ils firent halte et un coup de sifflet, très atténué, troubla le silence.

Alors, Clément perçut dans la chambre voisine un bruit léger produit par le frôlement de pieds nus sur le parquet ; puis il y eut un petit grincement de porte qui s’ouvrait, et, aussitôt après, les marches de l’escalier crièrent sous une descente alourdie…

C’était, devina Clément, Arthur Fixs qui s’en allait ouvrir aux nocturnes visiteurs.

Et de fait, quelques secondes plus tard, le tenancier du bar traversa la cour, et, ayant atteint la porte, l’ouvrait pour donner accès aux automobilistes.

Après un colloque discret qui ne laissait monter jusqu’à lui qu’un murmure à peine perceptible, Clément les vit se mettre en marche et disparaître dans l’intérieur du bar.

Alors, il sentit un léger frisson lui courir par les membres : il était pris… irrémédiablement pris !…

Que pouvait-il faire, même avec ses deux brownings, contre ces six gaillards-là !…

Un contre deux… même contre trois ! ça allait encore…

Mais contre six !…

Il n'était pas prétentieux au point de supposer qu'il fût capable de tenir le coup !…

Donc, ou bien il devait quand même engager la lutte, et se faire tuer… ou bien se résigner à l'inévitable et « faire kamarade ? ».

Cette dernière éventualité, nous devons l'avouer, ne lui plaisait pas plus que la première, car il estimait que tant que la lutte n'était pas terminée, il n'avait pas le droit de rendre les armes.

Mais, d'un autre côté…

Et soudain, voilà qu'une idée lui traversa la cervelle, une idée tellement audacieuse qu'elle confinait à la folie.

Mais, durant la guerre, les poilus ont surabondamment prouvé que la folie héroïque est une marchandise que la France tient en grande réserve dans ses magasins, en sorte que notre brave Clément était fou, sans en tirer aucune vanité.

Cette idée, c'était l'automobile, stationnée à si peu de distance du bar, qui venait de la lui inspirer.

Pendant que ses propriétaires seraient occupés à le cambrioler, pourquoi donc lui-même ne leur cambriolerait-il pas leur moyen de transport ?…

Ce serait une farce amusante à leur jouer, d'autant plus amusante qu'elle pouvait lui sauver la mise.

Seulement, dame, il fallait faire vite, sous peine de se couvrir de ridicule par un échec.

Faire vite… et sans bruit… telle était la consigne…

Les autres, après avoir palabré dans la salle du bar, venaient de s'engager dans l'escalier qu'ils montaient à pas de loup.

Il n'y avait pas de temps à perdre, et Clément n'en perdit pas.

Après s'être assuré que sa porte était fermée à double tour et pouvait retarder, à être enfoncée, l'entrée des agresseurs durant une couple de minutes, il arracha du lit les draps qu'il noua l'un à l'autre en deux temps et trois mouvements.

Puis la corde ainsi improvisée fut attachée au pied de son lit ; après quoi il la laissa pendre en dehors : l'extrémité était loin d'atteindre le sol au-dessus duquel elle se balançait à une dizaine de pieds au moins.

Baste : il en serait quitte pour sauter : ce n'était pas la graisse qui l'alourdissait, et il était sûr de « se recevoir » avec adresse.

Ce qui l'inquiétait davantage, c'était la nécessité où il se trouverait d'escalader le mur de la cour. Arthur Fixs ayant pris la précaution, après avoir introduit John Philipp et ses compagnons, de refermer la porte, dont il avait mis la clé dans sa poche…

À vivre dans ces pays neufs, isolés, et que seuls fréquentent des gens peu recommandables, les gestes qui assurent la sécurité deviennent pour ainsi dire machinaux, car le tenancier ne pouvait, bien entendu, avoir aucune espèce de soupçon contre son voyageur, d'autant qu'il était bien persuadé l'avoir gazé dans sa chambre…

Donc, à défaut de clé, seul le mur offrait une ressource pour s'évader de la cour…

Mais ce mur était d'une hauteur respectable et nécessitait, pour qu'on en pût atteindre la crête, l'usage d'une échelle…

Au clair de lune qui blanchissait le sol, Clément en aperçut une dressée contre la façade de l'écurie ; seulement, il fallait traverser la cour dans sa partie la plus large… et dame… notre homme se demandait s'il en aurait le loisir…

Des mains, de l'autre côté de la porte, cherchaient la serrure à tâtons, et il sembla à Clément que ce frôlement faisait au milieu du silence un bruit infernal qui lui enjoignait de fuir…

Dans quelques secondes, il serait trop tard…

Alors il empoigna la corde improvisée le long de laquelle il glissa, cramponné d'une main, tenant dans l'autre l'un de ses brownings, prêt à faire feu…

Arrivé à l'extrémité du drap, il sauta avec l'agilité d'un chat et, tout courant, traversa la cour… dans la direction de l'échelle…

Comme il l'atteignait, un grand bruit s'entendit dans la direction du bar : sous une poussée furieuse, la porte de sa chambre venait de s'abattre et les nocturnes visiteurs se ruaient dans l'ombre…

Presque aussitôt un concert de malédictions s'éleva. Les visiteurs venaient de trouver le lit vide et d'apercevoir le drap qui s'y trouvait attaché.

Alors des cris jaillirent, forcenés, scandés de coups de feu.

Le fugitif avait été repéré, ainsi que le lui prouvèrent les balles qui, lui sifflant aux oreilles, vinrent effriter le plâtre de la muraille… Dans ces conditions, Clément n'avait plus le loisir d'hésiter : frôlant les murs, pour se défiler du tir de l'adversaire, il revint sur ses pas, gagna la porte de la salle basse, la seule ouverture qui existât au rez-de-chaussée de l'établissement, et donna un tour de clé à la serrure ; ensuite, certain d'avoir, par cette manœuvre, retardé de quelque secondes la poursuite de ses adversaires, il revint à l'échelle, en gravit lestement les échelons et atteignit, ainsi qu'un chat, la crête sur laquelle il s'aplatit.

Un feu de salve avait salué son apparition ; mais heureusement, les balles pénétrèrent dans ses vêtements, sans atteindre la chair…

Au risque de se casser un membre, il sauta de l'autre côté, se reçut sur les jarrets et, redressé, se mit à filer dans la direction de l'auto en se défilant du mieux possible de la fusillade que dirigeaient sur lui une douzaine de brownings…

Les autres, soudain, devinèrent le but de la manœuvre et Clément entendit leur galopade sur le sol desséché, tandis que des voix criaient :

– La clé !… la clé !…

C'était celle de la porte de la cour qu'il était question, évidemment : le tout était de savoir si Arthur Fixs ferait suffisam-

ment diligence pour permettre à ses amis d'arriver les premiers au but que visait le fugitif…

Celui-ci, depuis un instant, était à l'abri des projectiles, protégé qu'il était par la haute muraille dont se clôturait la cour du bar… Mais soudain, une voix – que Clément crut bien reconnaître pour l'avoir entendue déjà, – cria :

– Trois d'entre vous aux fenêtres et canardez-le !… Sinon, il nous échappe !…

CHAPITRE XLI

Stupéfiante rencontre

En vitesse, Clément Moulinet filait sur la route sombre, sans se préoccuper d'autre chose que de mettre le plus de distance possible entre ses adversaires et lui…

Ces gens, sans nul doute, bien que privés de leur auto, allaient lui donner la chasse…

Comment cela ? Il lui eût été impossible de le bien préciser, mais la logique ne lui permettait pas d'admettre qu'ils le laissassent jouer ainsi la fille de l'air sans tenter l'impossible pour lui mettre la main dessus…

Comme, selon toutes probabilités, ils n'avaient point à leur disposition une autre voiture qui leur permit de tenter une poursuite normale, ils allaient avoir recours à quelque autre moyen qu'il lui était impossible de prévoir, et c'était bien là ce qui l'inquiétait un peu…

Ce moyen, en effet, représentait l'inconnu, et Clément Moulinet savait par expérience qu'à la guerre rien n'est plus redoutable que le danger dont on ne peut prévoir la nature, parce qu'il s'oppose à ce que l'on puisse prendre ses précautions pour s'en défendre…

Ce John Philipp ne pouvait trouver au bar des *Braves Garçons* d'autre moyen de locomotion que des chevaux… des chevaux rapides, peut-être, mais rien que cela…

À moins d'être fou, il ne pouvait espérer lutter de vitesse avec un moteur, de quelque solidité que fut la monture qu'on lui procurerait…

Donc, c'était contre une autre éventualité qu'une poursuite à cheval qu'il devait de prémunir. Mais laquelle ?…

C'était à cela que, tout en fonçant dans la nuit, il songeait, son inquiétude croissant au fur et à mesure qu'il faisait de la route…

Il avait beau tendre l'oreille pour tenter de surprendre, au milieu du silence de la campagne endormie, le plus petit bruit, indicateur de l'approche de l'ennemi.

Rien, absolument rien…

Il n'avait pas pourtant tellement gagné de champ que ne pût parvenir jusqu'à lui l'écho d'une galopade… ou celui d'une auto courant derrière lui dans sa direction…

D'un autre côté, il était déraisonnable de supposer que John Philipp se résignât à laisser filer ainsi entre ses doigts un individu qui l'intéressait suffisamment pour qu'il fut revenu de nuit au bar d'Arthur Fixs afin de « le voir »…

Bien entendu il était impossible à Clément Moulinet de préciser les raisons qui faisaient que John Philipp eût un si impérieux besoin de le voir… Mais il était évident qu'il ne voudrait pas en être pour un voyage inutile…

Donc… il avait un plan pour rejoindre, malgré tout, le fugitif… un plan que, tout à coup, celui-ci crut bien avoir deviné, car il poussa un juron dont la sonorité domina le vacarme du moteur et de la carrosserie, toute secouée par le mauvais état du sol…

Soudain, en effet, une question venait de se poser à Clément : où donc menait cette route, inconnue de lui, et sur laquelle, depuis pas mal d'instants, il filait comme un fou…

Est-ce que, par hasard, elle ne le conduirait pas à un cul-de-sac, dans lequel il serait loisible à Philipp de le « cueillir » commodément, en prenant à cheval un raccourci qui le menât en temps voulu au point où il était possible de tendre un trébuchet ?…

À cette supposition, notre ami sentit un petit frisson lui courir le long de l'échine et, instinctivement, il modéra l'allure de la voiture jusqu'au moment où, freinant brusquement, il l'arrêta tout à fait… C'était enfantin ce qu'il faisait là, risquant d'aller bêtement se jeter dans la gueule du loup !…

Avant de poursuivre plus loin, il était indispensable qu'il sût où aboutissait cette maudite route.

Mais à une heure pareille de la nuit, allez donc rencontrer quelqu'un à qui demander un renseignement !…

Dressé sur le siège, il promenait au milieu de l'ombre un regard perçant autour de lui, dans l'espoir d'apercevoir quelque habitation à laquelle il put au besoin frapper ; mais c'était à croire qu'il faisait route à travers un « no man's land »…

Eh bien ! Il était joli garçon !… Le pressentiment qu'il courait à un piège le travaillait de plus en plus fort, et maintenant il était bien décidé à ne pas poursuivre plus loin sans avoir pu se rendre compte de ce que ce plus loin lui réservait…

Il eût préféré faire demi-tour, au risque de se heurter à John Philipp et à ses acolytes…

Il était donc là, depuis un bon moment, incertain de ce qu'il devait faire, son regard se promenant machinalement par la voiture, et voilà que, tout à coup, il s'étonna de n'avoir pas songé plus tôt à en faire l'inventaire ; peut-être cet inventaire lui révélerait-il quelque détail intéressant et de nature à lui permettre de s'orienter au milieu du désarroi dont il s'affolait…

S'éclairant du phare de la voiture, il en commença l'inspection et, tout de suite, fit une découverte qui lui arracha un cri de joie : dans l'une des pochettes, voisinant avec deux brownings de fort calibre, ses doigts venaient de happer une carte routière.

Il était sauvé ; là, il allait trouver un renseignement en lequel il lui était loisible d'avoir pleine confiance, et tout aussitôt l'étalant sur la route, il se mit à plat ventre de façon à la pouvoir consulter tout à son aise…

– Tonnerre de sort ! clama-t-il tout à coup…

Et il demeurait là, atterré vraiment, épouvanté du sort qui lui était réservé, s'il avait l'imprudence de pousser plus avant sa randonnée…

En vérité, il eût mieux fait de demeurer tranquillement au bar d'Arthur Fixs plutôt que de tenter cette fuite ridicule… Oui, ridicule, puisqu'il était destiné à être pris… et bien pris !…

La route qu'il suivait, pensant lui devoir son salut, le menait tout bonnement à sa perte, puisqu'elle aboutissait en droite ligne à une chute d'eau qu'elle enjambait sur une étroite passerelle où il était loisible d'établir un barrage…

Du point où il était présentement arrêté, Clément ne voyait indiquée sur la carte aucune voie permettant de bifurquer soit à

droite, soit à gauche, pour éviter le piège… qui devait lui être tendu là…

Le voilà, le moyen sur lequel comptait John Philipp pour avoir avec lui le face à face qu'il était venu chercher après l'avoir esquivé ce tantôt… sans doute parce qu'il est certains entretiens qui, par nature, ont besoin de solitude et de mystère…

John Philipp, – c'était certain, – au lieu de se lancer dans une poursuite équestre qu'il savait par avance devoir être inutile, s'en était allé tout simplement, en « père pénard », attendre son homme au petit pont que rejoignait la route.

Là, il « aurait » son adversaire comme il l'entendrait…

Voilà pourquoi, depuis sa fuite, rien n'avait troublé la sérénité de la nuit en arrière de Clément : John Philipp savait qu'il n'avait pas besoin de courir pour le rattraper…

Le rattraper !… hum… pas encore… Notre Clément n'était nullement d'humeur à considérer la partie comme terminée…

Pas une fois, durant la Grande Guerre, il ne lui était arrivé de faire « kamarade » ! Ce n'était pas maintenant qu'on était en paix qu'il se résignerait à ce geste inélégant…

Seulement, il lui en fallait faire un autre… Lequel ?…

Il avait relevé la carte, éteint le phare, et là, au milieu de la route, enveloppé d'ombre, il délibérait, et le résultat de sa délibération qui d'ailleurs fut rapide, ne lui donna aucune satisfaction.

Il n'avait pas l'embarras du choix : du moment, en effet, que la route, en avant de lui, le menait à un piège et que ni de droite ni de gauche ne se branchait le moindre chemin lui per-

mettant de s'échapper par la tangente, force lui était de revenir sur ses pas… pour trouver, au carrefour dont le bar des *Braves Garçons* occupait le centre, une autre route lui permettant de déjouer les ruses de John Philipp.

Et à la réflexion, il lui apparut, qu'à ce faire, ses risques n'étaient pas grands, à condition toutefois d'agir avec une extrême prudence… Si ses suppositions étaient justes, et que Philipp fut parti l'attendre là-bas, en compagnie de ses gens, Clément Moulinet trouverait le bar dans le même état où il le connaissait depuis quarante-huit heures, c'est-à-dire n'ayant comme habitants que le seul Arthur Fixs et sa servante, plus un garçon d'écurie…

On avouera que pour un gaillard tel que notre Clément, c'étaient là des adversaires peu redoutables, d'autant plus qu'il y avait grand'chance pour que la troupe de John Philipp se fut renforcée du barman lui-même poussé, par une curiosité naturelle, à prendre part à l'expédition…

Dans ces conditions-là, que risquait-il à revenir sur ses pas ?…

D'autant plus que les moyens rapides de poursuite n'existaient pas plus que tout à l'heure au bar et que, grâce à l'auto, il devait être loisible à Clément de brûler la politesse à ceux qui auraient la tentation de vouloir lui dire deux mots…

Aussitôt résolu, aussitôt exécuté : moins de quelques minutes plus tard, l'auto avait fait demi-tour et roulait à nouveau sur la route qu'elle venait de parcourir, mais en sens inverse… à petite allure, par exemple, pour permettre au pilote de rassembler ses idées et d'envisager avec prudence toutes les éventualités qui pouvaient se présenter… Or, voilà qu'au moment même où il venait de conclure de cet examen que le parti pris par lui était le seul qu'il fut raisonnable de prendre, il eut un si brusque sur-

saut sur son siège que la voiture faillit dans une embardée se jeter sur l'un des arbres qui bordaient la route…

– Mais, tonnerre de sort ! grommela-t-il, je ne suis qu'une fichue bête !…

Il avait freiné brusquement et maintenant, la voiture arrêtée au milieu de la route, Clément réfléchissait… et au fur et à mesure qu'il réfléchissait se renforçait l'opinion si brutale et si franche qu'il venait de formuler sur son compte…

Oui… oui… évidemment, il était une fichue bête !…

Comment ! Il travaillait en ce moment à se défiler en douce !…

Eh bien !… et après ?…

Oui, après ? En serait-il plus avancé pour ça ?…

Il aurait tiré sa peau de la bagarre : c'est entendu !…

Mais était-ce là le but qu'il avait visé en venant à Wickey-Bay ?…

Il s'en retournerait Gros-Jean comme devant, n'en sachant pas plus qu'il n'en savait avant d'entreprendre ce petit voyage ; et il serait joli garçon quand il retrouverait à Philadelphie M. d'Entraygues qu'il lui faudrait mettre au courant du résultat obtenu…

C'était absolument comme si durant la Grande Guerre, lorsqu'il partait en reconnaissance, il s'en était revenu à son point de départ sans avoir tenté l'impossible, parce que les choses ne marchaient pas toutes seules et qu'il risquait de se faire

amocher en cours de route… autrement dit, parce qu'il avait eu peur !…

Peur !… lui… Ah ! Tonnerre !…

Eh bien, non ! Il ne montrerait pas à ce sacré John la semelle de ses chaussures ; il resterait, pour connaître sa frimousse, à ce paroissien-là, et lui dresser son état civil, intéressant, s'il en croyait la manière dont, le tantôt, il s'était défilé en douce…

Cette décision prise, Clément se sentit plus content de lui ; maintenant il s'agissait d'examiner de quelle façon il allait pouvoir la mettre à exécution, cette décision…

Et il lui apparut qu'il n'avait qu'un moyen : c'était de retourner au bar, de s'y glisser sans bruit et de s'y tapir dans une cachette de laquelle il lui fut possible de surveiller les événements…

Eh ! parbleu ! quelle meilleure cachette pouvait-il rêver que sa propre chambre, celle de laquelle il avait déguerpi tout à l'heure ?

L'ayant fouillée et ayant vu celui qui l'occupait filer avec leur auto, ni Philipp ni ses gens ne pourraient supposer que celui qu'ils cherchaient était revenu se terrer là…

Et quand, après avoir suffisamment posé à la passerelle, ils reviendraient au bar, tout déconfits de leur échec, Clément serait en excellente posture pour suivre les événements…

Sans bruit donc, il remit le moteur en marche et, le plus discrètement possible, roula jusqu'à ce que dans le lointain il aperçût, isolée au milieu de la campagne la toiture de tuiles vernissées du bar des *Braves Garçons*.

Alors, la prudence lui commandant de poursuivre sa route à pied, par crainte que le bruit du moteur ne donnât l'éveil, il mit pied à terre, roula la voiture au milieu d'un bouquet d'arbres qui, sur la gauche, bordait la route, et, allongeant le pas, piqua droit sur l'établissement d'Arthur Fixs…

*

* *

Quand il eut joint le mur de clôture, il le longea sur la pointe des pieds, pour s'assurer que tout était silencieux, que rien ne pouvait cacher une embûche, et, enfin rassuré, il s'en fut chercher une grosse bille de bois sur laquelle il grimpa pour atteindre la crête du mur.

S'étant enlevé à la force du poignet, il s'aplatit vivement sur les tuiles, de façon à bien examiner en détail tout ce qui l'entourait.

Les portes, les fenêtres étaient closes, ne laissant filtrer aucune lumière qui eût pu faire supposer qu'à l'intérieur quelqu'un veillait.

Et il constata avec joie que le drap qui lui avait servi à s'évader pendait toujours hors de la croisée de sa chambre : cette vue lui fit considérer la partie comme d'ores et déjà gagnée… et, lestement, il se laissa glisser dans la cour…

Quelques instants plus tard, il avait réintégré sa chambre pour se mettre à l'affût derrière le store qui masquait la croisée, attendant que le gibier se présentât…

Ce ne fut qu'à l'aube blanchissante que tout à coup, dans le lointain, s'entendit une galopade folle : John Philipp et ses

compagnons s'en revenaient, furieux d'une inutile et longue attente.

Et Clément Moulinet songea, non sans un certain émoi, que le moment approchait où il allait enfin connaître ce John Philipp qui, lui, le connaissait si bien qu'il l'avait fui…

Et voilà que, comme toute la troupe entrait en tourbillon dans la cour, le détective laissa échapper une exclamation de stupeur…

Là, sous ses yeux, mettant pied à terre, venait de lui apparaître M. Jonathan Farenheit, le Grand Assureur !

CHAPITRE XLII

Qu’est-ce ?

Un long moment, le détective demeura tellement interloqué, que tout travail cérébral lui fut impossible : c’était comme s’il fut subitement tombé dans un inexplicable coma.

Ce qu’il avait cru constater était si étrange, si invraisemblable !

Qu’on y songe ! Dans ce cavalier qu’il venait de voir mettre pied à terre, dans la cour du bar, entouré de compagnons à mine farouche, ne venait-il pas de reconnaître Jonathan Farenheit…

Le Grand Assureur, directeur du Consortium de compagnies d’assurances, au nom duquel Robert d’Entraygues avait été, plusieurs semaines auparavant, embauché à Biarritz, pour mener le bon combat contre les aigrefins de haut vol !…

En vérité ! ne devait-il pas croire qu’il avait été victime d’une hallucination inexplicable… À moins qu’il ne dût l’expliquer par la surexcitation nerveuse à laquelle, depuis plus de quarante-huit heures, il était en proie…

Presque instantanément, cependant, il recouvra son libre arbitre ; mais il était trop tard : tout le groupe d’hommes qui avaient envahi la cour, avait disparu…

Il demeurait donc là, décontenancé, se demandant ce qu’il devait croire ou penser, lorsque son attention se trouva attirée

par un assez fort brouhaha qui se produisit dans la grande salle du bar, située juste au-dessous de la chambre qu'il occupait…

Il comprit alors que les cavaliers, après avoir remisé leurs montures à l'écurie, étaient entrés se rafraîchir…

Ils menaient grand bruit, parlant fort, comme il était naturel de la part de gens qui venaient de fournir une randonnée longue et par surcroît, inutile…

L'épaisseur du plancher n'était pas telle qu'il ne fut possible à l'oreille de notre homme de surprendre les éclats de voix que scandaient fréquemment les plus énergiques jurons…

Clément Moulinet n'avait pas besoin d'être sorcier pour deviner que Jonathan Farenheit – il le désignait ainsi pour plus de commodité, mais il était fermement convaincu d'avoir été victime d'une colossale erreur – avait dû « se manger le sang » à monter la garde là-bas, près de la passerelle où il avait préparé le piège dans lequel devait fatalement tomber le pensionnaire si curieux du bar des *Braves Garçons*.

Et les exclamations qui se croisaient au-dessous de lui, résonnaient avec une netteté telle à ses oreilles que brusquement, il se demanda s'il ne lui serait pas possible, en mettant un peu de bonne volonté, de surprendre ce qui se disait dans la grande salle du bar…

En un clin d'œil, il se trouva allongé sur le plancher, l'oreille collée contre les voliges. Mais, en dépit de tous ses efforts, ne parvenait jusqu'à lui qu'un brouhaha assez confus qui ne pouvait rien lui révéler d'intéressant…

Alors, l'idée lui vint que s'il parvenait, à l'aide de son couteau, à écarter une ou deux planches qui formaient le sol de sa

chambre, peut-être bien l'écho des conversations monterait-il plus aisément jusqu'à lui…

Et comme chez Clément, l'exécution suivait toujours de près la décision, quelques secondes plus tard, armé du fort couteau, dont il était toujours muni, constituant aussi bien une arme qu'un outil, il « travaillait » le plancher…

Seulement, il était contraint d'y aller avec précaution, par crainte que le grincement de la lame contre le bois n'attirât l'attention de ceux qu'il voulait surprendre…

Bientôt, l'ouverture pratiquée ainsi fut assez grande pour livrer passage aux voix et lui permettre de suivre les conversations qui se tenaient au-dessous de lui.

Peu intéressantes, ces conversations ; ainsi qu'il l'avait pressenti, les cavaliers s'entretenaient d'une voix rageuse du raid qu'ils venaient d'accomplir et ils en retraçaient les péripéties avec une colère qu'exaspérait encore l'alcool dont ils étanchaient leur soif…

Clément Moulinet, grâce à ce flair dont l'avait doué la nature et qu'avait doublé l'expérience, avait bien éventé le plan de John Philipp et de ses compagnons : dès qu'ils avaient constaté la fuite dans leur propre auto de celui qu'ils pensaient surprendre dans son lit, ils avaient couru d'une seule traite jusqu'au torrent qu'enjambait la route suivie par le fugitif et là, ils avaient dressé une barricade contre laquelle le fuyard, sous peine de se briser, devait forcément s'arrêter.

Là, était donc le point où John Philipp comptait s'expliquer avec le si curieux locataire du bar des *Braves Garçons*…

Sa déconvenue avait été grande lorsqu'après une longue attente, il lui avait fallu renoncer au tête-à-tête qu'il s'était pro-

mis… et il était revenu avec ses acolytes chez Arthur Fixs, de façon à se concerter sur ce qu'il convenait de faire…

À la grande surprise de Clément Moulinet, la conversation qu'il surprenait n'était pas celle qu'il s'était attendu à entendre sortir de la bouche d'un ancien pensionnaire de Wickey-Bay : non… vraiment, plus il y prêtait attention et plus il lui paraissait impossible que ce langage…

Et tout à coup, une exclamation sourde lui jaillit des lèvres : à certaine intonation qui venait de monter jusqu'à lui, il avait cru reconnaître une voix déjà entendue… cette voix qui l'avait frappé, au moment de son évasion et ses souvenirs maintenant se précisaient étrangement… Oui… oui… c'était à bord du paquebot, que cette voix avait retenti à son oreille…

À ce moment-là, alors – il s'en souvenait parfaitement – il lui avait semblé entendre un écho de la voix de Mrs. Harrigton… et cependant c'était alors Mrs. Hollowey, la passagère de la cabine 25, qui parlait…

Maintenant, c'était un homme… et cet homme, c'était… c'était…

Un long moment il demeura là, hébété presque, sentant que tout tourbillonnait dans sa cervelle.

Que n'eût-il pas donné pour voir – ne fut-ce que durant quelques instants – le visage du propriétaire de cette voix, pour se bien persuader que tout à l'heure, il n'avait pas été victime d'une hallucination en croyant reconnaître, dans ce cavalier qui mettait pied à terre, M. Farenheit en personne…

Incapable de résister à la curiosité, qui le lancinait de plus en plus, il ouvrit son couteau et avec la lame, recommença à travailler les planches dans le but de pratiquer une ouverture par

laquelle il lui fut possible de glisser un regard dans la pièce où se tenait ce colloque animé.

Mais c'était un travail qui n'était pas sans offrir quelque danger ! il suffisait qu'un éclat de bois – si petit fut-il – tombât dans la salle pour que sa présence fût aussitôt repérée.

Enfin, un dernier coup de lame lui permit de soulever suffisamment une des planches pour qu'en se collant le visage contre le planches, il pût…

Mais, presque aussitôt il eut un haut-le-corps qui le rejeta en arrière, tellement sa surprise avait été violente, en reconnaissant, là, à deux pas de lui, M. Farenheit en personne…

… Ou du moins, c'étaient bien les traits du Grand Assureur qu'il avait connu à Biarritz… mais combien différente était leur expression !… L'homme qu'il voyait là donnait l'impression d'une ruse, d'une astuce, qui n'avaient rien de commun avec le flegme imperturbable, caractéristique du membre du club des « Vingt »…

C'était à la fois et le même homme et un homme tout différent… Jonathan Farenheit ou bien… ou bien ?…

Et notre détective demeurait perplexe, au moment de mettre un autre nom sur ce visage qu'il lui semblait bien connaître cependant et qui, à quelques secondes d'intervalle, lui paraissait inconnu…

Était-ce vraiment le Grand Assureur de Biarritz ou bien le fameux John Philipp… à moins que ce ne fût Jarry Heckings lui-même, le bagnard soi-disant mort au cours de son évasion et dont il avait repéré la main, c'est le cas de le dire, dans les mystérieux événements de Biarritz…

Vainement, espérait-il au moyen de l'entretien qu'il surprenait, parvenir à solutionner cet angoissant problème. On eût dit que ces gens-là s'évertuaient à ne prononcer aucune parole qui pût le fixer ce point délicat…

Le sujet même de l'entretien n'était pas de nature à projeter beaucoup de lumière dans l'obscurité au milieu de laquelle se débattait le malheureux Clément Moulinet…

Il s'agissait, bien entendu, entre ces gens-là, de leur déconvenue : chacun d'entre eux émettait son opinion sur la manière dont le fuyant avait pu échapper au piège qui lui avait été tendu et les opinions étaient, on l'imagine, aussi diverses que, pour la plupart, saugrenues… Il était tellement invraisemblable que le voleur d'auto, c'est-à-dire l'hôte du bar des *Braves Garçons* eût pu, étant donné la direction qu'il avait prise, ne pas aboutir à la passerelle où il était attendu, que toutes les suppositions étaient permises… et cependant aucune de ces suppositions n'avait été reconnue comme pouvant être fondée… car l'invraisemblance de chacune était par trop flagrante…

Les différentes routes aboutissant au torrent des Red Wathers avaient été vérifiées avec soin : par aucune de celles-là, la mystérieuse auto n'avait passé…

Le fuyard n'avait pu cependant se volatiliser et l'on aurait dû retrouver sa trace quelque part…

Brusquement, cette trace cessait à quelque distance du bar… et puis plus rien… c'était comme si la voiture se fût envolée.

Et Clément Moulinet, en dépit de son angoisse, ne pouvait s'empêcher de rire sous cape, en songeant à la stupeur de ces gens-là s'ils avaient été amenés à constater que celui dont la

disparition les déconcertait à ce point, se trouvait si près d'eux, prenant part, à leur insu, à leur conseil de guerre…

Soudain, il tressaillit : un mot venait de frapper tout à coup son oreille. Quelqu'un de ceux qui s'entretenaient là au-dessous de lui, venait, au cours d'une explication fournie aux camarades, de parler de la « Chauve-Souris ».

Comme la conversation se tenait en anglais et que Clément, assez calé cependant dans cette langue, n'en suivait que fort approximativement les détails, il lui était assez difficile depuis qu'il était là, de se rendre exactement compte de ce qui se disait…

Mais là, il avait pu comprendre que l'un de ces gens s'était écrié tout à coup, ne pouvant expliquer cette stupéfiante disparition du fuyard :

– Ah ! s'il avait monté la « Chauve-Souris »…

Ce qui signifiait évidemment que dans ce cas, pour échapper à la poursuite de ses adversaires, le voleur n'aurait eu qu'à déployer les ailes de sa machine pour trouver dans l'espace un refuge certain où il eût été impossible de le poursuivre…

La « Chauve-Souris » !…

Clément poussa un soupir ! Où était-elle présentement ?… En quel état M. d'Entraygues l'avait-il retrouvée ?… Et était-elle suffisamment d'attaque pour qu'il lui fût possible de prendre part au match de Philadelphie ?

Autant de questions qu'en l'espace de moins d'une seconde, il se posa mais auxquelles il n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps… Un autre problème, en effet, plus urgent, plus impérieux, le sollicitait, ce nom soudainement prononcé, lui prouvait

jusqu'à l'évidence que ceux qui conversaient là, au-dessous de lui, s'ils n'étaient les mêmes que ceux dont il avait eu l'occasion de s'occuper à Biarritz et même à bord de la *Liberté*, avaient tout au moins des rapports étroits avec ceux-là…

Et *in petto* il maudit la connaissance imparfaite qu'il avait de la langue anglaise qui l'empêchait de tirer de cet entretien tout l'avantage qu'il eût dû…

Évidemment, il ne pouvait douter qu'il y fût question de lui et de l'inutile poursuite dont il venait d'être l'objet : mais, en dehors de ça…

Pour l'instant, celui dont le visage évoquait dans sa mémoire le souvenir de Jonathan Farenheit, parlait : que disait-il ?…

Vu son débit rapide et sa prononciation, si spéciale aux gens d'Amérique, Clément ne pouvait guère s'en rendre compte : mais ce qu'il lui était possible de constater, c'était l'attention en quelque sorte respectueuse, avec laquelle ses compagnons l'écoutaient…

Ce respect, qui avait quelque chose de hiérarchique, surprenait Clément qui, au cours de sa vie policière, avait eu souvent l'occasion de se glisser dans les milieux de filous et avait pu constater que la nature de leurs rapports n'évoquait que de très loin celle qui le surprenait si fort en ce moment…

En outre, dans leur attitude, il y avait quelque chose de militaire qui les particularisait très nettement, aussi bien chez celui qui paraissait commander aux autres que chez ceux-là également.

À un moment donné, l'un d'eux ayant eu à quitter ses camarades – sans doute, pour s'en aller exécuter un ordre donné,

se leva et salua en portant la main à son front, ainsi qu'il est d'usage dans l'armée américaine et dans les groupements militairement organisés…

Voilà qui était pour confirmer étrangement les soupçons qui, peu à peu, s'infiltraient dans l'esprit de Clément Moulinet…

Si ces gens-là n'étaient pas des filous… mais bien au contraire des…

Des… quoi ?… que supposait-il donc qu'ils pussent être ?…

Des agents de police ?…

Comment alors eussent-ils pu être en rapport avec la bande de Biarritz, et comment eussent-ils pu agir ainsi qu'ils avaient fait à bord de la *Liberté* !…

Et en admettant même que ces soupçons fussent justifiés, pourquoi la vue d'un de leurs confrères les eût-elle mis en fuite… Car il était de toute évidence que le soi-disant John Philipp, quand il avait reconnu Moulinet, avait quitté précipitamment le bar, pour ne pas se rencontrer avec lui…

Et de nouveau, le détective prononça mentalement, ces trois noms : Jonathan Farenheit, John Philipp ou bien Jarry Heckings…

Ah ! que n'avait-il sous la main sa cousine Mariette-Rosa ?… Par son entremise, le problème eût été vivement solutionné…

Mais réduit à ses seules ressources, il pouvait bien peu de choses… à dire le vrai, rien du tout…

En ce moment, ramené par celui qui venait de sortir, Arthur Fixs pénétra dans la pièce et son attitude, à celui-là aussi, frappa Clément Moulinet, car en s'adressant au chef de la bande, l'hôtelier avait une expression de physionomie obséquieuse si particulière que le détective devait forcément en déduire…

Mais il cessa de raisonner pour concentrer toute son attention sur ce qui se disait…

Autant qu'il lui était possible de comprendre, le patron du bar des *Braves Garçons* parlait de lui, s'efforçant de faire pénétrer dans l'esprit de ses auditeurs que son client ne pourrait faire autrement que de revenir, appuyant son opinion d'une preuve qui, au fond, n'avait qu'une valeur très relative…

Le voyageur ayant laissé son bagage dans sa chambre, viendrait le chercher selon toutes probabilités ; il n'y avait donc qu'à attendre en tendant une souricière et on le cueillerait aisément…

Argument que Moulinet estima enfantin ; car, la plupart du temps, les gens qui, pour une raison ou une autre, disparaissaient brusquement de leur hôtel, font le sacrifice de leurs bagages… sacrifice beaucoup plus aisé à consentir que celui de leur peau…

C'est d'ailleurs ce que le chef de la bande répondit nettement, paraissant avoir une expérience très grande de ces sortes de situations ; le procédé utilisé par les rats d'hôtel étant d'ailleurs classique : inspirer confiance aux directeurs des établissements où ils dressent leur quartier général par des valises et des malles susceptibles de donner du relief à leur personnage, et qui ne contiennent que des vieilles hardes sans valeur…

Et comme Arthur Fixs lui proposait de monter vérifier le contenu de la valise de son client, l'autre avait refusé net, déclarant que ce serait là, pour lui, une inutile perte de temps… On imagine si Clément Moulinet avait envoyé au diable le malencontreux barman et sa suggestion ; en vérité, qu'eût-il fait, si, cédant à ce conseil, la bande s'était installée au bar pour y attendre son retour ?…

Par quel moyen eût-il réussi à « jouer la fille de l'air » et à rejoindre l'auto dans la cachette où il l'avait mise en sûreté.

Aussi respira-t-il avec satisfaction en voyant le chef se lever brusquement, mouvement qui fut aussitôt imité par ses compagnons avec un ensemble qui ne fit que confirmer notre détective dans ses suppositions : ces gens-là avaient quelque chose de très militaire dans leur attitude : s'ils n'étaient soldats, tout au moins l'avaient-ils été et il n'y avait pas bien longtemps encore…

Il n'en voulait pour preuve que la manière dont ils prirent congé de leur chef ; des voleurs lui eussent familièrement serré la main ; eux, se contentèrent de le saluer, en portant la main à leur front…

Pendant quatre années de guerre, Clément s'était assez familiarisé avec ce salut, pour n'avoir, à cet égard, aucune hésitation ; oui, ces gens-là, s'ils ne faisaient encore partie de l'armée, y avaient appartenu… à moins que…

Et il s'étonna qu'une idée si simple ne se fût pas encore présentée à son esprit… Oui… à moins qu'ils n'appartinssent à la police…

En vérité !… cette idée était-elle aussi simple qu'à première vue il y paraissait ?…

Du moment qu'il était initialement persuadé qu'il avait affaire à la bande internationale de Biarritz, comment eût-il pu soupçonner que leur chef fît partie de la police… alors surtout que ce chef pouvait être le mystérieux Jonathan Farenheit…

À moins de supposer que Jonathan Farenheit ne fût vraiment ce pour qui il s'était donné là-bas, à Biarritz, alors qu'il faisait partie du club des « Vingt », c'est-à-dire le président du Consortium des compagnies d'assurances américaines contre le vol…

Auquel cas, il n'y avait aucune invraisemblance à supposer qu'il pût commander à un groupe de détectives…

Oui… mais… il y avait à cela une objection… et sérieuse… Celui que Clément Moulinet était venu attendre au bar des *Braves Garçons* sur le conseil même du directeur des chantiers de Wickey-Bay, c'était l'ancien pensionnaire du pénitencier, John Philipp, le compagnon de Jarry Heckings, tous les deux voleurs aussi émérites que dangereux.

Et il y avait tout lieu de croire que celui qui venait de tenter de lui mettre la main dessus n'était autre que celui-là même qu'il attendait, c'est-à-dire John Philipp…

Comment admettre que ce bagnard échappé pût commander à des gens de police ?…

Clément Moulinet en était là de ses réflexions, lorsque, l'un auprès l'autre, les hommes sortirent du bar laissant leur chef en tête à tête avec le barman…

Quelques instants plus tard, s'entendait dans la cour le piétinement nerveux des chevaux qui se préparaient au départ… et bientôt après le sol desséché de la route trembla sous un roule-

ment de tonnerre produit par la galopade de la troupe qui s'éloignait en vitesse.

Clément constata alors qu'à peine seul avec Arthur Fixs, l'attitude de Jonathan Farenheit… ou de John Philipp… ou de Jarry Heckings, changea du tout au tout : de distante, elle se fit familière ainsi que le prouvèrent les deux verres que le barman était allé chercher pour les poser, flanqués de deux bouteilles d'alcool sur la table devant laquelle les deux hommes s'étaient assis…

Ayant, avant de boire, trinqué ainsi qu'il convient à deux camarades, ils se mirent à causer, en confidence, les coudes sur la table, bouche contre oreille, comme s'ils eussent craint que quelque indiscret pût entendre ce qu'ils se disaient si confidentiellement…

Clément Moulinet, très déçu, comme on l'imagine, demeurait là, le visage contre le plancher, auquel il appliquait alternativement l'œil et l'oreille, de façon à voir et à entendre…

Une certaine angoisse commençait à s'emparer de lui, en songeant à la façon dont il allait pouvoir se tirer de là…

Évidemment, il lui restait une ressource ; étant donné que maintenant, il n'avait plus affaire qu'à deux adversaires, – car il comptait pour négligeables, le palefrenier nègre et la servante indienne, – cela ne l'eût gêné en rien d'aborder Arthur Fixs et son compagnon ; revolver au poing, un homme déterminé, en vaut largement deux, surtout quand ceux-ci sont surpris par une agression imprévue… et alors surtout que l'agresseur a par avance, fait le sacrifice de sa peau…

Mais on n'était plus aux temps héroïques de la Grande Guerre où le souci de la conservation personnelle n'existait pas, comparé à l'intérêt supérieur de la Patrie !

Sans compter que pour un héros tombé, dix autres se présentaient pour le remplacer face à l'ennemi !…

En l'espèce, Clément Moulinet était seul et se rendait parfaitement compte que, lui disparu, il ne resterait plus personne pour prendre les cartes en main et tenter de gagner la partie…

Robert d'Entraygues était assurément un charmant garçon, plein d'intelligence et de crânerie ; mais c'était tout. Il manquait totalement d'expérience en semblables circonstances et était destiné à se faire rouler comme un enfant par la bande à laquelle on avait affaire.

Donc, sa peau à lui, Moulinet, avait une valeur, et il importait de ne la compromettre qu'à la dernière extrémité et lorsque lui serait démontré que vraiment il n'y avait pas un autre atout à jouer ?…

Alors ?…

Alors, la conclusion de tout cela, c'est que le seul parti à prendre était de tenter de se « défiler en douce » par la fenêtre et de gagner la voiture qu'il avait laissée à proximité du bar.

En faisant de la vitesse, il lui serait aisé de gagner un centre où il requerrait les autorités de lui prêter main-forte pour l'arrestation de gens dangereux pour la Société…

Seul, il était bien contraint de le reconnaître, il ne pouvait rien, sans risquer de compromettre les intérêts dont il avait la défense…

Il gagnait donc la fenêtre et avait déjà soulevé le store, qui la masquait, lorsqu'il s'arrêta net, l'oreille sollicitée par un bruit de chaises qui montait du rez-de-chaussée : l'entretien était

terminé et les causeurs s'apprêtaient sans doute à prendre congé l'un de l'autre.

Eh là ! il y avait un danger évident à tenter de fuir, en ce moment, au risque de se trouver brusquement nez à nez, dans la cour, avec le client d'Arthur Fixs…

Mieux valait attendre qu'il fût parti, l'évasion pourrait ainsi s'exécuter sans danger aucun…

Mais voilà que cette résolution prise, Clément Moulinet entendit soudain des pas qui montaient l'escalier…

Sans doute, le barman qui regagnait son lit ; il convenait de le laisser se coucher, ce qui donnerait au détective toute latitude pour agir à sa guise et sans crainte d'être surpris…

Mais non… ce n'était pas encore ça !… Et ce qu'il croyait de voir contribuer à assurer sa sécurité, le mettait au contraire en un péril extrême, auquel il n'avait pas songé…

Non seulement le barman n'avait pas pris congé de son hôte, mais encore celui-ci l'accompagnait : Clément distinguait maintenant que dans l'escalier il y avait deux paires de pieds, dont une écrasait lourdement les marches, tandis que l'autre montait plus lestement…

Arthur Fixs était accompagné de son client qui, loin de quitter le bar, comptait y passer la nuit…

Diable ! voilà qui compliquait un peu la situation !… mais bast ! Clément réfléchit qu'il lui suffirait d'avoir la patience d'attendre que ce personnage indésirable fut, comme le barman, plongé dans son premier sommeil, pour qu'il put en toute sécurité exécuter son plan de fuite…

Mais, tout à coup, il eut un haut-le-corps et proféra en sourdine un juron de stupeur ; une idée venait rapide comme un éclair, de lui traverser la cervelle ; si d'aventure, Arthur Fixs donnait à son hôte pour y passer la nuit, la propre chambre précédemment habitée par le fugitif !

Voilà qui non seulement compliquerait dangereusement la situation, mais entraînerait une définitive catastrophe…

Surpris, dans sa chambre, Clément Moulinet n'aurait plus qu'à faire une belle fin !…

Ce qui vraiment, manquerait totalement d'intérêt et serait absolument inutile pour tout le monde…

Les pas maintenant martelaient le plancher du couloir qui menait à sa chambre ; nul doute, c'était bien – ainsi qu'il venait de le supposer – chez lui que se rendaient les deux hommes…

Après un instinctif regard vers la fenêtre, comme s'il eût été tenté de fuir quand même, Clément, sans doute, réfléchit qu'il risquait de se faire surprendre en cours d'évasion et que cramponné au drap qui devait lui permettre de gagner le sol, il se ferait « tirer » comme un vulgaire lapin, sans même pouvoir tenter de se défendre…

Prestement, il s'agenouilla sur le plancher et se coula sous le lit… il était temps : au même moment, la porte s'ouvrait et Arthur Fixs, accompagné de son client, entrait dans la chambre…

Laconiquement, ils se souhaitèrent mutuellement le bonsoir, après quoi, le barman se retira…

Un long moment, l'hôte se promena de long en large, en proie sans doute à de troublantes réflexions, car Clément

l'entendait qui, de temps à autre, scandait ses réflexions d'interjections gutturales et de jurons proférés en sourdine…

Après quoi, il gagna le lit, s'y assit lourdement pour retirer ses bottes qu'il lança au travers de la chambre, dans un geste de mauvaise humeur…

Cela fait, sans procéder autrement à son déshabillage, il s'étendit sur le lit dont le sommier craqua lugubrement sous son poids qui l'écrasait.

Clément Moulinet put craindre un moment que les ressorts, trop faibles pour supporter une telle masse, ne s'effondrassent : mais il en fut heureusement pour ses appréhensions et bientôt, il eut la satisfaction d'entendre un ronflement sonore emplir la chambre…

Le voyageur s'était endormi !…

Notre détective poussa un soupir de soulagement : quoi qu'il dût arriver par la suite, il avait devant lui quelque temps de répit pour tenir conseil sur la conduite à adopter…

Deux systèmes en effet s'offraient à lui : ou bien temporiser en renonçant à tirer parti des circonstances, attendre que cet homme fut parti pour se « défiler » ensuite… Ou bien, tenter quelque chose d'audacieux et tout faire pour profiter du concours que la Providence lui prêtait en mettant à sa discrétion celui à la poursuite duquel il était lancé depuis si longtemps !…

Évidemment, son tempérament le poussait à adopter cette manière de faire de préférence à la première.

Mais Clément Moulinet n'était point un étourneau : il avait au cours de sa profession, pris l'habitude de peser le pour et le contre avant de prendre une décision…

Or, il était certain que, tout tentant que fut pour un homme comme lui l'idée de profiter du sommeil de son adversaire pour s'en emparer, cela n'allait pas sans entraîner certains aléas qu'il avait le devoir d'examiner avant de se lancer dans une pareille aventure…

Évidemment, se glisser de dessous le lit, bondir sur le dormeur et s'en rendre maître durant son sommeil, cela en principe paraissait être d'une exécution simple et facile : mais pour réussir il fallait qu'une pareille surprise pût s'exécuter sans à coup…

S'il y avait lutte – et il fallait en toute sagesse, prévoir qu'il y aurait lutte – le barman qui devait coucher non loin, accourrait, et si à ce moment-là Clément n'en avait pas fini avec le dormeur, il aurait sur les bras deux adversaires qui auraient évidemment raison de lui.

Ne convenait-il pas, au contraire, d'adopter le premier système, mais tout en le modifiant…

Au lieu d'attendre que le dormeur eût quitté au matin la chambre, pour la quitter à son tour, pourquoi ne tenterait-il pas de s'évader pendant son sommeil ; peut-être dormait-il assez profondément pour que cette évasion pût s'exécuter sans conséquences fâcheuses pour le fugitif.

Celui-ci, alors, n'aurait plus qu'à gagner en vitesse le plus prochain groupement où il lui serait loisible de requérir l'aide d'un shérif qui l'accompagnerait au bar des *Braves Garçons*, afin d'y procéder sinon à l'arrestation, du moins à l'interrogatoire de celui que Clément Moulinet soupçonnait fort d'être M. Jonathan Farenheit, à moins qu'il ne fut John Philipp, le bagnard libéré, ou encore Jarry Heckings, l'évadé des chantiers de Wickey-Bay…

Ce plan lui parut, après mûre réflexion, celui qui présentait le plus d'avantages et il résolut de le mettre à exécution, dès que la prudence le lui permettrait…

Il commença à attendre un long moment pour laisser au dormeur le temps de s'enliser profondément dans son premier sommeil ; et tout en attendant il décida de commencer par le mettre, au cas où par malchance, il s'éveillerait en sursaut, dans l'impossibilité de se lancer sans perdre une minute, à la poursuite du fugitif.

Le procédé auquel il songeait, avait été employé à plusieurs reprises au front pour empêcher les prisonniers de prendre la fuite, lorsqu'en cours de route, les poilus manquaient de moyen pour les garder : ils leur enlevaient leurs chaussures…

Par ce procédé très simple, ils les retenaient beaucoup plus sûrement que s'ils les avaient encadrés entre des baïonnettes…

En France, également, les inspecteurs de police qui procèdent à l'arrestation d'un malfaiteur dangereux, commencent par lui retirer ses bretelles ; ce qui lui enlève ses moyens de défense, contraint qu'il est de retenir à deux mains son pantalon pour l'empêcher de tomber sur ses chevilles…

S'inspirant de ces deux exemples, notre homme, se glissant dessous le lit, se mit à errer à travers la chambre, se coulant dans l'ombre comme un reptile, les mains tâtant le plancher, à la recherche des bottes dont le dormeur avant de se jeter sur le matelas, s'était si nerveusement débarrassé…

Quand Clément les eut trouvées toutes les deux, il s'orienta vers la fenêtre, rampant sur les genoux et sur les mains, tenant entre ses dents les tirants des chaussures…

Il était de toute évidence que pieds nus, l'homme serait empêché de s'élancer immédiatement sur les pas du fugitif : et celui-ci, du temps que l'autre trouvât moyen de se chausser, aurait pris le large…

Le store soulevé, il se glissa silencieusement au dehors, empoigna le drap – corde improvisée – et sans bruit, descendit le long de la muraille…

Durant tout le temps que dura cette descente, Clément Moulinet gardait son oreille tendue vers le ronflement qui emplissait la chambre et troublait même le silence de la cour…

La Providence, décidément, était pour lui !…

Une fois ses pieds au sol, gagner le mur à l'endroit où était demeurée l'échelle, gravir lestement celle-ci et la crête atteinte, sauter au dehors, pour courir, rapide comme un cerf jusqu'à l'endroit où il avait caché l'automobile… tout cela s'exécuta en l'espace de quelques minutes qui parurent cependant au fugitif longues comme des heures…

Ce ne fut que lorsque les mains au volant, il démarra, qu'il se sentit réellement et définitivement hors de péril.

Maintenant, la première partie de son plan était exécutée : il lui restait encore à mener à bien la fin de l'aventure…

CHAPITRE XLIII

D'angoisses en angoisses

Après avoir mis quelques kilomètres entre lui et le bar des *Braves Garçons*, le détective arrêta la voiture et consulta la carte : il ne s'agissait pas pour lui de perdre du temps à faire une route inutile, mais bien de gagner le plus rapidement possible un centre où il fut certain de trouver le concours qui lui était nécessaire…

En quelques minutes, il eût trouvé ce qu'il cherchait : à une trentaine de milles, se trouvait une agglomération importante où sûrement devait exister une force de police suffisante pour le but qu'il poursuivait. Il reprit le volant et fonça dans la nuit : tout en courant, il songeait que si vraiment le hasard voulait se mettre dans son jeu, il trouverait dans le shérif un homme aimant à procéder sans perdre de temps et qui lui permettrait à lui, Clément Moulinet, d'être de retour au bar des *Braves Garçons* avant le lever de son personnage que l'on pourrait ainsi cueillir dans son lit…

Mais c'était peut-être trop attendre de la Providence !…

Eh bien ! non… Clément Moulinet rencontra dans le shérif de Diarburry-City le plus obligeant des fonctionnaires qui mit son amour-propre à aider un confrère européen de tous les moyens à sa disposition…

Quelques minutes à peine après que le détective lui eut exposé son affaire, le shérif montait en voiture, en compagnie de Clément Moulinet, et prenait la route du bar, suivi d'un peloton

d'agents suffisamment bien montés pour ne pas se laisser par trop distancer par l'auto… Bien entendu, ce shérif, en procédant avec cette rapidité, témoignait à Clément d'une grande courtoisie : mais cette courtoisie dont profitait notre ami se doublait d'un désir ardent de se signaler à l'attention de ses supérieurs par un coup de maître…

S'il était démontré, grâce à cette arrestation, que la police s'était fait jouer comme une enfant par Jarry Heckings, plusieurs mois auparavant, si le hardi bagnard, au lieu d'avoir trouvé la mort sous la dent des caïmans, comme le bruit en avait couru d'après le récit de son compagnon d'évasion, John Philipp, était vivant, quel scandale dans le monde policier et quel danger pour la société dont le redoutable aventurier était le plus acharné adversaire…

Les détectives américains n'avaient qu'à bien se tenir : la lutte allait reprendre et elle serait chaude…

Mais si, non content de prouver l'existence de Jarry Heckings, le shérif de Diarburry-City lui, mettait la main dessus !… Quelle reconnaissance ne lui devrait-on pas ?… et à quelles récompenses, lui, shérif, ne pourrait-il pas aspirer.

Voilà ce à quoi il songeait tandis que l'auto roulait et que derrière la voiture galopait le peloton d'agents choisis avec soin parmi les meilleurs : pour une capture telle que celle-là, il ne s'agissait pas de mettre en jeu des mazettes ; il fallait des boys « d'attaque » et ainsi que l'avait affirmé à Clément Moulinet le shérif, qui avait fait la guerre en Europe, ses hommes « étaient un peu là »…

– Tant mieux, avait répondu le détective, car celui auquel nous allons avoir affaire est, lui aussi, « un peu là »…

Ce à quoi le shérif avait répliqué avec un petit haussement d'épaules :

– Nous le connaissions avant vous, *old fellow !*...

Après ces quelques mots échangés, la route se poursuivit silencieuse, chacun des deux hommes supputant dans son for intérieur les heureuses conséquences que pouvait avoir pour lui la prise de Jarry Heckings…

Quelques milles avant d'atteindre le bar des *Braves Garçons*, le shérif fit arrêter la voiture et ses agents, rangés en cercle autour de lui, leur révéla le but de cette mystérieuse expédition : à voir le visage soudainement transformé de chacun d'eux, Clément Moulinet comprit de quelle importance était l'opération à laquelle étaient conviés ces loyaux défenseurs de la société…

S'emparer de Jarry Heckings, c'était un haut fait auprès duquel pâliraient les plus hardis exploits des combattants de la Grande Guerre…

La plupart d'entre eux portaient en effet sur la poitrine des insignes qui attestaient leur valeureuse conduite sur la terre de France.

Quand, en quelques paroles, le shérif eut exposé la situation et réchauffé le zèle de ses collaborateurs, ceux-ci se séparèrent de façon à former un cercle ayant pour centre le bar d'Arthur Fixs, pour ensuite se diriger, par une marche convergente vers l'établissement…

Le barman était d'ailleurs bien connu de la police de la région pour les menus services qu'à l'occasion il consentait à rendre aux agents de l'ordre et le shérif comptait trouver chez lui, en la circonstance, un aide qui n'était nullement à dédaigner, vu la qualité de l'adversaire auquel il avait affaire…

La voiture, les agents une fois en route, se remit en marche à petite allure, de façon à coordonner son action avec la leur : mais, parvenue au point exact où Clément Moulinet s'était arrêté au cours de la nuit, elle fit halte à nouveau et les deux hommes mirent pied à terre.

Là, le shérif tira d'un sifflet pendu à son cou, un signal aigu et prolongé qui, de loin, pouvait être pris à la rigueur pour le cri d'une bête de nuit…

Après quelques secondes de silence, d'autres sifflements identiques se firent entendre, partant de points différents.

– Mes gaillards sont en place, déclara alors le shérif : nous pouvons aller quand vous voudrez…

Et il ajouta, avec un accent satisfait :

– Maintenant, notre homme est pris dans les mailles vivantes d'un filet au travers desquelles il ne pourra s'échapper.

Clément Moulinet se sentit au cœur une satisfaction intense en se voyant enfin parvenu au but vers lequel, depuis tant de mois, tendaient ses efforts les plus acharnés : maintenant, ce n'était plus qu'une question d'instants pour que le chef de la bande de Biarritz et de la *Liberté* se trouvât réduit à merci !…

Et ce n'était fichtre pas trop tôt !… Depuis le temps qu'il leur « faisait la barbe », à Robert d'Entraygues et à lui, l'heure de la revanche pouvait sonner…

Tandis que tous les deux, Moulinet en tête, se glissaient sans bruit vers le mur qui clôturait la cour du bar, ils avaient tiré leur revolver et se tenaient prêts à faire face à toute surprise.

Avec ce diable d'homme qu'était Jonathan Farenheit, savait-on jamais ce qui vous attendait ?

Mais Clément savait-il même à qui il avait affaire ?

Si c'était le Grand Assureur, ou bien John Philipp… ou bien Jarry Heckings… à moins que ce ne fut – quoi d'invraisemblable à cela – Mrs. Harrigton ?…

Sur ce point, le détective, était étreint par une curiosité intense, qui croissait au fur et à mesure que s'approchait le moment où elle allait être satisfaite…

Le mur atteint, ils le franchirent, l'un faisant la courte échelle à l'autre, pour, une fois juché sur la crête, lui tendre les mains afin de lui permettre de le rejoindre…

Cet observatoire atteint, aplatis le plus possible sur la crête, ils examinèrent avec attention le bar et ses alentours : tout semblait plongé dans le sommeil aussi bien dans l'établissement que dans ses dépendances : là-bas, du côté du hangar, qui servait d'écurie, les chevaux eux-mêmes faisaient silence…

Il semblait donc bien que l'opération dût se « faire en douce » sans entraîner de complications…

Et Clément ne put s'empêcher de communiquer cet espoir à son compagnon.

Il oubliait, le brave garçon, que, sans doute, son adversaire, quelques heures plus tôt, quand il s'était glissé dans le bar pour s'assurer de sa personne, avait dû trembler du même espoir… et cependant, le détective s'était chargé de lui démontrer la fragilité de cet espoir…

Mais la nature humaine est ainsi faite qu'il est rare que l'on s'applique à soi-même les enseignements que les circonstances se sont chargées de vous donner à propos des autres…

Néanmoins, le shérif lui murmura à l'oreille :

– Quelque chose m'étonne… c'est cette porte ouverte…

Et il désignait, d'un hochement de tête, la porte de l'écurie qui, en effet, béait dans l'ombre…

Il ajouta :

– Dans cette contrée, les voleurs de chevaux sont si audacieux que les gens prennent toutes les précautions imaginables pour protéger leurs bêtes contre les pillards… et je m'étonne qu'Arthur Fixs – qui connaît les mœurs des rôdeurs – ait eu cette négligence…

Frappé de cette réflexion, Clément Moulinet se sentit le cœur serré. Mais vainement faisait-il d'inimaginables efforts de mémoire pour tenter de se souvenir si, quelques heures auparavant, quand il avait traversé la cour pour s'enfuir du bar, cette porte était ouverte, sa mémoire rebelle se refusait énergiquement à lui permettre de préciser ce point… très important, pourtant…

Il interrogea, bien qu'il sût ce qu'il fallait penser de cette réflexion :

– Alors, M. le shérif ?…

– Alors… mon garçon, il se peut très bien que ce ne soit là que l'effet d'une négligence sans portée aucune sur notre mission… comme il se peut aussi que ce détail, insignifiant en appa-

rence, nous fasse un devoir d'ouvrir l'œil, et le bon… car nous pourrions en déduire que notre approche est éventée…

Clément Moulinet, subitement inquiet, grogna :

– S'il en est ainsi, ce détail nous prouverait au contraire qu'il est tout à fait inutile que nous prenions tant de précautions pour mettre la main sur un oiseau qui déjà s'est envolé du nid.

Le shérif eut de la tête un geste approbateur et murmura :

– C'est bien ce que je crains, murmura-t-il…

– En ce cas, allons-y carrément, bougonna le détective.

Il s'apprêtait donc à sauter dans la cour, lorsque son compagnon lui mit la main sur le bras.

– Un moment, lui souffla-t-il à l'oreille, pas tant de hâte… Car rien ne nous prouve non plus que ce ne soit là un piège destiné à nous donner confiance et à nous faire nous exposer imprudemment au feu de notre adversaire… voulant nous faire supposer, comme vous venez de le faire, que l'oiseau a quitté son nid, dans lequel, bien au contraire, il se tient embusqué, nous guettant à l'affût.

– Qu'en conclure ?…

–… Que nous devons agir tout comme nous nous proposions de le faire avant que j'aie remarqué cette porte ouverte… ou plutôt avec plus de prudence encore, cette porte devant nous faire pressentir une embuscade possible.

Donc, au lieu de sauter dans la cour, ce qui eût pu attirer l'attention d'Arthur Fixs ou de son hôte, ils se glissèrent en dou-

ceur jusqu'au sol et, le revolver en main, gagnèrent, en se défilant dans l'ombre, la porte du bar…

Celle-ci n'était pas fermée, mais seulement poussée, en sorte qu'il devait suffire d'une pression du doigt pour qu'elle s'ouvrît.

Cette pression, le shérif se garda bien de l'exercer, car cette seconde porte, ouverte tout comme celle de l'écurie, était de nature à l'inciter à une prudence de plus en plus grande.

Seyait-il que son compagnon et lui se missent ainsi dans la gueule du loup avant de s'être assuré qu'aucun piège ne leur était tendu…

Muets, côte à côte, ils penchaient l'un vers l'autre leurs deux masques anxieux, s'interrogeant du regard…

Que pouvait-il bien y avoir derrière cette porte, négligemment entrebâillée ?

Quelle embuscade pouvait bien dissimuler le silence absolu dont s'enveloppait pacifiquement la demeure d'Arthur Fixs ?…

Il ne s'agissait pas pour eux, seulement, de la réussite ou de l'échec de leur tentative, suivant que leur flair les inspirerait plus ou moins heureusement, mais aussi de leur peau !…

Les gaillards auxquels ils avaient affaire avaient coutume de jouer du revolver avec une déplorable facilité et dame, quand ils en jouaient ils avaient également la fâcheuse habitude de mettre dans le mille à chaque coup.

On imagine qu'il y avait là de quoi faire réfléchir les deux hommes, avant que de pousser du bout du doigt cette porte qui

semblait leur dire d'un air engageant : « Pourquoi hésiter tant pour m'ouvrir ? »

Quelle traîtrise abritait-elle ?…

D'un autre côté, ils ne pouvaient demeurer éternellement dans cette posture stupide et inutile ; en la prolongeant, ils ne solutionneraient aucunement la situation et ils n'avaient donc que deux partis à prendre : ou bien, se laissant définitivement impressionner par l'entrebâillement insolite qui les invitait à entrer, faire demi-tour et battre en retraite… ou bien, y aller carrément, jouer quitte ou double et poursuivre l'aventure coûte que coûte…

Ce fut à ce dernier parti que s'arrêta Clément Moulinet, se souvenant que durant la Grande Guerre, bien des fois, il s'était trouvé en présence de semblables dilemmes, que toujours il avait solutionnés par la crânerie… et que ce système lui avait la plupart du temps réussi…

Poussant du coude le shérif, il lui souffla à l'oreille :

– Allons-y !…

– *Go*… répondit laconiquement l'autre qui, bien qu'il pensât, ne voulait pas se faire donner des leçons de courage par un Français…

La porte poussée tout doucement, ils s'immobilisèrent un court instant sur le seuil, scrutant d'un œil soupçonneux l'obscurité dont s'emplissait la pièce ; puis ils avancèrent en direction de l'escalier dont les marches s'amorçaient sur la droite au milieu de l'ombre…

Elles étaient si étroites, ces marches, que force était aux deux compagnons de ne s'y engager que l'un après l'autre.

Lequel passerait d'abord ?…

Sans laisser au shérif le temps d'hésiter, Clément mit le pied sur la première marche, pour bien marquer son intention de s'avancer en éclaireur… et la première place étant prise, force fut bien au shérif de prendre la seconde…

Pour être dans la sincérité, nous croyons que, dans cette brusque décision, il ne faudrait pas voir de la part du détective une preuve d'héroïsme, mais bien une preuve de prudence.

Instinctivement, il appréhendait tout danger qui pouvait le surprendre par-derrière, estimant que tout adversaire bravé de face n'est qu'à moitié dangereux, par la bonne raison qu'on peut s'en défendre… tandis que le dos est une cible bien plus commode pour un coup de couteau ou de browning…

Mais avant de s'engager plus avant, tous deux s'immobilisèrent, retenant leur respiration pour mieux ausculter le silence qui tombait d'en haut de l'escalier…

Ce silence, complet, absolu, parut donner confiance au shérif qui murmura à l'oreille de son compagnon :

– Nous montons… ils dorment !…

Mais Clément Moulinet se retourna et lèvres contre oreille, lui répondit :

– Je les crois au contraire éveillés…

– Parce que ?…

– Quand je suis parti, ils ronflaient tous les deux comme des toupies. Maintenant ils ne ronflent plus… et je pense à ces

deux portes ouvertes… qui peut-être vont se refermer derrière nous, nous prenant dans un piège…

Mais le shérif déclara en secouant négativement la tête dans l'ombre :

– Moi, je crois que vous auriez raison, si seule la porte du bar était entrouverte, mais il y a celle de l'écurie qui l'est également et cela me fait conclure à une fuite hâtive… ; l'homme que nous venons prendre, a filé sans prendre le temps de refermer les portes derrière lui… voilà tout…

Ce raisonnement ne manquait pas de logique et dans le silence, Clément Moulinet grommela une énergique exclamation…

En vérité, il était beau garçon !… Et il pensait à tout ce temps perdu pour attendre, plus guetter un individu qui avait été assez malin pour lui « faire la barbe »… à lui, un ancien poilu !…

Vraiment, il était impardonnable…

Avec un peu moins de prudence que ne l'eussent exigé les circonstances, il s'engagea dans l'escalier, suivi du shérif, toujours l'oreille et l'œil aux aguets…

En semblables circonstances, tout peut ménager une embuscade et il convient de se garder à carreau…

Mais il semblait bien que toutes ces précautions fussent inutiles, car en atteignant le palier, jusqu'à eux parvint l'écho d'un ronflement sonore qui leur donna à nouveau confiance pour le succès de leur entreprise…

Arrêtés au milieu de l'obscurité, tous deux demeurèrent un moment immobiles, la respiration suspendue : Clément Moulinet cherchait à se repérer.

De quel côté venaient ces ronflements, qui lui prouvaient qu'un au moins sur deux des occupants du bar dormait profondément…

Enfin, après quelque hésitation, il reconnaît que la chambre qu'il avait occupée précédemment, et par conséquent celle qu'occupait celui qu'il venait surprendre, se trouvait à droite !…

Et c'était de gauche que venaient ces ronflements dont l'écho ébranlait les fragiles cloisons de l'établissement.

De nouveau, ses mâchoires écrasèrent un juron : celui qui dormait était précisément le moins intéressant des deux : ce n'était pas à Arthur Fixs qu'en avaient Clément et le shérif, mais bien à l'autre… John Philipp ou Jarry Heckings… ou bien…

Enfin, on sait au milieu de quel dédale le malheureux détective tentait de se débrouiller…

Dans l'ombre, il s'avança en tapinois vers la porte de sa chambre : le shérif le suivait aux talons, prêt à faire front à une agression, prêt aussi à sauter sur l'individu redoutable qu'il s'agissait de capturer.

Arrivés tout contre la porte, ils firent halte : Clément la palpa doucement de ses mains promenées sur les panneaux de bois, cherchant la serrure ; mais il poussa soudain une sourde exclamation : comme celle de l'écurie et du bar, cette porte n'était pas fermée.

– Nous sommes refaits, articula-t-il sans précaution cette fois, avec un indicible accent de rage…

Et il ajouta impérieusement, en poussant la porte :

– Lumière !…

D'une lampe électrique prestement tirée de sa poche par le shérif avait jailli un rayon lumineux qui inonda la chambre de clarté…

– Parti ! clama dans un rugissement Clément Moulinet en constatant que le lit était vide…

Mais avant de désespérer définitivement, et se souvenant de la ruse qu'il avait employée quelques heures auparavant, il se courba pour regarder sous le lit.

Personne…

En se redressant, il poussa un cri de stupeur et de rage, tandis que son bras étendu désignait à son compagnon le panneau de la porte que maculaient des chiffres écrits à la craie :

« 90-40-20-80. »

Les chiffres de Biarritz et de la *Liberté*.

Les chiffres du Carré Diabolique !…

CHAPITRE XLIV

90-40-20-80 ?

Clément Moulinet demeurait là, immobile, muet, considérant d'un air totalement abasourdi le panneau de porte devant lequel il était planté.

Il semblait avoir oublié la présence du shérif qui ne comprenait rien à cette attitude et le regardait, incertain de ce qu'il devait penser ou faire…

Et tout à coup, il entendit son compagnon qui murmurait :

– Comme à Biarritz !… comme à Biarritz !… C'est à devenir fou !…

Le détective se prenait la tête à deux mains, comprimant ses tempes comme s'il eût voulu empêcher son crâne d'éclater…

Puis, se retournant brusquement vers le shérif, il lui dit :

– C'est évidemment Jonathan Farenheit… C'est son signe de ralliement, le même que là-bas… celui qui m'a fait venir ici…

Et il ajouta avec assurance :

– Il m'avait bien semblé le reconnaître l'autre nuit dans la cour… d'ailleurs, c'est sa voix…

L'autre interrogea :

– Qui ça, Jonathan Farenheit ?…

– Jarry Heckings… car j'en suis certain, maintenant, c'est ce coquin qui, après s'être évadé de Wickey-Bay, et s'être fait passer pour mort, afin que la police lui fiche la paix, est venu en Europe, prendre le commandement de sa bande de voleurs internationaux. C'est maintenant, pour moi, clair comme de l'eau de roche… cette histoire-là !…

Le shérif insinua avec une sorte de timidité moqueuse :

– Puis-je vous dire, mon cher confrère, que l'histoire est beaucoup moins claire pour moi ?…

Mais à cette insinuation qui quêtait une explication, Clément Moulinet ne répondit que par ces mots prononcés d'une voix brusque et impérieuse :

– Il faut savoir du barman ce qu'est devenu ce drôle.

Et arrachant des mains du shérif stupéfait sa lampe électrique, il se précipita dans le couloir, appelant d'une voix de stentor :

– Arthur Fixs ! Eh là !… *old fellow !* tirez-vous de votre lit et venez incontinent vous expliquer avec nous !…

Sa lampe d'une main, son revolver de l'autre, il errait à travers le couloir, surveillant les multiples portes closes, prêt à faire feu sur la première d'entre elles qui s'ouvrirait d'inquiétante façon.

Enfin l'une s'entrebâilla avec prudence.

– Haut les mains ! clama le détective d'une voix de stentor, en élevant, à hauteur d'homme, le canon de son arme…

Arthur Fixs parut, poussant du pied la porte, car il avait les bras dressés au-dessus de sa tête…

À la vue de Clément Moulinet, il manifesta une vive surprise, s'exclama :

– Eh ! quoi, c'est vraiment vous, mon cher garçon, qui menez un vacarme tel que me voici tiré du lit en plein sommeil ?…

Mais Clément marcha sur lui, menaçant :

– Pas de fariboles !… *old fellow !*… Je ne suis pas de ceux auxquels on monte le cou !… Vous vous êtes suffisamment joué de moi jusqu'ici… La comédie a pris fin… Il s'agit maintenant de parler net… Où est l'autre ?…

– Quel autre ? interrogea avec une feinte naïveté le barman…

Clément dressa son browning à la hauteur du nez de son interlocuteur.

– Du diable si je sais quel nom lui donner, à celui-là… Car, à ma connaissance, il en porte plusieurs desquels il est impossible de savoir le vrai… Bref, je veux parler de John Philipp, ou soi-disant tel, enfin de l'homme qui a passé la nuit dans la chambre que j'occupais encore ce matin…

Les sourcils d'Arthur Fixs se haussèrent en signe d'étonnement…

– Personne, depuis que vous avez si étrangement disparu du bar, articule-t-il, n'a occupé votre chambre…

– Tu mens… déclara Clément Moulinet, menaçant, tu mens !… John Philipp y a si bien passé la nuit que j'y suis resté moi, plusieurs heures, caché sous le lit même… et que je n'ai quitté ma cachette que pour m'en aller quérir cet honorable gentleman…

Et il invita d'un geste à avancer en pleine lumière le shérif qui pendant ce court échange de mots, s'était tenu à l'écart dans l'ombre.

Arthur Fixs poussa une exclamation de surprise et s'avança la main tendue vers le magistrat, le saluant avec cordialité.

– Eh ! bonjour, *old fellow*, déclara-t-il, le sourire aux lèvres.

– Bonjour, garçon, répliqua l'autre.

– Je suis aise de votre présence, poursuivit le barman… car du diable si je comprends quelque chose à ce qu'il me dit…

Il hocha la tête vers le détective et ajouta à mi-voix comme s'il en eût fait confidence :

– Un fou… ou le diable me damne !…

Mais Clément lui redressa vivement les bras qu'il avait abaissés en lui rapprochant de la face le canon de son revolver.

–… Pas si fou que voulez bien le dire, mon cher garçon… En tout cas, je veux être pendu vif si avant cinq minutes vous n'avez pas dégoisé tout ce que vous savez du gentleman qui est venu cette nuit avec une bande d'hommes à cheval pour me pincer au lit… L'homme dont j'ai pris l'automobile pour m'enfuir chercher le shérif… L'homme, en un mot, que j'avais laissé dans

cette chambre et que je m’attendais à surprendre à mon tour dans son lit.

Puis, une idée lui traversant soudain la tête, il fit volte-face, courut à la chambre dont il franchit le seuil en courant, pour, d’un bond, atteindre le lit dans lequel il fourra la main…

– Venez, M. le shérif, appela-t-il d’une voix triomphante… venez et constatez comme moi que la place est encore chaude !…

Il ajouta d’un ton navré :

– Nous l’avons manqué de quelques minutes à peine…

Le shérif, qui avait déféré à l’invitation de Clément et plongé son bras sous la couverture, acquiesça.

– Effectivement, quelqu’un était couché là quelques instants avant que nous arrivions…

Et s’adressant sévèrement au barman :

– Quel est celui-là ? interrogea-t-il.

L’autre vit qu’il ne pouvait dissimuler plus longtemps la vérité et répondit laconiquement :

– John Philipp…

– Le condamné libéré il y a quelque temps de Wickey-Bay ?

– Lui-même…

– Tu mens ! articula Clément Moulinet… Tu mens !… Car je ne connais pas ce John Philipp… Jamais de ma vie je n’ai mis avant ce jour le pied dans cette région où il était interné… et,

cependant j'ai reconnu celui que tu m'avais fait attendre trois jours durant…

Le barman paraissait abasourdi et promenait ses regards du détective au shérif comme s'il eût attendu de l'un ou de l'autre une explication. Le shérif demanda :

– Qu'as-tu à répondre ?

– Rien autre que ceci : je ne comprends pas un mot de ce que dit ce cher garçon ; il n'est venu ici personne autre que John Philipp… ou du moins celui que j'ai, jusqu'à l'arrivée de ce voyageur, considéré comme tel.

Le shérif crut discerner que le barman disait la vérité et, s'adressant à Clément Moulinet, insinua timidement :

– Est-il possible de croire que quelque autre se soit substitué à John Philipp ?…

– Invraisemblable ! articula avec force le détective, à moins de supposer un incroyable tour de passe-passe… une ressemblance que l'on ne rencontre que chez des jumeaux !… Mais ce serait une coïncidence tellement grande !…

Cependant, Clément paraissait avoir été frappé par la suggestion du shérif ; soudainement, il explosa :

– Non… non !… et mille fois non !… Je vous répète que je n'avais jamais vu John Philipp avant de venir ici… et que, cependant, je l'ai reconnu… ou du moins j'ai reconnu un individu avec lequel j'ai été, ces derniers temps, en rapport à Biarritz…

Il ajouta, en guise de restriction :

– Je l'ai revu également à bord du bateau qui m'a amené en Amérique…

Les deux autres le considéraient d'un air singulier, qui semblait indiquer que l'un comme l'autre concevaient quelque doute sur l'équilibre mental du détective.

– Ces Français, insinua tout à coup le barman, ont une imagination telle que, bien des fois, ils sont victimes d'apparences…

– Dites tout de suite que je suis fou !… articula Clément Moulinet, pris d'un coup de colère…

Et soudain, un argument se présentant à son esprit, il s'écria :

– Mais, M. le shérif, la chose devient plus surprenante encore qu'elle me paraissait tout d'abord : la preuve que le soi-disant John Philipp n'est pas inconnu de moi, bien que je ne l'aie jamais vu auparavant, c'est que, pour lui non plus, je ne suis pas un inconnu… À telle enseigne qu'hier, s'étant présenté inopinément au bar et ayant eu l'occasion de me voir, sans que je puisse m'en douter, il a tourné les talons et s'est esquivé sans tambour ni trompette…

S'adressant à John Fixs, il interrogea :

– Nieras-tu son départ précipité à cheval, tandis qu'il me croyait endormi sur mon lit ?… Et est-ce pour une autre raison qu'il est revenu de nuit, durant mon sommeil ?

Le barman se taisait, et, victorieusement, Clément s'exclama, prenant le shérif à témoin :

– Son silence le condamne…

–… Me condamne à quoi ?… interrogea alors le barman en se rebiffant… En quoi suis-je solidaire de mes clients ? Il a plu à celui-là de s'en aller ; je n'avais pas à lui demander la raison de son départ, non plus que je n'avais qualité pour exiger de lui les raisons de son retour…

–… Et tu es si peu curieux aussi que ai n'as pas songé à lui demander pourquoi il avait percé un trou dans la cloison de sa chambre ?…

– Oh ! cela, c'est aisé à expliquer… répondit le plus naturellement du monde Arthur Fixs… M. le shérif sait aussi bien que moi que, lorsqu'on a pris pension à Wickey-Bay, on a toutes raisons, quand on est sorti, pour se méfier des gens qui n'ont jamais promené leurs semelles dans le pays… C'était donc, de la part de John, simple mesure de précaution, aussitôt que je lui ai parlé du client qui logeait au bar depuis deux jours et attendait son retour…

Le shérif, pris ainsi à témoin, ne put faire autrement que de reconnaître d'un geste la justesse du raisonnement…

Mais où il se trouva tout interloqué, comme Arthur Fixs lui-même, ce fut lorsque Clément demanda :

– Mais, puisque, quelques jours encore auparavant, John Philipp se trouvait enfermé à Wickey-Bay, comment se fait-il qu'en me voyant, moi, nouveau dans la contrée, il m'ait reconnu… Car tu ne nieras pas que ce soit ma vue qui lui ait fait tourner les talons ?…

Assez embarrassé, le barman balbutia :

– Cela, je ne puis le nier, évidemment… du moins, il m'a paru, car ce diable de John n'a pas pour habitude de donner des

explications sur ce qu'il fait ou ce qu'il dit… En sorte que je serais bien embarrassé de déclarer pour quelle raison, après vous avoir vu, il est remonté à cheval et est parti…

– Cependant, vous saviez qu'il devait revenir, puisque vous l'avez guidé, lui et ses compagnons, au milieu de la nuit, vers ma chambre, afin qu'il puisse me surprendre pendant mon sommeil…

Il ajouta, menaçant :

–… Et comme ce n'était pas assurément pour me conter des douceurs, M. le shérif estimera peut-être comme moi que vous pourriez être inculpé de complicité dans l'attentat commis contre ma personne…

Clément, on le voit, parlait en homme auquel ce genre d'aventure est professionnellement familier.

Le barman se rebiffa…

– Un attentat !… Quel attentat ?…

– Je voudrais bien savoir, s'exclama Moulinet, en quel pays du monde ne serait pas considéré comme un attentat contre la personne le fait d'enfoncer, de nuit, une porte pour pénétrer dans la chambre d'un voyageur, durant son sommeil…

Le shérif ajouta :

–… À moins, bien entendu, que le dormeur ne soit un malfaiteur recherché par la police… et encore, faudrait-il que le policier fût porteur d'un mandat régulier pour procéder à son arrestation…

–… Ce n'est pas le cas, ricana Clément Moulinet…

Puis, d'une voix pressante :

– En admettant même que vous ignoriez pour quelle raison il tenait à me surprendre dans mon lit, vous ne pouvez nier que vous avez collaboré autant qu'il vous était possible à cette tentative de surprise ?...

Arthur Fixs eut un haussement d'épaules qui était un acquiescement et murmura :

– Le moyen de résister à ce que veut ce diable de garçon !...

– Ce n'est pas, j'imagine, une excuse valable aux yeux du shérif, articula nettement Clément Moulinet...

– Il faut excuser ce brave Arthur, déclara alors le magistrat ; car, en bien des occasions, il nous donne un coup de main...

– Cela dépend alors des occasions, grincha le détective qui comprit, qu'en l'espèce, le shérif n'était pas favorable à ses revendications...

Il ajouta, quelque peu agressif :

– Vous ne pouvez cependant vous refuser à l'interroger sur l'identité du soi-disant John Philipp ?...

De lui-même, le barman répondit :

– Je ne le connais que sous ce nom-là... comme aussi au pénitencier c'est sous ce nom qu'il était couché sur les contrôles...

La réponse, cette fois, paraissait faite en toute sincérité, si bien que le shérif demanda à Clément :

– Mais, enfin, puisque vous n'êtes jamais venu dans le pays et que vous dites n'avoir jamais vu John Philipp, qu'est-ce qui vous fait mettre en doute que celui auquel vous avez eu affaire soit effectivement John Philipp ?

– Ceci, tout simplement qu'en le voyant, je l'ai reconnu…

–… Pour être John Philipp ?…

–… Nullement, pour être…

–… Qui ?…

Clément eut un geste de colère et gronda :

– Le diable soit de lui !… que je sois pendu si je puis vous affirmer si c'est Farenheit… Jarry Heckings… ou bien Mrs. Harrigton…

Le shérif et Arthur Fixs le considéraient d'un œil ahuri. Le shérif excusa :

– Des fois, on est victime d'une ressemblance.

Cette supposition suffit à jeter notre homme hors de lui…

– Il y a mieux qu'une ressemblance, clama-t-il, il y a cela, aussi… cela surtout… que je l'ai vu à Biarritz, bien avant que je connaisse John Philipp… que je l'ai vu aussi à bord du bateau qui m'a amené en Amérique, alors que les circonstances ne m'avaient pas encore permis de connaître l'existence de John Philipp…

Il avait entraîné le shérif vers la porte, et, éclairant du jet de la lampe électrique le panneau sur lequel, à la craie, se trouvaient inscrits les fameux chiffres du Carré Diabolique :

– Oui, répéta-t-il, il y a cela !...

Le shérif haussa les sourcils, regarda un instant les chiffres, se tourna vers Arthur Fixs et demanda :

– Qui a écrit cela ?...

– J'ignore, déclara le barman... En tout cas, ce n'est pas moi !...

– Mais il est inutile de l'interroger, déclara Clément : c'est l'homme qui occupait cette chambre, celui que nous pensions surprendre et qui, prévenu, je ne sais comment, de notre approche, a tracé avant de s'enfuir ces signes mystérieux...

Il ajouta, désignant le barman :

– Renvoyez cet homme : il faut que je vous parle...

D'un geste, le shérif invita Arthur Fixs à se retirer, ce que l'autre fit avec une évidente satisfaction.

Alors, quand il se trouva en tête à tête avec le magistrat, Clément Moulinet déclara, en baissant la voix :

– Cela veut dire : « Wickey-Bay »...

L'autre ne fut pas maître d'un sursaut qui marquait une violente surprise et attacha sur son interlocuteur un regard rempli de stupeur et, aussi, d'incrédulité...

– Oui, poursuivit le détective : ces chiffres indiquent les latitudes et les longitudes qui m'ont permis de repérer d'exacte façon en quel lieu il me serait possible d'obtenir des renseignements précis sur les événements étranges, inexplicables, auxquels j'étais mêlé…

Le shérif avait écouté cette explication sans faire le moindre geste, ni tenter d'articuler la moindre syllabe… Clément Moulinet poursuivit :

–… Et j'ai tout lieu de croire que la main qui a tracé ces chiffres à Biarritz était celle de Jarry Heckings… celui que je soupçonne d'être le fameux John Philipp… Car, je vous le répète, il y a plusieurs mois, j'ignorais jusqu'au nom de ce dernier…

Il s'interrompt brusquement, frappé de l'expression étrange qu'il constatait subitement sur le visage de son interlocuteur…

– Qu'avez-vous donc à me regarder de la sorte ? demanda-t-il en contenant une certaine irritation…

– J'ai, mon cher confrère, répondit l'autre sur un ton de condoléances, que j'ai grand'peur que, depuis plusieurs mois, vous ne soyez victime d'une fantastique erreur…

– Une erreur ?… allons donc !… L'enchaînement des faits m'a prouvé surabondamment, au contraire, que cette indication était bonne puisqu'elle m'a mené à l'endroit précis où il m'était possible d'avoir sur Jarry Heckings les renseignements qui m'étaient nécessaires…

Le shérif ne paraissait nullement ému de cette réplique, en apparence victorieuse…

– Pure coïncidence, déclara-t-il laconiquement…

Clément Moulinet sursauta.

– Coïncidence ! protesta-t-il, vous en avez de bonnes… chez nous autres, la police n'est pas aussi exigeante que vous et de semblables indications lui suffisent…

– Votre police a tort, articula nettement le shérif… Vous êtes venu de France en Amérique sur la foi de renseignements erronés, mon cher garçon, articula-t-il.

Cette fois, Clément le crut devenu subitement fou et articula :

– Erronés !… Que vous faut-il donc de plus ?… N'ai-je pas trouvé à Wickey-Bay ce que j'y venais chercher… ou du moins, à défaut de Jarry Heckings, des renseignements qui me permettaient de repérer sa piste ?…

– Je ne le nie pas… mais je vous le répète… pure coïncidence… Vous n'aviez rien à faire à Wickey-Bay non plus qu'avec Jarry Heckings…

La foudre serait tombée aux pieds de Clément Moulinet que, certainement, il n'eût pas semblé plus ahuri…

C'était comme si, sous ses pieds, le plancher eût vacillé subitement…

– Comment dites-vous ? bégaya-t-il… Vous prétendez que Jarry Heckings n'a rien à faire dans les incidents de Biarritz… non plus que dans ceux de la *Liberté* ?… Je vous ai cependant, tout à l'heure, mis au courant de l'apparition de la main… de l'empreinte photographique que j'en ai prise, empreinte qui a

été reconnue par le service anthropométrique de Philadelphie comme appartenant à la main de Jarry Heckings…

– Je me permettrai cependant de vous rappeler ce que vous-même m'avez dit : qu'à un certain moment, vous avez été très hésitant au sujet de cette main, le service anthropométrique de New York vous ayant avisé que cette empreinte se rapportait à celle d'un détective de l'État de New York… Est-ce la vérité ?…

– Je ne puis le nier : mais comme il m'était impossible de supposer qu'un membre de la police américaine put être en même temps chef de bande…

– Loin de moi la pensée de faire, moi non plus, une telle supposition, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que ces chiffres-là n'ont pu être tracés que par un membre de notre police… car ils font partie de notre code de signaux secrets…

Cette fois, Clément Moulinet sembla prêt à défaillir : il regardait son interlocuteur avec des yeux désorbités dans lesquels se lisait un indescriptible ahurissement.

Pour souligner sa déclaration, le shérif sortit de sa poche un petit carnet dont les pages étaient surchargées de colonnes de chiffres, bizarrement assemblés.

– Tenez, fit-il en pointant son index sur un groupe de chiffres, voyez. Ne sont-ce pas les mêmes que ceux qui sont inscrits sur la porte ?…

En proie à un ahurissement profond, Clément Moulinet balbutia :

« 90-40-20-80. »

Il garda le silence : puis il dit à son tour :

– Pure coïncidence.

– J'en doute… en tout cas, c'est chose aisée à vérifier. Il me semble : puisque vous avez tant fait que de traverser l'océan, vous devriez aller vérifier la chose sur place, et vous offrir le voyage de New York.

– Pourquoi New York ? interrogea Clément Moulinet.

– Pour vous rendre à cette adresse, répliqua simplement le shérif qui jouissait, sans chercher à la dissimuler, de l'ébahissement de son compagnon…

– Où voyez-vous une adresse ?…

– Dans ce groupement de chiffres… c'est le même système que vous avez adopté, seulement vous en avez fait une fausse application…

– Ah ! mon Dieu ! murmura le détective qui, machinalement, s'essuya le front qu'emperlait une sueur d'angoisse.

– Ces chiffres, expliqua le magistrat, au lieu de signifier, comme vous l'avez supposé, des latitudes et des longitudes, signifient des États, des villes, des rues, des numéros… En l'espèce, donc, je traduis ainsi : État de New York – ville de New York – 233e Avenue – numéro 815…

Clément Moulinet semblait avoir perdu la raison ; il balbutia :

– Qui habite à cette adresse ?…

– Cela, il m'est impossible de vous le dire, par la bonne raison que je l'ignore moi-même… Ces signaux sont destinés, en

effet, à nous servir de points de repère pour nous aider à relever une piste, mais le renseignement ne va pas plus loin…

Il compléta sa pensée en disant :

– C'est ce qui m'incite à penser que l'homme auquel vous avez affaire, loin d'être effectivement John Philipp… ou Jarry Heckings, pourrait bien être tout le contraire de ces peu honorables gentlemen…

Ces paroles achevèrent de jeter Clément Moulinet dans un trouble profond : il lui sembla que la nuit se faisait soudainement autour de lui, une nuit profonde que sa perspicacité coutumière était impuissante à percer et au milieu de laquelle il était enfermé comme entre les quatre murs d'un cachot…

Comment ? Il se pourrait faire que l'homme qu'il pistait depuis Biarritz ne fut pas celui qu'il pensait !…

Mais alors, la main qui avait tracé sur le tableau noir les signes du Carré Diabolique… et les apparitions de Mariette… et les renseignements des services anthropométriques…

Lui fallait-il donc considérer tout cela comme lettre morte ?…

Devait-il croire qu'il avait entraîné M. d'Entraygues en Amérique parce qu'il avait obéi à des chimères ?…

Il comprimait à deux mains son crâne, comme s'il eût craint qu'il n'éclatât sous la violence des idées qui y tourbillonnaient.

Et voilà qu'il se souvint tout à coup de sa stupeur en recevant les renseignements contradictoires des services anthropo-

métriques de Philadelphie concernant Jarry Heckings, et ceux de New York concernant le détective Buggs…

Négligeant cette seconde indication comme contraire à la vraisemblance, il avait pris la première comme fil conducteur, parce qu'il lui avait semblé qu'un voleur était plus indiqué qu'un membre de la police pour diriger les agissements d'une bande de filous internationaux…

Et il avait expliqué cette similitude d'empreintes par les faits enregistrés si souvent par les adeptes de la science psychique : il s'agissait en l'espèce d'un phénomène de réincarnation. Oui, du moment que Jarry Heckings, en s'évadant du pénitencier de Wickey-Bay, avait trouvé la mort, tout autorisait Clément Moulinet à admettre – ce qui arrangeait toutes choses, – que son « périsprit » avait passé dans l'enveloppe corporelle du détective Buggs.

– Mais, tonnerre de sort ! s'exclama-t-il, pourquoi, alors, ne serait-ce pas là l'adresse de ce Buggs ?…

Le shérif écarta les bras en signe d'ignorance :

– Là-dessus impossible de vous répondre : vous imaginez bien que je n'ai pas en tête le répertoire de tout le personnel policier des États-Unis ! Mais du moment que vous avez une adresse certaine, rien n'est plus simple pour vous que de vous y rendre ; vous verrez alors qui gîte au numéro 815 de la 233ᵉ Avenue de New York. C'est l'histoire de quelque vingt-quatre heures de chemin de fer…

CHAPITRE XLV

La fin justifie les moyens

Le shérif, qui avait, comme on dit, d'autres chats à fouetter que de tenir compagnie à Clément Moulinet, dont il jugeait, à part lui, la cervelle peu d'aplomb, l'avait laissé au bar des *Braves Garçons* s'efforçant de confesser Arthur Fixs.

Mais vainement le détective s'était-il épuisé à « cuisiner » le barman, celui-ci était demeuré muet comme une carpe sur le compte de John Philipp, persistant énergiquement à soutenir qu'il ne le connaissait et ne l'avait jamais connu que sous ce nom-là…

Désespéré d'en pouvoir rien obtenir, Clément Moulinet était retourné au pénitencier et avait narré au manager ses mésaventures, le suppliant de le guider au milieu des ténèbres où il se débattait ; mais l'autre n'avait pu que lui répéter ce qu'il lui avait dit déjà : à savoir que ce John Philipp, compagnon du fameux Jarry Heckings dans sa tentative d'évasion, avait déclaré, aussitôt que la chiourme s'était emparée de lui, que Jarry Heckings avait péri sous ses yeux…

Et le pauvre détective avait laissé le directeur persuadé, comme l'avait été le shérif, que ce policier français avait le cerveau un peu attaqué.

Désespéré, notre homme s'était donc décidé à suivre le conseil que lui avait donné le shérif et à se rendre au numéro 815 de la 233e Avenue de New York.

Au vrai, il ne lui restait guère plus d'autre ressource que de s'en aller vérifier sur place l'authenticité de la version qui venait de lui être donnée, de ces chiffres mystérieux.

Puisque sa propre version se trouvait controuvée de si flagrante façon par les événements, il n'y avait plus d'espoir que dans celle du shérif.

Durant que le train l'emportait vers l'État de New York, ce qui n'était pas un mince voyage, il réfléchissait, car ainsi que dit le fabuliste, que faire en son gîte, à moins que l'on ne songe…

Et en l'espèce, le gîte de Clément Moulinet, pour quarante-huit heures tout au moins, c'était le wagon dont il occupait une encoignure…

Eh bien ! il se rappelait avec une intensité effrayante quelles suppositions, sur le moment traitées de folles par lui-même, avaient traversé sa cervelle à Biarritz, lorsque lui étaient parvenus, après ceux de Wickey-Bay concernant Jarry Heckings, les renseignements de New York lui dénonçant la vision de la main mystérieuse, primitivement attribuée au pensionnaire du chantier national, comme étant celle du détective Buggs.

Tout de suite lui était apparue, comme la vérité, l'émigration du périsprit du filou défunt dans l'enveloppe corporelle du défenseur de la société… et ainsi avait-il expliqué les preuves non niables de sympathie dont, contre toute vraisemblance, avaient à différentes reprises bénéficié soit M. d'Entraygues, soit sa femme…

Il se souvenait même s'être arrêté un instant aux suppositions les plus fantastiques, attribuant au propriétaire de cette main mystérieuse une parenté plus ou moins étroite entre lui et Mme la vicomtesse d'Entraygues…

Après tout, c'était une supposition qui pouvait à la rigueur se défendre : l'infirmière américaine qu'avait épousée Robert n'avait que des ascendants mal définis…

La petite dactylographe, transformée en nurse par la Grande Guerre, pouvait fort bien sans qu'elle perdît aucune des qualités charmantes dont s'était épris le blessé sur lequel elle s'était penchée avec tant de sollicitude, être la fille d'un policier ou d'un filou…

… D'un filou, plutôt, puisque ses parents, avait-elle dit à sa femme de chambre Mariette, étaient morts…

Or, par une coïncidence étrange, Jarry Heckings était mort, lui aussi, sous les mâchoires des caïmans !…

Déroutant problème !…

Et il récapitulait les témoignages de sympathie anonyme qu'avait été tout d'abord, dès le début de cette étrange aventure, la restitution de la petite gourmette en or à laquelle était suspendue la médaille commémorative de mariage, bibelot sans valeur pour les voleurs des « Vingt », mais qui datait aux yeux de la jeune femme le point de départ de son idylle conjugale…

Puis, ç'avait été l'aventure de la « Chauve-Souris », qui avait prouvé lumineusement que la mystérieuse bande de filous qui écumaient la région de Biarritz n'avait aucune animosité personnelle contre la vicomtesse d'Entraygues, bien au contraire…

Enfin, venaient en dernier lieu les événements dont avait été agitée l'existence des passagers de la *Liberté*, et plus particulièrement le miraculeux sauvetage de Robert d'Entraygues, grâce à cet appel par sans-fil, parti de la coque du sous-marin, et

lancé par le commandant inconnu, avant de quitter le bord où il laissait le corps inanimé du mari de Daisy[7].

Voilà qui prouvait surabondamment que malgré l'acharnement que mettait Robert d'Entraygues à découvrir et à démasquer les filoux[8] auxquels il avait affaire depuis plusieurs mois, ceux-ci ne lui gardaient pas rancune, non plus qu'à sa femme.

Or, des parents seuls peuvent agir avec une si entière magnanimité ! Donc…

On s'imagine quelle avait dû être la nature de ses idées durant que roulait à toute vitesse le train qui l'emmenait vers l'État de New York ; néanmoins, comme la bête humaine n'est pas comme une carlingue, faite de pièces de tôle et d'acier, il avait fini par s'endormir pour ne s'éveiller que lorsqu'un employé, le secouant rudement par les épaules, lui annonça qu'il était arrivé à destination…

On eût pu supposer que, sans perdre un instant, le détective sauterait, dans une voiture pour se faire conduire sans tarder à la 233e Avenue…

Point du tout : après s'être enquis du chemin qu'il devait prendre, il s'en fut tout tranquillement à pied, éprouvant l'impérieux besoin de rassembler ses idées et de tenir conseil avec lui-même, avant de se présenter devant l'adversaire que, depuis si longtemps, il cherchait à joindre…

Et, tout en marchant, il s'efforçait d'atténuer le sentiment d'angoisse qui l'envahissait de plus en plus, au fur et à mesure qu'il s'approchait du numéro huit cent quinze…

---

7 Sic. Il s'agit plutôt de Jacqueline… *(Note du correcteur – ELG.)*

8 Sic. *(Note du correcteur – ELG.)*

Ainsi en était-il lorsqu'au front, tapi au fond de sa tranchée, il attendait, les yeux rivés sur le cadran de sa montre, que l'aiguille indiquât enfin l'heure H.

En présence de qui allait-il se trouver et qu'allait-il se passer ?…

Peut-être les choses tourneraient-elles au mieux… peut-être, aussi, l'explication serait-elle orageuse ?…

De cela, peu il se souciait ; il était par avance décidé à tout !

Il y avait trop longtemps que durait cette comédie, il était temps qu'elle prit fin, même si elle devait se terminer en tragédie…

Dans une de ses poches, il avait son mandat d'amener ; dans l'autre, un browning de fort calibre : il était donc prêt à faire face à toute éventualité…

Une fois atteinte la 233e Avenue, il ralentit un peu son allure de manière à examiner une dernière fois les ressources que lui offrait la situation et s'assurer qu'il ne négligeait aucun des atouts qui pouvaient lui faire gagner la partie…

L'examen, en tout état de cause, devait être court, car les ressources en question étaient plutôt maigres…

Ignorant en présence de qui il allait se trouver, il lui était assez difficile d'arrêter par avance un plan d'action.

Au vrai, les seuls atouts dont il fut sûr par avance étaient, outre son browning, son ordinaire crânerie et l'ingéniosité de son caractère.

Grâce à elles, il avait réussi à se sortir indemne de la fournaise au milieu de laquelle il avait vécu quatre années durant, sur le front…

Ce serait bien le diable si, en cette occasion, ces atouts-là n'étaient en sa main que des « bûches ».

Arrivé devant le numéro 815 de l'avenue, notre homme fit halte et considéra l'endroit. C'était un jardin assez vaste que clôturait une grille et au fond duquel, protégé par une plantation d'arbres assez touffue, s'élevait un pavillon de deux étages d'aspect bourgeois qui déconcerta sur le premier abord notre détective ; il s'attendait, la cervelle bourrelée par tous les incidents auxquels il avait été mêlé, à trouver au drame dont allait se jouer le dernier acte un cadre qui y fût adéquat.

Or, ce pavillon ne donnait nullement l'impression d'un repaire de bandits en rupture de ban : on avait, au contraire, l'impression que, là, habitait une brave famille éprise de calme.

Un moment, Clément Moulinet hésita sur ce qu'il devait faire, appréhendant que le shérif ne lui eût donné une fausse indication et que, cette fois-ci encore, il fut tombé sur un « bec de gaz » ; aussi songeait-il déjà à tourner les talons, renonçant à poursuivre plus loin cette aventure, lorsque, d'une voiture qui venait de s'arrêter devant la grille, une dame descendit, qui, le chauffeur payé, introduisit une clé dans la serrure de la grille, et, celle-ci une fois ouverte, passa dans le jardin où elle s'engagea avec l'assurance de quelqu'un qui connaît les aîtres. Clément la regardait s'éloigner dans la direction du pavillon, en proie à une émotion qui ne faisait que croître à chaque instant : cette tournure, il la connaissait…

C'était… c'était celle de…

– Tonnerre de sort ! s'exclama-t-il soudain, Mrs. Harrigton !…

Il allait se jeter sur la grille et appeler la visiteuse, décidé à en finir d'un seul coup avec cette comédie, mais il eut assez de force sur lui-même pour reconquérir instantanément son sang-froid, et il continua à demeurer en observation dans le renfoncement de porte où il s'était embusqué, dès le début…

Voyons… voyons… il fallait qu'il réfléchit… avant de jouer ses derniers atouts… mais réfléchir à quoi ?… Quel autre procédé s'offrait à lui que d'y aller carrément… D'autant plus carrément que, maintenant, il n'avait plus d'hésitation possible : le renseignement donné par le shérif était bon… Du moment que Mrs. Harrigton était là, il y avait grande chance pour que là pût se dénouer la comédie dont les premiers actes s'étaient joués à Biarritz…

Hardiment, décidé à tout, il sortit de sa cachette et s'avança vers la grille ; le long d'un des pilastres pendait un fil de fer que terminait une patte de lièvre : il l'agita et attendit. Quelques secondes à peine s'étaient écoulées que la grille s'ouvrait automatiquement, ce qui était une invitation à entrer : il franchit le seuil, referma la grille derrière lui et s'engagea sans hésitation dans l'allée centrale, suivant le même chemin que venait de suivre Mrs. Harrigton…

Arrivé au bas du perron qu'il lui avait vu gravir, il en monta lui aussi les marches et se trouva devant une porte entrebâillée qu'il poussa et se trouva alors dans un vestibule assez obscur où il s'immobilisa tout d'abord, cherchant à se repérer au milieu de la pénombre qui l'emplissait…

– Entrez, *old fellow*, entrez ! cria alors tout à coup une voix engageante qui paraissait partir d'une pièce dont la porte entrebâillée donnait dans le vestibule…

Clément Moulinet, après une très courte hésitation, déféra à l'invitation et se dirigea vers la porte devant laquelle il s'arrêta brusquement, les yeux rivés sur une plaque de cuivre qui s'y trouvait clouée…

Sur cette plaque, il y avait gravés ces mots : « Bobby Buggs, détective. »

Buggs !… L'homme dont le département de police de New York lui avait écrit que l'empreinte se superposait à celle qu'il lui avait fait tenir de Biarritz… L'homme dont la main se trouvait être exactement la même que celle de Jarry Heckings…

Enfin, ce mystérieux problème allait donc avoir sa solution !…

Clément Moulinet poussa la porte et franchit le seuil de la pièce.

C'était une manière de bureau, assez sommairement meublé, et dont les quatre cloisons se revêtaient, depuis le plancher jusqu'au plafond, de cartonniers administratifs.

Derrière une table de travail qu'encombraient des dossiers, un homme était assis, fumant un énorme cigare, le buste nonchalamment renversé sur le dossier d'un fauteuil articulé… Sur cet homme, les regards de Clément Moulinet s'arrêtèrent avec une stupeur qu'il ne chercha même pas à dissimuler, car les traits de cet homme lui étaient totalement inconnus…

L'invitant d'un geste courtois à prendre un siège non loin de lui, mais de l'autre côté de la table, il lui dit, d'une voix courtoise :

– Prenez donc la peine de vous asseoir, M. Moulinet…

Le détective sursauta et son regard refléta un ahurissement plus grand encore, tandis que ses lèvres s'entrouvraient pour prononcer des paroles qui s'arrêtèrent dans la gorge, mais dont il était assez aisé de dénier le sens, car le personnage eut une petite inclinaison de tête, disant :

– N'est-ce point le propre d'une police bien faite, et surtout d'un policier averti, de ne jamais être surpris par l'arrivée d'un visiteur ?...

Il ajouta, en secouant négligemment la cendre de son cigare :

–... Surtout lorsqu'une visite, comme c'est le cas présentement, est aussi facile à prévoir que l'était la vôtre...

Nouveau sursaut de Clément Moulinet qui continua à garder le silence.

– Vous comprenez bien, poursuivit l'autre, que nous ne pouvions continuer, vous et moi, à jouer ainsi à cache-cache...

– Ainsi donc, s'exclama le détective, c'est vous !... C'est bien vous !...

– Oui, répondit l'autre, placidement, c'est bien moi !...

Il aspira une énorme bouffée de fumée qu'il lança par les narines vers le plafond, où elle s'éparpille en volutes bleutées, et répéta en souriant :

– C'est bien moi !...

Clément Moulinet le considérait comme s'il eût considéré un phénomène ; mais son ahurissement grandit en entendant son interlocuteur ajouter :

– Maintenant, le tout est de savoir ce que vous entendez par là « vous » ; quel est le « vous » auquel vous faites allusion ?… car, si je ne m'abuse, mon cher M. Moulinet, depuis un certain temps, vous avez été en rapport avec pas mal de personnages de comédie ou de drame, auxquels peut s'appliquer ce monosyllabe de « Vous ».

Le détective demeurait tout interloqué par cette question : si simple fut-elle en effet, elle remettait tout en question et laissait insolutionné le problème posé à Biarritz…

Comme donc il demeurait là, tout pantois, l'autre se mit à rire d'un rire large, bruyant et dit d'un ton bon enfant :

– Écoutez, je ne veux pas vous laisser « téter votre langue » plus longtemps ; d'autant que, depuis plusieurs mois qu'elles travaillent à vide, vos méninges doivent commencer à réclamer un peu de repos : donc, voici la vérité. Je vous la confie à vous… parce que j'ai l'intime persuasion qu'étant le garçon loyal que vous êtes, je ne risque rien à jouer cartes sur table… et ensuite parce qu'étant Français, vous approuverez de tout cœur la directive de ma vie…

Clément Moulinet, quelque peu surpris par cette déclaration, avait dressé l'oreille ; sa perspicacité lui disait qu'en parlant ainsi qu'il venait de le faire, son interlocuteur était sincère… et cette sincérité lui était allée au cœur…

Oui, certes, il était Français… et patriote… et tout !…

Eût-ce été la peine de tenir la tranchée pendant des années pour que l'amour de son pays ne dominât pas en lui toute autre considération ?

Donc, cet inconnu pouvait bien lui confesser ce qu'il voulait s'il reconnaissait que « sa directive », ainsi qu'il disait, avait quelque lien commun avec la France…

Supposition, il en convenait, qui ne tenait pas debout !… Mais enfin, il était bien obligé d'accepter provisoirement ce qui lui était dit…

L'autre poursuivit très carrément :

–… Et d'abord, posons ceci, de manière à ne pas vous laisser plus longtemps dans l'incertitude au sujet de mon identité : non, vous n'avez pas affaire à des menechmes… Je suis, à la fois, Jarry Heckings et Bobby Buggs… Ainsi que votre flair vous l'avait fait deviner, ma mort était le meilleur moyen que j'eusse de me débarrasser des détectives lancés à mes trousses ; embusqué dans cette peau de policier, je pouvais et je puis défier toutes les recherches…

Clément fit un brusque sursaut en même temps que ses lèvres s'ouvraient. Mais son interlocuteur lui coupa la parole :

– Je suis encore Jonathan Farenheit… l'assureur de Biarritz… et aussi le commandant du sous-marin auquel votre patron, M. d'Entraygues, a eu affaire… à bord de la *Liberté*…

La stupeur de Clément Moulinet se muait peu à peu en admiration…

– J'ajoute, pour en terminer de suite avec cette question, plutôt embarrassante pour vous, des identités, que Mrs. Harrig-

ton est aussi la passagère de la cabine 25 du paquebot la *Liberté*, Mrs. Hollowey…

Un mince sourire effleura les lèvres du détective, qui dit d'un air entendu :

– De cela, je me doutais un peu…

Bobby Buggs poussa vers le visiteur une boîte, proposant :

– Vous fumez, je crois…

Machinalement, le détective prit une cigarette qu'il alluma au cigare obligeamment tendu par le policier qui, se renversant sur le dossier de son siège, déclara le plus naturellement du monde :

– Mais sous quelque nom que j'opère, c'est toujours à un voleur que la société a affaire…

Un nouveau sourire effleura les lèvres de Clément Moulinet qui affirma :

– De cela aussi, je me doutais… et votre aveu était inutile.

Cette fois, ce fut Buggs qui sourit en rectifiant :

– Peut-être pas autant que vous semblez le supposer, mon cher M. Moulinet…

Il ajouta, avec une désinvolture charmante :

– Il y a voleurs et voleurs…

Les yeux de Clément s'arrondirent d'étonnement : en vérité, son interlocuteur avait une façon tout à fait personnelle de juger les choses…

– Donc, poursuivit tranquillement Bobby Buggs, je reconnais sans difficulté être le chef responsable de la bande qui, la saison dernière, a dévalisé la région de Biarritz et aussi, depuis un certain nombre de mois, les lignes transatlantiques de Cherbourg et de Bordeaux… Comme aussi qui a opéré dans tous les grands palaces d'Europe et quelquefois d'Amérique… Je conclus en reconnaissant que ces différentes opérations ont rapporté à la société dont je suis le chef exactement cinquante millions… frais déduits, bien entendu… Et les frais, votre patron, M. d'Entraygues, le sait mieux que personne, sont considérables…

À entendre exposer d'une voix tranquille cette énormité, Clément Moulinet demeurait sans voix, songeant à la stupeur de Robert d'Entraygues en apprenant que, depuis plusieurs mois, le confortable de son existence était assuré par le produit du vol !…

– Il me reste maintenant, poursuivit de sa voix toujours calme Bobby Buggs, à vous révéler le pourquoi de ces opérations qui n'ont nullement pour but de nous permettre, à mes associés et à moi, de jouir de la vie, dans la plus large acception qui soit. Cette fois, c'est au Français, à l'ancien poilu, que je m'adresse, et c'est en qualité d'ancien poilu, moi aussi, que je fais appel à vos sentiments de patriote. Vous avez pu constater avec quelle mauvaise foi l'Allemagne se dérobe aux obligations que lui a imposées le traité de Versailles, notamment en ce qui concerne le désarmement ; malgré toute sa volonté, toute sa perspicacité, la commission interalliée, dupée par l'hypocrisie d'outre-Rhin, n'arrive et ne peut arriver qu'à un piètre résultat, si bien qu'à la première occasion favorable, le Reich se dressera soudain, armé, et outillé comme devant, en vue d'une agression brusquée… Eh bien, nous sommes un certain nombre d'anciens poilus qui

se sont mis en tête que cela ne serait pas, et que nos enfants ne reverraient pas une guerre comme celle « au travers » de laquelle nous avons passé par miracle… et qui avons décidé que tous les moyens seraient bons pour réduire les forces de l'Allemagne à ce que prévoit le traité de Versailles… C'est pourquoi l'idée nous est venue de constituer une caisse qui nous permettre d'acheter la coopération d'agents allemands, grâce auxquels il fut permis et il est permis de repérer les cachettes les plus secrètes où sont tenues en réserve armes et munitions destinées à surgir au grand jour de la Revanche !…

Dans les prunelles de Clément Moulinet, un éclair s'était allumé en même temps qu'un sourire plissait ses lèvres…

– Devant l'impossibilité de constituer une société régulière pour l'exécution d'un pareil dessein, poursuivit Buggs, nous avons décidé de procéder par des moyens extraordinaires à la constitution du capital qui nous était nécessaire ; et nous procédons, entre les mains des capitalistes indûment enrichis par des opérations illicites, à des « reprises » qui constituent à nos yeux des souscriptions « involontaires » à l'émission d'un genre tout spécial d'emprunt que nous avons décidé de lancer dans l'intérêt du monde entier… Ces reprises, on les dénomme communément des vols… Mais il est un proverbe qui dit que la fin justifie les moyens… Je vous laisse le soin d'en décider… En tout cas, il faut que vous sachiez que, par nos soins, plus de six cents dépôts d'armes ont déjà été repérés et que nous serons avant peu en état de nous faire livrer la cachette, si soigneusement gardée depuis l'armistice, des canons monstres qui, durant plusieurs mois, ont tenu Paris sous leur feu, les fameuses Bertha !… Mais cela, c'était l'affaire de plusieurs milliers de primes que nos dernières opérations à bord de la *Liberté* nous ont permis de verser…

Clément Moulinet avait écouté avec un étonnement croissant : il ne put qu'approuver de la tête quand son interlocuteur conclut :

– En votre âme et conscience, comment croyez-vous que tous ces enrichis, auxquels leurs richesses avaient coûté si peu de mal à acquérir, comment croyez-vous que tous ces jouisseurs à outrance auraient accueilli ma requête, si je leur avais demandé de distraire des sommes consacrées aux poules, aux dancings et autres réjouissances, un tant pour cent consacré à assurer la sécurité du monde ?…

Tête baissée, Clément Moulinet garda le silence : qu'eût-il pu répondre qui ne fût en parfaite communauté d'idées avec son interlocuteur ?…

– Maintenant, poursuivit l'énigmatique personnage, je puis mettre à votre disposition la liste complète des « capitalistes » avec lesquels nous avons fait des opérations et vous jugerez s'il en est un seul qui mérite une once de sympathie… et dont l'« amoralité » n'excuse pas l'immoralité de notre geste…

Cela dit très simplement, il ajouta :

– Dans cette combine, je ne vois vraiment qu'une personne qui soit lésée : c'est M. d'Entraygues qui, mis par vous au courant de la vérité, perd la prime que lui avait offerte le Grand Assureur pour le jour où il aurait contribué à l'arrestation de la fameuse bande de Biarritz ; et je le regrette sincèrement pour lui, car c'est un charmant garçon… et j'ai pour sa gentille femme une très profonde sympathie…

– M. Buggs, dit alors Clément Moulinet, je vous remercie de la confiance que vous voulez bien avoir en moi ; mais je pousserai l'indiscrétion jusqu'à vous demander une petite explication : ai-je fait erreur en supposant qu'à la sympathie qu'en

différentes circonstances vous avez témoignée à Mme d'Entraygues, il y a une raison spéciale ?

– Miss Grammont, la petite dactylographe qu'a épousée le vicomte d'Entraygues, était ma nièce…

– Et Mrs. Harrigton ?…

– Mon associée, dont la spécialité est d'opérer en travesti…

En ce moment, la rue s'emplit soudain des cris des newsboys qui vendaient une édition extraordinaire du *New York Times*.

– Gageons, déclara le singulier personnage, que l'on connaît déjà le résultat du concours de Philadelphie…

Il ouvrit la fenêtre et, jusqu'à eux parvint la voix du marchand de journaux qui lançait à travers l'espace ces mots :

– Triomphe du champion français !… Le premier prix pour la « Chauve-Souris » ! Le vicomte d'Entraygues gagne dix millions !…

Le cœur de Clément Moulinet parut vouloir s'arrêter dans sa poitrine ; lui frappant sur l'épaule, Buggs lui dit :

– Voilà qui vaut mieux que la prime du Grand Assureur.

Et changeant de ton, il tendit au détective ses deux poignets, disant :

– Quand vous voudrez… M. le détective ?…

– Vous mettre les menottes ! s'exclama Clément, ah çà ! vous ne m'avez pas regardé, *old fellow*… Je veux bien vous serrer les mains… mais c'est tout ce que je peux pour vous…

Et après une vigoureuse étreinte, il ajouta :

– C'est égal, vous pouvez vous vanter de m'avoir bien souvent fichu la migraine, avec votre sacré *Carré !*…

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Novembre 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Fred et Coolmicro.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.